



MÉGASTRUCTURES PRÉHISTORIQUES



INSIDE
UNIVERSE
YOU

Table des matières

Introduction	4
Baalbek	5
L'Osirion	25
Dwarka	33
Ollantaytambo	44
Carrière d'Assouan	63
Carrière de Yangshan	70
Île de Pâques	76
Gornaya Shoria	103
Les coffres en granit d'Égypte	114
La structure de Richat	127
Mégalithes du Japon	152
Nouvelle-Zélande Préhistorique	160
Le Cataclysme de Tanis	186
Indonésie Préhistorique	194
Zawyet El Aryan	237
Rama Setu	268
Mur du Sage	286
Pyramides de Chine	306
Nan Madol	319
Pyramide Bosnienne	336
Göbekli Tepe	358
Monument de Yonaguni	378
Fort de Maliabad	383
Dolmens du Caucase	394
Temple de la Vallée de Khéphren	415
Ishi no Hōden	421
Puits de Khara-Hora	425
Abu Ghurab	439
Sigiriya	447
Puits d'Osiris	463
Hypothèse du Déplacement des Pôles	468
Conclusion	492

Introduction

Au cœur de l'immense histoire de notre planète se trouve une époque enveloppée de mystère, une période si ancienne qu'elle précède nos premiers récits historiques.

Mégastructures Préhistoriques est un voyage dans ces époques obscurcies, une expédition pour découvrir les vestiges de civilisations qui ont prospéré avant le grand déluge connu de nombreuses cultures. Ce livre est une odyssee vers l'inconnu, une quête pour éclairer les époques enfouies sous des couches de terre et de temps.

Le terme « Pridéluvian », issu de l'idée d'un monde existant avant le grand déluge, sert de métaphore à tout ce qui est ancien, caché, et encore incompris. C'est un mot qui évoque des cités oubliées, des savoirs avancés, et le mystère des origines humaines. Ce livre cherche à explorer ces domaines, en offrant un aperçu des civilisations qui ont pu prospérer bien avant l'aube de l'histoire enregistrée.

Notre exploration est guidée par une question profonde : quels secrets sont enfouis dans les profondeurs de la Terre, en attente d'être redécouverts ? En levant le voile de l'histoire, nous rencontrons des structures et des artefacts qui défient toute explication simple. Ces sites anciens, dispersés à travers le monde, remettent en question notre compréhension de l'histoire humaine et nous invitent à envisager l'existence de civilisations qui ont peut-être prospéré dans un monde radicalement différent de celui que nous connaissons. Il ne s'agit pas simplement d'une compilation de découvertes archéologiques. C'est un récit qui entrelace science, mythologie et archéologie. Chaque chapitre explore un site ou une théorie différente. À travers ces explorations, nous sommes confrontés à la possibilité de sociétés avancées dont l'existence et la disparition précèdent l'émergence des civilisations antiques connues.

Baalbek

Les ruines antiques de Baalbek, situées dans le Liban actuel, constituent peut-être la preuve la plus convaincante de l'existence d'une civilisation ancienne avancée absente de nos livres d'histoire. Ce complexe monumental, avec ses immenses pierres mégalithiques pesant parfois plus de mille tonnes, défie toute explication selon les critères de l'archéologie conventionnelle.



Photo by Megalithomania

Baalbek est situé dans le nord-est du Liban, à environ 100 kilomètres de Beyrouth, ce qui en fait aujourd'hui une destination quelque peu difficile d'accès. Perché à 900 mètres d'altitude sur une colline sacrée dans la fertile vallée de la Bekaa, bien avant que les Romains ne conquièrent la région et n'y érigent leur monumental Temple de Jupiter, et même avant que les Phéniciens n'y construisent un temple dédié au dieu Baal, Baalbek abritait déjà la plus grande construction en blocs de pierre jamais découverte au monde.

Le récit dominant sur l'histoire de Baalbek met en avant l'ingéniosité romaine. Le Temple de Jupiter, l'un des plus grands temples de l'Empire romain, demeure un témoignage de la puissance et de la portée de l'architecture romaine.

Cependant, sous la construction romaine se trouve une série d'énormes pierres mégalithiques, connues sous le nom de trilithons, qui font partie des fondations du complexe du temple.



Ces trilithons mesurent chacun plus de 19 mètres de long, 4,2 mètres de haut et 3,6 mètres d'épaisseur, et pèsent environ 900 tonnes métriques, ce qui en fait l'un des plus grands blocs jamais déplacés, soulevés et empilés dans l'histoire humaine. Pour mettre cela en perspective, chaque pierre pèse environ 36 fois plus que les pierres utilisées pour construire Stonehenge, et environ 10 fois plus que les plus grandes pierres utilisées dans la construction de la Grande Pyramide de Gizeh.

Malgré leur taille immense, ces pierres ont été transportées depuis une carrière située à plus de 800 mètres de distance, puis élevées à une hauteur de 9 mètres pour être posées au sommet de blocs plus petits pesant environ 400 tonnes, formant ainsi une partie de la fondation du complexe d'Héliopolis, sur laquelle le Temple de Jupiter fut construit par la suite. La précision avec laquelle ces pierres ont été taillées et alignées est extraordinaire : elles s'emboîtent presque parfaitement, avec des joints si étroits qu'il est impossible d'y glisser une simple feuille de papier. Contrairement à la construction romaine typique, qui mettait l'accent sur la grandeur et l'esthétique des structures visibles, les trilithons n'étaient pas destinés à être vus. Ils étaient enfouis dans la fondation, cachés à la vue, et semblent avoir été placés avant tout pour des raisons structurelles. Cela soulève la question : pourquoi une civilisation irait-elle jusqu'à déployer de tels efforts pour déplacer et positionner ces blocs massifs, seulement pour les enterrer ensuite ? Il n'existe aucune documentation historique romaine décrivant comment un tel exploit architectural a été accompli. Les Romains, connus pour leur souci du détail et leurs archives rigoureuses, ont documenté presque tous leurs grands projets de construction. Pourtant, aucun texte ne décrit le processus de déplacement de ces énormes pierres ni la manière dont elles furent intégrées aux fondations du Temple de Jupiter. De plus, les différentes méthodes de construction visibles à Baalbek — allant des pierres mégalithiques finement taillées à la base aux maçonneries plus rudimentaires des structures romaines — indiquent que le site a sans doute traversé plusieurs phases de développement, les premières étant d'un niveau technologique plus élevé. Par ailleurs, selon les historiens, les plus grandes grues romaines ne pouvaient soulever que six tonnes métriques, rendant hautement improbable leur implication dans le déplacement de pierres pesant plus de 900 tonnes. En outre, les Romains avaient pour habitude de percer des trous de levage appelés trous de Lewis dans les pierres pour les soulever à l'aide de leurs grues. Or, les trilithons ne présentent aucun de ces trous. Mais si aucune technique d'ingénierie romaine connue n'explique comment ces pierres ont été déplacées et positionnées avec une telle précision, alors qui a construit la fondation originelle de Baalbek ?

Le Trilithon montre des signes d'érosion causée par le vent et le sable qui ne sont pas visibles sur les constructions romaines, ce qui suggère qu'il pourrait précéder les Romains de plusieurs milliers d'années. Certains chercheurs, comme Graham Hancock, estiment que le Trilithon daterait d'environ 12 000 ans, précédant ainsi la construction romaine d'environ 10 000 ans. Ce n'est pas une simple conjecture, car des indices archéologiques indiquent une habitation continue du site dès 9000 av. J.-C. Cela signifie que, quels qu'aient été les véritables bâtisseurs, ils nous sont totalement inconnus, ainsi qu'à nos archives historiques établies.

Mais les pierres du Trilithon ne sont que le début. De ce côté du Temple de Jupiter, il existe une autre œuvre mégalithique gigantesque, avec un bloc énorme pesant environ 800 tonnes. Il suffit de comparer la taille de ce bloc à celle des touristes à proximité.



Photo by Brien Foerster

Juste à côté se trouve le mur mégalithique sud, où l'on peut trouver de nombreux blocs similaires aux surfaces planes. Regardez l'ajustement parfait entre eux.



Certaines des jointures sont même inclinées, rendant le mur mégalithique encore plus impressionnant et sophistiqué. L'assemblage est si précis qu'il ressemble davantage à une simple éraflure qu'à l'endroit où se rejoignent des blocs de plusieurs centaines de tonnes. C'est clairement l'œuvre d'une civilisation bien supérieure aux Romains, aux Grecs ou aux Phéniciens. Même un enfant peut voir la différence évidente entre la construction mégalithique supérieure à la base et le travail romain inférieur construit par-dessus.

Si l'on observe de plus près la surface des blocs de pierre géants, on peut voir d'étranges rayures parallèles. On peut les observer à différents endroits du complexe, sur divers blocs mégalithiques ainsi que sur les pierres du Trilithon. Ces marques de rayures mesurent environ 3 mètres, soit 10 pieds de long, et sont parfaitement parallèles. Cela signifie qu'elles n'ont pas pu être faites avec des outils primitifs. De plus, ces marques ressemblent davantage à des traces laissées par une sorte de machine.



Si vous avez déjà regardé nos documentaires, vous avez probablement remarqué que ces marques sont similaires, voire identiques, à celles laissées sur d'autres sites mégalithiques préhistoriques, comme la carrière de Yangshan en Chine, qui abrite ce gigantesque bloc mégalithique estimé à 16 000 tonnes. La carrière de Yangshan en Chine, que nous aborderons plus en détail dans ce livre, présente exactement les mêmes marques d'outils que celles visibles sur les pierres massives de Baalbek. De même, dans l'ancienne cité de Pétra en Jordanie, des marques d'outils très semblables à celles des blocs de Yangshan ont également été identifiées. Ces marques sont visibles dans les parties préhistoriques de Pétra, créées plusieurs milliers d'années avant que le royaume nabatéen ne s'installe dans la ville au I^{er} siècle av. J.-C.



Fait étonnant, des comparaisons avec des machines modernes révèlent des similitudes frappantes dans les striures produites par les équipements miniers contemporains, ce qui suggère un niveau de sophistication dans les méthodes d'outillage anciennes comparable à notre technologie moderne. Cela signifie-t-il que la civilisation préhistorique qui a construit tous ces gigantesques sites mégalithiques possédait une forme de technologie avancée similaire à nos machines et équipements lourds actuels ?

Si l'on retourne au mur mégalithique sud de Baalbek et que l'on observe à nouveau l'ajustement parfait des blocs, on peut voir que les marques près des bords sont encore plus inhabituelles que celles mentionnées précédemment. Elles paraissent si précises et si miniatures qu'il serait presque impossible de les réaliser avec des outils grossiers. Encore plus stupéfiants sont les bords eux-mêmes. Si l'on zoome sur ces bords, on aperçoit une ligne miniature courant tout le long de la limite entre la surface de contact des blocs et le biseau. L'épaisseur de cette ligne est inférieure à un tiers de millimètre. On ignore quel type d'outil ou de machine a pu réaliser cette ligne, mais créer une marque aussi fine et précise est impossible avec des outils primitifs.

Un centre de recherche scientifique indépendant russe alternatif appelé LAH, signifiant Laboratoire d'Histoire Alternative, a étudié en détail le complexe mégalithique de Baalbek et a découvert de nombreuses marques de machines minuscules sur différentes parties de la structure. Ces marques témoignent de la précision remarquable du mur mégalithique sud de Baalbek, et leurs photographies montrent l'ajustement parfait des blocs, où l'on peut observer que les marques près des bords sont encore plus inhabituelles que celles que nous avons évoquées.

Elles semblent si précises et miniatures qu'il serait presque impossible de les réaliser avec des outils rudimentaires. Encore plus étonnants sont les bords eux-mêmes. Si l'on zoome sur ces bords, on peut voir une ligne miniature qui suit toute la limite entre la surface où les blocs se rejoignent et le biseau. L'épaisseur de cette ligne est inférieure à un tiers de millimètre. On ignore quel type d'outil ou de machine a pu produire cette ligne, mais créer une ligne aussi précise et fine est impossible avec des outils primitifs.



Aux bords des blocs, on trouve un chanfrein composé de plusieurs phases, et la forme du chanfrein est identique sur les deux blocs. Les facettes ont été réalisées avec une précision proche de celle de la joaillerie, certaines zones étant même polies. La qualité et la précision du travail sont évidentes dans cette encoche, qui est précise à une fraction de millimètre près.

Et regardez ce gigantesque mur mégalithique composé de blocs massifs de 800 tonnes. À en juger par l'assombrissement des surfaces de ces blocs, il est clair qu'ils sont bien plus anciens que les constructions romaines. Une fois de plus, on observe une précision remarquable dans l'ajustement entre les blocs. En fait, à certains endroits, les joints sont si étroitement ajustés qu'il est presque impossible de distinguer où se trouve la jonction.



On ignore à quelle profondeur ce mur se prolonge sous terre, car il y a plusieurs milliers d'années, le niveau du sol était bien plus bas. Cela pousse à se demander comment les bâtisseurs ont pu transporter, soulever et empiler avec autant de précision ces énormes blocs de 800 tonnes à une telle hauteur.

Dans l'ensemble du complexe de Baalbek, on compte au moins 40 blocs de ce type, pesant tous entre 800 et 1000 tonnes. Il en existe peut-être beaucoup d'autres, mais les fouilles archéologiques n'ont pas encore exploré toutes les sections souterraines du complexe.

Juste à côté du Temple de Jupiter se trouve le Temple de Bacchus. Là encore, on peut observer d'énormes blocs de pierre à la fondation. Des pierres pesant 800 tonnes sont assemblées avec une perfection absolue, au point qu'il est impossible d'y insérer même une lame de rasoir, que ce soit verticalement ou horizontalement. Si l'on ne se trouve pas juste en face de la structure, il est probable que l'on ne remarque même pas les jointures.



Photo by Brien Foerster

Mais les gigantesques blocs de pierre ne sont pas les seuls vestiges préhistoriques de Baalbek. Si vous visitez les temples de Baalbek, la première chose qui attirera probablement votre attention sera les grandes colonnes, en particulier celles qui ornent le Temple de Jupiter, qui sont les plus grandes colonnes de pierre jamais construites dans l'histoire classique. Cependant, ces colonnes ne sont pas préhistoriques, mais bien l'œuvre des Romains. Ces colonnes massives, atteignant 20 mètres de hauteur, ont été construites en calcaire extrait de carrières locales. Elles n'ont pas été taillées d'un seul bloc, mais ont été assemblées en sections appelées tambours, chaque tambour étant soigneusement sculpté et ajusté pour former une colonne d'apparence monolithique. Bien que le poids exact de chaque tambour varie selon ses dimensions précises, on estime qu'un tambour individuel pèse environ 60 tonnes métriques, soit à peu près la capacité maximale que les grues romaines pouvaient soulever.

L'une des techniques clés utilisées par les Romains pour soulever et assembler les tambours en colonnes était celle des trous appelés empolion, des cavités percées au centre de chaque segment de tambour. Ces trous servaient non seulement à aligner les tambours, mais aussi à fournir un point d'attache pour les dispositifs de levage. Les Romains utilisaient souvent des fers de Lewis, des pinces métalliques spéciales conçues pour s'insérer dans des trous ou des rainures dans la pierre. Dans le cas des tambours, les trous d'empolion faisaient office de points d'insertion pour ces pinces de levage. Des cordes solides ou des chaînes étaient attachées aux fers de Lewis, puis reliées à la grue, permettant aux ouvriers de soulever soigneusement la pierre dans les airs. L'ensemble du processus de construction des colonnes constitue l'un des exemples les plus impressionnants de l'ingénierie romaine. Mais les colonnes romaines ne sont pas les seules à Baalbek. Les archéologues ont été stupéfaits lorsqu'ils ont découvert une grande quantité de colonnes bien plus anciennes, dont la majorité était en grande partie détruite.



Roman columns



Pre-historic columns

La raison pour laquelle ces colonnes ont choqué les archéologues est qu'elles n'étaient pas faites du calcaire local, mais de granite rose — un matériau bien plus dur. De plus, elles n'étaient pas composées de plusieurs tambours assemblés, mais formaient une seule structure monolithique.

Ces 200 colonnes en granite rose ont été extraites à Assouan, en Égypte, à plus de 1 100 kilomètres de là. C'est la même carrière qui a fourni les célèbres blocs de granite rose utilisés dans la Chambre du Roi de la Grande Pyramide de Gizeh. Déplacer des pierres aussi lourdes — pesant chacune jusqu'à 80 tonnes — d'Assouan à Gizeh, sur environ 800 kilomètres, est une tâche stupéfiante, mais transporter des colonnes similaires en granite jusqu'à Baalbek représente un défi encore plus grand.

Ces colonnes en granite n'ont pas simplement voyagé le long du Nil et à travers des terrains relativement plats ; elles ont dû être transportées par-delà les montagnes du Liban, dont l'altitude moyenne est d'environ 2 500 mètres, soit 8 200 pieds. La difficulté pure du transport de ces énormes colonnes de pierre à travers un tel paysage montagneux est vertigineuse. Cela soulève des questions majeures sur la manière et les raisons pour lesquelles les bâtisseurs de l'Antiquité ont entrepris des efforts aussi extrêmes pour acheminer ces colonnes jusqu'à Baalbek. Le transport sur un terrain aussi difficile aurait nécessité des technologies ou des méthodes bien au-delà de ce que l'on attribue généralement aux civilisations anciennes.

Mais ce n'est pas là le plus impressionnant. On sait que le granite est l'un des matériaux les plus durs sur Terre, et que la seule manière de le façonner consiste à utiliser des outils à pointe de diamant. Or, de tels outils n'étaient pas utilisés avant la fin du XIXe siècle. Les colonnes sont polies avec une finition incroyablement lisse et parfaitement circulaire, avec une transition remarquablement précise entre les surfaces courbes et planes. Il est hautement improbable qu'un tel niveau de précision ait pu être atteint uniquement à l'aide d'outils manuels. Même le sculpteur le plus expérimenté ferait probablement de petites erreurs, entraînant des creux ou des bosses, et pourtant, après des milliers d'années, aucune imperfection n'est visible. Le bord restant est encore net, apportant une preuve convaincante suggérant l'éventuelle utilisation d'une technologie d'usinage ancienne.

Comme nous l'avons mentionné, la majorité des colonnes en granite rose sont brisées en morceaux, tout comme de nombreuses autres pièces de pierre. En réalité, de grandes parties du complexe sont jonchées de fragments éparpillés. C'est comme si un événement cataclysmique et violent s'était produit sur le site. Quelle force aurait pu briser du granite massif de cette manière ?

Si l'on examine les ruines de pierre disséminées autour du site, on constate que beaucoup présentent d'étranges motifs et des marques ressemblant à celles laissées par des machines modernes.



Photo by lah.ru



www.lah.ru

28 of 63

L'auteur et chercheur Brien Foerster, qui a visité le site des dizaines de fois pour examiner ses ruines préhistoriques, a consacré un livre entier au travail mégalithique avancé présent sur place, intitulé « Baalbek Lebanon : Megaliths Of The Gods ». Dans cet ouvrage, il parle des dizaines de marques et de découpes étranges observées sur les blocs de granite rose. Le plus surprenant, c'est qu'il a noté la présence de nombreuses traces d'oxydation de fer sur les pierres, ce qui signifie qu'elles ont très probablement été découpées à l'aide d'une sorte de machine. Brien Foerster a publié de nombreuses vidéos de ses voyages à Baalbek, ainsi que des conférences sur les mégalithes présents sur le site — n'hésitez donc pas à visiter sa chaîne YouTube pour des recherches plus approfondies.

Notre chapitre sur les mégastructures préhistoriques de Baalbek ne serait pas complet sans aborder le site aux découvertes les plus stupéfiantes et remettant en question les paradigmes : la carrière de Baalbek.



Cette carrière de calcaire, située à environ un kilomètre du complexe principal du temple, est l'endroit d'où la majorité des blocs de pierre géants de Baalbek ont été extraits, y compris les énormes pierres du Trilithon. Cependant, la carrière abrite également des monolithes inachevés, encore plus fascinants. L'une des découvertes les plus anciennes et les plus célèbres de la carrière de Baalbek est la Pierre de la Femme Enceinte. Ce monolithe, nommé d'après une légende locale, mesure environ 21 mètres de long, 4,3 mètres de haut et 4,3 mètres de large, pour un poids de plus de 1 200 tonnes. Il repose en biais, avec la partie inférieure de sa base encore attachée à la roche de la carrière, comme s'il était presque prêt à être détaché et transporté vers son emplacement supposé. Sa taille immense soulève des questions sur la manière dont les anciens comptaient le transporter et l'utiliser.

Au Jungfrau Park d'Interlaken, en Suisse, un modèle intrigant démontre le nombre de grues modernes nécessaires pour soulever la Pierre de la Femme Enceinte. Même si l'on suppose que cette civilisation préhistorique disposait de la même technologie de grues que celle dont nous disposons aujourd'hui, il n'y aurait tout simplement pas assez d'espace pour positionner toutes les grues requises. Et même si l'on parvenait à soulever le bloc, comment le transporter jusqu'au temple ?



Initialement, une grande partie du monolithe était enterrée sous terre, mais après un long processus de fouilles, en 2014, une équipe de l'Institut Archéologique Allemand, dirigée par Jeanine Abdul Massih de l'Université Libanaise, fit une découverte encore plus stupéfiante. Il fut révélé qu'à côté de la Pierre de la Femme Enceinte, en dessous, se trouvait un monolithe encore plus colossal, pesant 1 650 tonnes.



Cette pierre fut baptisée la Pierre Oubliée, et à ce jour, il s'agit du plus grand bloc de pierre jamais extrait dans le monde. Sur cette photo aérienne, on peut comparer la Pierre Oubliée à la Pierre de la Femme Enceinte. La différence de taille est considérable. Étant donné que ce bloc de pierre n'a été découvert qu'il y a dix ans, qui sait jusqu'où s'étend la carrière et ce qui pourrait encore être mis au jour dans le futur ? Qui sait quels autres gigantesques mégalithes préhistoriques reposent encore, enfouis sous la terre ?

La raison pour laquelle ces pierres demeurent un mystère insoluble pour les scientifiques modernes, y compris les ingénieurs et les archéologues, réside dans le fait que les techniques utilisées pour les extraire, les transporter et les positionner avec précision dépassent les capacités de tout bâtisseur ancien ou contemporain connu. Le chemin menant à Baalbek est en montée, traversant un terrain accidenté et sinueux, et rien n'indique qu'une surface plane ait été aménagée dans l'Antiquité pour faciliter le transport.

De plus, une fois ces blocs massifs arrivés sur le site, la question de leur levage et de leur positionnement avec une telle précision se pose. Même si l'on suppose que les anciens aient pu utiliser de grands systèmes de poulies, l'agencement et la disposition des pierres n'offrent aucun emplacement plausible pour installer un tel dispositif.

Le simple fait que la terre ait envahi toute la carrière prouve que le site pourrait avoir des dizaines de milliers d'années, le plaçant dans l'ère prédiluvienne. Cela pourrait également expliquer l'abandon soudain et brutal de la carrière. Un événement cataclysmique — qu'il s'agisse d'un tremblement de terre, d'un déluge ou d'une autre catastrophe naturelle — aurait pu contraindre les bâtisseurs à interrompre leurs travaux de manière inattendue, laissant ces colossales pierres inachevées sur place.

La carrière de Baalbek n'abrite pas seulement des monolithes gigantesques ; on y trouve également des grottes, des pierres taillées plus petites et une série de structures énigmatiques appelées les Témoins, qui ajoutent à la complexité du site. Ces pierres dressées diffèrent des blocs taillés à l'horizontale en ce qu'elles sont placées verticalement, telles des sentinelles veillant sur la carrière.

Le nom « Témoins » suggère qu'ils servaient de marqueurs ou d'indicateurs, peut-être pour signaler l'importance de la carrière ou l'achèvement de certaines étapes de l'extraction. La fonction de ces monolithes fait encore débat, certains suggérant qu'ils faisaient partie d'un ancien système de balisage mégalithique, similaire à d'autres pierres dressées dans le monde, comme celles de Stonehenge ou de Karnak en France. Certains chercheurs avancent que les Témoins auraient pu avoir une signification rituelle ou marquer des alignements célestes importants, car les anciens bâtisseurs incorporent souvent des éléments astronomiques dans leurs monuments.



Un site moins connu est une carrière plus petite située à proximité, qui a à peine été fouillée. On y trouve un autre gigantesque monolithe de pierre connu sous le nom de Pierre du Sud. La Pierre du Sud dépasse la Pierre de la Femme Enceinte en taille, avec un poids estimé à 1 300 tonnes. Sa partie supérieure était très probablement encore visible à l'époque romaine, ce qui explique la présence de nombreuses petites extractions sur sa surface.

Comme les Romains étaient incapables de déplacer et d'utiliser ce gigantesque monolithe, ils se sont contentés d'en découper des morceaux pour leurs constructions.



Stone of the South

En conclusion, le travail mégalithique préhistorique de Baalbek demeure l'une des preuves les plus impressionnantes de l'existence d'une civilisation préhistorique avancée, possédant une technologie bien supérieure à celle de toute civilisation ancienne connue. De nombreuses théories, mythes et légendes entourent ce site.

Les légendes anciennes affirment que Baalbek est la construction la plus ancienne du monde et qu'elle fut érigée par Caïn, le fils d'Adam, 133 ans après la Création, avec l'aide de géants Nephilim, punis pour leurs iniquités par le Grand Déluge. Certains croient même que cette gigantesque fondation était une sorte de piste d'atterrissage pour des extraterrestres.

L'Osirion

L'Osirion, une structure monumentale ancienne située à Abydos, en Égypte, à environ 560 kilomètres au sud de la Grande Pyramide de Gizeh, reste un sujet de mystère profond et de débats. Sa sophistication architecturale et ses caractéristiques uniques ont conduit certains à spéculer qu'il pourrait être le produit d'une civilisation ancienne bien plus ancienne, possédant une technologie bien au-delà de ce qui est traditionnellement attribué aux Égyptiens de l'époque pharaonique.



L'un des premiers mystères que pose l'Osirion est son design architectural, qui diffère considérablement de la structure typique des temples de l'Égypte antique. Contrairement à l'agencement linéaire et rectangulaire habituel de la plupart des temples égyptiens, l'Osirion présente une configuration complexe en forme de L. Cette anomalie soulève des questions quant aux intentions ayant présidé à sa conception et à sa construction.

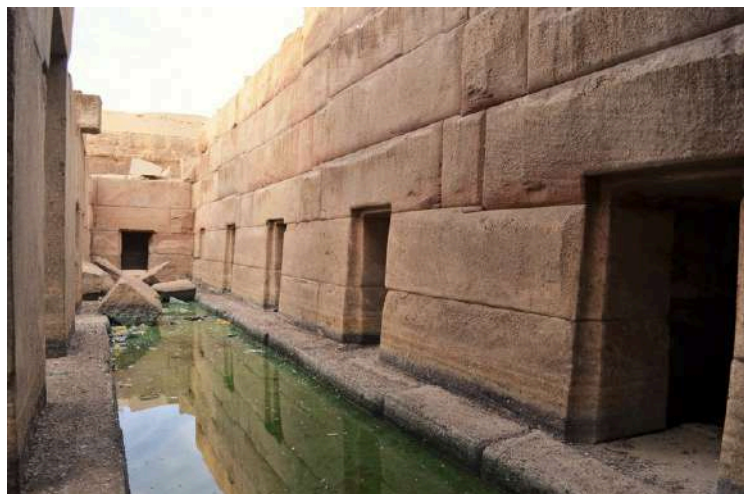
Ce qui complique davantage l'analyse est la relation entre l'Osirion et le temple de Séthi Ier, car il semble que l'Osirion lui soit antérieur, ce qui suggère qu'il s'agissait déjà d'un site important bien avant que Séthi Ier ne décide de bâtir son temple à proximité.



L'échelle monumentale de l'Osirion est à couper le souffle. D'énormes blocs de granite rose, dont certains pèsent jusqu'à 100 tonnes, forment le cœur de cette structure. Ces colossales pierres ont été extraites à Assouan, situé à plus de 320 kilomètres de là. Les défis logistiques liés au transport de ces blocs massifs sur une telle distance, pour ensuite être placés dans un site désertique situé à plusieurs kilomètres du Nil, sont titanesques. Le transport et la mise en place de ces énormes blocs défient les capacités traditionnellement attribuées aux anciens Égyptiens. Une question s'impose alors : comment ces pierres gigantesques ont-elles été déplacées et placées avec précision sans aucune preuve connue de l'utilisation de machines avancées ?

L'architecture de l'Osirion alimente encore davantage cette énigme. Le site, avec son système complexe de toiture à double niveau et sa douzaine de chambres, révèle un niveau de sophistication architecturale qui semble hors de portée pour une civilisation équipée d'outils primitifs. Une telle complexité, en particulier les calages en tenons et mortaises et la précision dans l'empilement des blocs massifs, suggère une connaissance de l'ingénierie bien supérieure à celle généralement associée à l'Égypte ancienne. L'utilisation du granite, un matériau bien plus difficile à travailler que le calcaire couramment employé, indique une maîtrise technologique que, selon les archives historiques, les anciens Égyptiens ne possédaient pas.

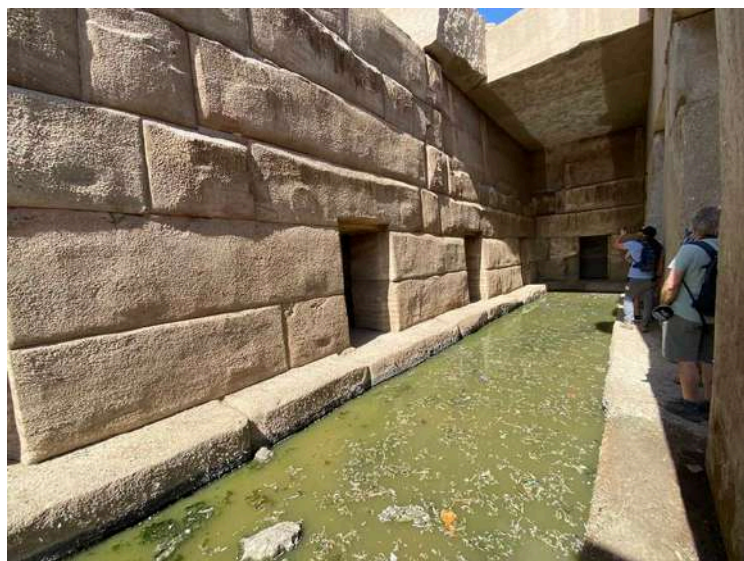
Un autre mystère du site réside dans l'absence totale de hiéroglyphes, d'arts ou d'artefacts égyptiens. Absolument rien ne permet de relier ce site aux anciens Égyptiens. Tout au long de l'histoire de l'Égypte, les temples et monuments construits par les Égyptiens étaient régulièrement rénovés, et à chaque rénovation, de nouvelles œuvres d'art et inscriptions hiéroglyphiques étaient ajoutées. Or, dans l'Osirion, on ne trouve rien de tel.



De plus, la disposition souterraine de l'Osirion est extrêmement inhabituelle pour l'architecture des temples égyptiens. Il est situé à environ 4,5 mètres sous le niveau du sol, une caractéristique à la fois unique et déroutante. Certains chercheurs proposent que cela pourrait s'expliquer par le fait que le temple soit bien plus ancien que les structures environnantes, et qu'il préexiste peut-être aux sédiments et aux couches de sable accumulés au fil des millénaires. On observe également des traces d'érosion hydrique sur l'enceinte en calcaire qui entoure le site, ce que certains chercheurs estiment impossible à expliquer sans supposer que la structure a été construite avant la fin de la dernière ère glaciaire, à une époque où le climat de la région était beaucoup plus humide.

Peut-être l'aspect le plus fascinant de l'Osirion réside dans sa nature souterraine et la présence constante d'eau. Les technologies sismiques modernes ont révélé que la structure s'étend sur au moins 15 mètres sous le niveau actuel du sol, ce qui suggère que la partie visible aujourd'hui n'est que la portion supérieure d'une construction bien plus vaste. De plus, les tests sismiques ont indiqué la présence de chambres creuses à cette profondeur. Imaginez seulement ce qui pourrait être dissimulé à l'intérieur de ces chambres souterraines.

Les archéologues ne peuvent toujours pas explorer ces profondeurs en raison de la présence d'eau, impossible à pomper car elle se renouvelle en permanence. Le système hydraulique de l'Osirion est caractérisé par un réseau complexe de canaux, de bassins et possiblement de vannes, conçu pour contrôler et manipuler l'écoulement de l'eau au sein du complexe. La précision dans la conception et la réalisation de ces éléments témoigne d'une compréhension poussée des principes de l'ingénierie hydraulique, y compris la dynamique des flux et la gestion de la pression.



Une analyse comparative avec la technologie connue de l'Égypte dynastique révèle des différences frappantes dans le niveau de sophistication des techniques de gestion de l'eau. Tandis que les Égyptiens maîtrisaient l'utilisation du Nil pour l'agriculture au moyen de canaux d'irrigation et de bassins simples, la complexité et la précision observées dans le système hydraulique de l'Osirion n'ont aucun équivalent dans les ouvrages égyptiens contemporains. Cette divergence soulève des questions quant à l'origine de ce savoir-faire technique avancé, suggérant l'implication d'une civilisation dotée d'un degré de technologie bien plus élevé que ce qui est traditionnellement reconnu.

James Westerman, chercheur, historien et archéologue, a consacré plusieurs décennies à l'étude des mystères de l'Osirion.

Pour étudier ce qui se cache sous l'eau, Westerman a décidé d'en pomper le contenu à l'aide d'une pompe puissante capable d'extraire 1 900 litres d'eau par minute. De façon stupéfiante, le niveau d'eau continuait de remonter à un rythme supérieur à celui de la pompe. L'origine et le mécanisme de l'émergence de cette eau restaient un mystère.

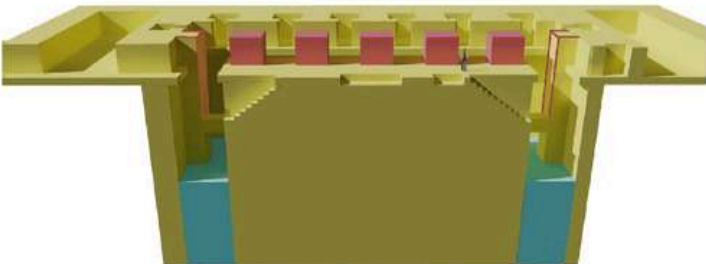
Dans les mots de Westerman :

« De l'eau émerge de l'intérieur de cette structure. C'est unique. Il ne devrait pas y avoir d'eau qui sort du désert, surtout pas de l'eau sous pression. Il se passe quelque chose d'étrange ici. »

En 2023, l'équipe de Westerman a utilisé une technologie avancée capable de mesurer la pression, la température, la conductivité et les propriétés chimiques de l'eau de l'Osirion, et a comparé les résultats avec ceux des puits environnants. Les résultats préliminaires ont montré que l'eau contenue dans l'Osirion possède effectivement des caractéristiques uniques et provient d'une source ou d'un cheminement différent de celui des autres sources d'eau locales.

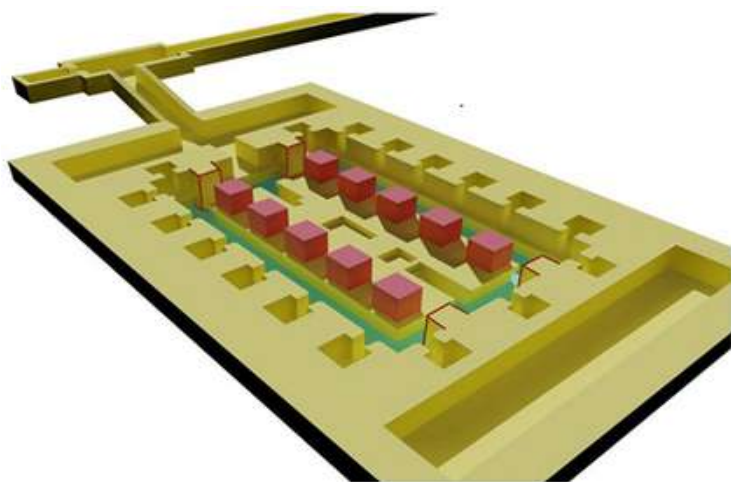
Dans ses mots :

« J'ai déterminé, à travers mes recherches, que l'eau s'écoulant dans l'Osirion est différente de l'eau ambiante présente à cet endroit. L'eau de l'Osirion possède une composition chimique et un profil isotopique distincts. Pourquoi ? L'eau est sous pression et s'écoule dans l'Osirion comme si elle était poussée à travers la roche, tel un geyser, mais elle ne provient pas du substrat rocheux. Qu'est-ce qui la propulse ? Mes recherches jusqu'à présent indiquent que l'eau de l'Osirion est unique ; elle ne vient ni de la nappe phréatique locale, ni du Nil situé à plusieurs kilomètres. Une enquête scientifique plus poussée m'aidera à déterminer son origine. »



Des études hydrologiques ont révélé que l'eau de l'Osirion était potable, et après l'avoir filtrée, Westerman a commencé à la boire, affirmant qu'elle ne présentait aucun goût prédominant. Il a continué à consommer régulièrement l'eau filtrée de l'Osirion et, au bout d'un certain temps, quelque chose de remarquable s'est produit : il a constaté une amélioration inattendue de sa vue. Bien qu'il soit myope depuis l'enfance, un test de la vue a déterminé qu'il n'avait plus besoin de lunettes. Depuis, Westerman continue de boire cette eau, convaincu de ses propriétés curatives.

Une autre anomalie liée à cette eau est une étrange fluctuation de température qui ne semble pas naturelle. On dirait que quelque chose chauffe l'eau sous l'Osirion. L'eau entourant la structure est mesurée à 16,9 °C, tandis que, de manière remarquable, l'eau à l'intérieur du conduit atteint 23,8 °C. Cela représente une différence notable qui semble contredire la deuxième loi de la thermodynamique, laquelle stipule que la chaleur ne peut pas passer spontanément d'un corps froid vers un corps chaud. Cela suggère qu'une force inconnue chauffe l'eau à l'intérieur du conduit, malgré le fait qu'elle soit entourée d'une eau plus froide. Personne ne sait d'où vient cette eau, comment elle se renouvelle aussi rapidement au milieu du désert égyptien, ni quelle est l'étendue réelle de ce complexe souterrain.



Dwarka

L'énigmatique histoire de Dwarka, souvent présentée comme la cité perdue de Krishna dans le Mahabharata, commence par un mélange de mythe et de réalité, où les textes anciens et les fouilles modernes s'entrelacent pour révéler une civilisation qui a autrefois prospéré avant de disparaître mystérieusement sous la mer. Selon les mots de l'auteur et chercheur Brien Foerster, qui a étudié le site et dirigé de nombreuses expéditions sous-marines :

« La science nous dit que nous nous trouvons à l'intérieur des terres d'un ancien domaine antédiluvien immense, qui s'étendait sur plus de 50 kilomètres dans la mer. Les relevés archéologiques réalisés ici n'ont même pas commencé à mettre le mythe à l'épreuve. »



Le voyage au cœur de cette légende nous entraîne à travers un labyrinthe de récits historiques et mythologiques, chacun révélant la grandeur et le mystère de cette cité antique.

L'histoire de Dwarka est profondément liée aux récits de la mythologie hindoue, en particulier à la vie et à l'époque du Seigneur Krishna, l'une des divinités les plus vénérées et énigmatiques de l'hindouisme. La création de Dwarka est un récit d'ingénierie céleste et de volonté divine.

Située à la pointe occidentale du sous-continent indien, la ville, construite sous la direction de Vishwakarma, l'architecte divin, était une merveille de palais en or, de rues bordées de pierres précieuses et de jardins ornés d'arbres célestes. La ville n'était pas seulement un symbole de richesse matérielle et de beauté, mais aussi une forteresse, imprenable face à toute menace extérieure.

Dwarka était bien plus qu'une simple manifestation physique : elle représentait une société utopique où régnaient la droiture, la vérité et le dharma. Sous le règne de Krishna, elle devint un centre d'apprentissage spirituel et culturel, attirant sages, érudits et dévots venus de tous horizons.



La mythologie de Dwarka atteint son apogée avec le départ de Krishna de ce monde. On raconte qu'après que Krishna eut quitté son séjour terrestre, la ville qu'il avait construite avec tant d'amour fut frappée par une série de catastrophes. D'immenses inondations engloutirent la cité, et en quelques jours seulement, la glorieuse Dwarka fut submergée par la mer, ne laissant derrière elle que des traces et des souvenirs consignés dans les textes sacrés.

Mais y a-t-il une part de vérité dans ces récits et légendes autour de cette métropole ancienne et sophistiquée ? A-t-elle réellement existé, établissant un pont entre mythe et histoire, ou n'est-elle qu'un produit de l'imagination collective, un symbole d'aspiration culturelle ?



Pendant des siècles, l'histoire de Dwarka est restée confinée aux pages des textes sacrés comme le Mahabharata et les Purana. Toutefois, un tournant majeur s'est produit au XXe siècle, lorsque des archéologues marins et des historiens ont commencé à explorer la possibilité que cette cité mythologique repose sur une réalité historique.

Le Dr Shikaripura Ranganatha Rao, éminent archéologue indien, fut si fasciné par l'histoire de Dwarka qu'il consacra sa vie à percer les mystères de cette ville légendaire. Sa quête débuta dans la ville de Bet Dwarka, une île faisant face au golfe de Kutch, qui devint le théâtre d'une série de découvertes remarquables.

Bet Dwarka, initialement considérée comme le site de la mythique Dwarka, révéla des couches incroyables d'histoire enfouies profondément sous sa surface. Les fouilles du Dr Rao mirent au jour des preuves suggérant que les fondations de la ville remontaient à plusieurs millénaires. La présence de six couches distinctes d'occupation urbaine indiquait un processus continu de reconstruction et de réinstallation, témoignant du caractère ancien et durable de la cité. Cette découverte initiale laissait entrevoir l'existence possible d'une ville bien plus ancienne et majestueuse, peut-être celle de Krishna décrite dans le Mahabharata.

Cependant, la légende de Dwarka parlait d'une ville engloutie sous l'océan. Cela incita le Dr Rao à diriger son attention vers les eaux entourant Bet Dwarka. Ses expéditions sous-marines révélèrent quelque chose de remarquable : les vestiges d'une civilisation disparue, une civilisation qui, autrefois, aurait peut-être prospéré dans la splendeur et la grandeur sous les vagues.



Des structures de pierre et des artefacts reposaient en silence sur le fond océanique, renfermant les secrets d'une cité oubliée qui, autrefois, aurait pu rivaliser avec les plus grandes de son époque. L'intrigue s'épaissit lorsque le Dr Rao se rendit dans le golfe de Cambay, où, à plus de 36 mètres de profondeur, reposaient des ruines si vastes qu'elles faisaient pâlir la Manhattan moderne. Ces secrets engloutis laissaient entrevoir une cité si ancienne qu'elle aurait pu être témoin d'un monde antérieur à toute trace écrite de l'histoire. Des spéculations apparurent selon lesquelles cette métropole submergée pourrait remonter jusqu'à la période du Dryas récent, il y a environ 12 500 ans. Cela ferait de Dwarka l'une des plus anciennes cités englouties connues au monde.

La découverte de Dwarka par le Dr Rao remet en question les croyances longtemps établies sur la chronologie du progrès humain, suggérant l'existence d'une civilisation antérieure à l'histoire connue. Ses découvertes déclenchèrent un véritable engouement au sein de la communauté archéologique, une étincelle qui continue d'alimenter la quête de compréhension du passé profond et mystérieux de nos ancêtres.

L'importance de ces découvertes était monumentale. À mesure que les plongeurs descendaient dans les profondeurs, ils étaient accueillis par un paysage surréel de structures antiques. L'aspect le plus frappant de ces ruines était l'agencement massif et bien organisé, révélant une compréhension avancée de l'urbanisme et de l'architecture.

La ville révélait un réseau de routes et de chemins, bordés de ce qui fut autrefois des bâtiments, des marchés et des temples. Les techniques de construction utilisées à Dwarka en disaient long sur l'ingéniosité et les compétences de ses bâtisseurs. Les structures étaient principalement faites de pierre, notamment de grands blocs de grès et de calcaire. Ces pierres étaient taillées avec une grande précision et assemblées selon une technique mettant en évidence des angles nets et des joints imbriqués.

L'absence de mortier dans ces constructions suggère une parfaite maîtrise de la maçonnerie à sec, une méthode reposant sur la découpe précise et le poids des pierres pour garantir la stabilité et la durabilité de l'édifice.

Parmi les ruines, on peut découvrir les vestiges de ce qui fut peut-être de grands palais et bâtiments publics. Ces édifices présentent des sculptures et des gravures complexes, dont certaines sont encore discernables malgré les siècles passés sous l'eau. Les motifs représentaient des scènes de la mythologie hindoue, des motifs floraux et des dessins géométriques — autant de récits silencieux de la splendeur passée de la cité.



La cité sous-marine révèle également des preuves d'un système sophistiqué de gestion de l'eau. On y trouve les vestiges de ce qui semble être des réservoirs, des puits et des canaux, indiquant un réseau complexe de collecte et de distribution de l'eau. Ce système aurait été essentiel pour une ville située près de la côte, en particulier pour la gestion de l'eau douce et l'assurance de son accessibilité aux habitants de la cité.

De plus, la découverte de ce qui semble être un port ou une zone d'amarrage souligne l'importance de Dwarka en tant que centre maritime. La présence de pierres d'ancrage et de structures ressemblant à des jetées et des quais suggère que la ville était un port animé, impliqué dans le commerce et les échanges avec d'autres civilisations.

Ces structures maritimes, construites avec la même précision et la même maîtrise que les bâtiments de la ville, mettent en évidence les capacités d'ingénierie avancées du peuple de Dwarka.

À mesure que les archéologues et historiens poursuivaient l'exploration et l'étude des ruines sous-marines de Dwarka, ils dévoilaient de nouvelles strates de l'histoire de cette cité antique. Les matériaux utilisés, les techniques de construction et les conceptions architecturales indiquent tous l'existence d'une civilisation extrêmement avancée pour son époque.

Les chercheurs ont émis l'hypothèse que de telles techniques de construction reflètent une compréhension approfondie de la géométrie, de la physique et de la science des matériaux, bien au-delà de ce que l'on attribuait jusque-là aux civilisations anciennes de cette région.

De nombreuses théories et hypothèses ont vu le jour, tentant de percer le mystère de la submersion de Dwarka et des événements cataclysmiques qui auraient conduit à sa disparition.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, selon la mythologie hindoue, la cité de Dwarka aurait été construite par intervention divine et aurait ensuite été engloutie à la suite d'une série d'événements catastrophiques, étroitement liés au départ du Seigneur Krishna.

Les théories géologiques tentent d'apporter une explication scientifique à la submersion de Dwarka. Une hypothèse largement répandue suggère que la ville aurait été victime de la montée du niveau des mers, probablement liée à la fonte des glaciers à la fin de la dernière ère glaciaire. Cette période, connue sous le nom de Dryas récent, a été marquée par des bouleversements climatiques importants qui auraient pu entraîner l'inondation de zones côtières. La submersion de Dwarka pourrait donc être la conséquence de ces changements climatiques naturels, en accord avec les chronologies suggérées par les découvertes archéologiques sous-marines.

Une autre théorie avance que l'activité tectonique, comme des tremblements de terre ou un affaissement du sol, aurait joué un rôle clé dans la disparition de la ville. La région où se trouve Dwarka est sismiquement active, et il est plausible que des événements sismiques aient provoqué l'enfoncement de la cité. Des relevés géologiques et des analyses de sédiments dans la zone apportent certaines preuves d'activités sismiques pouvant coïncider avec la période de la submersion de Dwarka. L'hypothèse d'un cataclysme, possiblement un tsunami, a également été proposée pour expliquer la disparition de Dwarka. Les tsunamis, déclenchés par des séismes sous-marins ou d'autres événements tectoniques, ont le potentiel de causer des destructions massives, en particulier dans des villes côtières comme Dwarka. Une telle catastrophe aurait pu engloutir la cité, laissant derrière elle les ruines submergées que l'on découvre aujourd'hui.



Dwarka, selon les récits mythologiques, n'était pas seulement un centre de rayonnement culturel et économique, mais aussi un acteur central dans les récits de guerre de l'Inde ancienne. Les descriptions de Dwarka comme une immense forteresse dans ces textes mêlent souvent le mystique au militaire, suggérant une cité aussi spirituellement significative que stratégiquement redoutable.

L'un des aspects les plus fascinants du lien entre Dwarka et la guerre antique est la possibilité de l'existence d'armes et de technologies militaires avancées. Le Mahabharata et d'autres textes védiques décrivent des armes et des tactiques de combat qui, bien que souvent attribuées à des sources divines ou mystiques, laissent entrevoir une compréhension sophistiquée de la science militaire. Ces descriptions mentionnent notamment des véhicules aériens appelés Vimanas, des explosifs puissants et des armes de destruction massive. Si l'on considère ces récits comme plus que de simples allégories, ils suggèrent l'existence d'une société dotée d'un complexe militaro-industriel hautement développé.

Les théories sur les technologies militaires avancées de Dwarka s'inscrivent également dans la question plus vaste de la science et de la technologie de l'Inde ancienne. Les textes védiques, qui incluent non seulement des récits mythologiques mais aussi des traités de mathématiques, d'astronomie et de physique, offrent un aperçu des connaissances scientifiques de l'époque. La possibilité que certaines de ces connaissances aient été appliquées dans le domaine militaire constitue un champ d'étude fascinant.

De plus, les descriptions de batailles dans le Mahabharata, en particulier l'utilisation d'armes dévastatrices capables de causer une destruction massive, ont conduit certains chercheurs à établir des parallèles avec les armes modernes de destruction massive. Bien que spéculatives, ces comparaisons soulèvent la possibilité que des civilisations anciennes comme celle de Dwarka aient eu accès à, ou du moins conceptualisé, des technologies militaires hautement destructrices.

Plus nous découvrons la cité engloutie de Dwarka, plus les fils de l'histoire, de la mythologie, de l'archéologie et de la science s'entrelacent pour former une riche trame préhistorique qui, non seulement illustre la grandeur d'une civilisation ancienne, mais remet également en question notre compréhension du passé.

Ollantaytambo

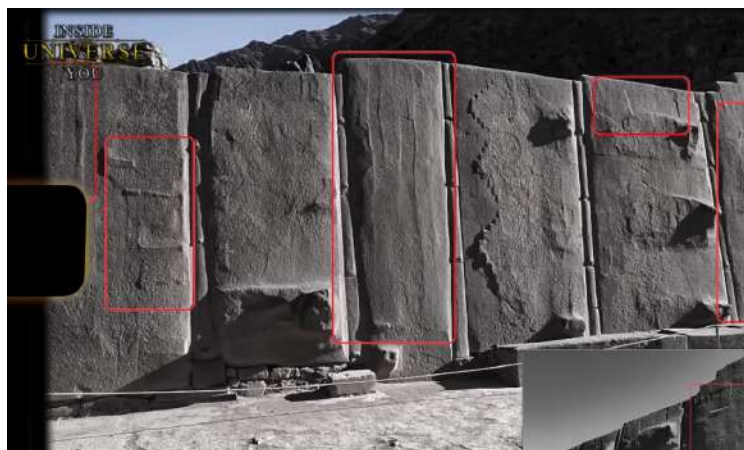
Ollantaytambo est un gigantesque complexe situé dans la Vallée sacrée des Incas, au nord-ouest de Cuzco, au Pérou. Il possède l'une des maçonneries polygonales mégalithiques les plus précises au monde.

L'une des structures les plus célèbres d'Ollantaytambo est le Temple du Soleil. On y trouve un travail de la pierre remarquable, comprenant de grandes dalles de granite rose, finement sculptées et alignées avec une extrême précision. Les blocs de pierre pèsent entre 50 et 70 tonnes, et sont assemblés de manière si précise qu'il est impossible d'y insérer une simple feuille de papier. Cette précision, alliée à l'échelle et au transport des blocs, témoigne d'un niveau de sophistication technologique et d'ingénierie très avancé, qui n'était pas encore accessible aux Incas.

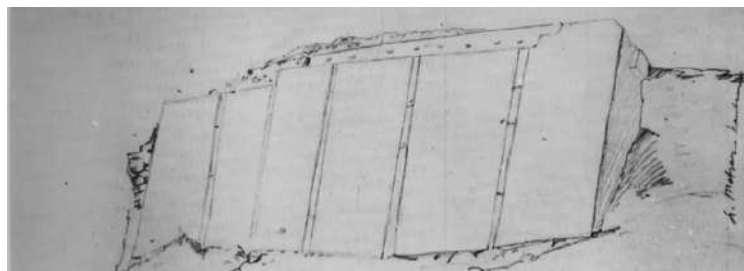


L'une des pierres présente un motif d'une précision remarquable qui ressemble à une pyramide à degrés. Il s'agit en réalité d'une croix Chakana, un ancien symbole andin que l'on retrouve sur divers sites mégalithiques à travers l'Amérique du Sud. La plus ancienne représentation connue de la Chakana a été découverte en Bolivie, sur le site archéologique de Tiwanaku.

Et si l'on observe de plus près la surface des autres blocs du Temple du Soleil, on peut remarquer que, bien qu'ils soient exceptionnellement lisses, ils présentent des marques d'évidement en forme de cuvette. Cela a conduit de nombreux chercheurs à penser que les créateurs de ces structures disposaient d'une forme de technologie perdue qui leur permettait d'assouplir le granite rose dur et de le manipuler avec une grande facilité. On retrouve ces mêmes marques dans divers autres endroits du monde, notamment à Stonehenge et dans la carrière d'Assouan en Égypte.



Sur un dessin des six monolithes réalisé en 1843 par le peintre allemand Johann Moritz Rugendas, on peut voir qu'il y avait autrefois davantage de pierres au sommet des structures, aujourd'hui disparues. Et qui peut dire à quoi ressemblait la structure complète il y a des dizaines de milliers d'années, lorsqu'elle fut initialement créée ?



Entre les six monolithes massifs, on trouve des pierres plus petites, finement ajustées entre elles. Ces pierres varient en taille et en forme, mais sont taillées avec une telle précision qu'elles s'emboîtent parfaitement avec les monolithes, formant un mur homogène, indestructible même face aux nombreux tremblements de terre fréquents dans cette région. On observe également divers bossages sur les pierres, une caractéristique que l'on retrouve partout dans le monde — de la Chine et du Japon jusqu'à l'Égypte — comme si tous ces sites avaient été construits par les mêmes bâtisseurs.



Et tout comme nous avons observé les ajustements précis sans aucun interstice, si l'on passe derrière la structure, on peut voir une maçonnerie inférieure, qui paraît presque primitive en comparaison du mur principal. De nombreux chercheurs pensent que cette maçonnerie de qualité inférieure est en réalité l'œuvre de la civilisation inca, qui aurait découvert ce site préhistorique et construit par-dessus. Si l'on observe l'ensemble de la structure vue du ciel, on voit clairement qu'il s'agissait, dans un passé lointain, d'un immense édifice ayant une fonction importante. Le peuple inca tenta de restaurer autant que possible l'ancienne construction, mais ses méthodes n'étaient tout simplement pas aussi avancées. C'est pourquoi on peut voir de nombreux blocs de pierre gigantesques éparpillés autour du site, comme si le complexe avait été détruit par un événement cataclysmique qui aurait détruit et dispersé la majorité des structures. Certains blocs sont même à moitié enterrés. Les Incas n'ont jamais réussi à déplacer ces blocs, qui sont restés là pendant des milliers d'années.



Certains de ces blocs de granite de plusieurs tonnes présentent d'énormes bossages, et entre eux, on peut observer davantage de réparations incas. De nombreux blocs sont parfaitement rectangulaires, avec des arêtes à angle droit et des surfaces lisses.



Un autre site clé du complexe est la porte des dieux. Cette section précède également les Incas de plusieurs millénaires. Là encore, on observe de nombreux blocs massifs de granite parfaitement lisses, avec des bossages. Les pierres utilisées sont taillées avec une maîtrise exceptionnelle et s'assemblent avec une précision remarquable. Sur la partie supérieure de la porte, on peut voir les réparations incas, composées de petites pierres rugueuses et de mortier d'argile, qui n'ont rien en commun avec la précision des anciens mégalithes.

La porte se prolonge par un mur sur un côté, véritablement stupéfiant, dont les blocs s'imbriquent comme un puzzle. On y trouve de nombreuses cavités parfaitement parallèles, toutes de dimensions rigoureusement identiques. À certains endroits du mur polygonal où des blocs manquent, on observe une fois de plus des réparations grossières effectuées par les Incas.



La précision avec laquelle ces blocs sont taillés et assemblés suggère l'utilisation de technologies et de méthodes sophistiquées qui n'étaient pas accessibles aux Incas, même à l'apogée de leur civilisation. Cela signifie-t-il que les anciens possédaient un savoir avancé ? Voire, potentiellement, une forme de machinerie ?

De nombreux chercheurs spéculent que les bâtisseurs mégalithiques préhistoriques possédaient la capacité de chauffer et de faire fondre la pierre, ce qui leur permettait de la mouler avec précision selon les formes souhaitées, aboutissant à un ajustement parfait des blocs. Il suffit d'observer cet assemblage et la précision qu'il révèle. Dans un passé lointain, il y avait très probablement un second mur de l'autre côté, comme en témoignent les éléments de fondation et l'emboîtement tridimensionnel des pierres.



On peut voir des dizaines de blocs de pierre éparpillés au sol, avec beaucoup d'autres encore enfouis. Sur certains blocs, on observe d'étranges découpes en forme de queue d'aronde, probablement conçues pour fixer les blocs entre eux à l'aide d'un type d'agrafe. Il s'agit d'une autre caractéristique mégalithique ancienne que l'on retrouve partout dans le monde.



Si l'on observe de plus près la découpe, on peut voir des traces nettes de trous laissés par un foret central. Quel type de technologie de forage aurait pu laisser de telles marques sur du granite rose ?



Sur une autre pierre, on observe une découpe à la scie d'une précision incroyable. Il semble que quelque chose ait tranché la pierre, créant une surface parfaitement plane avant de s'arrêter net. L'épaisseur de la coupe est extrêmement fine. Pour découper du granite avec une telle précision, il faudrait un matériau plus dur que le granite, comme le diamant, et même dans ce cas, une coupe aussi étroite semble difficilement réalisable. Les Incas ne disposaient que de ciseaux en bronze et de marteaux en pierre, alors qui a pu réaliser cette découpe d'une précision quasi laser sur cette pierre ?



En observant d'en haut, on peut voir ce gigantesque bloc de granite à moitié enfoui, qui présente de nombreuses marques laissant penser à un travail mécanique. Bien que la pierre soit fortement érodée, les traces nettes qu'elle porte sont encore clairement visibles. On ignore quel type d'outil ou de machine a pu laisser ces marques sur le granite, ni quelle était leur fonction. Sur le dessus du rocher, on observe également des gravures supplémentaires, parfaitement rectangulaires et carrées, avec des angles précis à 90 degrés. Étant donné qu'une grande partie de cette roche reste enfouie sous terre, on peut seulement imaginer combien d'autres indices pourraient encore être cachés sous la surface.



Regardez cette incroyable fontaine trapézoïdale et les gravures d'une précision remarquable qu'elle présente. Les sculptures s'étendent sur trois niveaux, chacun possédant des angles parfaits à 90 degrés et des surfaces lisses. Ces découpes rappellent fortement celles observées sur des sites comme Puma Punku, en Bolivie. Sur les deux faces inférieures de la fontaine, on distingue les vestiges de deux bossages aujourd'hui cassés.

De nombreux observateurs ont noté que la surface du granite utilisé pour la fabrication des fontaines présente des propriétés piézoélectriques, et qu'en faisant glisser rapidement un doigt le long du bord, on peut influencer le flux de l'eau. Plusieurs démonstrations réalisées par des visiteurs ont montré qu'il était même possible d'arrêter complètement l'écoulement de l'eau en utilisant cette méthode.



L'un des meilleurs exemples de technologie ancienne avancée peut être observé sur les parois rocheuses d'Ollantaytambo. Si l'on examine la roche d'andésite présente sur le site, on constate qu'elle a été taillée et modifiée à de nombreux endroits. Ici, on peut voir que de grandes portions de la roche ont été extraites, laissant une surface remarquablement lisse, ainsi que d'étranges gros bossages semblables à ceux trouvés sur les blocs de granite. Le matériau a été enlevé avec une telle précision qu'on n'y voit pratiquement aucune rayure. Étant donné que l'andésite est une roche extrêmement dure et résistante, le travail observé ici est tout simplement incroyable.



D'autres bossages sont visibles dans les parties supérieures de la roche, également accompagnés de découpes lisses et précises. À côté de ces bossages, on trouve également des cavités taillées dans la paroi. Des marques de canaux similaires peuvent être observées dans d'autres sections du site.

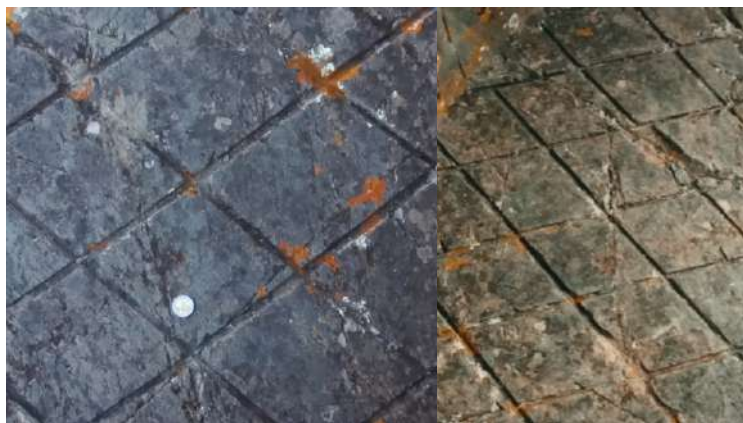
Là-bas, au loin, on peut apercevoir trois niches, que certains considèrent comme les traces d'un type d'escalier mécanique géant.



À l'extrémité ouest d'Ollantaytambo, on découvre que les anciens bâtisseurs ont intégré des pierres directement dans la roche mère avec une précision stupéfiante, créant des renforcements dont la fonction demeure inconnue.



À cet endroit précis, on peut voir que les anciens ont laissé un motif étrange mais d'une précision extrême en forme de quadrillage. Selon beaucoup, ces motifs semblent avoir été laissés par une sorte de machine après l'extraction des dalles. La grille est parfaitement symétrique, et les canaux sont uniformes, ne mesurant que quelques millimètres.



Et ici, nous voyons un autre motif intrigant. Quelle technologie aurait pu laisser de telles traces il y a des milliers d'années ? Certains ont même avancé l'hypothèse que ces fascinants motifs entrecroisés seraient en réalité des marques créées par une sorte d'appareil semblable à un laser ou une scie mécanique, ce qui suggère la possibilité que les bâtisseurs préhistoriques possédaient une technologie oubliée leur permettant d'extraire et de tailler avec aisance d'immenses blocs d'andésite et de granite.



Si l'on examine ce que l'on appelle le « *Mur de la Roche Vivante* », on peut voir d'immenses sections rectangulaires de la montagne retirées avec une telle précision qu'il est impossible de trouver la moindre rayure sur la surface. Ce qui est encore plus étrange, c'est que les angles ne sont pas aussi vifs que l'on s'y attendrait si la roche avait été taillée par éclatement ; au contraire, ils sont lisses, ce qui rend l'explication de cette méthode de travail encore plus difficile.



La douceur de l'andésite pousse beaucoup à croire qu'un processus de vitrification aurait été utilisé. Selon le récit officiel, les montagnes auraient servi de carrières, mais plusieurs questions intrigantes se posent à ce sujet. Premièrement, les marques de coupe sont parfaitement carrées, ce qui est surprenant. On pourrait s'attendre à ce que la pierre soit d'abord détachée de la paroi rocheuse, puis mise au carré, comme le feraient les tailleurs de pierre modernes — or, ce n'est pas le cas ici. Et sur de nombreuses parties de la roche, on observe des bossages, ce qui suggère qu'il s'agissait de bien plus qu'une simple carrière.

Deuxièmement, les surfaces des coupes sont lisses et vitrifiées, et non rugueuses comme on pourrait s'y attendre après une découpe à la scie ou au ciseau. Une autre question concerne la hauteur à laquelle ces pierres ont été extraites. Pourquoi les rochers ont-ils été découpés à des endroits situés parfois à plus de 40 mètres au-dessus du fond de la vallée ? Comment ont-ils été descendus ?

Bien qu'il existe quelques escaliers taillés dans la paroi rocheuse permettant de monter jusqu'au site de la carrière, il n'y a aucun signe de rampes ou de pistes d'évacuation qui auraient pu être utilisées pour transporter les mégalithes. Si les blocs avaient simplement été laissés tomber au fond de la vallée, ils se seraient brisés. Enfin, comment ces pierres ont-elles été transportées d'un côté à l'autre de la vallée ? Le site de la carrière se trouve à plusieurs kilomètres de lieux comme le Temple du Soleil. Il n'existe aucune preuve de routes dans la vallée qui auraient pu servir à transporter de telles charges colossales.

De plus, sur de nombreuses parties de la roche, on observe des canaux lisses, qui contenaient probablement de l'eau courante dans les temps anciens. Avec tout ce que nous vous avons montré jusqu'ici, croyez-vous vraiment que toutes ces traces de technologie avancée, ces mégastructures d'une précision stupéfiante, et tout le reste, soient le fruit d'une civilisation primitive n'utilisant que des marteaux en pierre et des ciseaux en bronze ? Ou est-il possible qu'Ollantaytambo, comme d'autres sites anciens dans le monde, contienne des preuves d'une civilisation bien plus avancée, ayant existé bien avant les Incas ?

Les structures mégalithiques précises, les techniques avancées de taille de pierre, et le transport mystérieux de blocs massifs suggèrent un savoir-faire et une technologie bien au-delà de ce que l'on attribue à la civilisation inca. La présence de surfaces vitrifiées, lisses et de coupes parfaites dans des matériaux aussi durs que le granite — extrêmement difficiles à travailler, même avec des outils modernes — soulève de sérieuses questions sur les méthodes employées par les anciens bâtisseurs.

De plus, les défis géographiques liés au transport de ces énormes pierres depuis des carrières situées en haute montagne, à travers des rivières et jusqu'aux sites de construction, sans aucun signe visible de routes ou de rampes, compliquent encore davantage notre compréhension. Comment une civilisation dépourvue de machines avancées aurait-elle pu accomplir de tels exploits ?

Les diverses réparations et modifications réalisées par les Incas, qui paraissent primitives en comparaison des constructions originales, indiquent qu'ils ont hérité de ces sites et les ont réutilisés, plutôt que de les avoir créés de toutes pièces.

Malgré cela, le récit historique officiel d'Ollantaytambo attribue sa construction principalement à la civilisation inca, plus précisément durant le règne de l'empereur Pachacuti au XVe siècle. Le site aurait servi de forteresse, protégeant la Vallée sacrée des envahisseurs, ainsi que de centre agricole, utilisant ses champs en terrasses pour produire de la nourriture pour l'Empire inca.

Lorsque nous qualifions les réalisations de la civilisation inca de « primitives », nous voulons dire qu'elles le sont en comparaison avec celles des anciens bâtisseurs mégalithiques avancés. Il faut rappeler que, pour leur époque, les Incas étaient incroyablement sophistiqués.

La civilisation inca, qui prospéra du début du XVe siècle jusqu'à la conquête espagnole au XVIe siècle, a accompli des réalisations remarquables en architecture, en agriculture et en ingénierie. L'un des aspects les plus impressionnants de l'ingéniosité inca est constitué par les terrasses agricoles qu'ils ont construites à Ollantaytambo. Ces terrasses, appelées anden, furent édifiées en créant des plateformes planes sur les versants abrupts des montagnes andines, créant ainsi des terres cultivables là où il n'en existait pas auparavant. Les terrasses étaient renforcées par des murs de soutènement faits de petites pierres rugueuses soigneusement ajustées et de mortier d'argile, assurant la stabilité et empêchant les glissements de terrain.

Chaque terrasse possédait un système d'irrigation complexe comprenant des canaux et des aqueducs pour diriger l'eau des ruisseaux de montagne vers les cultures. Les Incas ont conçu ces systèmes de manière ingénieuse afin de garantir un écoulement uniforme de l'eau sur toutes les terrasses, évitant ainsi les engorgements et les conditions de sécheresse. Cette gestion minutieuse de l'eau était essentielle dans l'environnement de haute altitude où le climat pouvait être rude et imprévisible. Les terrasses paraissent si massives que certaines personnes les appellent même des escaliers pour géants, ce qui bien sûr n'est pas vrai.



Les Incas ont construit de nombreux entrepôts ou grottes à charbon sur les flancs des collines autour d'Ollantaytambo. Ces structures servaient à stocker des surplus alimentaires tels que le maïs, les pommes de terre et le quinoa, essentiels pour soutenir la population en période de pénurie. De l'autre côté de la ville, les Incas ont érigé plusieurs bâtiments sur la colline du Temple, également connue sous le nom de Pinkuylluna. Ceux-ci comprennent des entrepôts supplémentaires et possiblement des bâtiments cérémoniels. L'emplacement offrait une vue stratégique sur la vallée et le principal centre cérémoniel, renforçant l'importance du site.

En résumé, les contributions des Incas à Ollantaytambo prouvent qu'ils possédaient une incroyable maîtrise architecturale, des techniques agricoles avancées et une urbanisation sophistiquée. Pourtant, la comparaison entre le travail inca et les constructions mégalithiques préhistoriques révèle un contraste marqué dans les capacités technologiques et les techniques de construction.

À ce jour, on ignore qui étaient ces anciens bâtisseurs et quel était le but de leurs constructions mégalithiques. Leur âge est inconnu, mais beaucoup croient qu'elles ont au moins 12 000 ans, voire plus. Cela signifie que le site a très probablement été construit par une civilisation avancée qui a disparu après les cataclysmes causés par l'événement du Dryas récent.



Que la vérité soit enfouie sous la terre ou cachée dans le travail complexe de la pierre, Ollantaytambo reste l'un des sites anciens les plus remarquables de notre planète.

Son mélange d'ingénierie mégalithique précise, de traces technologiques mystérieuses et de couches d'héritage culturel en fait une énigme vivante — un pont entre les mondes du mythe, de l'archéologie et de la science. Chaque pierre, chaque gravure, chaque coupe inexplicable dans le granite nous invite à remettre en question ce que nous croyons savoir sur les civilisations anciennes. Y aurait-il eu un chapitre perdu de l'histoire humaine qui précède ce que nous considérons comme l'aube de la civilisation ?



Carrière d'Assouan

Ce gigantesque bloc de granit se trouve dans la partie sud de l'Égypte, juste à côté du Nil. Il a été laissé il y a des milliers d'années dans les carrières d'Assouan, abandonné à cause d'une fissure. Il n'a jamais été déplacé ni érigé, bien qu'il ait clairement été destiné à l'être. Il mesure une impressionnante longueur de 42 mètres et pèse environ 1 170 tonnes, ce qui, s'il avait été achevé, en aurait fait le plus grand monument monolithique jamais créé par les Égyptiens.



À Assouan, une ville essentiellement perchée sur un gigantesque affleurement de granit, on trouve de nombreuses caractéristiques dans la carrière qui indiquent l'utilisation d'une technologie avancée capable de manipuler le granit dur. Par exemple, on peut y voir d'étranges trous parfaitement ronds, que certains considèrent comme des trous de test pour vérifier l'état du granit dans les couches profondes avant de s'engager à tailler un énorme obélisque. Ces trous étranges sont parfaitement lisses, sans aucune trace de ciseaux ou d'outils. Ils donnent presque l'impression d'avoir été forés avec une technologie moderne. L'un de ces trous est énorme, profond de presque 9 mètres.



De plus, on peut observer des murs verticaux parfaitement droits, ce qui est très inhabituel compte tenu de leur taille massive et de leur perfection. Certains pensent que ce mur gigantesque a été réalisé après l'extraction d'un bloc d'obélisque encore plus grand dans la carrière. Mais comment est-ce possible ? Quelle technologie pourrait façonner et couper un granit aussi dur avec une telle précision ? De plus, comment les énormes blocs de granit et les obélisques ont-ils été transportés ?



Si nous nous rendons à l'obélisque inachevé lui-même, nous pouvons trouver des marques encore plus étranges sur la surface du granit. La surface de cette massive dalle de granit est ornée de zones lisses et creusées, donnant l'impression que le granit a été « creusé » à partir de l'obélisque. Le terme « creuser » vient en réalité de plusieurs chercheurs qui ont étudié la structure et n'ont pas trouvé d'explication meilleure, affirmant que la roche semble avoir été creusée comme une cuillère le ferait avec de la glace.



Notamment, les côtés de l'obélisque présentent également ces caractéristiques « creusées », mais de manière verticale et presque uniforme, s'étendant des flancs de la pierre jusqu'au sol, où elles forment des lignes droites. L'un des aspects les plus fascinants peut être observé à la base d'une autre pierre près de l'obélisque inachevé. Cette pierre particulière est presque complètement creusée à sa base, ne laissant qu'une petite portion de granit reliée à son emplacement d'origine.

L'apparence particulière de ces caractéristiques, unique et jamais observée dans d'autres structures égyptiennes, pose un défi à l'archéologie moderne. Mais comment l'archéologie moderne explique-t-elle ces marques de creusement ?

Mais comment l'archéologie moderne explique-t-elle ces marques de creusement ? Le récit traditionnel suggère que l'obélisque, dont on pense qu'il a été commandé à l'époque d'Hatchepsout, a été taillé à l'aide de boules de diorite, que les ouvriers égyptiens anciens auraient martelées contre l'obélisque pour le façonner.



Cette théorie semble ridicule, compte tenu des trous de test parfaitement lisses, des murs parfaitement plats et des marques de creusement toutes de la même taille. Même si l'on considère qu'il est possible de façonner le bloc de granit simplement en le frappant avec une pierre de diorite, certaines zones autour de l'obélisque disposent d'un espace limité qui ne permettrait pas à un ouvrier d'effectuer une action de martelage aussi vigoureuse de manière suffisamment efficace pour produire des résultats visibles. Il en va de même pour les trous de test, dont certains sont extrêmement étroits, offrant clairement un espace insuffisant pour tout mouvement de martelage. De plus, cette théorie absurde n'explique toujours pas comment les Égyptiens prévoyaient de transporter cette structure colossale si elle avait été achevée. L'obélisque est situé dans une fosse profonde, et son extraction ainsi que son transport vers sa destination prévue auraient représenté un exploit d'ingénierie de proportions monumentales.

Peut-être que l'obélisque inachevé a été laissé ici par une civilisation qui a précédé les Égyptiens dynastiques, une civilisation qui possédait la technologie pour manipuler le granit de cette manière et capable de le transporter effectivement à son emplacement désigné une fois terminé.



Un autre bloc gigantesque inachevé se trouve dans la carrière de Mînya, également connue sous le nom de carrière de calcaire de Tura, qui se trouve aussi en Égypte. Le bloc de Mînya reste in situ, partiellement taillé dans le substrat calcaire, ce qui indique que le travail a été abandonné avant qu'il ne puisse être achevé et transporté.

Peut-être que l'obélisque inachevé a été laissé ici par une civilisation antérieure aux Égyptiens dynastiques, une civilisation qui possédait la technologie pour manipuler le granit de cette manière et capable de le transporter effectivement à son emplacement désigné une fois terminé.



On peut trouver au moins trois blocs de pierre gigantesques laissés inachevés dans la carrière de Minya. Des blocs plus grands que ceux de Baalbek. Ces énormes monolithes sont estimés peser entre 2 000 et 3 000 tonnes, ce qui en fait des reliques incroyablement importantes pouvant nous aider à comprendre l'architecture ancienne, les techniques de travail de la pierre et de levage des pierres. L'arrêt soudain des travaux sur ces sites suggère un possible événement cataclysmique qui a brusquement mis fin à ces projets monumentaux.



La Carrière de Yangshan

La carrière de Yangshan, située en périphérie de Nankin, en Chine, est un trésor d'anomalies archéologiques qui défie la compréhension conventionnelle de l'ingénierie ancienne. Le centre de cette énigme est un bloc mégalithique gargantuesque estimé à 16 000 tonnes, ce qui en fait la plus grande pierre connue jamais taillée par des mains humaines.



Pour mieux saisir l'ampleur de ce bloc, il pèse plus de 13 fois le poids du plus grand bloc mégalithique connu au monde, celui de Baalbek, au Liban, qui pèse 1 200 tonnes. La logistique nécessaire pour tailler, extraire et transporter une pierre d'une telle taille est difficile à imaginer. Avec nos capacités technologiques actuelles, déplacer un bloc de 16 000 tonnes serait une tâche impossible, peu importe le nombre de grues et d'autres machines lourdes utilisées.

La question est donc : quel type de technologie cette civilisation ancienne possédait-elle pour être capable de transporter des blocs de pierre aussi énormes ?

Et il est évident que le massif bloc de pierre de la carrière de Yangshan n'était pas un cas isolé. Il semble que des millions de tonnes de roche aient déjà été déplacées, laissant derrière elles des murs plats et imposants qui défient les pratiques traditionnelles d'extraction. Cela signifie qu'en effet, ceux qui ont travaillé dans cette carrière possédaient véritablement la capacité et la technologie pour transporter les blocs massifs extraits.



Mais ce n'est pas le seul mystère. Les méthodes utilisées pour tailler et façonner cette pierre géante sont également une source d'émerveillement considérable. On trouve d'énormes trous carrés à la base du bloc, probablement conçus pour être utilisés lorsque le bloc devait être soulevé et transporté hors du site. La précision et la netteté des marques de la carrière, ainsi que les surfaces lisses prévues sur le site, indiquent un niveau de sophistication qui semble bien au-delà des capacités des civilisations anciennes telles que nous les connaissons.

La présence de rainures droites et précises, combinée à la taille même du bloc, implique une maîtrise de la pierre tout simplement impossible pour toute civilisation ancienne connue de l'époque. De plus, l'érosion et l'altération présentes sur le bloc indiquent qu'il est extrêmement ancien, probablement bien plus vieux que les 8 000 ans estimés.



Il semble que l'ensemble du site ait autrefois formé une sorte de complexe, car d'autres structures massives y sont présentes. Sur l'une de ces structures, on peut voir des cavités parfaitement carrées sculptées dans la roche, une tâche impossible à réaliser avec de simples outils en bronze. La précision des angles à 90 degrés et le retrait minutieux du matériau de ces blocs déconcertent les chercheurs modernes. La caractéristique la plus étonnante de ces structures est la présence de boutons géants.

Des sites mégalithiques anciens ornés de boutons distinctifs se trouvent dans diverses régions du monde, suggérant une technique commune ou une signification symbolique partagée parmi les bâtisseurs préhistoriques. Au Pérou, notamment dans des zones comme Cusco, on trouve de nombreuses pierres mégalithiques avec des boutons similaires. Le plateau de Gizeh en Égypte, où se trouvent les célèbres pyramides, présente également des blocs mégalithiques avec des protubérances en forme de boutons. La pyramide de Menkaure, en particulier, illustre cette caractéristique.



Les historiens traditionnels croyaient que ces boutons servaient au levage et au positionnement des pierres, agissant comme des points d'appui pour les cordes. Cependant, au vu de l'énorme taille des blocs de Yangshan, il est clair qu'il y avait une autre fonction derrière ces protubérances.

Mais comment expliquer que l'on trouve des blocs de pierre gigantesques inachevés dans diverses régions du monde, tous abandonnés soudainement au milieu de leur extraction et laissés intacts pendant des milliers d'années ?

Nous avons déjà évoqué les blocs de pierre massifs de la carrière de Baalbek au Liban, qui, pour des raisons inconnues, ont été abandonnés, tout comme les blocs de pierre de la carrière de Yangshan. Les carrières d'Assouan et de Minya du chapitre précédent se sont également terminées de la même manière — un abandon soudain.

La similarité des travaux inachevés sur ces sites a conduit certains à émettre l'hypothèse qu'un cataclysme ancien généralisé aurait provoqué l'abandon soudain de ces projets de construction monumentaux. Il semble que ces civilisations avancées aient été brutalement stoppées dans leur élan, laissant derrière elles ces gigantesques blocs de pierre comme témoins silencieux de leur grandeur passée et de leur savoir-faire technique.



Île de Pâques

Située à 4 000 kilomètres au large des côtes du Pérou, en plein cœur de l'océan Pacifique Sud, se trouve l'île de Pâques, également connue sous le nom de Rapa Nui. C'est l'île polynésienne la plus orientale et le lieu habité le plus isolé de la planète. Beaucoup la considèrent comme l'un des sites prédiluviens les plus mystérieux au monde, principalement à cause des célèbres statues Moaï encore inexpliquées qui parsèment l'île, ainsi que des structures mégalithiques massives identiques à celles que l'on trouve en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie et en Europe.



Les statues Moaï de l'île de Pâques sont souvent reconnues comme l'une des énigmes archéologiques les plus fascinantes au monde. Elles furent découvertes pour la première fois par les Européens en 1722 lorsque l'explorateur néerlandais Jacob Roggeveen arriva sur l'île un dimanche de Pâques, d'où le nom de l'île. Ces figures colossales en pierre intriguent archéologues et visiteurs depuis des siècles en raison de leur taille massive et du mystère entourant leur création et leur fonction.

La similarité des travaux inachevés sur ces sites a conduit certains à émettre l'hypothèse qu'un cataclysme ancien généralisé aurait provoqué l'abandon soudain de ces projets de construction monumentaux. Il semble que ces civilisations avancées aient été brutalement stoppées dans leur élan, laissant derrière elles ces gigantesques blocs de pierre comme témoins silencieux de leur grandeur passée et de leur savoir-faire technique.



Près de 900 statues existent, variant en hauteur d'un mètre modeste à une impressionnante taille de 10 mètres. Certaines de ces statues pèsent jusqu'à 82 tonnes. Cela représente trois fois le poids des pierres mégalithiques de Stonehenge. Au départ, on pensait que les statues Moaï étaient uniquement ces têtes massives sans corps. Cependant, en 2017, des chercheurs ont effectué une fouille révélant que les statues possèdent des torsos et des tailles tronquées enfouis dans le sol.



Selon les historiens traditionnels, les statues ont environ 800 ans. Cependant, 800 ans ne suffisent pas pour que le sol engloutisse 7,5 mètres des statues, surtout si l'on considère le climat de l'île de Pâques. Le taux d'accumulation du sol sur l'île de Pâques n'est pas précisément documenté, mais compte tenu de la végétation relativement clairsemée et de l'origine volcanique de l'île, le rythme de formation du sol pourrait être plus lent que dans des régions plus fertiles ou densément végétalisées. Si l'on suppose un taux de dépôt modéré d'environ 0,5 mm par an, cela signifie qu'il pourrait falloir environ 15 200 ans pour qu'une statue soit naturellement enfouie sur 7,5 mètres sur l'île de Pâques.

Bien sûr, cette estimation est très spéculative et pourrait varier considérablement. Quel que soit le nombre exact d'années, il est clair qu'il ne serait pas aussi faible que 800 ans. Il est également évident que les statues n'ont pas été intentionnellement enterrées, car des gravures remarquables ornaient les corps enfouis. Toutes les statues avaient des mains représentées. Les mains sont fines et reposent près du corps, dirigées vers le nombril.



Curieusement, sur les piliers de Göbekli Tepe en Turquie, qui date d'environ 12 000 ans, on retrouve exactement la même posture des mains, avec des doigts très longs et fins pointant vers le nombril. Des représentations similaires peuvent être trouvées partout dans le monde chez diverses autres civilisations anciennes.



Nous devons également considérer que, traditionnellement, l'île de Pâques était connue comme « le nombril du monde ». De même, Göbekli Tepe, que nous aborderons en détail dans un autre chapitre, était appelée « la colline du ventre », ce qui évoque encore une fois un concept central, semblable à un nombril.

Nevalı Çori, un autre site ancien situé dans le sud-est de la Turquie et datant d'environ 10 000 à 11 000 ans, aujourd'hui détruit, était un site frère de Göbekli Tepe. À Nevalı Çori, tout comme sur l'île de Pâques, de nombreuses statues ont été trouvées avec les mains dirigées vers le nombril. Notamment, l'une de ces statues partageait un design identique avec une base qui soutient les statues Moaï de l'île de Pâques. Ce design représente ce qui semble être deux formes humaines debout ou dansant ensemble.



Les similitudes les plus surprenantes se trouvent lorsque nous examinons les pétroglyphes au dos des statues Moaï. Comparez ces gravures à celles trouvées à Göbekli Tepe. Au sommet de la pierre du vautour de Göbekli Tepe, nous voyons trois sacs à main. Au sommet des statues Moaï, nous voyons un visage, et à côté, trois objets également. En dessous, nous voyons des figures d'oiseaux, et entre elles, un cercle.



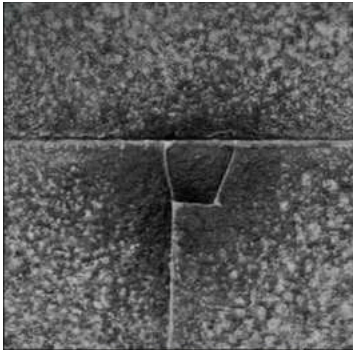
Les similitudes les plus frappantes apparaissent lorsque l'on examine les pétroglyphes au dos des statues Moaï. Comparez ces gravures ci-dessous avec celles trouvées à Göbekli Tepe. Au sommet de la pierre du vautour de Göbekli Tepe, on voit trois sacs à main. Au sommet des statues Moaï, on voit un visage, et à côté, trois objets également. En dessous, on observe des figures d'oiseaux, et entre elles, un cercle. À Göbekli Tepe, on distingue un Scorpion, tandis que sur les statues Moaï, on voit un symbole ressemblant à un Scorpion. En bas à droite de la pierre du vautour, on voit un homme sans tête. Sur de nombreuses statues Moaï, on ne voit pas cet homme sans tête en bas à droite. À la place, on voit la tête décapitée qui manque au corps de Göbekli Tepe. Toutes ces corrélations sont-elles de simples coïncidences ? Et si ce n'est pas le cas, comment cela est-il possible, étant donné que l'île de Pâques et Göbekli Tepe se trouvent aux antipodes l'un de l'autre ? La distance approximative entre ces deux sites est d'environ 13 800 kilomètres, soit environ 8 600 milles. De plus, Göbekli Tepe date d'environ 12 000 ans. Cela signifie-t-il que la civilisation de l'île de Pâques pourrait aussi provenir de cette même époque ?

Et si ces gravures se retrouvent des deux côtés, cela signifie que le message qu'elles tentaient de transmettre devait être très important. Mais que signifie-t-il ? Nous aborderons la signification de ce symbolisme dans le chapitre consacré à Göbekli Tepe plus tard.

Les choses deviennent encore plus étranges lorsque l'on examine les énormes ruines en pierre de Vinapu. Ces structures mégalithiques sans mortier pourraient en réalité être antérieures aux statues Moaï elles-mêmes. Le mur principal est composé d'énormes dalles, chaque pierre s'emboîtant parfaitement dans la suivante. Les blocs s'ajustent si bien qu'on ne peut même pas glisser un morceau de papier entre eux.



Si vous avez déjà regardé notre série, vous avez probablement remarqué que cette structure n'est pas seulement similaire, mais identique à d'autres murs mégalithiques à travers le monde, tels que ceux de Cuzco, Machu Picchu, Sacsayhuamán et Ollantaytambo, ainsi que ceux d'Égypte et du Japon.



SACSAYHUAMAN, PERU



OSIREION, EGYPT



QORICANCHA, PERU



AHU VINAPU, EASTER ISLAND

Comme pour ces structures, le mur de Vinapu est assemblé de manière parfaitement homogène à l'aide de pierres de forme irrégulière aux bords arrondis, et comprend de petites pierres comblant les interstices.



Easter Island



Peru

En fait, les statues Moaï elles-mêmes présentent une ressemblance notable avec ces étranges figures trouvées sur les falaises du nord du Pérou, attribuées à la culture Chachapoya.



Fait intéressant, il ne s'agit pas de statues, mais de véritables sarcophages représentant les soi-disant Hommes des Nuages. La similitude avec les statues Moaï est incroyable. Les Chachapoyas sont une culture perdue dont nous savons très peu de choses. Ce que nous savons, c'est qu'ils ont précédé les Incas de plus de six siècles, vivant dans les hautes terres du nord du Pérou.

Mais revenons aux structures de pierre de l'île de Pâques. En 1774, le capitaine Cook et son expédition britannique furent émerveillés par la précision de la maçonnerie mégalithique sur l'île. Cook compara même ces murs de pierre méticuleusement assemblés aux meilleures constructions d'Angleterre, exprimant une admiration particulière pour un grand mur à Hanga Roa. Tragiquement, ce mur n'existe plus, ses pierres ayant été réutilisées pour la construction d'un nouveau port.

Beaucoup des anciennes structures mégalithiques le long des falaises, observées par les premiers explorateurs comme Cook et William J. Thompson aux XVIIIe et XIXe siècles, ont depuis succombé aux assauts incessants des vagues océaniques et aux glissements de terrain. En 1923, l'explorateur et auteur Jay Macmillan Brown visita l'île de Pâques, notant que l'outillage et l'ajustement des blocs cyclopéens étaient exactement les mêmes que ceux du Pérou.

Des décennies plus tard, dans les années 1950, l'auteur et explorateur norvégien Thor Heyerdahl mena des fouilles archéologiques importantes sur l'île. Il découvrit un mur mégalithique composé de blocs finement taillés et parfaitement ajustés sur le côté terrestre d'un ahu, une structure antérieure aux murs visibles en surface datant de la période médiane. Rien de similaire ne fut trouvé ailleurs en Polynésie, ce qui conduisit Heyerdahl à affirmer que l'inspiration architecturale provenait probablement d'Amérique du Sud, le continent le plus proche à l'est. Malgré tout, les historiens et archéologues traditionnels affirment qu'il n'existe absolument aucune connexion entre l'Amérique du Sud et l'île de Pâques, sans parler d'autres régions du monde comme l'Égypte et le Japon. Cependant, d'autres corrélations mystérieuses furent découvertes sur l'île de Pâques.

En 1864, un frère catholique romain explorant les villages de l'île fit une découverte captivante dans de nombreuses maisons des Rapa Nui, les autochtones de l'île. Il rencontra divers bâtons et tablettes ornés de gravures mystérieuses. Ces inscriptions, représentant des formes humaines, animales et diverses formes géométriques, le fascinèrent. Lorsqu'il s'en enquit, les habitants appelèrent ces inscriptions « Rongorongo », un terme en langue Rapa Nui signifiant « parler » ou « réciter », suggérant une fonction linguistique. Malgré son importance apparente, le sens de l'écriture Rongorongo reste un mystère puisqu'elle n'a toujours pas été déchiffrée. De plus, bien que certains natifs Rapa Nui laissent entendre qu'ils en comprennent la signification, ils gardent souvent ce savoir secret vis-à-vis des étrangers, laissant intact un mystère majeur.

Étonnamment, un script similaire a été découvert à Mohenjo-Daro au Pakistan, qui faisait partie de l'une des plus anciennes civilisations du monde, connue sous le nom de civilisation de la vallée de l'Indus. Nous disposons d'un documentaire complet sur la civilisation de la vallée de l'Indus, que certains croient en réalité antérieure aux Sumériens eux-mêmes. Comme le script trouvé sur l'île de Pâques, le script de la vallée de l'Indus est également indéchiffrable et, étrangement, il ressemble beaucoup au script de l'île de Pâques.

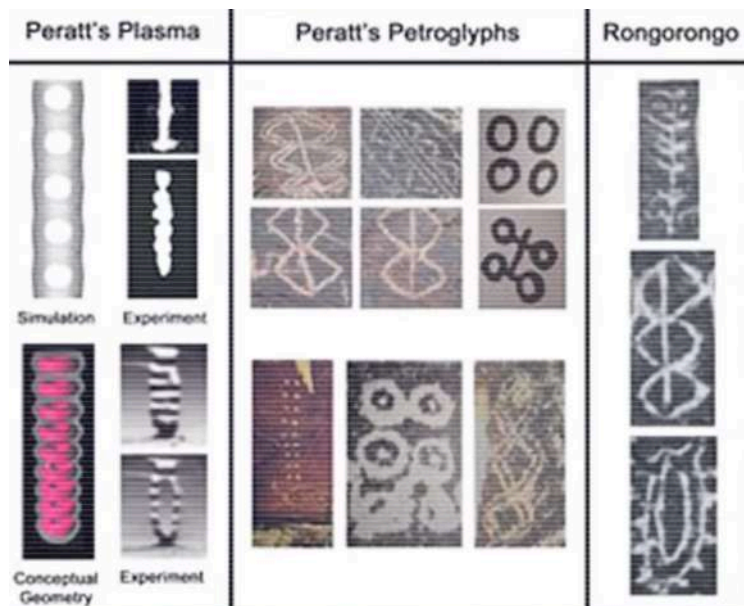


Mais comment est-ce possible ? Ce parallèle suggère-t-il une connexion globale ancienne pouvant relier ces cultures disparates ? On émet l'hypothèse qu'il y a environ 15 000 ans, le niveau des mers était jusqu'à 107 mètres plus bas qu'aujourd'hui. Cette baisse significative des niveaux océaniques pourrait signifier que ce que nous considérons actuellement comme des îles séparées aurait pu autrefois être relié par une série de ponts terrestres.

Cela ouvre la possibilité d'une connexion culturelle internationale ancienne via le sud du Tamil, s'étendant à travers des chaînes d'îles aujourd'hui submergées, depuis l'océan Indien jusqu'à l'Australie et la Polynésie dans le Pacifique Sud. Cette configuration géologique aurait pu faciliter les migrations et les échanges culturels à travers ces régions, reliant potentiellement diverses civilisations anciennes.

Le mystère entourant le Rongorongo s'est approfondi avec les découvertes du Dr Robert Schoch, qui enquêtait sur l'île de Pâques. Sa femme, Catherine Ulissey, fit une observation frappante reliant le script Rongorongo aux formes de plasma étudiées par le Dr Anthony Peratt. Ces formes, apparaissant dans le ciel lors des tempêtes solaires, ressemblaient aux mystérieux glyphes Rongorongo.

Ulissey proposa que les tablettes Rongorongo pourraient être des enregistrements anciens d'événements célestes observés lors d'intenses activités solaires autour de 10 000 av. J.-C. Le plasma impactant la Terre pourrait entraîner des effets environnementaux et géologiques dramatiques, tels que le chauffage et la fusion des roches, l'enflammer de matériaux inflammables, la fonte des calottes glaciaires et la vaporisation des masses d'eau, ce qui pourrait à son tour déclencher de fortes pluies prolongées et un réchauffement climatique subséquent.



La libération subséquente de la pression due à la fonte des immenses glaciers pourrait également provoquer des tremblements de terre et entraîner l'éruption de roches en fusion sous pression sous forme de volcans. On pense que ces conditions chaotiques sont documentées par les pétroglyphes anciens et les textes Rongorongo. L'événement de plasma, daté d'environ 9 700 av. J.-C., est supposé avoir anéanti les civilisations avancées et les cultures élevées de cette époque.

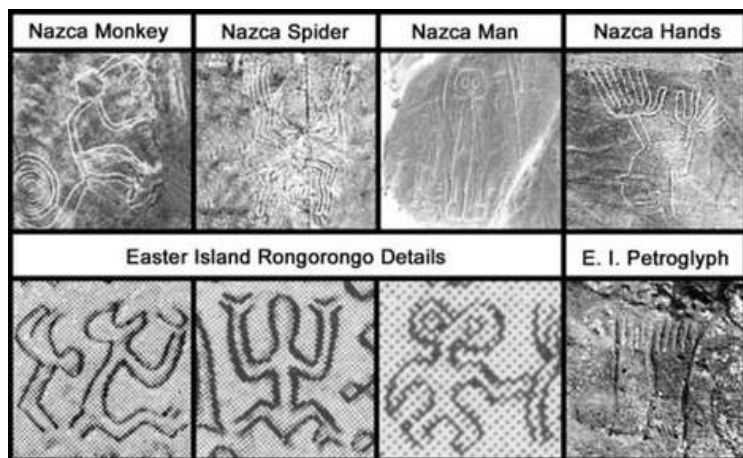
Voici ce qu'a déclaré le Dr Robert Schoch :

« Katie et moi suggérons donc que peut-être les tablettes Rongorongo enregistrent une sorte de — que ce soit une éruption de plasma solaire, ou peut-être, dans ce contexte, un autre type de configuration de plasma, des cataclysmes, des tempêtes géomagnétiques, pourraient-elles en faire l'enregistrement ? En fait, lorsque l'on regarde les glyphes, ils semblent, dans de nombreux cas, passer d'une forme à une autre comme s'ils enregistraient une sorte de film. »

De plus, la radiation provenant du plasma aurait pu affecter les capacités mentales et psychiques, ce qui pourrait expliquer le mythe répandu de l'Âge d'Or — une période où les êtres possédaient des facultés mentales supérieures. Cet événement autour de 9 700 av. J.-C. correspond bien à la description de l'Atlantide par Platon, suggérant qu'il pourrait être la base historique de ces légendes.

La présence du script sur l'île de Pâques et ses liens potentiels avec la civilisation de la vallée de l'Indus suggèrent un échange culturel intercontinental ancien. Le script Rongorongo, avec son symbolisme de l'homme-oiseau et ses glyphes énigmatiques, demeure l'un des plus grands mystères linguistiques, détenant potentiellement les clés pour comprendre les migrations et échanges globaux anciens. Pourtant, la véritable nature de son origine et de sa signification continue d'échapper aux chercheurs, en faisant un sujet d'étude captivant dans les domaines de la linguistique, de l'archéologie et de l'anthropologie.

Ce qui est le plus frappant, c'est la similitude entre les symboles Rongorongo et les géoglyphes de Nazca. Regardez par vous-même et faites la comparaison.

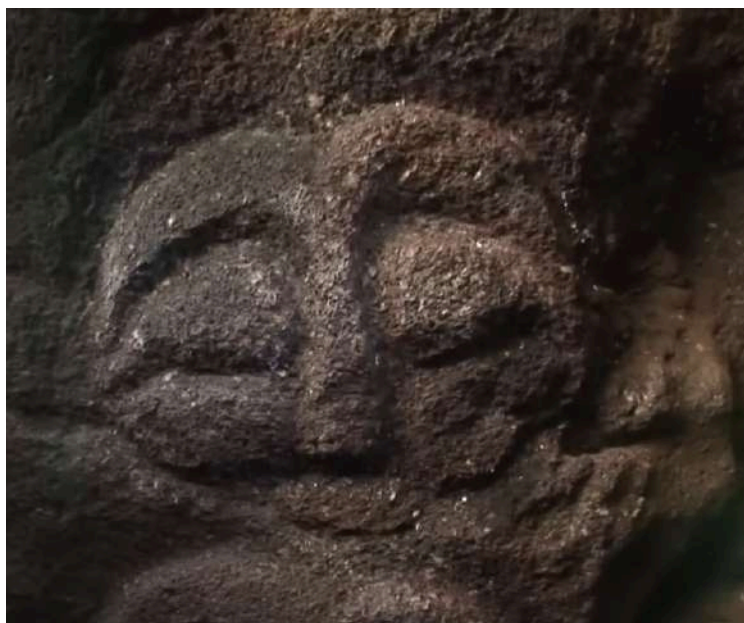


De nombreuses autres découvertes intéressantes ont été faites sur l'île de Pâques. Par exemple, des kilomètres de grottes s'étendent sous l'île, dont beaucoup restent encore à explorer.

L'un des réseaux de grottes les plus fascinants de l'île renferme des mystères incroyables et est associé à l'ancien culte du Birdman, un être qui semblerait venir du ciel et qui a tellement captivé les Rapa Nui qu'ils ont abandonné leur religion précédente pour le vénérer.

Dans ce réseau de grottes, qui compte de nombreuses extensions, dont certaines ne sont pas encore fouillées, on trouve un pétroglyphe mystérieux représentant une tête aux grands yeux. Beaucoup pensent qu'il s'agit d'une représentation d'un être d'un autre monde, car des pictographes similaires ont été découverts partout dans le monde, notamment chez les Nazca, au Japon, en Sumer, et bien d'autres. Les Rapa Nui appellent ces divinités les Make-make.

Si nous explorons plus profondément ce réseau de grottes, nous pouvons trouver d'autres gravures représentant d'étranges êtres qui ne ressemblent pas à des humains ordinaires. Dans une section de la grotte, des dizaines de ces représentations sont visibles, et plus étonnamment, juste en dessous de ces images, des ossements anciens sont présents, laissés là depuis des centaines, voire des milliers d'années. À ce jour, ces ossements n'ont pas été analysés car le lieu est encore considéré comme sacré.



Il existe de nombreux autres sites avec des pétroglyphes à peine visibles aujourd'hui, dont la plupart représentent le Birdman. En fait, en 2017, une découverte majeure a été faite concernant les célèbres statues Moaï de l'île de Pâques, plus précisément leurs énormes coiffes en pierre de 13 tonnes appelées pukao. Grâce à des techniques avancées de photographie et de modélisation 3D, les archéologues ont découvert une surprenante diversité de pétroglyphes gravés sur ces coiffes.

Ces gravures complexes, à peine visibles aujourd'hui, suggèrent que plusieurs groupes de personnes ont pu contribuer à leur création, indiquant une structure sociale et une expression culturelle plus complexes que ce que l'on croyait auparavant.



Étant donné que ces coiffes sont séparées des statues Moaï, il demeure un véritable mystère quant à la manière dont elles ont été placées au sommet des statues. Il est bien connu que toutes les statues Moaï avaient leur pukao posé sur elles, et sachant que certaines statues mesurent jusqu'à 9 mètres de haut, soulever un bloc de 13 tonnes à une telle hauteur reste inexplicable. Le levage et le transport des statues Moaï elles-mêmes représentent également un exploit remarquable, et plusieurs théories tentent d'expliquer comment cela a pu être réalisé. Ces statues ont principalement été sculptées dans la carrière de Rano Raraku, un cratère volcanique qui fournissait la principale source de tuf volcanique facilement travaillable de l'île. Le processus de sculpture des Moaï était minutieux et exigeait beaucoup de travail. Les Moaï étaient taillés directement dans la paroi rocheuse, les sculpteurs commençant par la tête et progressant vers le bas jusqu'au torse, laissant le dos de la statue attaché à la roche. Une fois le devant et les côtés du Moaï terminés, la dernière étape, sans doute la plus risquée, consistait à détacher la statue du substrat rocheux. Cela se faisait en taillant une profonde rainure autour de la base de la statue, puis en utilisant des leviers en bois pour dégager progressivement le Moaï de la paroi rocheuse.

Mais comment les statues ont-elles été transportées, sachant que certaines pèsent jusqu'à 82 tonnes ?



L'une des premières et des plus célèbres théories fut proposée en 1955 par l'aventurier et ethnographe norvégien Thor Heyerdahl. Heyerdahl émit l'hypothèse que les Rapa Nui utilisaient des rouleaux en bois pour déplacer les statues. Selon sa théorie, les insulaires coupaient des arbres pour les transformer en rondins. Ces rondins étaient placés sous les immenses statues de pierre, ce qui permettait de les faire rouler sur le sol, depuis la carrière de Rano Raraku jusqu'à leur emplacement final sur les plateformes cérémonielles appelées ahu, disséminées autour du périmètre de l'île.

Heyerdahl testa même cette méthode avec succès, bien que la tâche fût très difficile et nécessitât une main-d'œuvre importante. Cependant, selon la légende, les statues Moaï n'étaient pas traînées. La légende dit que les statues marchaient jusqu'à leurs emplacements.

Cela a conduit à une autre théorie intéressante. Cette idée, qui peut d'abord sembler fantastique, repose en réalité sur des principes d'ingénierie pratiques et a été démontrée en archéologie expérimentale. La théorie de la « marche » a été notamment relancée par les archéologues Terry Hunt et Carl Lipo, qui ont mené des travaux de terrain approfondis sur l'île de Pâques. Ils ont proposé que les Rapa Nui utilisaient une méthode impliquant des cordes et un mouvement de bascule soigneusement coordonné pour déplacer les Moaï en position verticale. Selon cette théorie, les statues étaient inclinées vers l'avant, et des cordes étaient attachées autour de la tête et de la base des statues. Des équipes de personnes utilisaient ensuite les cordes pour faire basculer la statue d'un côté à l'autre, la faisant avancer de manière contrôlée, imitant une démarche. Cette méthode de transport expliquerait plusieurs caractéristiques particulières des Moaï. Beaucoup de statues ont une base en forme de D, ce qui facilite le mouvement de bascule sans permettre à la statue de basculer complètement. De plus, cette théorie correspond aux marques d'usure observées sur les bases des statues transportées, qui sont cohérentes avec le type d'abrasion résultant d'un tel mouvement de bascule. Pour tester cette théorie, des scientifiques, avec une équipe incluant National Geographic, ont réalisé une expérience utilisant une réplique de Moaï. Ils ont démontré qu'avec trois cordes solides et une équipe d'environ 18 personnes, un Moaï de 5 tonnes pouvait être déplacé de cette façon à un rythme raisonnable et avec un contrôle considérable. Cependant, on ne sait pas encore si cette méthode serait possible pour les statues pesant jusqu'à 82 tonnes.



Quelle que soit leur méthode réelle de transport, demeure le mystère de leur emplacement. Les près de 1 000 statues Moaï massives sont dispersées à travers l'île sans apparente organisation systématique. Si les statues avaient uniquement une fonction symbolique ou rituelle, on pourrait s'attendre à les trouver dans des positions proéminentes, comme au sommet des collines ou des montagnes, où elles seraient très visibles.

Étonnamment, ce n'est pas le cas. Au contraire, les Moaï sont souvent situés dans des endroits moins visibles, notamment dans les zones côtières et les basses altitudes, tournés vers l'intérieur de l'île plutôt que vers la mer. Cette stratégie d'emplacement inhabituelle suggère que les Moaï pourraient avoir eu des fonctions au-delà de la simple visibilité ou esthétique. Des théories récentes proposent que le positionnement des statues pourrait être lié stratégiquement à des ressources essentielles ou à des structures sociales au sein de la communauté Rapa Nui.

Par exemple, certains chercheurs pensent que les Moaï étaient placés près de sources d'eau douce, jouant un rôle crucial dans la délimitation de ressources vitales pour la survie. Des analyses statistiques et des cartographies numériques ont révélé des corrélations frappantes : la majorité des statues Moaï étaient effectivement situées à proximité de sources d'eau douce. On émet donc l'hypothèse que les statues étaient positionnées pour marquer ces ressources critiques, servant non seulement d'art monumental ou de symboles religieux, mais aussi d'indicateurs pratiques des emplacements d'eau indispensables à la survie.



Mais qui étaient ces peuples qui ont réussi à survivre et prospérer dans un endroit aussi reculé et isolé ?

L'un des aspects les plus intrigants des Rapa Nui, tel qu'enregistré par les premiers visiteurs européens, est la présence d'individus aux cheveux roux parmi la population polynésienne majoritairement aux cheveux foncés. Cette caractéristique a suscité diverses hypothèses sur leurs origines et leur composition génétique.

En fait, beaucoup pensent que les soi-disant coiffes des statues Moaï ne sont pas réellement des chapeaux, mais leurs cheveux roux. Des chercheurs comme Brien Foerster estiment que les Polynésiens n'étaient pas les premiers à s'installer sur l'île de Pâques et qu'ils y sont arrivés seulement il y a environ 1 000 ans, découvrant les vestiges d'une civilisation plus avancée préexistante.



Cette hypothèse suggère que les premiers colons polynésiens ont trouvé soit les vestiges, soit peut-être même des membres vivants d'une société antérieure ayant développé des avancées technologiques significatives, qui auraient pu influencer les développements culturels et architecturaux ultérieurs observés par les visiteurs suivants.

Lorsque l'explorateur néerlandais Jacob Roggeveen arriva pour la première fois sur l'île de Pâques en 1722, son équipage documenta une surprenante diversité parmi les habitants de l'île. Selon le journal de bord de Roggeveen, la population comprenait une large gamme de caractéristiques physiques. Ils notèrent des individus grands et petits, des personnes aux cheveux noirs, roux, et même blonds, ainsi que des variations de couleur de peau allant du clair au foncé. Cette diversité est particulièrement remarquable compte tenu de l'emplacement isolé de l'île dans l'océan Pacifique. De telles observations ont alimenté les spéculations sur les origines et la composition de la population de l'île de Pâques. La présence de traits physiques variés pourrait suggérer plusieurs vagues de migration, probablement en provenance de différentes parties de la Polynésie ou même des Amériques, bien que les preuves pour cette dernière hypothèse soient plus controversées parmi les chercheurs. La variété des couleurs de cheveux et de teint parmi les habitants pourrait également s'expliquer par une diversité génétique au sein d'un pool génétique relativement restreint, qui peut amplifier des traits moins courants. Ce mélange de caractéristiques pourrait indiquer que l'île de Pâques fut un creuset de différentes cultures et migrations au fil des siècles. Mais à quel point cette première civilisation préhistorique qui a construit les énormes structures mégalithiques était-elle sophistiquée et développée ? Curieusement, aux îles Marquises en Polynésie française, situées à environ 3 700 kilomètres au nord-ouest de l'île de Pâques, se trouve une gravure des Sept Tikis. Les tikis ne font pas référence à de véritables statues, mais à un groupe de figures légendaires ou demi-dieux importants dans la cosmologie et le folklore des îles Marquises.



Ces figures sont souvent décrites comme des dieux créateurs ou des esprits ancestraux qui jouaient un rôle crucial dans les mythes de création et la vie spirituelle du peuple marquisien. Ces tikis ressemblent beaucoup aux dieux Make-make représentés dans les grottes de l'île de Pâques, qui ont également de grands yeux.

Mais ce n'est pas la seule connexion. Il existe une ancienne histoire aux îles Marquises selon laquelle un chef puissant et ancien avait sept fils qu'il chérissait profondément. Lorsque les fils atteignirent l'âge adulte, le chef décida qu'il était temps pour eux de prouver leur valeur et leur courage, et de les préparer à une future direction.

Pour ce faire, il leur confia un défi redoutable : entreprendre un voyage vers une île lointaine et sacrée. Cette île n'était pas seulement éloignée, mais aussi enveloppée de mystère et censée être gardée par des esprits et d'autres entités surnaturelles. Le voyage lui-même serait périlleux, impliquant des mers agitées et un temps imprévisible, mettant à l'épreuve les compétences de navigation, la résilience et l'endurance des fils.

De plus, le chef ordonna à ses fils de rapporter un témoignage de leur voyage, généralement un objet de signification spirituelle, comme une pierre sacrée ou une plume d'un oiseau rare, censée détenir un mana puissant — une énergie spirituelle.

Sur l'île de Pâques, une ancienne tradition veut que les jeunes hommes participent à un rituel audacieux et très compétitif connu sous le nom de compétition du Birdman, ou Tangata Manu. Cet événement n'était pas seulement un test de prouesses physiques, mais aussi une pratique spirituelle et culturelle profonde qui reliait les participants à leurs ancêtres et au divin.

La compétition avait lieu chaque année autour du village d'Orongo, un village cérémoniel perché au bord d'un haut cratère volcanique surplombant la mer. Le but était d'obtenir le premier œuf de la saison du sternes fuligineux, un oiseau marin qui nichait sur l'îlot voisin de Motu Nui.

Les concurrents, appelés hopu, chacun parrainé par différents clans ou chefs tribaux, devaient nager à travers les eaux infestées de requins jusqu'à Motu Nui, affrontant des conditions difficiles et risquant leur vie. Beaucoup ne survivaient pas à la compétition, se noyant ou se faisant dévorer par des requins. Celui qui survivait et rapportait avec succès un œuf était alors déclaré Birdman, acquérant un statut sacré et des pouvoirs de chef pour son clan pendant toute l'année.

Ce rituel, imprégné de la croyance au mana, l'énergie spirituelle portée par l'œuf, reflète en certains points la quête des fils du chef marquisien. Les deux pratiques impliquent un voyage périlleux vers un lieu sacré, la récupération d'un objet chargé de signification spirituelle, et la possibilité d'élévation sociale après la réussite de la tâche.

Mais ce n'est pas la seule connexion. L'un des sites les plus emblématiques et intrigants de l'île de Pâques est la plateforme cérémonielle connue sous le nom d'Ahu Akivi. Contrairement aux autres plateformes disséminées sur l'île, celle-ci est assez unique. Sur cette plateforme se trouvent sept statues Moaï, remarquables non seulement par leur nombre, mais aussi par leur orientation.



Contrairement à toutes les statues Moaï qui regardent vers l'intérieur de l'île, ces sept statues font face à la mer. Ces sept figures pourraient-elles être liées d'une manière ou d'une autre à la légende des sept fils d'un grand et puissant chef des Marquises ? Et cela signifie-t-il qu'il existait une connexion entre ces îles ? Mais jusqu'où s'étend réellement la connexion de l'île de Pâques avec d'autres sites à travers le monde ?

La théorie de l'Équateur ancien propose un concept fascinant : certaines des plus grandes villes et merveilles construites par l'homme dans le monde, couvrant continents et cultures, s'aligneraient le long d'une ligne droite autour de la Terre, formant un grand cercle ancien.

L'un des alignements les plus saisissants est celui de la Grande Pyramide de Gizeh, qui s'aligne avec Machu Picchu, les lignes de Nazca et l'île de Pâques le long d'une ligne droite autour du centre de la Terre, avec une marge d'erreur étonnante de moins d'un dixième de degré de latitude.



Mais l'alignement ne s'arrête pas là. D'autres sites anciens importants, notamment Persépolis, Mohenjo-Daro, Pétra, la ville sumérienne d'Ur et les temples d'Angkor Wat, se situent tous à moins d'un degré de latitude de cette ligne, ajoutant au mystère et à l'émerveillement autour de ce phénomène mondial.

De plus, cette ligne traverse des zones du monde encore largement inexplorées ou non fouillées, telles que le désert du Sahara, la forêt tropicale brésilienne, les hautes terres de Nouvelle-Guinée, ainsi que des régions sous-marines de l'océan Atlantique Nord, de l'océan Pacifique Sud et de la mer de Chine méridionale, suggérant encore davantage de merveilles cachées à découvrir. L'alignement de ces sites est facilement observable sur un globe terrestre muni d'un anneau d'horizon, où l'alignement de deux de ces sites sur l'anneau d'horizon place automatiquement tous les autres sites sur cet anneau. Cette connexion saisissante entre les sites anciens du monde entier raconte une histoire incroyable souvent négligée par des millions de personnes. Bien que les manuels d'histoire ne mentionnent pas ces alignements, l'emplacement de ces sites pourrait-il être une simple coïncidence ? Ou bien les civilisations anciennes, telles que les Égyptiens, les Mayas, les Olmèques et les Incas, auraient-elles reçu des connaissances d'une civilisation globale plus intelligente et plus ancienne ? De nombreuses autres énigmes subsistent sur l'île de Pâques, comme la présence de pierres magnétiques disséminées à travers le paysage de l'île. Ces pierres magnétiques, également appelées « pierres mahanna » ou « boussoles des natifs », sont des formations rocheuses naturelles possédant des propriétés magnétiques, en faisant des phénomènes géologiques uniques.



Une théorie suggère que les Rapa Nui utilisaient les pierres magnétiques à des fins de navigation et d'orientation. L'un des sites magnétiques les plus connus est un grand rocher ovale appelé Te Pito Kura. Ce rocher possède une grande valeur ethnographique et fut décrit pour la première fois par William J. Thomson lors d'une expédition en 1886. Il remarqua que les habitants locaux le considéraient comme très important.

D'anciennes histoires indiquaient que le rocher venait de loin, hors de l'île, et avait été apporté par les premiers colons. En raison de sa forte teneur en fer, cette pierre chauffe plus que les autres et perturbe le fonctionnement de la boussole.

De nombreux visiteurs posent leurs mains dessus pour capter son énergie, ou encore, selon la croyance de certains, pour augmenter la fertilité féminine.

L'île de Pâques demeure l'un des sites préhistoriques les plus énigmatiques de la Terre. Alors que les chercheurs continuent de percer les secrets de l'île de Pâques, une chose reste certaine : le passé ancien de l'île recèle des trésors et des révélations inestimables capables de transformer notre compréhension de l'histoire et de la civilisation humaines.

Gornaya Shoria

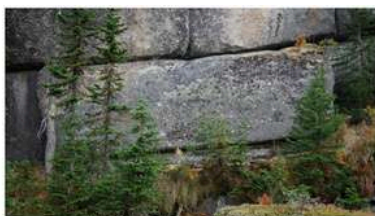
Dans les profondeurs isolées des montagnes de Choria, en Sibérie du Sud, un secret est resté caché, intact pendant des milliers d'années. C'est dans cette nature sauvage éloignée, loin des regards indiscrets de la civilisation, qu'une découverte fut faite, une découverte qui remettrait en question les fondements mêmes de notre compréhension de l'histoire humaine. En 2013, une équipe de 19 chercheurs menée par Georgy Sidorov entreprit une expédition pour explorer une zone située à Gornaya Shoria, une montagne culminant à 1 100 mètres d'altitude. Située dans une région reculée de Russie, cette zone était autrefois inaccessible, protégée par des postes de contrôle durant l'ère soviétique. L'expédition fut lancée sur la base de rapports intrigants concernant la présence de nombreux objets mégalithiques inhabituels dans cet endroit isolé. À leur arrivée sur le site, l'équipe de recherche fut stupéfaite de ce qu'elle découvrit. Il s'agissait apparemment d'un super-mégalithe gigantesque, si mystérieux qu'il défiait les chroniques de l'histoire humaine. Les mégalithes de Gornaya Shoria, comme ils furent nommés, consistaient en d'immenses blocs de pierre, semblant être du granit, caractérisés par des surfaces plates et des angles droits. Ce qui était encore plus étonnant, c'était le poids estimé de ces pierres, supérieur à 3 000 tonnes. Cela ferait des mégalithes de Gornaya Shoria les plus grands blocs mégalithiques jamais découverts dans l'histoire de l'humanité.



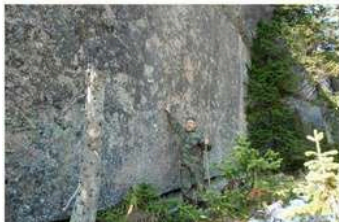
L'agencement systématique des blocs de granit suggérait une conception intentionnelle, un effort architectural délibéré dépassant une simple formation naturelle. Ils étaient méticuleusement empilés les uns sur les autres, atteignant une hauteur d'environ 43 mètres. La taille et l'ampleur de ces pierres posaient immédiatement une question déconcertante : comment d'énormes blocs ont-ils pu être taillés, transportés et assemblés dans un paysage aussi isolé et difficile ?



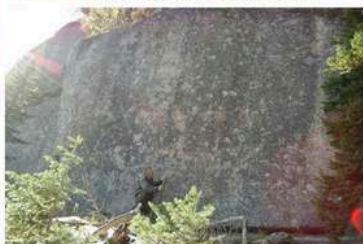
A wall built of precisely cut granite blocks of stones.



Always, right angles, level, and perfectly fitting together.



Perfectly level all the way. Notice the straight edge of the stone at the bottom.



Another large, level, right angled block.

Selon les notes de Sidorov, ces structures auraient environ 100 000 ans, repoussant ainsi les limites des réalisations architecturales humaines connues de plusieurs dizaines de milliers d'années. Cette révélation n'était pas seulement surprenante ; elle était révolutionnaire. Elle suggérait l'existence d'une civilisation dotée de connaissances et de capacités avancées bien avant ce qui était traditionnellement accepté dans les annales de l'histoire humaine. Georgy Sidorov et son équipe furent stupéfaits par la vision colossale de cette structure. L'ampleur de la découverte d'un tel monument était incroyable — un monument qui était resté caché pendant des éons, témoin silencieux du passage du temps et peut-être de l'essor et de la chute d'une civilisation inconnue. Les observations et les analyses consignées par Sidorov se sont avérées cruciales pour percer les mystères de ce site énigmatique.

La vue des énormes blocs de granit, méticuleusement empilés en un mur en maçonnerie polygone, suggérait un niveau de sophistication architecturale jusque-là inimaginé pour cette époque. Sidorov nota la ressemblance de cette construction avec d'autres structures mégalithiques anciennes, telles que Stonehenge et les pyramides égyptiennes, tout en étant unique en son genre. La comparaison ne portait pas seulement sur la taille imposante, mais aussi sur le mystère entourant la finalité et la fonctionnalité du site.



Les dimensions de la structure, telles qu'enregistrées par Sidorov, étaient impressionnantes. Le « mur », comme il l'appelait, mesurait environ 213 mètres de long. Chacune des pierres individuelles faisait environ 20 mètres de longueur et mesurait entre 5 et 7 mètres de hauteur. Ces chiffres n'étaient pas de simples nombres ; ils représentaient un effort humain monumental, un exploit qui semblait presque impossible compte tenu des limitations technologiques supposées de l'époque.

Sidorov et son équipe envisagèrent plusieurs hypothèses concernant l'origine de la structure. L'une des théories prédominantes était qu'elle était le produit d'une civilisation ancienne, dotée de technologies et de connaissances bien au-delà de ce que l'on pensait jusqu'alors possible. Cette hypothèse soulevait de nombreuses questions sur les capacités des peuples anciens et sur l'existence potentielle d'une civilisation sophistiquée qui aurait en quelque sorte été perdue dans les méandres de l'histoire.



Some high heat, or high energy created particular "pits" in the rocks, possibly from an explosion.



The energy wave must have come from below and traveled upward at an angle.



A hole drilled into the granite rock?

Ajoutant à l'énigme, Sidorov rapporta la présence de trous circulaires sur certaines pierres, apparemment parfaits en rondeur. Plus étonnantes encore étaient les traces de fusion observées sur les pierres. Il semblait que dans certaines zones, les pierres avaient été fondues, creusées ou remodelées. Sidorov attribua ces fusions à une sorte de fusion ancienne de la roche appliquée sur le mur. Il évoqua également la possibilité d'une puissante explosion thermonucléaire ou d'une force destructive similaire, car de nombreuses pierres mégalithiques étaient dispersées autour du site, semblant avoir été soufflées par une force puissante.

Tout cela souleva encore plus de questions sur la finalité de la structure et le sort de ses bâtisseurs. La complexité du site fut encore soulignée par la description de Sidorov d'autres constructions à proximité. Il parla d'une étrange construction cyclopéenne composée de blocs verticaux posés sur une fondation gigantesque.

De plus, Sidorov raconta qu'ils avaient rencontré des phénomènes inexplicables durant leur expédition. Les boussoles de tout le groupe se comportaient de manière erratique, déviant inexplicablement par rapport aux mégalithes.

Ce phénomène donna lieu à des spéculations sur la présence d'un champ géomagnétique négatif dans la région, possiblement un effet résiduel d'une sorte de champ d'énergie ancien. Ce phénomène d'anomalies géomagnétiques n'est pas unique à Gornaya Shoria, puisqu'il a été observé sur d'autres sites anciens à travers le monde. Il suscite souvent des discussions sur la compréhension avancée des champs magnétiques terrestres par les civilisations anciennes et leur capacité à manipuler ou utiliser ces forces d'une manière encore inconnue de la science moderne.



Malheureusement, les conditions météorologiques qui se détérioraient limitèrent la capacité de Sidorov et de son expédition à poursuivre l'exploration, mais les données recueillies apportèrent des informations précieuses sur la disposition et l'ampleur des ruines. Au moment du départ de l'équipe, le mystère ne fit que s'intensifier. L'immense taille et l'origine inexplicquée des mégalithes de Gornaya Shoria représentaient une énigme loin d'être résolue. Cependant, la question se pose : si ces structures ont effectivement été construites par des humains et non formées naturellement, comment une civilisation avancée aurait-elle pu prospérer dans un endroit aussi hostile, connu pour son climat rigoureux et ses hivers extrêmement sévères ?

Qu'est-ce qui aurait pu les motiver à s'installer dans un environnement aussi difficile ? Ne leur aurait-il pas été plus simple de migrer vers le sud, dans des territoires plus chauds, et d'y établir leurs colonies ?



Au sommet de la dernière période glaciaire, il y a environ 20 000 ans, la Sibérie, ainsi qu'une grande partie de l'hémisphère Nord, connut un changement climatique profond. Malgré le climat plus froid et la propagation des calottes glaciaires, les conditions en Sibérie étaient relativement plus favorables que celles de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Contrairement à la vaste glaciation qui recouvrait l'Amérique du Nord et le nord de l'Europe, la Sibérie n'était pas entièrement couverte de glace.

La région était principalement caractérisée par la steppe mammouth, un biome étendu marqué par des conditions froides et sèches, mais riche en herbes et plantes herbacées. Cet écosystème unique abritait une grande diversité de mégafaune, comme les mammouths laineux, les rhinocéros laineux et d'autres grands herbivores, ainsi que les prédateurs qui les chassaient. Cet environnement riche offrait des ressources abondantes pour soutenir les populations humaines, fournissant à la fois nourriture et matériaux essentiels à la survie.



En fait, des découvertes archéologiques telles que des outils et des artefacts ont déjà prouvé que des populations humaines vivaient en Sibérie durant l'ère glaciaire.

La découverte la plus fascinante fut réalisée lorsque des scientifiques russes mirent au jour un site datant de la dernière période glaciaire où vivaient des chasseurs anciens. Le site était rempli d'outils en pierre, d'armes en ivoire, ainsi que d'ossements de mammoths, bisons, ours, lions et lièvres ayant été débités, tous ces animaux étant disponibles pour les chasseurs durant cette période glaciaire.

Grâce à une technique de datation mesurant les rapports de carbone, les chercheurs ont déterminé que les artefacts avaient été déposés sur le site il y a environ 30 000 ans. Cela représente environ deux fois l'âge de Monte Verde au Chili, la plus ancienne présence humaine connue sur le continent américain.

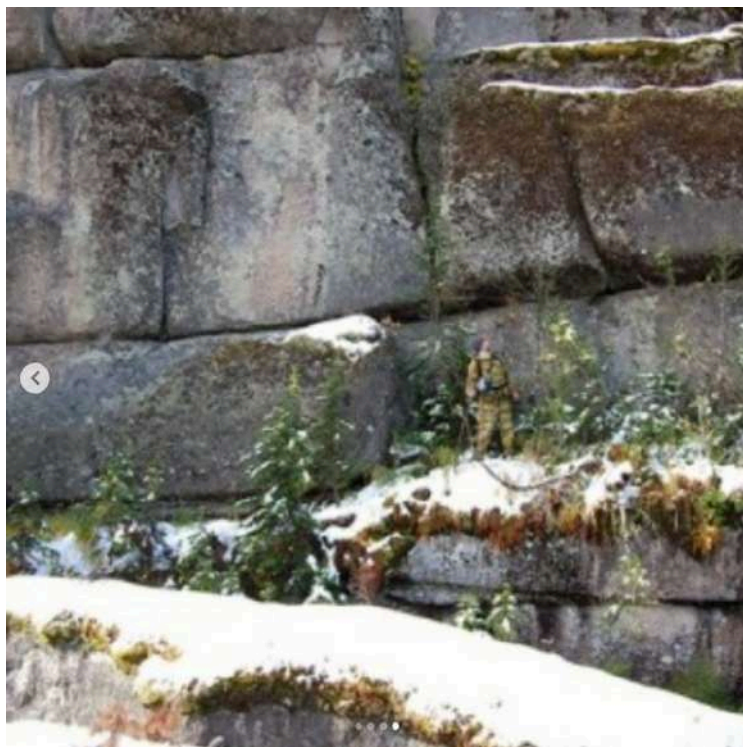
Donald Grayson, paléanthropologue à l'Université de Washington à Seattle, déclara :

« Cette découverte est très importante car elle est bien antérieure à toute autre preuve avérée de présence humaine dans les terres glaciales de Sibérie. »

En revanche, une grande partie de l'Europe du Nord était recouverte d'épais glaciers, rendant vastes régions inhabitables. La glace limitait sévèrement la mobilité humaine et la disponibilité des ressources. Les établissements humains en Europe se concentraient principalement dans les régions du sud, qui, bien que libres de glace, subissaient un climat froid. Ces zones servaient de refuge pour les humains et les animaux, mais les ressources y étaient rares comparées à l'abondante steppe mammoth de Sibérie.

Dans ce contexte, si les mégalithes sibériens furent effectivement érigés durant l'ère glaciaire, cela suggère que leurs bâtisseurs faisaient partie d'une société non seulement adaptée, mais aussi prospérant dans ce climat froid. La relative richesse en ressources de la steppe mammoth aurait permis le soutien de populations humaines plus importantes, leur permettant de s'engager dans des projets de construction significatifs.

La découverte des mégalithes de Gornaya Shoria a également ravivé l'intérêt pour les théories historiques alternatives. Certains chercheurs ont émis l'hypothèse de l'existence d'une civilisation antédiluvienne, une société sophistiquée qui aurait existé avant qu'un événement cataclysmique n'anéantisse une grande partie de l'histoire ancienne de l'humanité. Cette théorie s'accorde avec les mythes et légendes mondiaux, qui évoquent souvent des civilisations avancées disparues dans des circonstances mystérieuses.



Fait intrigant, le site de Gornaya Shoria, malgré son importance historique et archéologique potentielle, n'a fait l'objet d'aucune recherche ou fouille archéologique ultérieure. Ce manque d'investigation continue sur un site aussi révélateur soulève plusieurs questions et ajoute une couche de mystère aux pierres déjà énigmatiques.

La position officielle de la Fédération de Russie concernant ces structures mégalithiques est qu'il s'agit simplement de formations naturelles. Pourtant, sans un examen archéologique complet et approfondi, comment pouvons-nous être sûrs que ces pierres massives et à la structure inhabituelle sont uniquement le produit de processus géologiques naturels ?

De nombreux observateurs restent sceptiques quant à l'origine naturelle des pierres, citant comme preuve leurs angles précis et leur agencement impeccable. Ils soulignent que le site ressemble beaucoup à d'autres sites mégalithiques dans le monde qui sont indéniablement d'origine humaine. La possibilité que ces mégalithes soient les vestiges d'une civilisation perdue ou d'un chapitre oublié de l'histoire humaine ne peut être entièrement écartée sans une enquête approfondie.

Qu'est-ce qu'une excavation appropriée pourrait révéler sur l'origine et la fonction de ces pierres ? Pourraient-elles être liées à une activité humaine ancienne, ou s'agit-il effectivement d'une formation géologique naturelle mais inhabituelle ?

De plus, les implications plus larges d'une telle découverte, si elle était prouvée d'origine humaine, seraient considérables. Elle pourrait potentiellement réécrire une partie de notre histoire, offrant de nouvelles perspectives sur les capacités et l'expansion des civilisations anciennes. Elle pourrait remettre en question notre compréhension des compétences technologiques et architecturales de nos ancêtres et offrir une nouvelle vision du monde ancien.

Les Coffres en Granit d'Égypte

Le Sérapeum de Saqqara est une nécropole égyptienne antique située près du Caire, réputée pour son ensemble de gigantesques coffres en granit, supposés être des sarcophages. Ces coffres, réalisés avec une précision étonnante, ont suscité un important débat sur leur mode de fabrication. L'extraordinaire savoir-faire visible dans ces coffres en granit suggère l'usage d'une technologie avancée, bien au-delà de ce qui est traditionnellement attribué aux anciens Égyptiens.

Chaque coffre du Sérapeum de Saqqara est taillé dans un seul bloc de granit, un matériau connu pour sa dureté extrême. Les coffres sont énormes, certains pesant jusqu'à 70 tonnes, couvercle et base compris. Cela signifie que les blocs dont ils ont été extraits pesaient environ 200 tonnes. La précision avec laquelle ces coffres ont été fabriqués est remarquable — leurs angles sont parfaitement carrés, et les surfaces planes d'une douceur exquise, avec une exactitude rivalisant avec les capacités d'usinage modernes. Ce niveau de précision, atteint il y a plusieurs millénaires, est stupéfiant et a conduit à la spéculation selon laquelle les anciens Égyptiens disposaient d'une technologie avancée, peut-être perdue avec le temps.

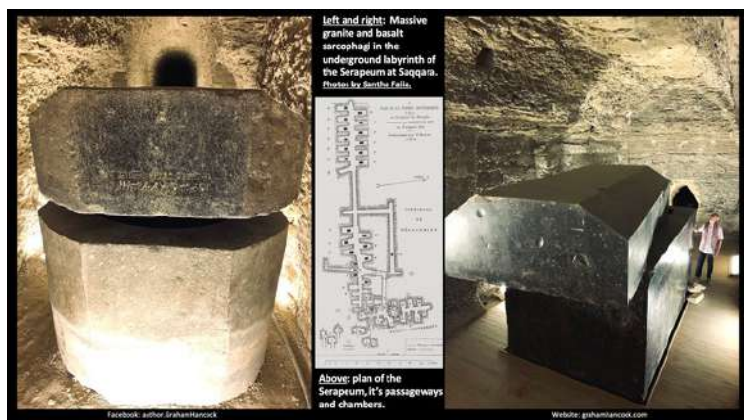


L'une des caractéristiques les plus marquantes de ces coffres est la précision et la douceur égales de leurs surfaces intérieures, tout comme celles des extérieurs. Atteindre une telle exactitude à l'intérieur d'un coffre en pierre, particulièrement avec les outils supposément disponibles à l'époque, semble impossible. Les parois des coffres ont une épaisseur uniforme, ce qui suggère l'utilisation d'équipements sophistiqués de mesure et de découpe. Ce niveau d'uniformité et de précision dans la taille de la pierre est rarement observé dans d'autres artefacts égyptiens anciens, soulevant des questions sur la technologie et les méthodes employées pour leur construction. De plus, le processus de creusement de ces blocs massifs de granit aurait nécessité une compréhension approfondie et un contrôle précis des techniques de taille de la pierre. Les outils conventionnels des anciens Égyptiens, principalement en cuivre, auraient été insuffisants pour façonner une pierre aussi dure avec la précision observée. Cette disparité a alimenté des théories suggérant que les bâtisseurs du Sérapeum possédaient des connaissances technologiques avancées, incluant potentiellement des perceuses à grande vitesse, des outils de coupe à pointe de diamant ou d'autres machines sophistiquées.



Photo by isida-project.org

Un autre aspect qui intrigue les chercheurs est la finalité de ces coffres. Traditionnellement considérés comme des sarcophages destinés à l'enterrement des taureaux sacrés Apis, cette explication a été remise en question en raison de la construction élaborée et précise des coffres, qui semble excessive pour de simples fins funéraires. Certains théoriciens proposent que ces coffres aient servi à des usages nécessitant des dimensions précises et des surfaces lisses, peut-être liés à une forme de manipulation d'énergie ou à un processus scientifique inconnu de la science moderne. De plus, les coffres en granit possèdent également des propriétés acoustiques. Le transport et la mise en place de ces énormes coffres suscitent aussi l'émerveillement. Les tunnels souterrains du Sérapeum sont étroits et sinueux, ce qui rend le déplacement d'objets aussi volumineux logiquement difficile. Par ailleurs, pourquoi n'y a-t-il aucune trace de torches, comme des marques de brûlure, nulle part dans le Sérapeum de Saqqara ? Quel type d'éclairage utilisaient-ils pour illuminer ces espaces souterrains ?



Photos by Santha Faiia & Graham Hancock

Contrairement à ces théories, l'archéologie conventionnelle attribue la précision et le savoir-faire des coffres en granit à l'habileté et à la patience des artisans anciens qui, au fil des générations, ont perfectionné leurs techniques de taille de pierre. Les critiques de la théorie de la technologie avancée soutiennent qu'il n'existe aucune preuve archéologique directe appuyant l'existence de machines ou d'outils suffisamment sophistiqués pour créer ces coffres dans l'Égypte ancienne.

Obtenir une telle précision à l'époque antique aurait nécessité non seulement des outils avancés, mais aussi une compréhension sophistiquée de l'ingénierie et de la géométrie. L'ampleur et la précision des coffres du Sérapeum ne sont reproduites dans aucune carrière moderne de granit, ce qui indique que les anciens Égyptiens, ou peut-être une civilisation antérieure, disposaient d'une technologie et d'un savoir encore mal compris.

Mais les coffres en granit de Saqqara ne sont pas les seuls. De nombreux autres coffres en granit fascinants et gigantesques se trouvent en Égypte. Chacun d'eux présente des détails suggérant l'utilisation d'une forme de technologie ancienne perdue, bien au-delà de ce qui a été traditionnellement compris ou accepté. Regardez ce coffre en granit géant, exposé au Musée du Caire. Ce coffre, important mais peu connu, serait selon la croyance abandonné par les Égyptiens à cause d'une erreur lors du processus de taille.



La coupe irrégulière et inclinée, considérée comme une erreur, a conduit à l'abandon de ce bloc de pierre particulier. Cependant, cette « erreur » apparente fournit involontairement une preuve solide d'une méthode d'outillage avancée et sophistiquée, bien au-delà des capacités traditionnellement attribuées aux anciens Égyptiens. La coupe s'enfonce profondément dans le granit dur, rendant impossible l'insertion d'un ciseau à l'intérieur. La théorie conventionnelle, largement défendue par les chercheurs modernes, soutient que les anciens Égyptiens utilisaient des scies primitives à base de cuivre, lentes, pour couper le granit. Pourtant, cette théorie montre ses limites lorsqu'on l'examine de près. Des essais reproduisant cette méthode ont démontré un taux de coupe extrêmement lent, d'à peine quatre millimètres, soit 0,15 pouce par heure.



À un rythme aussi lent, il est très peu probable que les artisans n'aient pas remarqué et corrigé une déviation aussi importante que celle observée sur le coffre en granit. Là où la coupe aurait dû se poursuivre, la pierre est marquée d'une rainure. Même cette marque est précise et lisse. De plus, il semble que le granit ait été taillé simultanément de deux côtés, très probablement à l'aide de deux scies circulaires, l'une coupant par le haut et l'autre par le bas.

Pour observer une taille de pierre aussi lisse et parfaitement précise, nous devons supposer qu'ils utilisaient une sorte de machine sophistiquée capable de couper rapidement le granit. Nous pouvons également voir des marques de scie précises sur un autre coffre en granit au Musée du Caire, situé à quelques pas. Les marques que nous y observons ressemblent aux traces laissées par un type de scie étonnamment similaire à une scie à ruban moderne, mais avec des capacités suggérant une vitesse de fonctionnement beaucoup plus élevée. Dans des termes contemporains, un mécanisme de coupe aussi avancé nécessite l'utilisation de diamants, notamment une lame incrustée de diamants, pour trancher efficacement le granit. L'existence d'un tel outillage avancé constitue une anomalie historique. À l'époque dynastique de l'Égypte ancienne, aucune preuve enregistrée n'atteste l'usage ou même l'existence d'une technologie ou d'outils incrustés de diamants.

Un autre étrange artefact en forme de coffre est celui-ci. Sur son dessus, une série de cercles parfaitement lisses, probablement réalisés avec une sorte de machine, car ils sont complètement identiques. Sur le côté de l'objet, des marques de brûlure étranges ont causé des dommages importants à la pierre. La tête de ce qui a provoqué ces marques devait être immense. La fonction exacte de cet artefact reste inconnue.



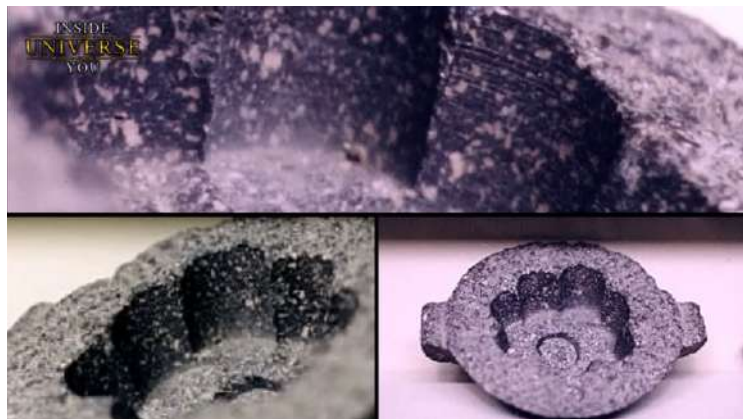
Photo by Brien Foerster

Et le coffre ci-dessous, fait de granit rouge, présente des marques encore plus spectaculaires. Non seulement il est parfaitement creusé et façonné avec des angles droits précis, mais il comporte également d'étranges trous de forage en forme de tube.

Ces trous de forage ont tous exactement la même taille et pénètrent le granit à une profondeur importante. Il est presque indéniable que ces marques ont été réalisées avec une machine avancée plutôt qu'avec de simples outils en bronze.



Et si cela ne suffit pas à vous convaincre, regardez cet artefact en granit, qui présente également des techniques de forage tubulaire. En y regardant de plus près, on peut même distinguer les rainures en spirale sur la pièce. Ces rainures affichent une profondeur et un espacement uniformes, visibles dans tous les trous forés de l'artefact. Étant donné que les trous se croisent, la régularité de ces rainures serait improbable si elles résultaient d'un slurry abrasif.



Le Core 7 (photo à la page suivante) est un remarquable cylindre de granit découvert près des Grandes Pyramides, datant d'au moins 4 500 ans. Cet artefact ancien se distingue par une rainure en spirale continue, parfaitement espacée, rappelant les sillons d'un disque vinyle. Une telle précision suggère un niveau de technologie apparemment supérieur aux capacités de la civilisation égyptienne ancienne, connue pour ne posséder que des outils en cuivre tendre, insuffisants pour percer un granit aussi dur.

Le mystère s'intensifie lorsqu'on considère la nature de la rainure. Les outils égyptiens traditionnels, comme le foret à archet, produisaient un motif distinct de va-et-vient, différent de la spirale unique et continue observée sur le Core 7. Ce motif ressemble davantage aux marques laissées par des forets modernes à rotation rapide, suggérant une méthode de forage bien plus avancée pour l'époque.



Les machines modernes capables de créer un noyau similaire fonctionnent à grande vitesse et utilisent souvent des embouts en diamant, un matériau suffisamment dur pour pénétrer le granit. Cela soulève la question provocante de savoir si les anciens Égyptiens auraient pu avoir accès à de telles techniques de forage avancées, impliquant potentiellement des matériaux aussi durs que le diamant.

La forme de la rainure sur le Core 7 défie non seulement les capacités attendues de la technologie égyptienne ancienne, mais implique également une force de forage supérieure à celle des perceuses électriques contemporaines. L'analyse de l'espacement entre chaque tour de spirale indique une pression de forage dépassant celle des équipements modernes, suggérant l'existence d'une civilisation ou d'une technologie inconnue, hautement avancée.

Un scientifique étudiant l'artefact a noté :

« Ce noyau a été réalisé par un procédé de forage d'une force supérieure à celle d'une perceuse électrique moderne. Que nous dit cela ? Il n'existe aucun outil de ce calibre que nous connaissions. »

Si vous avez été impressionné par les coffres en granit que nous vous avons montrés jusqu'ici, vous serez stupéfait par ceux de l'île Éléphantine. Ce site ressemble à un véritable cimetière de technologies avancées, rempli de vestiges dispersés d'artefacts en granit d'une précision extrême, taillés et façonnés à la perfection.



La seule structure laissée en relativement bon état est ce coffre massif sur l'image ci-dessus, que les égyptologues appellent un sanctuaire. Il présente un sommet pointu ou en forme de pyramide, aux contours nets, ayant probablement abrité autrefois une pierre ou un sommet semblable au Benben, comme dans les pyramides de l'Ancien Empire. De plus, le coffre n'est pas entièrement creusé, mais comprend des bords encastrés ainsi qu'une large marche ou plateforme à l'intérieur.



Photo by stargatevoyager.com

L'intérieur du coffre présente des angles précis à 90 degrés avec de petits rayons de courbure à l'intérieur. Autour du bord encastré, on trouve de grands trous de forage tubulaires, probablement des points de pivot pour un mécanisme quelconque. Les surfaces lisses et plates, les coins nets et les détails complexes suggèrent un niveau de précision que ces outils primitifs ne pouvaient atteindre. Un examen plus approfondi du coffre révèle une bordure semi-circulaire courant autour du sommet et du bas. Cette bordure, apparemment taillée dans un seul bloc de granit, est manifestement le résultat d'une technologie aujourd'hui perdue. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que cet autel en granit, comme on l'appelle, n'est pas une création unique.

L'ensemble du site est jonché des vestiges brisés de dizaines de ces autels, tous présentant les mêmes caractéristiques et gravures précises. On pourrait croire que le site tout entier était une usine moderne fabriquant ces artefacts en grande quantité, jusqu'à ce qu'un événement détruise complètement l'endroit. Et tous ces coffres et artefacts en granit que nous avons évoqués jusqu'à présent ne sont que le début. Il en existe d'innombrables autres, tous présentant des caractéristiques et des qualités résultant de machines avancées. Peut-être que le coffre en granit le plus précis jamais découvert au monde est celui trouvé sous la pyramide de Lahun.



Là-bas, à l'intérieur d'une chambre composée de pierres de granit courbées et polies, se trouve ce remarquable coffre en granit incliné, parfaitement plat sur le dessus. Lorsque les chercheurs ont mesuré les quatre angles du coffre avec des équipements modernes, ils ont été stupéfaits de constater qu'ils sont quasiment identiques.

Un mystère tout aussi surprenant se trouve à la Mastaba 17, un monument situé près de Meïdoum. Sous un tas de briques de boue en ruine se trouve une immense chambre mégalithique contenant un coffre en pierre taillé avec précision, façonné à la perfection avec des angles parfaits à l'intérieur comme à l'extérieur, dans un seul bloc de granit. Le couvercle présente des bords rectangulaires surélevés, et des boutons se trouvent aux extrémités.



Est-il possible que tous ces coffres et artefacts en granit soient les vestiges d'une civilisation préhistorique perdue qui a prospéré avant les Égyptiens ? Peut-être cela expliquerait-il pourquoi des objets aussi sophistiqués ont été utilisés à des fins aussi primitives que des sarcophages — parce que les Égyptiens qui les ont découverts ne connaissaient pas leur véritable usage, tout comme nous aujourd'hui.

La Structure de Richat

Est-il possible qu'une civilisation avancée ait existé sur Terre il y a plus de 10 000 ans ? Après tout ce temps, les vestiges de ces peuples et de leur terre natale seraient-ils encore reconnaissables comme le centre de pouvoir qu'ils furent autrefois ? Se pourrait-il qu'en tant qu'espèce, l'humanité ait oublié son passé ? Ou, comme le dit si bien Graham Hancock, sommes-nous une espèce atteinte d'amnésie ?

Selon la théorie traditionnelle de l'évolution humaine, cela est impossible. La progression de la transition humaine est censée se dérouler ainsi : des bandes de nomades errant sur les terres et suivant des troupeaux sauvages, aux agriculteurs, marchands et citadins, puis à la société industrielle urbaine, pour enfin aboutir à la société globale d'aujourd'hui.

Pour ceux qui acceptent cette théorie d'évolution et de progression au pied de la lettre, l'humanité actuelle est au sommet de sa compréhension technologique et scientifique. La société a lentement mais sûrement suivi une trajectoire ascendante depuis l'homme de Néandertal vivant dans des cavernes jusqu'au Homo sapiens utilisant un iPhone aujourd'hui.

Bien que cette vision linéaire traditionnelle de l'évolution sociétale soit largement partagée, un nombre croissant de scientifiques et de personnes en général voient émerger de plus en plus de preuves en faveur d'une autre histoire humaine — une histoire oubliée. Une histoire qui a laissé des indices à travers mythes et légendes afin qu'un jour, l'humanité se souvienne des exploits et de la grandeur de ses ancêtres.

Quelle pourrait être cette histoire ? Quel type de légende pourrait survivre plus de dix mille ans tout en restant fidèle ? S'il existait un mythe pouvant contenir les secrets du passé de l'humanité dans ses paroles, que décrirait-il ?

Eh bien, cette légende est celle de la fameuse cité d'Atlantide. Elle est moquée par certains et poursuivie avec un fervent zèle par d'autres. Atlantide fait l'objet de débats parmi les savants et historiens depuis des siècles — un empire puissant, technologiquement avancé en science et en ingénierie, immensément riche et une superpuissance militaire.

Auraient-ils pu exister dans le passé ? Est-il possible qu'une telle civilisation ait été oubliée ? Les vents du temps auraient-ils déformé notre perception de l'histoire humaine ? Les preuves indiquent que c'est en effet ce qui s'est passé. Si tel est le cas, comment une culture aussi importante a-t-elle pu être oubliée ?

Platon déclarait dans le Critias :

« Les noms de ces premiers habitants ont été conservés, mais leurs exploits ont disparu à cause des catastrophes qui frappèrent leurs successeurs et du long passage du temps. Ceux de leur race qui survécurent à ces destructions successives étaient, comme je l'ai dit auparavant, laissés comme un peuple montagnard illettré qui n'avait entendu que la tradition des noms des dirigeants de leur pays, et au-delà, peu de leurs exploits. Ils avaient pris plaisir à donner à leurs descendants les noms de ces dirigeants, bien qu'ils ignorassent les vertus et les institutions de leurs ancêtres, excepté quelques légendes vagues concernant chacun d'eux. »

Puis, pendant de nombreuses générations, ces survivants et leurs enfants vécurent dans l'angoisse de leur survie et se préoccupèrent de leurs besoins. Ils ne parlaient que de satisfaire ces besoins et ne s'intéressaient guère aux événements du passé lointain.

Cela montre clairement que, en raison des besoins immédiats de survie, de la perte de culture et de savoir, et du passage du temps, le peuple oublia son passé. La seule manière dont cette histoire a survécu fut à travers le mythe et la légende, et dans les noms de leurs descendants.

Mais si l'histoire de l'Atlantide est vraie, il doit exister un lieu géographique qui abritait cette cité autrefois grande et puissante. Où pourrait se trouver cette ville ?

Son emplacement fait l'objet de controverses depuis des années. Certains ont suggéré que l'Antarctique serait le lieu de repos de l'Atlantide, ou peut-être quelque part dans le Pacifique. D'autres spéculent que l'Atlantide repose au fond de l'océan Atlantique, entre l'Europe et les Amériques. Le triangle des Bermudes, les Caraïbes, et d'autres lieux ont été avancés comme l'emplacement original de l'Atlantide, mais sans succès. Aucun consensus n'a jamais été atteint quant à l'emplacement réel de l'Atlantide.

La Structure de Richat, également connue sous le nom d'Œil du Sahara, est un site qui pourrait très bien correspondre à la localisation de la cité perdue d'Atlantide. Relativement méconnue jusqu'aux années 1980, la Structure de Richat est une formation géologique isolée située en Mauritanie, en Afrique, en plein milieu du désert.



Outre ses caractéristiques physiques impressionnantes et sa beauté à couper le souffle, comparée à la description de la cité d'Atlantide par Platon, elle constitue le meilleur candidat pour l'emplacement original de l'Atlantide.

Pour comprendre pleinement l'importance de cette découverte, il est nécessaire de déchiffrer ce qu'est l'Atlantide, ce qu'est la Structure de Richat, et qui était Platon. En comparant la Structure de Richat aux descriptions de l'Atlantide fournies par Platon, on peut commencer à relier les points et voir la Structure de Richat pour ce qu'elle pourrait réellement être : la base sur laquelle Atlantis fut construite. Mais qu'était exactement Atlantide ?

La cité d'Atlantide est le siège du pouvoir autrefois détenu par le peuple atlante il y a plus de dix mille ans. On racontait que les Atlantes vivaient sur une île puissante aux caractéristiques géographiques très distinctes, où ils menaient une vie de grande sophistication et d'abondance.

Cette cité légendaire aurait été engloutie par la colère des dieux en raison de leur impunité, perdant tous ses secrets dans la mer. Ils formaient une civilisation militaire extrêmement puissante, réputée pour sa vaste marine et sa classe marchande influente. Les dirigeants d'Atlantide étaient décrits comme aimants, bienveillants et bons envers leur peuple. Ces éléments ont conduit à une société florissante, avancée dans ses sciences, sa politique et son ingénierie. Certains affirment même que la civilisation atlante était plus avancée que la nôtre aujourd'hui — qu'elle connaissait les secrets de l'anti-gravité et avait des contacts avec des civilisations extraterrestres. En fait, certains prétendent qu'Atlantide elle-même serait une colonie extraterrestre sur Terre.

Il est impossible de vérifier la véracité de ces affirmations, et il serait vain d'analyser ces arguments en détail. Cependant, l'histoire traditionnelle considère le mythe et l'existence d'Atlantide comme une histoire inventée de toutes pièces par la seule source moderne disponible — les œuvres de Platon.

Les historiens estiment que, si ce n'était pas une fiction de son imagination, il s'agissait d'un amalgame d'idées et de représentations des civilisations contemporaines et historiques de son époque. Selon eux, la seule chose que cela ne pouvait pas être, c'est un récit factuel des événements.

Souvent, la simple mention d'Atlantide provoque des roulements d'yeux et fait rejeter toute discussion sérieuse. Elle est parfois considérée comme une pseudo-histoire, voire pire. Mais pourquoi cela ? Existe-t-il des preuves qui soutiennent la théorie selon laquelle Atlantide a existé — qu'il s'agissait d'une nation réelle et puissante, et qu'elle a effectivement été engloutie par la mer, effaçant ainsi son héritage de la mémoire humaine ? Quelles preuves les tenants des vues historiques traditionnelles avancent-ils pour affirmer qu'Atlantide n'a pas existé ? Pour analyser correctement ce sujet, il est utile de comprendre la source de ces mythes — Platon. Qui était Platon ? Pourquoi le retenons-nous ? Quelle contribution a-t-il apportée à la société ? Était-il connu pour inventer des récits extravagants, riches en détails géographiques, sociaux et historiques, simplement pour faire valoir un point de vue ? Ou existe-t-il des preuves suggérant qu'il a transmis, au mieux de ses capacités, une histoire qui lui avait été rapportée, afin que d'autres puissent se souvenir de ces événements à l'avenir ?

Platon était un philosophe grec ancien qui vécut il y a près de 2 500 ans. Ses œuvres philosophiques sont considérées comme parmi les plus influentes jamais écrites. Il fut l'élève de Socrate, le maître d'Aristote, et admiré en son temps. Il est resté une figure majeure en littérature et en histoire grâce à ses nombreuses contributions au dialogue public sur la vérité, la justice et la philosophie. Il est également célèbre pour les livres qu'il écrivit durant sa vie — dont deux dialogues : Critias et Timée. C'est là que se forme notre compréhension moderne d'Atlantide. Tout au long des dialogues Critias et Timée, Platon décrit l'empire et la cité d'Atlantide, le peuple atlante, et leur société. Il entre dans de grands détails en décrivant la géographie de la cité d'Atlantide, sa structure, son histoire, et la terrible destruction de la cité elle-même. Cette histoire fut transmise à Platon à travers des notes détaillées qui avaient été transmises pendant six générations par son ancêtre Solon. Solon était un homme d'État et législateur athénien, connu pour son travail en matière de justice et de réforme contre la corruption. Il était considéré comme un homme de caractère fort et de grande moralité.

Solon avait reçu toutes les informations qu'il possédait sur les Atlantes lors d'un voyage en Égypte, où il visita un temple de Neith et fit traduire l'histoire par les prêtres égyptiens à partir des hiéroglyphes du temple. Il rapporta ces traductions à Athènes, où elles furent conservées dans sa famille jusqu'à ce que Platon publie finalement ce qu'il avait appris dans les dialogues *Timée* et *Critias*. Le *Timée* et le *Critias* sont des œuvres longues, et la description entière d'Atlantide et de sa société est très détaillée. Ce que Platon apprit d'Atlantide à partir des notes traduites de Solon, c'est qu'Atlantide était une société maritime avec une capitale construite sous la forme d'anneaux concentriques d'eau et de terre — deux anneaux de terre et trois anneaux d'eau. La cité elle-même était très grande, d'une largeur de plus de 20 kilomètres, avec des montagnes au nord.

Atlantide possédait également une source d'eau douce au centre de l'île, et la cité était gouvernée par un roi nommé Atlas. Platon apprit que cette puissante cité fut finalement engloutie par la mer en une seule journée et nuit de malheur. Sa destruction aurait eu lieu 9 000 ans avant la visite de Solon, il y a environ 2 600 ans — situant ainsi la destruction d'Atlantide il y a environ 11 600 ans.

Platon partagea de nombreux autres détails dans ses dialogues, incluant les types d'animaux présents sur l'île, le paysage environnant, et bien plus encore. Tous ces détails pourraient-ils être inventés ? L'imagination débridée d'un vieil homme en délire ? Partageait-il une histoire d'un parent éloigné dont l'imagination lui avait échappé ?

Les réponses à ces questions sont importantes, car toute la légende d'Atlantide repose sur ces récits. Les historiens traditionnels diraient exactement cela — les affirmations concernant Atlantide sont sans fondement, folles, et incompatibles avec l'histoire telle que nous la connaissons. Cette affirmation va à l'encontre de la réputation de ces deux hommes. Solon et Platon étaient connus pour être des hommes d'honneur, de probité et d'honnêteté. Devons-nous croire qu'en ce seul domaine, sur ce seul sujet, ces hommes ne l'étaient pas ?

Peut-être que le problème ne réside pas dans la source, mais dans l'histoire elle-même — l'histoire telle que nous la connaissons. Les historiens traditionnels diraient que l'histoire d'Atlantide ne correspond pas à la perception actuelle du passé. Mais cela signifie-t-il pour autant qu'elle ne pourrait pas être vraie ?

Les récits de Solon, tels que traduits pour lui par le prêtre égyptien, n'auraient-ils pas pu se produire ? Ou bien est-il possible que nos perceptions du passé soient erronées ? L'histoire telle que nous la connaissons n'est-elle pas réellement celle qui s'est déroulée ?

Le fait que la destruction d'Atlantide soit censée s'être produite il y a près de 12 000 ans ouvre la possibilité que, si Atlantide a réellement existé et a été détruite violemment, la connaissance de cet événement ait été perdue dans les sables du temps. Les arguments contre l'existence d'Atlantide reposent principalement sur l'idée que, s'il y avait réellement un empire d'une telle ampleur, nous en aurions connaissance. Il devrait y avoir des indices laissés derrière. Le consensus est que si les récits anciens ne sont pas vérifiables d'une quelconque manière, alors ils doivent être des mythes. Et les mythes ne sont que des histoires inventées pour expliquer ce que les gens ne comprenaient pas, ou pour transmettre des concepts sous forme narrative.

Cela semble être un raisonnement solide — mais est-ce un fait que les mythes ne se révèlent jamais vrais ? Existe-t-il des exemples de mythes considérés comme de simples fables qui, grâce à la découverte de preuves archéologiques, se sont avérés être une histoire réelle ? Il s'avère qu'il existe des exemples d'histoires jadis qualifiées de mythes. Presque tout le monde connaît les poèmes épiques d'Homère, L'Iliade et L'Odyssee. Ils racontent l'histoire de la guerre de Troie, où le fameux cheval de Troie fut utilisé par les Grecs pour finalement conquérir Troie et vaincre les Troyens. Il était bien connu et communément admis que cette histoire n'était qu'un mythe, qu'aucune guerre de ce type n'avait jamais eu lieu, et que la cité — bien que sujette à des rumeurs — n'existait pas.

Cependant, en 1822, un homme d'affaires en Turquie réussit à localiser la cité et à lancer des fouilles archéologiques.

L'agencement de la ville et les dégâts visibles sur ses murs suggèrent que non seulement les récits sur la cité de Troie étaient vrais, mais aussi que la célèbre guerre de Troie a effectivement eu lieu.

Ce qui est encore plus étonnant, c'est que les poèmes d'Homère ont été transmis oralement pendant des siècles avant d'être jamais consignés par écrit. Un mythe, dont la narration a été transmise oralement pendant des siècles, fut alors considéré comme une fabrication — jusqu'à ce que des preuves de son existence soient découvertes.

Un autre mythe est le récit d'Aurara Menu, raconté par les habitants des îles Salomon. Cette histoire parle d'un homme qui, après que sa femme décide de s'enfuir avec un autre homme sur une île nommée Tuanimanu, décide de lancer une malédiction sur l'île.

Il apporte la malédiction sur l'île à bord d'un canoë orné de quatre fresques représentant des vagues. Une fois sur l'île, il plante deux plants de taro, tout en gardant un plant pour lui, qu'il plante sur une autre île. Lorsque son plant commence à pousser, cela provoque une catastrophe sur l'île de Tuanimanu.

Observant depuis le sommet d'une montagne sur son île, il voit son plant pousser et des vagues déferler sur l'île, la faisant sombrer sous la mer. Cette légende, autrefois considérée comme une fiction, était en réalité basée sur des faits. L'île de Tuanimanu a été engloutie dans l'océan — non pas à cause d'une série de vagues envoyées par colère, mais à cause d'un tremblement sous-marin. Cela provoqua l'effondrement de la pente sous-marine sur laquelle reposait l'île, entraînant la disparition totale de l'île sous les flots.

Le mythe disait que les vagues avaient causé le naufrage de l'île, alors qu'en réalité elles étaient le résultat du déplacement massif d'eau provoqué par l'engloutissement de Tuanimanu. Sous l'eau reposent les vestiges de ce qui fut autrefois une île. L'histoire orale de cet événement prend un sens particulier grâce au récit qui accompagne le souvenir des faits.

Souvent, les gens rejettent un mythe à cause des éléments surnaturels qui le composent. Cet homme aurait-il fait sombrer l'île par une malédiction née de la jalousie ? Non. Y a-t-il eu une île qui a coulé sous la surface de l'océan ? Oui.

Cet événement historique et mémorable est transmis de génération en génération pour s'assurer que personne n'oublie, même si certains détails s'estompent au fil du temps. Se pourrait-il qu'une autre île ait connu sa destruction en étant engloutie par la mer ? Qu'une autre île ait subi un sort similaire, et que son histoire ainsi que ses exploits aient été transformés en récit transmis au fil des générations ?

L'orichalque n'est pas un lieu, mais un matériau mythique dont on disait qu'il existait autrefois. Il possédait de nombreuses qualités étonnantes qui le rendaient extrêmement précieux et recherché. On disait qu'il était malléable, non oxydable et durable. Il était également réputé pour son éclat doré magnifique — si beau que la déesse Aphrodite en avait fait des boucles d'oreilles.

Selon les archives historiques, un tel matériau n'avait jamais existé. Cela a changé en 2015, lorsqu'une épave fut découverte en Méditerranée transportant des lingots et des bijoux faits de matériaux mystérieux. Ce matériau possédait toutes les qualités de l'orichalque. Il s'avère que ce matériau existait bel et bien. Les propriétés physiques de l'orichalque ont révélé qu'il s'agissait d'un laiton de haute qualité — malléable, non oxydable et durable. Ce matériau aurait été très populaire et précieux à l'époque où il était censé exister.

Un autre mythe, basé sur des récits imaginaires, s'avère donc être vrai. Comme vous pouvez le constater, des événements historiques et des informations factuelles peuvent facilement être mal interprétés comme des mythes et des légendes. Le passage de longues périodes et la nature de la civilisation humaine facilitent l'oubli de parties importantes du passé.

Des éléments cruciaux et fondamentaux de notre passé se sont perdus dans les sables du temps, attendant que l'humanité s'en souvienne. De nombreux monuments, artefacts et ruines demeurent sans explication solide quant à leur existence. Pendant des siècles, les humains ont oublié comment fabriquer du béton, le développement de la plomberie intérieure, le chauffage central, le calcul infinitésimal, les calculs astronomiques, et bien plus encore. Tout cela s'est perdu avec le temps — pour être redécouvert des années plus tard. En fait, l'Empire romain utilisait une formule de béton qui rendait leur matériau bien plus résistant que le béton moderne. Les légendes de matériaux tels que le verre flexible et d'autres sont considérées comme des mythes. Mais si l'humanité a pu oublier autant de son histoire en seulement 2 500 ans, imaginez ce qu'elle a pu oublier d'autre. Pensez au potentiel de perte de mémoire après 12 000 ans. Est-il possible qu'il existe des récits sans preuves archéologiques pour les corroborer à ce jour, mais liés à de véritables événements du passé ? Il y a une raison importante à passer en revue ces événements apparemment sans lien dans l'histoire. Ils posent les bases de l'argument selon lequel Atlantide a existé — que les descriptions transmises des Égyptiens à Solon, puis à Platon, et enfin au reste du monde, sont exactes, et que le lieu de repos de cette cité ancienne est la Structure de Richat en Mauritanie.

Voici les faits que nous connaissons jusqu'à présent :

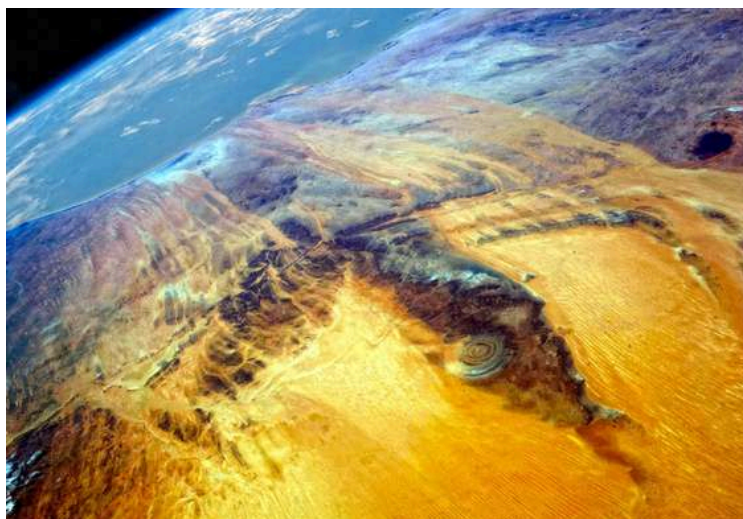
- Des mythes autrefois considérés comme de simples fables peuvent être basés sur des événements historiques.
- Des événements réels peuvent être transmis oralement pendant des siècles tout en restant une représentation relativement fidèle des faits qui se sont produits.
- Des catastrophes naturelles à grande échelle peuvent facilement effacer les traces de l'existence humaine.
- Les humains sont capables de développer des outils et des sciences sophistiqués — pour ensuite les oublier, laissant leur redécouverte au futur.
- Des hommes crédibles, Solon et Platon, connus pour leur intégrité, ont partagé les détails de la cité d'Atlantide.

Lorsqu'on prend cela comme point de départ, la possibilité que la cité d'Atlantide ait réellement existé paraît très concrète.

Les questions deviennent alors :

- Correspondent-elles aux détails offerts par Platon dans la région de la Structure de Richat ?
- Existe-t-il des preuves corroborantes qui situent Atlantide près de cette même zone ?
- Quelque chose dans la chronologie historique explique-t-il la destruction d'une ville entière en une seule nuit ?
- Y a-t-il des artefacts ou des ruines de cette époque suggérant qu'un événement de nature cataclysmique s'est produit ?

Les réponses à ces questions nous rapprochent de plus en plus des vérités sur Atlantide et son emplacement. Avant de déterminer si la Structure de Richat est le lieu d'Atlantide, il est important de savoir où elle se trouve et ce qu'elle est. La Structure de Richat est une formation géologique située dans le désert de Mauritanie en Afrique. Bien connue des populations locales, elle fut officiellement découverte dans les années 1980 par des astronautes lors de la mission Gemini 4, qui aperçurent cette formation étonnante alors qu'ils survolaient la région.



La structure est appelée l'Œil du Sahara en raison de sa forme géologique unique. Il s'agit d'une vaste formation circulaire composée d'anneaux concentriques de collines et de vallées formant presque un cercle parfait. Depuis l'espace et la vue aérienne, elle ressemble vraiment à un œil.

Elle est située à près de 400 kilomètres de la côte de l'Afrique de l'Ouest et de l'océan. Sa structure et sa forme sont si inhabituelles qu'elles n'ont jamais été observées ailleurs dans le monde. Les experts pensent qu'il s'agit des vestiges d'un cratère d'origine volcanique — non pas d'une éruption, mais plutôt d'une cicatrice laissée par la pression souterraine ayant provoqué des ravages sur la Terre.

Les géologues considèrent largement que cette formation s'est créée par le soulèvement de la pression volcanique sur des millions d'années, provoquant l'élévation d'un dôme, puis son effondrement. Ce processus se serait répété plusieurs fois, donnant naissance aux anneaux concentriques visibles aujourd'hui.

Pour ceux qui connaissent Atlantide, la forme circulaire — combinée aux anneaux surélevés disposés en motifs concentriques émanant du centre — en fait le candidat le plus probable pour l'emplacement originel d'Atlantide.



La meilleure façon de déterminer si la Structure de Richat fut un jour la cité d'Atlantide est de comparer la géographie et les détails de la région aux descriptions détaillées données par Solon et Platon. Que disait Platon de la géographie de la terre d'Atlantide ?

« Il y avait des zones alternées de mer et de terre, plus grandes et plus petites, s'entourant les unes les autres. Il y avait deux anneaux de terre et trois d'eau, tournés comme sur un tour, chacun ayant sa circonférence équidistante de toutes parts du centre. »

Lorsque l'on compare cette citation aux caractéristiques physiques de la Structure de Richat, la corrélation est forte. Non seulement elle est forte, mais c'est aussi la seule formation naturelle au monde qui correspondrait correctement à cette description. Il est difficile de percevoir depuis le sol l'immense taille de la Structure de Richat. Si vous marchiez sur la structure elle-même, il serait facile de la confondre avec des collines et vallées rocheuses. Elle est bien plus vaste que ce que l'on pourrait imaginer depuis le sol.

Quelle est sa taille ?

Si vous mesurez les anneaux extérieurs des cercles concentriques, vous obtiendrez une mesure de 23,5 kilomètres — soit 15 miles — de diamètre. Une structure vraiment très grande. Lorsque Solon parlait des traductions qu'il avait reçues du prêtre égyptien, comment décrivait-il la taille de la cité ?

« L'île circulaire d'Atlantide a un diamètre de 127 stades. »

Qu'est-ce qu'un stade ?

Un stade était une unité de mesure courante à l'époque de Platon, équivalente à 185 mètres (607 pieds). 127 stades multipliés par 607 pieds donnent 77 089 pieds. Converti en kilomètres, 127 stades équivalent à 23,4 kilomètres — soit 15 miles. Cela signifie que l'île principale d'Atlantide correspond presque exactement à la taille de la Structure de Richat.

The Eye of the Sahara
(Richat Structure), Mauritania



La Structure de Richat se trouve dans une région extrêmement isolée de la Mauritanie et n'est pas facilement accessible. La structure est bordée au nord par des montagnes et s'ouvre vers le désert au sud. Étant dans le désert, un vaste paysage plat et sans relief entoure la Structure de Richat. Mais il existe une plaine rectangulaire particulièrement plate, très proche de la structure elle-même. Que disent les descriptions sur la topographie d'Atlantide ?

« Le pays entourant immédiatement la cité d'Atlantide était une plaine nivelée, elle-même entourée de montagnes qui descendaient vers la mer. Les montagnes de l'île d'Atlantide étaient célèbres par leur nombre, leur taille et leur beauté. Cette partie de l'île regardait vers le sud et était protégée du nord. »

Il était aussi dit qu'Atlantide était accessible par la mer depuis le sud. En regardant les photos de la Structure de Richat aujourd'hui asséchée, on peut clairement distinguer ce qui ressemble à un ancien accès maritime à la structure elle-même.

Dans un tournant intéressant, la nappe phréatique de toute la région est constituée d'eau salée. C'est une particularité surprenante étant donné que cette zone se situe à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. En fait, des squelettes de baleines ont même été découverts dans la région, ce qui prouve clairement que cette région faisait autrefois partie de la mer.

Au tout centre de la Structure de Richat, étrangement, jaillit une source d'eau douce qui affleure la surface. Partout ailleurs dans la région, il faut creuser jusqu'à 120 mètres pour accéder à de l'eau douce. La cité d'Atlantide aurait été bénie d'une source d'eau douce jaillissant du centre de la ville à la demande du dieu Poséidon. Comme le décrit Platon :

« Un puits près de l'acropole centrale fournissait la ville en eau douce. Le dieu Poséidon ne rencontra aucune difficulté à prendre des dispositions spéciales pour l'île centrale, faisant jaillir deux sources d'eau sous la Terre — l'une d'eau chaude, l'autre d'eau froide. »

Au fur et à mesure que les descriptions correspondent de plus en plus aux réalités physiques observées sur le terrain à la Structure de Richat, il devient de moins en moins plausible que ce lieu soit autre chose que l'emplacement d'Atlantide. Que des descriptions écrites il y a 2 500 ans correspondent si parfaitement à une formation naturelle située au milieu de l'une des régions les plus isolées au monde est difficile à croire comme simple coïncidence, c'est le moins que l'on puisse dire. Des fossiles et des ossements intéressants sont parfois découverts dans le désert. Des restes d'éléphants ont été trouvés près de la zone de la Structure de Richat, et des œuvres représentant des éléphants figurent sur des dessins rupestres des environs. Cela n'est pas surprenant, étant donné que le Sahara était autrefois une terre luxuriante et fertile, il y a seulement 5 000 ans. La région abritait une abondance de faune et de flore, incluant des éléphants et d'autres grands mammifères. La connexion étonnante avec les éléphants se rapporte aux descriptions de Platon concernant Atlantide :

« Il y avait un grand nombre d'éléphants sur l'île. »

Cette affirmation est l'une des nombreuses qui distinguent la Structure de Richat de nombreuses autres localisations théorisées pour Atlantide. Dans ce lieu, il est logique et historiquement cohérent qu'il y ait eu des éléphants sur l'île en raison de leur proximité géographique.

La Structure de Richat, comme tout désert, est couverte de sable et de pierres. Cependant, on y trouve un nombre disproportionné de pierres blanches, rouges et noires. Une autre caractéristique notable de la géographie locale est que la Mauritanie est un important producteur d'or et d'autres métaux précieux.

Comment ces faits correspondent-ils aux descriptions d'Atlantide ?

« Il y avait une abondance de métaux, de cuivre et d'or. La pierre qu'ils extrayaient était blanche, une autre noire, et une troisième rouge. La ville principale était construite avec des pierres blanches, rouges et noires. »

Les descriptions laissées par Platon il y a plus de 2 500 ans correspondent à la Structure de Richat avec une telle précision, et de tant de façons uniques et intéressantes, qu'il serait difficile d'écarter la forte possibilité qu'il s'agisse d'un même lieu. Les preuves physiques semblent pointer vers la conclusion qu'il s'agit du même endroit — mais existe-t-il d'autres types de preuves reliant la Structure de Richat à l'île perdue d'Atlantide ? Si une société aussi puissante et sophistiquée a réellement existé, qu'est-il arrivé pour qu'elle disparaisse de la surface de la Terre ?

Selon Platon, Atlantide fut détruite parce que les dieux s'énervèrent contre le peuple d'Atlantide. Ils étaient devenus cupides, mesquins et moralement corrompus, et les dieux en eurent assez. Parce qu'ils avaient perdu leur chemin et s'étaient tournés vers des poursuites immorales, les dieux envoyèrent le feu et des tremblements de terre qui firent sombrer l'île dans la mer.

Comme le décrit Platon :

« En un seul jour et une nuit de malheur, les îles d'Atlantide disparurent dans les profondeurs de la mer. Atlantide fait partie de l'Atlantique qui n'est plus accessible par navire. »

Cela signifie que l'île entière — toute la cité — fut anéantie en une soirée et engloutie par la mer.

Comme nous l'avons vu avec le mythe de Tuanimanu, des îles peuvent en effet être englouties en une seule soirée par des causes naturelles. Pour faire sombrer complètement une île et la dévaster au point qu'elle soit pratiquement effacée de la mémoire collective de l'humanité, il faudrait une catastrophe naturelle d'une ampleur épique.

Rappelez-vous, le récit transmis disait que les dieux eux-mêmes envoyèrent des tremblements de terre et des incendies pour détruire Atlantide. Existe-t-il des preuves d'un désastre de cette magnitude dans les archives historiques ?

Pour déterminer avec précision s'il y eut un événement pouvant être attribué à la destruction d'Atlantide, la date de sa disparition rapportée est importante. Comme évoqué précédemment, Solon a vécu il y a 2 600 ans, et à cette époque, les Égyptiens affirmaient que cela s'était produit 9 000 ans avant lui.

Cela place la destruction d'Atlantide il y a environ 11 600 ans. À quoi ressemblait la planète il y a 11 600 ans ? Était-ce une période turbulente pour nos ancêtres ? Les historiens traditionnels diraient que c'était à peu près l'époque où les chasseurs-cueilleurs commençaient lentement à se sédentariser et à cultiver la terre. Quelque chose d'autre s'est-il produit à cette période ?

Le Dryas récent — cette période turbulente à la fin de la dernière glaciation — s'est achevé il y a 11 600 ans. La fin de la dernière glaciation fut inhabituelle à bien des égards. Le réchauffement fut extrêmement rapide — jusqu'à 10 degrés Celsius en quelques décennies seulement. Le niveau des mers monta de façon drastique en très peu de temps. Une extinction massive eut lieu en Amérique du Nord, où 35 espèces de grands mammifères disparurent, ainsi que la culture Clovis des Amérindiens et de nombreux animaux de cette époque.

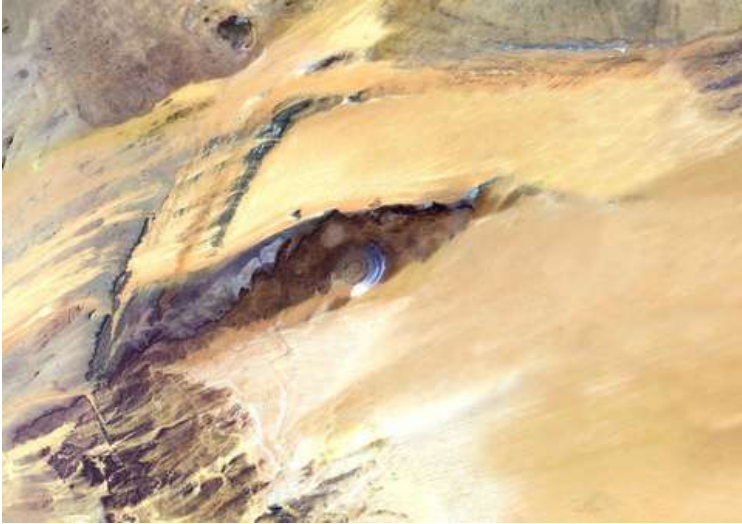
De nombreuses hypothèses ont été avancées pour expliquer ces événements inhabituels et turbulents, la plus probable étant qu'un grand impact d'astéroïde dans l'hémisphère Nord ait provoqué une fonte massive des glaces, d'importants incendies à grande échelle, ainsi qu'une onde de choc ressentie dans le monde entier.

Des preuves suggèrent qu'un gros astéroïde ou météore a frappé la Terre près du Groenland à cette époque. Les effets d'un tel impact auraient été ressentis immédiatement à l'échelle mondiale. Il aurait généré un raz-de-marée traversant l'Atlantique alors que les calottes glaciaires s'évaporaient en projetant de la vapeur surchauffée dans l'atmosphère.

Lorsque l'eau de fonte se déversait dans l'océan, elle perturbait radicalement les courants marins en y introduisant des quantités incommensurables d'eau douce. Le climat aurait été instantanément affecté par l'impact, et cet effet aurait duré plusieurs décennies. La science suggère donc que cette eau de fonte a modifié les cycles océaniques, ce qui a conduit à une période de réchauffement global sans précédent. La fin de la dernière grande période glaciaire approchait.

Une nuit de tremblements de terre et d'incendies pour précipiter Atlantide dans la mer — un impact d'astéroïde venu de si loin pourrait-il avoir été la fin de l'île d'Atlantide ? Existe-t-il des preuves allant dans ce sens ?

En observant l'emplacement de la Structure de Richat depuis l'espace, le paysage qui s'étend vers l'océan Atlantique ressemble effectivement à une zone ayant été submergée par une sorte de vague gigantesque. Les stries dans le paysage sont similaires aux sédiments laissés sur le sol après une grande inondation. La quantité d'eau déplacée par l'onde de choc d'un impact d'astéroïde est difficile à concevoir. Théoriquement, le raz-de-marée qui aurait atteint les côtes africaines aurait été immense.



Si le paysage entourant la Structure de Richat raconte une histoire, c'est celle d'une inondation soudaine qui a submergé la terre. Il est aussi possible que la structure même de Richat ait subi un autre bouleversement volcanique, provoquant l'effondrement de toute l'île dans l'océan. Ce cataclysme pourrait-il être ce que les anciens décrivaient comme la colère des dieux ?

La chronologie de la théorie de l'impact du Dryas récent et la date de la destruction d'Atlantide coïncident parfaitement. Le paysage autour de la région suggère qu'une inondation dramatique a balayé les terres.

L'impact d'un astéroïde aurait-il pu provoquer une onde de choc déclenchant un tremblement de terre, suivi d'un raz-de-marée qui aurait décimé la cité ?

Cela semble possible, compte tenu des circonstances. Si l'impact du Dryas récent a été suffisamment puissant pour modifier radicalement le climat de la Terre et provoquer des extinctions massives sur le continent nord-américain, il paraît plausible qu'il ait pu détruire une ville comme Atlantide.

Jusqu'à présent, les descriptions d'Atlantide fournies par Platon correspondent à la topographie de la région. La chronologie de sa destruction s'aligne avec un cataclysme mondial pouvant expliquer la disparition d'une île entière. Existe-t-il d'autres preuves suggérant qu'Atlantide se situait dans la Structure de Richat — ou qu'elle fut détruite par un cataclysme global ?

Göbekli Tepe, le plus ancien temple connu au monde, a été construit il y a plus de 12 000 ans en Turquie. L'état de sa construction est important à noter, car avant sa découverte, la plupart des scientifiques croyaient fermement que ce type de construction n'avait pas été réalisé par les humains avant des millénaires. Si les scientifiques se sont trompés à ce point sur les dates de ce type de construction, qu'est-ce qu'ils pourraient d'autre se méprendre ?

Ce temple n'a pas seulement été construit il y a 12 000 ans, mais il semble avoir été délibérément enfoui. Pourquoi quelqu'un voudrait-il faire cela ? Si les habitants qui ont bâti le temple ont vu les changements drastiques qui se produisaient autour d'eux à la suite d'un impact d'astéroïde majeur, ils ont peut-être enterré le temple pour le protéger. Ainsi, ils auraient pu revenir le découvrir une fois que la situation serait redevenue sûre.



Jusqu'à présent, les descriptions d'Atlantide fournies par Platon correspondent à la topographie de la région. La chronologie de sa destruction s'aligne avec un cataclysme mondial pouvant expliquer la disparition d'une île entière. Existe-t-il d'autres preuves suggérant qu'Atlantide se situait dans la Structure de Richat — ou qu'elle fut détruite par un cataclysme global ?

Göbekli Tepe, le plus ancien temple connu au monde, a été construit il y a plus de 12 000 ans en Turquie. L'état de sa construction est important à noter, car avant sa découverte, la plupart des scientifiques croyaient fermement que ce type de construction n'avait pas été réalisé par les humains avant des millénaires. Si les scientifiques se sont trompés à ce point sur les dates de ce type de construction, qu'est-ce qu'ils pourraient d'autre se méprendre ?

Ce temple n'a pas seulement été construit il y a 12 000 ans, mais il semble avoir été délibérément enfoui. Pourquoi quelqu'un voudrait-il faire cela ? Si les habitants qui ont bâti le temple ont vu les changements drastiques qui se produisaient autour d'eux à la suite d'un impact d'astéroïde majeur, ils ont peut-être enterré le temple pour le protéger. Ainsi, ils auraient pu revenir le découvrir une fois que la situation serait redevenue sûre.

Si une cité comme Atlantide — dotée d'une telle stature et puissance — a réellement existé, il devrait certainement exister une forme de documentation pour corroborer cela.

Comme discuté précédemment, un cataclysme mondial et le passage de milliers d'années peuvent aisément effacer toute trace d'une cité ou d'un empire. Cependant, s'il existe des références à un tel lieu, cela renforcerait considérablement la théorie de son existence.

En fait, il existe une référence à Atlantide en dehors des dialogues Critias et Timée.

Hérodote, qui vécut entre 484 et 425 av. J.-C. et est communément appelé le Père de l'Histoire, avait rassemblé des connaissances historiques et géographiques étendues sur toutes les civilisations connues des Grecs. Ces informations furent ensuite utilisées pour la réalisation d'une carte détaillée montrant des parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Sur cette carte, non seulement on aperçoit Atlantide, mais on peut voir qu'elle est placée directement sur l'actuelle Mauritanie.



Les grandes cartes sont élaborées en rassemblant de vieilles cartes précises pour former une image complète des terres environnantes. La carte créée à partir du récit historique d'Hérodote était considérée comme la plus précise de son époque.

Ce qui rend cela encore plus pertinent, c'est qu'Hérodote a reçu le titre de Père de l'Histoire parce qu'il fut le premier à enquêter rigoureusement sur les récits d'un événement — comme les guerres gréco-perses, qu'il détaille dans ses Histoires — et à les vérifier par d'autres moyens et par les témoignages d'autres personnes.

Il était reconnu pour sa méthode systématique et son extrême minutie. Un homme célèbre pour la rigueur avec laquelle il cherche la vérité parlerait-il d'une cité fictive dans l'œuvre historique la plus détaillée de son temps ? C'est peu probable.

Les peuples qui habitaient ce qui est aujourd'hui la Mauritanie ont une histoire longue et riche — dont un aspect est particulièrement pertinent pour l'histoire d'Atlantide. Le premier roi d'Atlantide s'appelait Atlas, et il était dit être le fils de Poséidon. Quel était le nom du premier roi de Mauritanie ? Le légendaire Atlas, bien sûr.

Cette coïncidence ne prouve pas que ces peuples étaient les mêmes ni même qu'ils étaient directement liés. C'est simplement une autre preuve qui suggère la possibilité qu'Atlantide ait existé à la frontière de ce qui est aujourd'hui la Mauritanie.

Je vous rappelle ce que Platon a déclaré :

« Les noms de ces premiers habitants ont été conservés, mais leurs exploits ont disparu à cause des catastrophes qui frappèrent leurs successeurs et du long passage du temps. Ceux de leur race qui survécurent à ces destructions successives furent, comme je l'ai dit, réduits à un peuple illettré de montagne qui n'avait entendu que la tradition des noms des souverains de leur pays, et au-delà de ces noms, peu de leurs actes. Ils prirent plaisir à donner à leurs descendants les noms de ces souverains, bien qu'ils ignorassent les vertus et les institutions de leurs ancêtres, excepté quelques légendes obscures à leur sujet. Puis, pendant de nombreuses générations, ces survivants et leurs enfants vécurent dans la détresse pour leur survie et se préoccupèrent uniquement de leurs besoins. Ils ne parlaient que de pourvoir à ces besoins et ne s'intéressaient pas aux événements du passé lointain. »

Avec toutes les preuves présentées, le dossier en faveur de la Structure de Richat comme lieu originel d'Atlantide est très solide. La topographie, la taille, la période de sa destruction, la forme de la structure, la nappe phréatique et d'autres preuves corroborantes constituent jusqu'à présent l'argument le plus convaincant en faveur d'Atlantide.

Les hommes qui ont transmis l'histoire d'Atlantide étaient réputés pour leur honneur.

Voici comment Platon l'a racontée :

« Ce récit sur Atlantide, bien que étrange, est certainement vrai, ayant été attesté par Solon, qui était le plus sage des Sept Sages. »

Aucun autre lieu ne correspond mieux à cette description que la Structure de Richat. En raison de son emplacement extrêmement isolé, la Structure de Richat n'a jamais été fouillée à des fins archéologiques. Les preuves pouvant confirmer l'existence d'Atlantide pourraient se trouver là, en ce moment même.

Bien qu'aucune affirmation définitive ne puisse être faite quant à l'emplacement d'Atlantide, tous les indices pointent vers la Structure de Richat — le soi-disant Œil du Sahara. Peut-être qu'à mesure que de nouvelles preuves sur le passé de l'humanité émergeront, nous pourrons nous souvenir de notre histoire collective et envisager le récit d'Atlantide non comme un mythe, mais comme une fenêtre ouverte sur notre passé et notre potentiel pour l'avenir.



Mégalithes du Japon

Situé dans la région du Kansai, près du centre de l'île principale du Japon, on trouve le château d'Osaka, un monument japonais emblématique du XVI^e siècle. Mais ce qui est vraiment incroyable, c'est la fondation sur laquelle ce château a été construit. Le château d'Osaka repose sur une fondation préhistorique composée d'énormes blocs polygonaux parfaitement ajustés sans aucun espace. Cette méga-plateforme, qui précède la construction du château lui-même, ressemble beaucoup aux travaux en pierre anciens trouvés au Pérou, en Bolivie et en Égypte. Cette similitude architecturale offre des indices fascinants sur une possible connexion pré-diluvienne entre le Japon et les civilisations préhistoriques avancées dispersées à travers le globe.



Ces styles polygonaux et cyclopéens ne sont pas seulement observés au Japon, au Pérou, en Bolivie et en Égypte, mais également dans des lieux éloignés comme l'île de Pâques. Que pourrait signifier cette répartition étendue d'un style architectural si distinct ? Pourrait-ce être la preuve d'une civilisation avancée autrefois mondiale ?

Ce qui est le plus étonnant, c'est que l'une de ces pierres pèse environ 800 tonnes. Ce bloc de pierre gigantesque est connu sous le nom de « Pierre Pieuvre », également appelée « Pierre Tambour ». Ses origines exactes restent un mystère, et les historiens ne peuvent toujours pas comprendre comment une civilisation ancienne a pu extraire et transporter de telles pierres gigantesques sans recourir à une technologie avancée.



La pierre ressemble aux gigantesques pierres de Baalbek trouvées au Liban, qui demeurent également un mystère historique. Il faut considérer que même aujourd'hui, avec notre technologie moderne, nous ne serions pas capables de soulever et de transporter la soi-disant Pierre Pieuvre. Cela soulève donc la question : quelles sortes de technologies cette civilisation préhistorique disparue possédait-elle pour accomplir un tel exploit herculéen ?



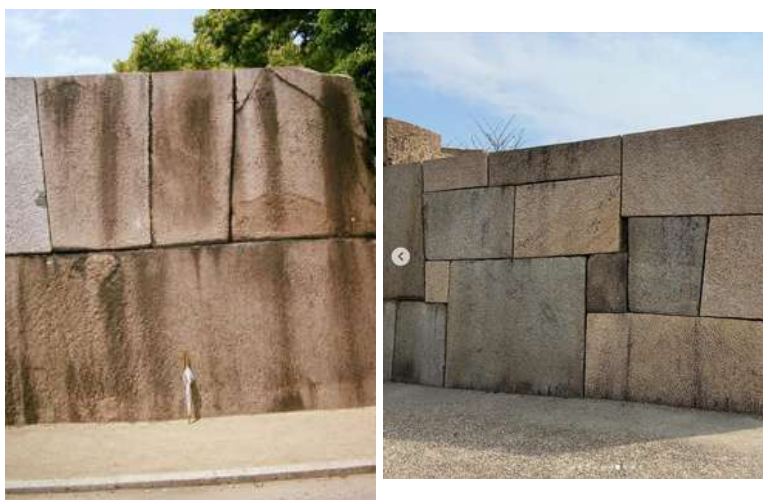
De plus, il y a des pierres pesant plus de 100 tonnes réparties dans différentes parties du site, toutes empilées avec une précision extrême et des interstices minimes. En observant de près le mur de pierre, on peut voir des signes d'érosion importante à la surface des blocs, ce qui suggère que cette fondation en pierre pourrait être extrêmement ancienne.



Cette observation est particulièrement convaincante compte tenu de l'efficacité du style polygonal dans les zones sismiques. Cette technique de construction, où les pierres s'emboîtent parfaitement sans mortier, offre une stabilité exceptionnelle lors des tremblements de terre, menace fréquente dans cette région. Cette durabilité pourrait indiquer que les fondations du château ont résisté pendant des milliers d'années, supportant les séismes les plus violents de l'histoire japonaise. Malgré de nombreuses reconstructions dues aux guerres, catastrophes naturelles et autres ravages, les structures anciennes de base, en particulier les pierres mégalithiques, sont probablement restées largement intactes, soulignant l'efficacité des techniques ancestrales. Cette résilience témoigne grandement du savoir-faire et de la prévoyance des architectes anciens. De plus, une autre caractéristique singulière observée sur certaines pierres est la vitrification, qui suggère qu'elles ont été exposées à des températures extrêmement élevées, possiblement liées à un événement cataclysmique.

Ce détail ouvre la voie à des spéculations sur leurs origines anciennes et sur la possibilité que ces pierres aient été témoins d'événements cataclysmiques mondiaux, tels que ceux avancés par l'hypothèse de l'impact du Dryas récent, qui postule qu'un impact de comète a dévasté les premières civilisations avancées.

Cela signifie que ces pierres pourraient avoir été construites il y a plus de 12 000 ans. Dès lors, la question se pose : les fondations du château d'Osaka pourraient-elles être les vestiges d'une civilisation ancienne et technologiquement avancée ayant existé bien avant notre compréhension actuelle de l'histoire ?



Les preuves suggèrent une possibilité pouvant fondamentalement modifier notre perception des réalisations humaines antiques.

Nous pouvons observer des méga-structures similaires au château d'Edo, en plein cœur de Tokyo. De nombreuses pierres taillées avec précision sont assemblées sans usage de mortier. Les vestiges de ces murs sont encore visibles autour du Palais impérial, qui s'élève sur l'ancien terrain du château d'Edo.



Photos by Bryce Hollingsworth

Sans aucun doute, toutes ces structures gigantesques ont été construites par la même civilisation perdue, puis furent reprises et agrandies par des cultures ultérieures.

Si l'on compare les méthodes de construction des murs japonais du XVIe siècle aux murs de pierre parfaitement précis de l'Antiquité, la différence est évidente. Les Japonais utilisaient une technique plus primitive appelée « empilement de bardane ». Cette méthode consiste à assembler de grosses pierres en comblant les fissures avec des cailloux et des pierres plus petites.

Ces murs présentent une pente unique, formant des formes ovoïdes rappelant les fleurs des plantes de bardane japonaises — d'où le nom de cette technique. Bien que cette méthode soit encore très sophistiquée, offrant une plus grande stabilité que les murs en briques ordinaires avec mortier et permettant aux pierres de légèrement bouger lors des tremblements de terre sans causer de dégâts importants, elle ne rivalise pas avec la méthode polygonale plus ancienne, où les blocs de pierre étaient non seulement beaucoup plus volumineux, mais aussi ajustés avec une précision bien supérieure.



Ces murs présentent une pente unique, formant des formes ovoïdes rappelant les fleurs de la bardane japonaise — d'où le nom de cette technique. Bien que cette méthode soit encore très sophistiquée, offrant une meilleure stabilité que les murs en briques traditionnels avec mortier et permettant aux pierres de légèrement bouger lors des tremblements de terre sans causer de dégâts majeurs, elle ne peut égaler la méthode polygonale plus ancienne, où les blocs de pierre étaient non seulement bien plus volumineux, mais également ajustés avec une précision bien supérieure.

Nous pouvons aisément supposer que les Japonais médiévaux étaient capables de construire des structures mégalithiques. Cependant, ces populations médiévales documentaient et enregistraient leurs bâtiments ainsi que les processus de construction, mais aucune mention d'architecture mégalithique n'a été retrouvée. Fait remarquable, sur certaines œuvres mégalithiques – comme le mur de pierre de Nakanomon – on trouve des agrafes métalliques enchâssées dans les blocs. Cette caractéristique est une corrélation incroyable avec d'autres sites mégalithiques à travers le monde, qui possèdent tous exactement cette même particularité.



Mais il existe encore davantage de structures qui présentent des corrélations avec des civilisations préhistoriques situées à l'autre bout du monde.

Nouvelle-Zélande Préhistorique

Selon l'histoire conventionnelle, la Nouvelle-Zélande est la dernière grande masse terrestre sur Terre à avoir été peuplée par les humains. Cette île lointaine, située dans le sud-ouest de l'océan Pacifique, est restée inhabitée jusqu'à l'arrivée des premiers Polynésiens, les Māori, vers 1300 après J.-C. Cependant, une découverte remarquable a été faite sur l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande — une découverte qui pourrait complètement bouleverser notre compréhension établie de l'histoire ancienne de la région.



Au sein de la dense végétation des montagnes Kaimanawa se trouve une vaste structure mégalithique connue sous le nom de mur de Kaimanawa, une formation de pierres si précisément ajustées qu'elle a déclenché un débat passionné sur ses origines, remettant en question notre compréhension du passé préhistorique de la Nouvelle-Zélande. Le mur lui-même se caractérise par une série de pierres étroitement imbriquées qui, à première vue, semblent avoir été placées avec une grande précision. Ces pierres sont énormes, certaines estimations suggérant qu'elles pèsent plusieurs tonnes chacune.

Il a été déterminé que ces pierres ont environ 330 000 ans et sont composées d'ignimbrite — une pierre volcanique formée de sable et de cendres comprimés. Le point d'extraction le plus proche de ce type de roche se trouve à 5 kilomètres, soit environ 3 miles. Cet élément seul alimente les spéculations sur le niveau de sophistication nécessaire pour assembler une telle structure, si celle-ci est bien l'œuvre de mains humaines.

À un examen plus approfondi, l'agencement des pierres révèle une précision presque géométrique. Les pierres s'alignent d'une manière suggérant un motif intentionnel, avec des lignes droites et des angles peu communs dans les formations rocheuses naturelles. Cette disposition particulière a conduit certains à proposer que le mur pourrait être les vestiges d'une grande structure mégalithique, dont la majeure partie reste encore inexplorée.



En 1996, une enquête sur le mur fut menée par l'archéologue Barry Brailsford. Brailsford remarqua que le site faisait précisément face au nord vrai, ce qui est une caractéristique remarquable, difficile à considérer comme une simple coïncidence.

« Il y a beaucoup d'étrangetés autour de ce mur, et l'une d'elles est son orientation. Si vous vous tenez dos au mur, vous faites face exactement au nord vrai. Cela peut paraître insignifiant, mais il y a 359 autres points sur la boussole vers lesquels il aurait pu être orienté. »

Il est intéressant de noter que de nombreux sites mégalithiques anciens sont alignés sur le nord vrai, comme les pyramides de Gizeh, Stonehenge, Chichen Itza, et bien d'autres. Brailsford conclut que les blocs de pierre du site n'étaient pas naturels et avaient été taillés et empilés avec précision. Les découvertes sensationnelles de Brailsford conduisirent à la publication d'un article dans le *New Zealand Listener* intitulé « *Mystère mégalithique : les pierres géantes du parc forestier de Kaimanawa sont-elles la preuve d'une ancienne culture de Nouvelle-Zélande ?* »



Dans l'article, Brailsford a déclaré :

« Il ne faisait aucun doute que les pierres avaient été taillées. Les quatre pierres visibles sur le mur avant mesuraient uniformément 1,6 mètre de hauteur et 1 mètre de largeur. À un endroit, on pouvait insérer son bras dans une cavité envahie par des racines et toucher la face arrière ainsi que la face avant du rang suivant. Les surfaces étaient étrangement lisses, sans aucune trace de scie ou de herminette. Les interstices où les blocs se joignent étaient aussi fins qu'une lame de couteau. Plus haut sur la colline, les sommets d'autres pierres dépassaient, suggérant qu'une structure plus vaste était enfouie dans la colline. »



Les Waitaha sont un peuple souvent mentionné dans les discussions sur l'histoire ancienne de la Nouvelle-Zélande, mais leur contexte historique exact reste quelque peu controversé et n'est pas largement reconnu dans les cercles académiques traditionnels.

Selon certains récits — notamment ceux trouvés dans certaines sources non académiques — les Waitaha seraient la première vague de colons en Nouvelle-Zélande.

Dans l'article, Barry Brailsford a déclaré :

« Il ne faisait aucun doute que les pierres avaient été taillées. Les quatre pierres visibles sur le mur avant mesuraient uniformément 1,6 mètre de hauteur et 1 mètre de largeur. À un endroit, on pouvait insérer son bras dans une cavité envahie par des racines et toucher la face arrière ainsi que la face avant du rang suivant. Les surfaces étaient étrangement lisses, sans aucune trace de scie ou de herminette. Les interstices où les blocs se joignent étaient aussi fins qu'une lame de couteau. Plus haut sur la colline, les sommets d'autres pierres dépassaient, suggérant qu'une structure plus vaste était enfouie dans la colline. »

Barry Brailsford est l'un des historiens qui pensent que les Waitaha ont peuplé la Nouvelle-Zélande bien avant les Māori. Il attribuait initialement cette structure à ce peuple. Il a même rencontré certains anciens Waitaha pour leur demander l'origine de cette construction. Il a été stupéfait par leurs réponses :

« C'est pré-Māori, et c'est même pré-Waitaha — le peuple qui était ici avant les Māori tels que nous les connaissons aujourd'hui, le peuple Waitaha, la nation Waitaha. J'ai amené les anciens ici ; nous sommes arrivés à 4 heures du matin, et ils sont venus de différentes régions de la Nouvelle-Zélande. Ils sont venus tôt le matin, sont arrivés à ce mur et ont dit : 'Nous connaissons ces gens, mais ils sont bien avant nous.' »

Curieusement, les Māori ont également affirmé que cette construction ne leur appartenait pas, car ils n'ont jamais bâti de structures mégalithiques. Les blocs s'étendent sur 25 mètres, soit 82 pieds, en ligne droite d'est en ouest.

L'auteur et chercheur David Childress a également visité le site et a conclu qu'il s'agissait d'une œuvre humaine. Lors d'une interview télévisée, on lui a demandé comment il pouvait être si sûr que le mur n'était pas naturel, et voici sa réponse :

« Je veux dire, l'idée que le mur soit orienté vers le nord, que les blocs soient très uniformes. Parce que le mur commence à s'effondrer vers l'ouest, les blocs se séparent les uns des autres. Il y a des espaces entre les blocs ; on peut passer derrière eux. On peut voir d'autres blocs, également taillés de manière uniforme et carrée, derrière les blocs visibles. On peut en voir environ neuf. »

L'intervieweur, sceptique, avait évoqué des formations naturelles comme la Chaussée des Géants en Irlande, une formation de basalte qui se fissure naturellement en formes géométriques en refroidissant. En réponse, David Childress a déclaré :

« Ce sont des cristaux de basalte. Lorsqu'un noyau volcanique de ce type refroidit, il cristallise en ces cristaux à six et huit côtés. Mais le mur de Kaimanawa est fait d'ignimbrite, pas de basalte. »

Le chercheur et écrivain Brien Foerster, qui a visité de nombreux sites mégalithiques anciens dans le monde, a également été fasciné par le mur de Kaimanawa. Lors de sa visite, il a noté que cette structure est le seul affleurement rocheux dans toute la région. Dans un rayon de 30 kilomètres autour du site, il n'a découvert aucune autre pierre.

Il a aussi souligné que les blocs de pierre étonnamment plats étaient assemblés de manière très similaire à ceux qu'il avait examinés à Cusco :

« Ce qui est intéressant, c'est que c'est le seul affleurement rocheux dans toute cette zone. Nous avons parcouru, disons, 20 à 30 kilomètres dans cette forêt tropicale ancienne, et c'est la seule pierre qu'on trouve. Elle a des surfaces étonnamment plates et ressemble à certains travaux mégalithiques que l'on trouve dans la région de Cusco, au Pérou. »

La taille de blocs de pierre massifs et leur assemblage sans mortier est une technique de construction ancienne avancée que l'on retrouve non seulement au Pérou, mais aussi dans d'autres régions du monde, comme en Égypte. Cette forme indestructible de maçonnerie polygonale a été développée de manière convergente par des cultures sans aucune communication entre elles, aucune ne disposant d'outils suffisamment avancés pour extraire, transporter, sculpter ou placer ces pierres.



Beaucoup pensent que ces cultures ont hérité de ces sites et que leurs véritables bâtisseurs faisaient partie d'une civilisation ancienne, mondiale et technologiquement avancée, qui a disparu à un moment donné, possiblement à cause d'un cataclysme. Pour revenir au mur de Kaimanawa, il a également été noté qu'il y a un chanfrein uniforme sur les pierres supérieures. En allant jusqu'à l'autre côté de la structure, les bords chanfreinés des rochers sont identiques.



Un examen minutieux révèle qu'au-delà du premier rang de blocs, il y a plusieurs autres couches, séparées par un espace parfait. La surface de chaque bloc est lisse, comme s'il avait été taillé. L'une des découvertes les plus révélatrices suggérant que la structure est d'origine humaine est que certains blocs inférieurs présentent des renforcements taillés avec précision, leur permettant de glisser sous les blocs supérieurs, assurant ainsi un emboîtement efficace des deux rangées de pierres. Il est probable que le bloc inférieur ait été déplacé lors de l'éruption catastrophique et du tremblement de terre de 186 après J.-C., qui ont très probablement causé ce décalage.



Lors d'une enquête récente, un archéologue a creusé environ un demi-mètre sous la surface visible du mur. Même à cette profondeur, la face de la pierre se poursuivait vers le bas, indiquant que la structure s'étendait beaucoup plus profondément sous terre. À l'aide d'une sonde en acier, ils ont frappé une roche solide sous la surface, suggérant la présence d'une fondation plus profonde, peut-être intentionnelle. Fait intéressant, la formation des roches semblait former une courbe en demi-cercle, suggérant le contour d'une structure enterrée.

Dans une partie du site, les chercheurs ont découvert une surface rocheuse si parfaitement lisse et taillée qu'elle donnait l'impression nette d'un béton coulé.

Les bords carrés et la finition soignée de la roche étaient frappants, suscitant l'étonnement de l'équipe.



Une caractéristique similaire a été découverte ailleurs sur le site. Dans ce cas, la surface ressemblant à un sol produisait un son creux et résonnant lorsqu'on la tapait, laissant supposer qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un sol, mais plutôt d'un toit dissimulant une chambre sous-jacente. Une bêche traînée sur le dessus produisait un son étonnamment proche de celui du métal raclant le béton, renforçant l'idée que la pierre aurait pu être façonnée artificiellement.

Par ailleurs, autour du site, les sondes heurtaient fréquemment ce qui semblait être une pierre solide sous des couches de pierre ponce. Dans ces cas, l'impact renvoyait une vibration le long de la tige, créant un son profond et vibrant — un autre indice qu'une surface très solide, possiblement structurée, se trouvait en dessous.

Lors des sondages dans des zones où se trouvaient du bois ou des racines à proximité, la différence de son était facilement perceptible. L'impact plus doux et étouffé du bois contrastait nettement avec la résonance plus aiguë rencontrée en frappant la pierre, suggérant davantage que ce qui se trouvait en dessous n'était pas un sol naturel, mais quelque chose de bien plus intentionnel.



Lors des sondages dans des zones où du bois ou des racines étaient présents à proximité, la différence de son était facilement perceptible. L'impact plus doux et sourd du bois contrastait fortement avec la résonance plus nette rencontrée en frappant la pierre, suggérant ainsi que ce qui se trouvait en dessous n'était pas un sol naturel, mais quelque chose de bien plus délibéré.

Étant donné que la zone autour du mur de Kaimanawa est relativement plane, certains ont suggéré que le monticule incliné et abrupt derrière le mur pourrait dissimuler une immense structure pyramidale. Sur un côté de la colline, d'autres blocs de pierre sont visibles. Ces blocs, semblables à ceux du mur, présentent un haut degré de symétrie et descendent la pente avec un alignement précis.



Fait remarquable, l'angle auquel ces pierres sont disposées reflète l'inclinaison générale de la colline elle-même. Juste à côté de ce segment, un autre petit ensemble de blocs de pierre exposés présente le même degré d'inclinaison. À une courte distance, un troisième ensemble a été mis au jour, affichant la même symétrie et le même alignement précis que ceux observés précédemment.

De plus, cet ensemble présente les bords chanfreinés visibles sur la structure principale, avec un angle de chanfrein pratiquement identique à celui des autres pierres. Cette cohérence soulève des questions sur la véritable nature du site.

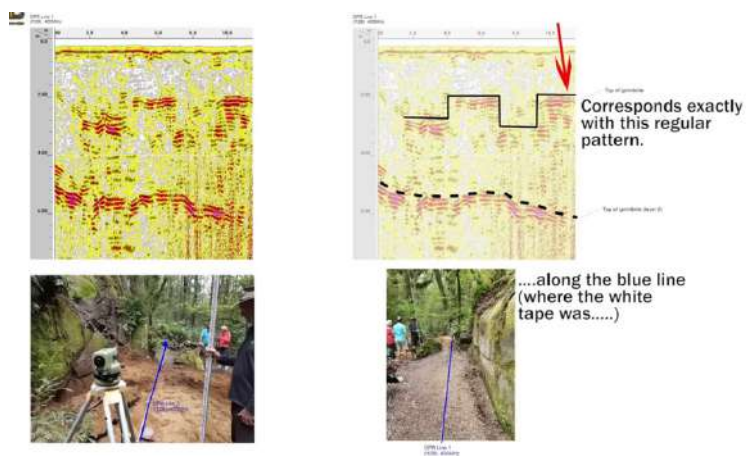


Pourrait-il s'agir de quelque chose de bien plus complexe qu'un simple mur de pierre ? Serait-ce en réalité une pyramide ancienne, semblable à celles découvertes dans les Amériques ?

Il est important de noter que la plupart des pyramides américaines étaient au départ indiscernables des paysages naturels, car entièrement recouvertes de terre et de végétation. Prenons par exemple les pyramides de Teotihuacan, qui ressemblaient à de simples collines sans aucune pierre visible en surface. De même, la pyramide-temple de Tikal ne révélait qu'une petite partie de sa structure, tout comme ce que nous avons observé en Nouvelle-Zélande avec le mur de Kaimanawa.



En 2019, des recherches ont été publiées sur la chaîne YouTube Tureho NZ, où une découverte remarquable a été présentée grâce à l'utilisation d'un radar à pénétration de sol. Comme le montre cette image, à 2 ou 3 mètres sous le ruban blanc, soit près de 3 mètres, le radar a révélé un motif identique à celui du mur visible en surface. Cela signifie qu'en dessous du sol, la structure se poursuit avec exactement le même schéma de construction, avec d'autres blocs massifs d'ignimbrite empilés les uns sur les autres.



De plus, la vidéo montrait des incisions rocheuses très intrigantes à la surface d'une roche dure de rhyolite. Toutes ces informations, prises ensemble, suggèrent que la structure était bien plus sophistiquée qu'un simple mur. Mais quoi exactement ?



Il est intéressant de noter que les roches volcaniques, en particulier celles riches en silice, se trouvent généralement dans des zones de failles géologiques et sont associées à de forts champs magnétiques. La présence d'eau s'écoulant sur ces pierres peut générer des courants électriques, tirant parti des propriétés de la silice, semblables à son utilisation en informatique pour le stockage et la conduction d'informations. La localisation du site sur une ligne de faille, connue pour ses énergies magnétiques et telluriques puissantes, a conduit beaucoup à théoriser que la structure pourrait avoir servi de sorte de réservoir d'énergie, exploitant les forces naturelles de la Terre. Mais si tout cela est vrai, pourquoi le site n'a-t-il pas été correctement fouillé ? Malgré toutes ces découvertes, le gouvernement de Nouvelle-Zélande rejette l'idée que la structure soit l'œuvre d'une civilisation ancienne avancée qui se serait installée en Nouvelle-Zélande bien avant les Māori. En fait, le gouvernement a même interdit toute fouille archéologique sur le site, comme en témoigne le panneau placé devant la structure. La position officielle des autorités est que le site n'est rien de plus qu'une formation naturelle, un sous-produit d'une activité volcanique ancienne. Mais comment peuvent-ils en être aussi sûrs sans mener une excavation appropriée ? De plus, pourquoi interdiraient-ils à d'autres de faire des travaux archéologiques sur le site ? En réalité, ils ont une très bonne raison de le faire : ils refusent l'idée que le site ait été construit par une civilisation avancée simplement parce que c'est la position politiquement correcte. La Nouvelle-Zélande, comme beaucoup d'autres pays, fait face au défi de concilier son passé colonial avec les droits, traditions et histoires de ses peuples autochtones, en l'occurrence les Māori.

L'arrivée des Européens au XVIIIe siècle a marqué le début d'une période de changements importants, de conflits et d'échanges culturels dont les effets se font encore sentir aujourd'hui. En Nouvelle-Zélande, les peuples autochtones Māori sont organisés en diverses tribus et sous-tribus. Le nombre exact de tribus peut varier selon les critères de définition et de reconnaissance, mais il en existe plus d'une centaine en Nouvelle-Zélande. Chaque tribu possède sa propre structure sociale et politique, son histoire et son lien avec des régions spécifiques du pays.

Un processus important est en cours en Nouvelle-Zélande depuis plusieurs décennies afin de régler les griefs historiques et de reconnaître les droits des tribus Māori sur leurs terres. Ce processus est encadré par le Tribunal de Waitangi, établi en 1975 pour enquêter et formuler des recommandations sur les revendications portées par les Māori concernant des actions ou omissions de la Couronne violant les promesses faites dans le Traité de Waitangi, signé en 1840.

De nombreuses tribus ont participé à ce processus et ont conclu des accords avec le gouvernement néo-zélandais, comprenant des excuses formelles, des compensations financières et la restitution de certaines terres sous contrôle tribal, parmi d'autres formes de réparations. Ces accords sont spécifiques à chaque tribu et reposent sur les circonstances uniques de leurs revendications.

La reconnaissance des droits fonciers et le règlement des griefs historiques sont des processus en cours, certaines tribus ayant déjà finalisé leurs accords, tandis que d'autres sont encore en phase de négociation ou en attente de résolution. Dans ce contexte, les découvertes archéologiques et les interprétations des sites historiques peuvent devenir des sujets très sensibles. La manière dont l'histoire est racontée, l'importance accordée à certains récits plutôt qu'à d'autres, ainsi que la reconnaissance des sites culturels et des artefacts ont tous des implications sur l'identité nationale, le patrimoine culturel et même les droits politiques et juridiques. Le site mégalithique de Kaimanawa, en raison de sa nature mystérieuse et des débats autour de ses origines, relève d'un intérêt historique et archéologique étroitement lié à ces questions plus larges. Certaines personnes et groupes ont suggéré que la réticence à explorer certaines théories sur les origines du site — notamment celles pouvant suggérer une présence humaine pré-Māori en Nouvelle-Zélande — pourrait être influencée par des considérations politiques, car reconnaître une telle possibilité pourrait remettre en cause le statut reconnu des Māori comme tangata whenua, c'est-à-dire « peuple de la terre », et perturber le récit historique établi de la Nouvelle-Zélande.

Mais si les autorités néo-zélandaises peuvent aussi facilement rejeter un site aussi controversé simplement pour maintenir le statu quo, cela signifie-t-il qu'il pourrait y avoir d'autres découvertes en Nouvelle-Zélande prouvant l'existence d'une civilisation ancienne sur ce territoire ?

L'idée que la Nouvelle-Zélande soit restée inhabitée jusqu'à l'arrivée des Māori il y a environ 900 ans paraît un peu douteuse, surtout si l'on considère la présence humaine étendue dans tout le Pacifique. Les preuves archéologiques dominantes et la mythologie aborigène suggèrent que l'Australie est habitée depuis plus de 40 000 ans, et même des lieux reculés comme l'île de Pâques possèdent une riche histoire d'occupation humaine.

Dans ce contexte, l'idée que les îles de Nouvelle-Zélande soient restées inconnues jusqu'à il y a 900 ans semble assez singulière. À cela s'ajoutent les récits du folklore Māori, qui semblent évoquer une connaissance préexistante de la Nouvelle-Zélande. Parmi ces récits, on trouve même la raison même pour laquelle les tribus sont venues en Nouvelle-Zélande : la quête du Pounamu, une jadéite néphrite très prisée que l'on trouve dans l'île du Sud.

Ce mythe soulève des questions fascinantes : si la Nouvelle-Zélande était vraiment intacte et inconnue, comment les premiers Māori ou leurs ancêtres polynésiens ont-ils pu connaître l'existence et l'emplacement de ce Pounamu ?

Ce récit suggère que la connaissance de la Nouvelle-Zélande et de ses ressources pourrait avoir existé avant sa découverte et sa colonisation officiellement reconnues, suscitant ainsi curiosité et spéculations sur l'histoire des îles et l'ampleur de l'exploration ancienne.

Mais la vraie question est : y avait-il une civilisation qui vivait en Nouvelle-Zélande à ces temps anciens ?

En 1972, une découverte remarquable au sommet d'une colline à Silverdale, en Nouvelle-Zélande, a suscité l'intérêt de ceux fascinés par le passé ancien du pays. Là, enfouis sous des couches d'humus accumulées pendant des siècles, se trouvaient une série de blocs de pierre mystérieux. Ces blocs étaient restés intacts, cachés sous la terre, pendant potentiellement plusieurs milliers d'années.



Ce qui rendait cette découverte particulièrement intrigante, c'était la nature et la disposition de ces blocs. Environ 10 à 12 d'entre eux étaient situés au sommet d'une colline argileuse à Silverdale, un endroit où des blocs coniques ne pourraient pas se former naturellement en raison de la composition géologique de la région. Cela soulevait immédiatement des questions sur leur origine, car de tels blocs se forment généralement sur des millions d'années dans des sédiments marins, commençant comme de petites coquilles recouvertes de couches de sable et de calcaire.



Leur présence sur une colline argileuse, loin de leur environnement naturel d'incubation, suggérait un acte délibéré : des peuples anciens, à un moment de l'histoire, avaient transporté ces marqueurs au sommet de la colline dans le cadre d'un système d'alignement terrestre. Une autre découverte intéressante a été faite après le déplacement de ces énormes blocs en 1992, à cause de la construction d'une autoroute. C'est durant ce processus que des caractéristiques ont été découvertes sur les blocs — des caractéristiques indéniablement façonnées par des mains humaines. Ce fut une révélation majeure.



Leur présence sur une colline argileuse, loin de leur environnement naturel d'incubation, suggérait un acte délibéré : des peuples anciens, à un moment de l'histoire, avaient transporté ces marqueurs au sommet de la colline dans le cadre d'un système d'alignement terrestre.

Une autre découverte intéressante a été faite après le déplacement de ces énormes blocs en 1992, à cause de la construction d'une autoroute. C'est durant ce processus que des caractéristiques ont été découvertes sur les blocs — des caractéristiques indéniablement façonnées par des mains humaines. Ce fut une révélation majeure. Des investigations supplémentaires ont révélé que ces blocs reposaient sous une couche de cendres téphra provenant de l'éruption du mont Taupo en 186 ap. J.-C., ce qui indique que les modifications humaines précédaient cet événement. Cette chronologie place les altérations des blocs plus de mille ans avant l'arrivée reconnue des Māori en Nouvelle-Zélande, suggérant un chapitre bien plus ancien et jusque-là inconnu de l'activité humaine dans la région.

Parmi les modifications figurent de magnifiques bols sculptés, connus sous le nom de pierres bullaun dans d'autres régions du monde, notamment en Irlande, où ils font partie des autels anciens de bénédictions et de malédictions. Ces bols ont été soigneusement taillés et sculptés à la main, un processus distinct de tout forage ou perçage mécanique.

Une autre découverte incroyable est celle des gravures rupestres de Kaingaroa, cachées dans les vastes étendues de la forêt de Kaingaroa, l'une des plus grandes forêts de plantation au monde. Beaucoup pensent que ces gravures offrent un aperçu fascinant d'un passé ancien qui pourrait précéder les établissements Māori connus.



Les origines exactes des gravures rupestres de Kaingaroa restent un sujet de débat parmi les historiens et les archéologues. La finesse du travail visible dans ces gravures suggère une compréhension sophistiquée de l'art et du symbolisme, soulevant la possibilité qu'elles soient l'œuvre d'une civilisation ancienne inconnue ayant habité les côtes de la Nouvelle-Zélande bien avant l'arrivée du peuple Māori.

Les gravures elles-mêmes représentent une variété de figures et de motifs, dont certains ressemblent à l'iconographie connue des cultures polynésiennes, tandis que d'autres paraissent totalement uniques, n'appartenant à aucun récit historique ou culturel connu. Appuyant la théorie d'une civilisation ancienne inconnue, les mystères entourant les techniques utilisées pour créer ces gravures. La précision et la profondeur des sculptures suggèrent l'utilisation d'outils et de méthodes non traditionnellement associées aux premiers habitants de la Nouvelle-Zélande.



Les gravures représentent diverses figures et motifs, dont certains rappellent l'iconographie connue des cultures polynésiennes, tandis que d'autres semblent totalement uniques, n'appartenant à aucun récit historique ou culturel connu. À l'appui de la théorie d'une civilisation ancienne inconnue, figurent les mystères entourant les techniques utilisées pour réaliser ces gravures. La précision et la profondeur des sculptures suggèrent l'usage d'outils et de méthodes non traditionnellement associés aux premiers habitants de la Nouvelle-Zélande.

Dans la forêt de Waipoua, en Northland, se trouve un autre site considéré comme appartenant à une civilisation pré-Māorie où des ruines de structures en pierre anciennes ont été découvertes. Ces ruines avaient été observées et décrites par les premiers Européens, qui s'interrogeaient sur les bâtisseurs de pierre qui y avaient vécu.



La seule chose laissée au public sont ces photos prises le 11 novembre 2000. Après une enquête et des fouilles gouvernementales de trois ans, toutes les découvertes, y compris les structures en pierre, les artefacts et tout autre élément notable, ont été mises sous scellés et placées sous une restriction de 75 ans, qui durera jusqu'en 2063.

À la fin des fouilles archéologiques, l'accès du public à la zone a été interdit. Les visiteurs souhaitant voir les artefacts en pierre ont été refoulés, et les demandes d'accès des historiens et archéologues ont été refusées, les raisons invoquées étant que la zone avait été déclarée tapu et qu'elle faisait l'objet d'une revendication liée au Traité de Waitangi.



D'après les photos dont nous disposons, on peut voir d'anciens murs bien visibles émerger distinctement au-dessus de la couche d'humus. De plus, des rangées de pierres délimitant des sections spécifiques sont visibles. Ces pierres encerclent un tas central de pierres, qui était probablement autrefois une « maison ruche » — un type d'habitat rudimentaire qui s'est depuis effondré en un amas désorganisé.



Cette méthode de construction d'abris en dômes de pierre était largement utilisée dans la Grande-Bretagne mégalithique et l'Europe continentale, et il semble que les « Hommes de pierre » pré-Māoris de Nouvelle-Zélande aient adopté la même technique pour leurs habitations.

De plus, de nombreux blocs portant des rainures profondes, probablement réalisées avec des outils en pierre, peuvent être trouvés dans toute la forêt. Ces rainures auraient pu être créées lors de l'aiguisage et de la mise en forme des herminettes. De tels blocs sont abondants et pourraient éventuellement servir de représentations picturales. L'usure importante de ces surfaces gravées suggère qu'elles sont d'une grande antiquité.



Il est probable que ces structures aient été construites il y a des milliers d'années, à une époque où la forêt de Waipoua n'était pas encore une forêt, mais une terre fertile. Les Māori eux-mêmes déclarent ne pas savoir qui a bâti cette ancienne cité de pierre.

La cité de pierre de la forêt de Waipoua devrait être un trésor national, voire un site historique d'importance mondiale. Pourtant, non seulement elle est ignorée et non protégée, mais sa destruction est même encouragée. Cela conduit à la conclusion que ce site pourrait être la preuve d'une civilisation préhistorique, ce qui expliquerait pourquoi le gouvernement néo-zélandais cherche à éviter que son existence soit reconnue par le public ou le monde.

Il existe de nombreux autres sites à travers la Nouvelle-Zélande, comme la colline de Puketapu et la vallée de Waitapu, qui présentent des marques de pierre précises pouvant correspondre à un ancien site d'observation astronomique. Ou encore le parc Tapapakanga, que beaucoup considèrent comme une autre ancienne colonie effondrée avec des maisons en pierre de style « ruche ».



Bien que les efforts visant à respecter les revendications indigènes soient indéniablement essentiels, ils ont, dans ce cas, conduit à un paradoxe où la connaissance potentielle du passé ancien de la Nouvelle-Zélande reste enfermée dans l'ombre. Cette approche étouffe non seulement la liberté académique, mais prive aussi le public et la communauté mondiale de la compréhension d'un chapitre possiblement transformateur de l'histoire humaine.

Ce chapitre réprimé pourrait contribuer de manière significative à notre compréhension des migrations humaines, des pratiques architecturales et des structures sociales dans le Pacifique préhistorique. Le véritable enjeu ne concerne pas seulement l'accès à l'information, mais la reconnaissance et l'intégration du spectre complet du patrimoine néo-zélandais dans son identité nationale et son histoire.

L'attente grandit pour une narration plus inclusive et complète qui honore à la fois les cultures indigènes de Nouvelle-Zélande et ses mystérieux anciens prédécesseurs.

Le Cataclysme de Tanis

Tanis, une ville antique qui se trouvait autrefois dans le delta nord-est du Nil en Égypte, est un site entouré de mystère et d'intrigues. C'était une métropole prospère durant plusieurs périodes de la civilisation égyptienne ancienne. Malgré son rôle historique important, Tanis est restée dans l'ombre jusqu'à ce qu'une équipe d'archéologues français la découvre en 1939, après douze années de fouilles minutieuses.



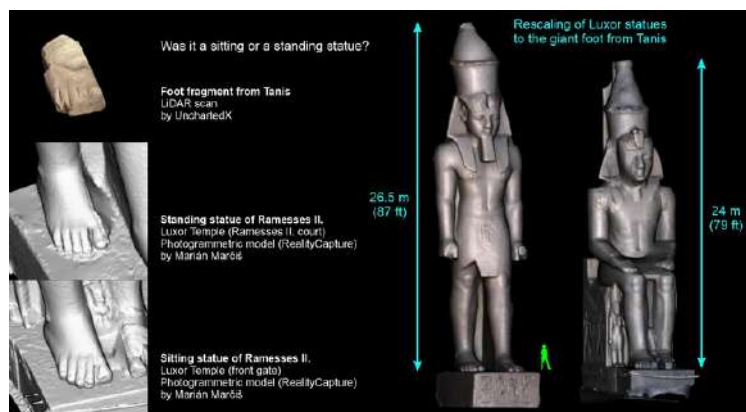
La découverte a révélé une scène de dévastation profonde. D'immenses statues, obélisques et blocs de pierre, dont certains provenaient de la carrière d'Assouan située à plus de mille milles de là, ont été retrouvés éparpillés et brisés. Parmi ces ruines se trouvait une statue fragmentée, supposée avoir fait autrefois partie de la plus grande statue jamais créée à partir d'un seul bloc de granit.



Les Colosses de Memnon sont deux statues de pierre massives situées sur la rive ouest du Nil, près de Louxor. Elles mesurent environ 18 mètres de hauteur et sont estimées peser environ 720 tonnes.



D'après la taille du fragment de pied trouvé à Tanis, la statue complète serait deux fois plus grande que les Colosses de Memnon, atteignant environ 36 mètres de hauteur et pesant 1 400 tonnes.



Cela soulève des questions pressantes : comment ces énormes pierres ont-elles été transportées sur de telles distances, et quel événement cataclysmique a pu provoquer une destruction aussi étendue ? L'énigme de Tanis s'amplifie avec son paysage aride, presque dépourvu de végétation, en contraste frappant avec la fertilité du delta environnant. Cette particularité devient encore plus intrigante lorsqu'on considère l'identification biblique de Tanis comme la ville de Zoan. Des versets bibliques décrivent la destruction des idoles égyptiennes et la dévastation de la Haute-Égypte, y compris l'incendie de Zoan.



Voici ce qui est écrit dans Ézéchiel 30:14 :

« Je détruirai les idoles et mettrai fin aux images à Memphis. Il n'y aura plus de prince en Égypte, et j'inspirerai la terreur en ce pays. Je dévasterai Pathros, j'incendierai Zoan, et j'exercerai mon jugement sur Thèbes. »

Curieusement, certaines pierres de granit à Tanis portent des traces d'une exposition à une chaleur intense, suggérant un événement catastrophique impliquant des températures extrêmes. La nature des dégâts laisse penser à une puissance extraordinaire, bien au-delà de ce que pouvaient engendrer les incendies humains connus ou les techniques traditionnelles de guerre de l'époque.



Les statues colossales ont été projetées et dispersées sur le site, brisées en morceaux par une force immense. Les fouilles archéologiques à Tanis ont révélé que la majeure partie des vestiges de la ville était enfouie sous 3 à 6 mètres de terre, indiquant que ce qui a causé cette destruction massive a également enseveli le site, l'effaçant complètement de la surface du monde.




Ce schéma de destruction correspond à la théorie d'une force naturelle externe ayant ravagé le site, possiblement une éjection de plasma provenant du soleil, comme le suggère le Dr Schoch. Cet événement catastrophique aurait non seulement vaporisé toute forme de vie dans la région, mais aussi profondément modifié le paysage, ensevelissant l'ancienne cité sous des débris et des couches de terre.

Plasma, Solar Outbursts, and the End of the Last Ice Age

15,000 to 11,000 years ago Earth experienced a series of climatic fluctuations. It had been extremely cold, with continental glaciers extending much farther than they do today, but the climate started to warm. However, temperatures suddenly reversed back and there was a short cold spell, known as the Younger Dryas, before the final warming and the official end of the last ice age.

Based on Greenland ice core data, the Younger Dryas began and ended very abruptly. Its start dates to 10,900 BCE, and its ending (the final warming) began circa 9700 BCE, and may have occurred within an incredible three years, given our inability to resolve the finest details of something that happened so long ago, it may have literally happened overnight.

How do we explain this pattern of abrupt climatic shifts? I once hypothesized that comets were responsible. A comet hitting the land or a shallow ocean, or exploding above the land's surface, scattering dust and debris into the atmosphere, could cause global cooling. However, the evidence does not support a comet hitting Earth at this time. I write about this in detail in Appendix 5 of the 2nd edition of *Forgotten Civilization* ("Did a Comet Hit Earth at the Beginning of the Younger Dryas, circa 10,900 BCE?"). Additionally, the following article discusses the evidence indicating that it was not a comet, but rather a massive glacial flood (which, I would point out, could have been caused by solar activity melting ice dams and glaciers) that changed ocean circulation patterns in the Atlantic, thus initiating the Younger Dryas cooling: <https://www.scientificpost.com/energy-environment/2018/07/11/scientists-may-have-solved-huge-10000-year-old-mystery-from-dredged-ice-core-ice-age>



Mammoth illustration by Heinrich Harder (1858-1935)

What about the warming event of circa 9700 BCE? In years past I speculated that comets hitting deep oceans were responsible. A comet might break the thin oceanic crust, releasing heat from the hot magma beneath. Vaporized and displaced water would rain down on Earth, and tsunamis would wash across coastal areas, warming the planet. But even with a comet, or a series of comets, bombarding the oceans, could the warming happen as quickly as the Greenland ice cores indicate? I think not. But if not comets, what?

Oddy, the indigenous Easter Island rongorongo script may hold the answer. But first we have to consider the concept of the fourth state of matter—plasma. Plasma consists of electrically charged particles. Familiar plasma phenomena on Earth today include lightning and auroras, the northern and southern lights, and upper atmospheric phenomena known as sprites. In the past, much more powerful plasma events sometimes took place, due to solar outbursts and coronal mass ejections (CMEs) from the Sun, or possibly emissions from other celestial objects. Powerful plasma phenomena could cause strong electrical discharges to hit Earth, burning and ionizing materials on our planet's surface. Los Alamos plasma physicist Dr. Anthony L. Peratt and his associates have established that petroglyphs found worldwide record an intense plasma event (or events) in prehistory.




Plate 29 from *Forgotten Civilization: The Role of Solar Outbursts in Our Past and Future: The Aurora Borealis, or Northern Lights, seen from Eastern Air Force Base, Alaska*. (Photo courtesy of U.S. Air Force, Joshua Strong, photographer)

Dr. Peratt determined that powerful plasma phenomena observed in the skies would take on characteristic shapes resembling humanoid figures, humans with bird heads, sets of legs or donut shapes, and writhing snakes or serpents—shapes reflected in countless ancient petroglyphs. The Easter Island rongorongo script, recorded on ancient wooden tablets, is composed of similar shapes as the petroglyphs. Studying them in detail (inspired by my wife, Catherine Hlesay, who first noticed the connection), I concluded that the Easter Island rongorongo tablets (the surviving tablets are copies of copies of copies . . .) record a major plasma event in the skies thousands of years ago. This, I believe, was the event that brought a final close to the last ice age.

Mais le cataclysme de Tanis n'est pas la seule énigme du site. Les nombreux obélisques, artefacts et statues colossales, tous taillés dans le granit, ont conduit de nombreux chercheurs, comme Brien Foerster, à penser qu'ils ont été réalisés grâce à une technologie avancée aujourd'hui perdue.



Il y a également de nombreux vestiges détruits d'obélisques sur le site, plus qu'en aucun autre endroit en Égypte.



Ces obélisques ont souvent été théorisés comme faisant partie d'un système énergétique, possiblement lié aux pyramides de Gizeh. Peut-être qu'une sorte de dysfonctionnement dans ce système énergétique a causé la destruction de la ville.

Cette théorie d'un système énergétique, impliquant potentiellement une résonance à haute fréquence ou des effets piézoélectriques à travers le granite cristallin, a été proposée pour expliquer la concentration de travaux de pierre avancés dans l'Égypte ancienne. L'idée est que les pyramides, les obélisques et autres structures monolithiques n'étaient pas seulement symboliques ou décoratives, mais des composants fonctionnels d'un réseau technologique aujourd'hui perdu. Si Tanis jouait un rôle dans ce réseau, alors sa destruction pourrait avoir résulté d'une défaillance ou d'une surcharge généralisée du système. Les partisans de cette hypothèse soulignent le motif particulier des dommages observés à Tanis. Les obélisques brisés et les statues colossales présentent des signes d'une force explosive plutôt que d'une dégradation progressive. Certains théoriciens suggèrent que si l'énergie était effectivement transmise ou stockée à travers ces structures, une montée soudaine ou un déséquilibre aurait pu déclencher une destruction catastrophique.

Malgré l'immense taille des blocs de granite, beaucoup semblent avoir été façonnés et polis avec une précision et une maîtrise inégalées par les outils conventionnels de l'époque. Les traces d'outils sont notablement absentes sur certaines surfaces, et les découpes lisses et concaves ressemblent davantage à de l'usinage qu'à de la sculpture, renforçant ainsi l'hypothèse d'une technologie ancienne perdue.



Le mystère de la réalisation de telles prouesses techniques demeure entier, et la destruction de Tanis continue de dérouter les experts. La ville a-t-elle été anéantie par une catastrophe solaire ? Était-elle un centre énergétique qui s'est effondré sous la pression de sa propre puissance ? Ou s'agit-il de tout autre chose — un événement qui a effacé non seulement une cité, mais aussi une partie de l'histoire humaine de la mémoire collective ?

Indonésie Préhistorique

Au début du 20e siècle, une découverte fut faite dans les jungles denses de Java, en Indonésie, qui, bien que d'abord négligée, serait plus tard reconnue comme l'une des trouvailles archéologiques les plus importantes de la région, voire du monde.

En 1914, un fermier hollandais, poussé par les récits locaux d'un roi mythique et de son palais perdu, s'aventura dans la nature luxuriante entourant sa ferme. Son expédition le mena à une colline située à seulement quatre heures au sud de Jakarta, près du village de Karyamukti. À sa grande surprise, au cœur de la jungle, il découvrit une immense colline comportant une série de marches menant à son sommet. Au sommet, il trouva un vaste ensemble de ruines faites de lourds blocs rectangulaires, dispersés dans toutes les directions, depuis longtemps recouverts par la végétation.

Ces ruines sont aujourd'hui considérées par beaucoup comme la plus ancienne pyramide connue au monde — une structure géo-ingénierie monumentale composée de cinq terrasses en forme de marches, de murs de soutènement, d'escaliers et, comme les explorations ultérieures le révélèrent, de chambres souterraines.



3D Reconstruction from "Ancient Apocalypse"

Bien sûr, bien avant l'arrivée de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales et le début du colonialisme et de l'exploitation dans l'Ouest de Java, les habitants locaux connaissaient parfaitement le site et ses terrasses artificielles. Ils vénéraient cet endroit sous le nom de Gunung Padang, signifiant « La Montagne de l'Éveil ». Ce lieu demeure encore aujourd'hui un espace où les habitants célèbrent des cérémonies mystiques près d'une source ancienne située à la base du site.



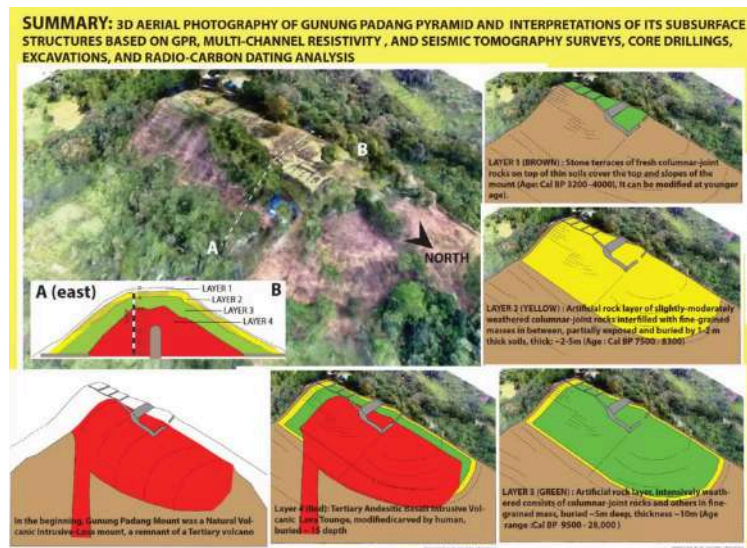
Situé à une altitude d'environ 885 mètres, le site se trouve au sommet d'une colline volcanique entourée de forêts luxuriantes. À première vue, ce lieu semble être une colline naturelle, mais à y regarder de plus près, il révèle une série sophistiquée de terrasses. Ces terrasses sont organisées selon une forme de pyramide à degrés, similaire à d'autres structures pyramidales anciennes découvertes à travers le monde, notamment en Mésopotamie et en Mésoamérique. Le design à cinq niveaux se compose de terrasses rectangulaires construites à partir de milliers de grandes colonnes et blocs de basalte. La plupart des colonnes mesurent environ un mètre et demi de long (cinq pieds) et pèsent plus de 250 kilogrammes, certaines étant bien plus imposantes, atteignant plus de 600 kilogrammes. Habituellement, les colonnes de basalte se forment naturellement par un processus appelé « jointure colonnaire », qui se produit lorsque des couches épaisses de lave basaltique refroidissent et se solidifient.

Lorsque la lave en fusion refroidit, elle se contracte, créant des fissures verticales qui forment des colonnes hexagonales ou polygonales. Des exemples célèbres incluent le Devil's Postpile en Californie ou la Chaussée des Géants en Irlande du Nord, tous deux phénomènes naturels. Cependant, à Gunung Padang, toutes les colonnes de basalte sont détachées les unes des autres. Elles ne se dressent pas verticalement et ont majoritairement été découpées en morceaux plus petits. Cela signifie que quelqu'un les a transportées jusqu'au sommet de cette colline, à environ 90 mètres au-dessus de la vallée en contrebas. Mais qui a pu accomplir un tel exploit, et dans quel but ?



Au fil des années suivantes, les chercheurs ont constaté que les blocs n'étaient pas dispersés au hasard, mais organisés en enclos rectangulaires en pierre et en amas rocheux. Ceux qui les avaient transportés jusqu'au sommet les avaient utilisés à des fins de construction. En fait, il semblait que les cinq terrasses distinctes couvraient la colline sur une superficie de 3 000 pieds carrés (environ 279 mètres carrés), toutes reliées par un escalier montant de 370 marches. En 2011, un géologue indonésien renommé, Danny Hilman Natawidjaja, a commencé à enquêter sur le site, dirigeant une équipe de géologues de l'Institut des Sciences ainsi que d'archéologues de l'Université d'Indonésie.

Au début, leurs découvertes semblaient peu remarquables. Les datations au radiocarbone initiales réalisées sur les sols situés sous les blocs de pierre en surface donnaient des dates comprises entre 1500 et 500 av. J.-C. Mais à mesure que l'équipe creusait plus profondément, ce qu'ils ont découvert les a stupéfiés. Grâce à des forages tubulaires qui ont extrait des carottes de terre et de pierre, ils ont obtenu des informations clés sur la construction du site et des données potentiellement révolutionnaires sur son âge. Les échantillons cylindriques extraits ont révélé des couches stratifiées de construction qui, selon l'analyse de l'équipe, suggèrent que Gunung Padang aurait été édifié en plusieurs phases, s'étalant sur des dizaines de milliers d'années.



La structure comporte au moins quatre couches distinctes de matériaux, chacune représentant une période temporelle différente. Les couches 1 et 2, les plus superficielles et visibles en surface, sont les plus récentes. Le Dr Natawidjaja et son équipe estiment que ces couches pourraient dater d'environ 3 500 ans, les rendant à peu près contemporaines d'autres sites mégalithiques découverts dans toute l'Asie du Sud-Est.

Ces couches se composent de colonnes de basalte disposées en terrasses, similaires à celles observées sur d'autres sites de construction anciens. Cependant, le forage de carottes a révélé que cette disposition ne représente que la phase la plus récente de la structure. La couche 3, située sous les couches superficielles, correspond à ce que le Dr Natawidjaja appelle la « seconde phase » de construction. Le forage a montré que cette couche contient des pierres de basalte similaires, mais disposées selon un motif différent. Le matériel organique trouvé dans cette couche a été daté par radiocarbone entre 7 500 et 9 500 ans avant notre ère, une période antérieure à celle de nombreuses premières civilisations connues dans le monde.

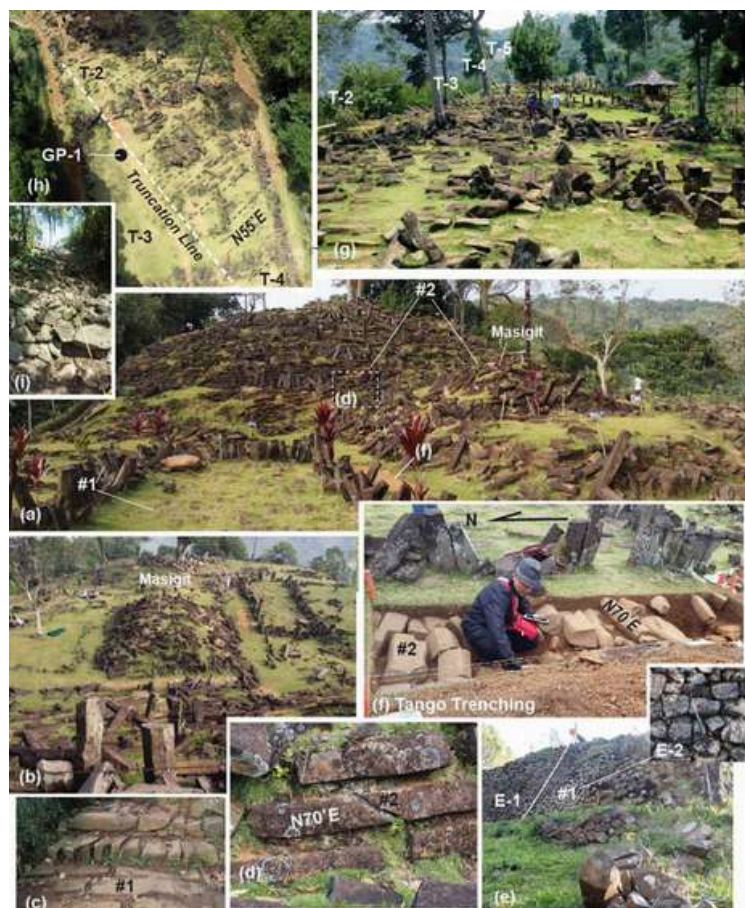


Cette découverte a conduit à la spéculation que les bâtisseurs de cette phase de Gunung Padang possédaient des connaissances avancées en construction bien plus tôt que ce que l'on croyait auparavant.

Puis, la couche 4, la plus profonde et la plus ancienne mise au jour grâce au forage, révèle les résultats les plus controversés du Dr Natawidjaja. Selon son équipe, cette couche remonterait à environ 24 000 ans, sur la base de la datation au radiocarbone de matériaux organiques et des relevés sismiques indiquant une intervention humaine à cette profondeur. Cette couche est composée de blocs de basalte encore plus grands et présente des preuves de techniques de construction qui ne sont pas encore pleinement comprises. Comment cela pourrait-il être possible ?

Même à 7 500 ans, cela situerait Gunung Padang 3 000 ans avant les anciens Sumériens et 4 500 ans avant les anciens Égyptiens.

Et à 24 000 ans, cela classerait les bâtisseurs comme une civilisation préhistorique totalement inconnue — une civilisation qui aurait prospéré dans la région avant la dernière période glaciaire, bien des milliers d'années avant que l'on ne considère généralement que la civilisation humaine ait existé.



Le Dr Hilman Natawidjaja a été présenté dans la série Netflix Ancient Apocalypse, animée par l'écrivain et chercheur britannique Graham Hancock. Ce dernier défend la théorie selon laquelle une civilisation avancée, antérieure à ce que l'on reconnaît communément comme l'aube de la civilisation humaine, aurait été détruite lors d'une catastrophe globale — possiblement un impact de comète ou une montée rapide du niveau des mers à la fin de la dernière période glaciaire.

Hancock soutient que cette civilisation perdue a laissé derrière elle des structures monumentales, telles que Gunung Padang, dont la datation moderne serait erronée. Sur place, le Dr Natawidjaja a observé les murs de soutènement de Gunung Padang, soulignant que les blocs de basalte avaient été taillés et empilés avec une précision remarquable. Fait intrigant, la construction utilisait une forme ancienne de mortier reliant ces blocs, dont l'analyse révèle une composition sophistiquée à base de matériaux organiques.



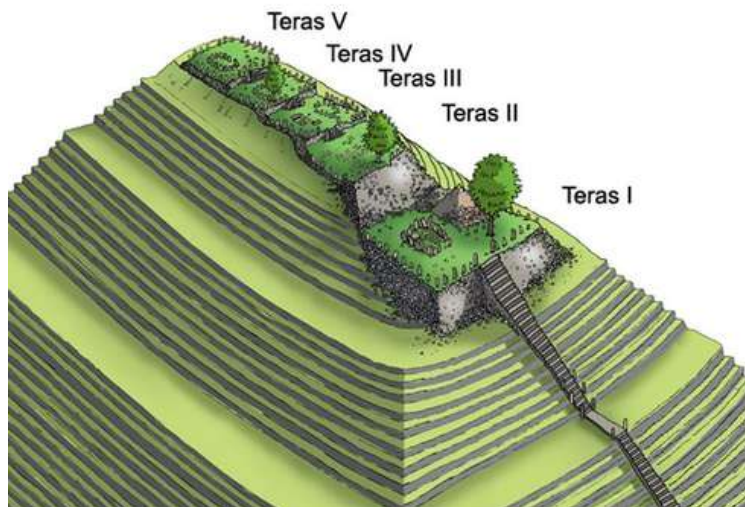
Ce composé ne se contentait pas d'améliorer la durabilité des structures, il témoigne également d'une compréhension complexe des techniques de construction chez les anciens bâtisseurs. La présence de ce mortier, résistant à l'usure environnementale et à la dégradation, souligne davantage les compétences d'ingénierie avancées déployées à Gunung Padang.

De plus, tous les murs de soutènement du site sont précisément inclinés à 30°. L'épisode d'Ancient Apocalypse a réalisé une reconstitution numérique montrant à quoi ressemblait le site, avec un escalier sur le côté nord qui s'élève sur plus de 90 mètres, jusqu'à atteindre la première des cinq terrasses, s'étendant sur une superficie d'environ 150 mètres de long sur 40 mètres de large, avec l'ensemble de la colline ceinturé par des murs de soutènement en basalte columnar.



Selon les paroles du Dr Natawidjaja :

« Les preuves géophysiques sont sans équivoque. Gunung Padang n'est pas une colline naturelle, mais une pyramide construite par l'homme, et les origines de cette construction remontent bien avant la fin de la dernière période glaciaire. Puisque les travaux sont énormes même aux niveaux les plus profonds, et témoignent du type de compétences de construction sophistiquées qui ont servi à édifier les pyramides d'Égypte ou les plus grands sites mégalithiques d'Europe, je ne peux qu'en conclure que nous avons affaire au travail d'une civilisation perdue. C'est fou, mais ce sont des données. »

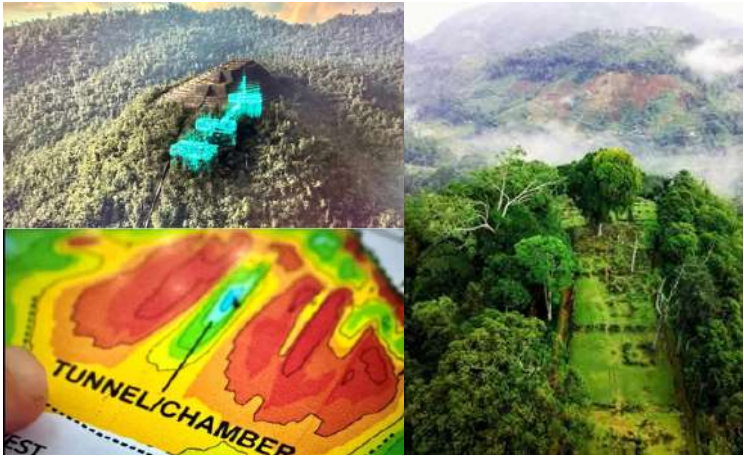


Plus de 50 000 blocs de basalte ont été utilisés pour la construction de cette immense pyramide à degrés, certains ayant été modifiés artificiellement. De nombreux blocs d'andésite ont clairement été façonnés en formes rectangulaires et carrées, certains portant des marques évoquant des découpes ou d'autres signes d'un façonnage délibéré par l'homme.

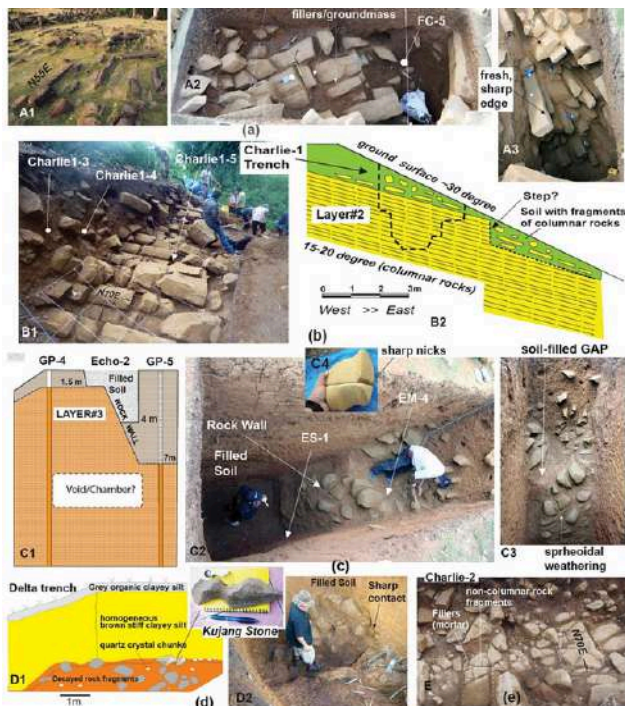


Les découvertes sont devenues encore plus surprenantes lorsque l'équipe du Dr Natawidjaja a utilisé le radar à pénétration de sol et la tomographie sismique pour cartographier en détail ce qui se trouvait enfoui sous leurs pieds.

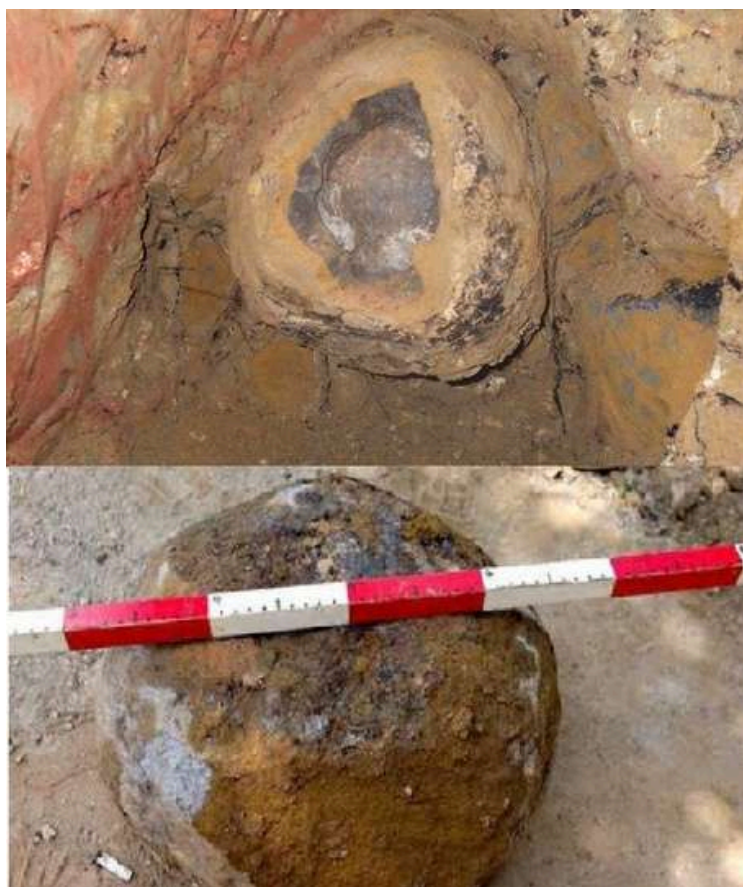
Ils ont ainsi découvert que la deuxième couche contenait une autre disposition de blocs rectangulaires, organisés en une structure matricielle, tandis que la troisième couche révélait des structures rocheuses supplémentaires, comprenant ce qui semblait être de vastes cavités et chambres souterraines.



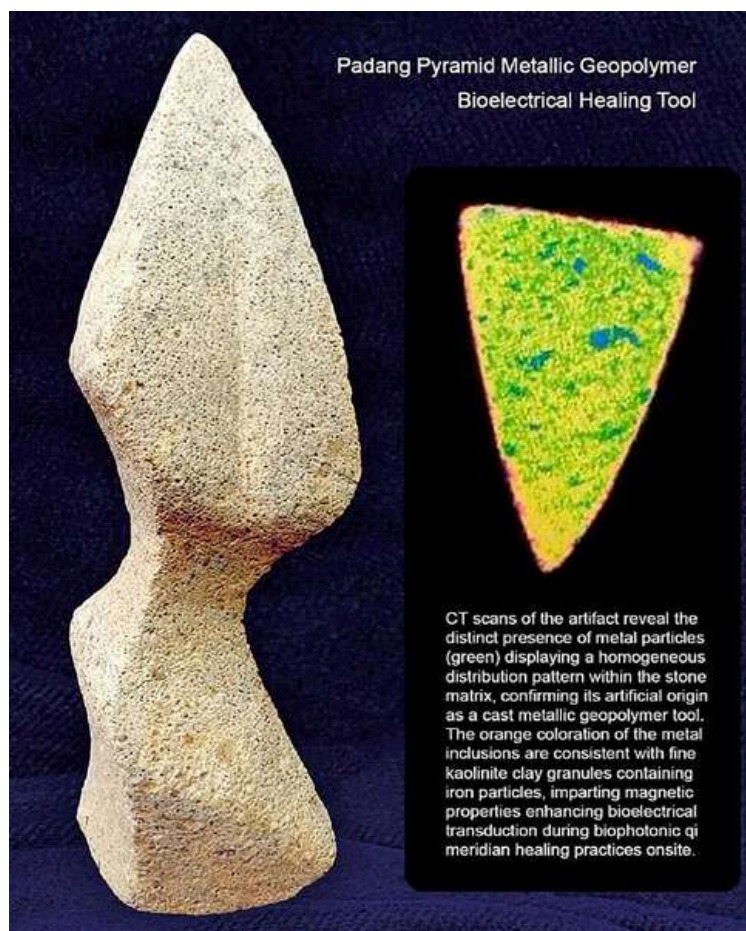
Il semblait que les blocs visibles à la surface n'étaient que le début de Gunung Padang. Toutes ces découvertes indiquent que Gunung Padang n'est pas simplement une terrasse de pierre préhistorique, mais une construction souterraine complexe comprenant des chambres et des cavités importantes. On y trouve au moins trois chambres parfaitement rectangulaires, dont une située au centre de la structure, à environ 10 mètres de profondeur, reliée par un tunnel d'accès à une chambre encore plus grande située plus bas, elle-même connectée à une troisième chambre se trouvant à environ 30 mètres sous terre. Ces trois chambres sont alignées précisément sur l'axe central du site, mais leur fonction ou ce qu'elles contiennent demeure encore un mystère. Un autre fait étrange est la découverte d'épaisses couches de sol artificiel recouvrant certaines parties du site jusqu'à 7 mètres de profondeur. Ce sol a probablement été transporté et utilisé pour recouvrir les couches plus anciennes, ce qui indique que la structure a été délibérément construite et renforcée au fil du temps.



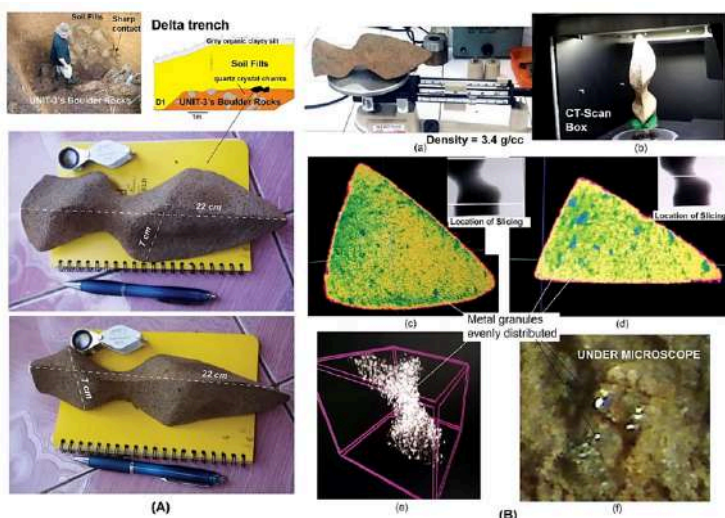
À une profondeur de 10 mètres, soit 33 pieds, un artefact très intéressant a été mis au jour. Il s'agissait d'une sphère noire, logée au centre d'une autre pierre creusée en forme triangulaire. Ce qui est étrange, c'est que la pierre noire au centre pouvait effectivement rouler, ce qui lui a valu le surnom de « Pierre roulante ».



L'une des découvertes les plus significatives à Gunung Padang fut un artefact connu sous le nom de « Pierre Kujang ». Trouvée dans les couches profondes du site, elle pourrait dater d'environ 10 000 ans. Cette pierre se distingue nettement des types de roches locales et porte des traces évidentes d'outils. Sa forme unique, sa taille et la présence de bords tranchants ne sauraient être le fruit de processus géologiques naturels.



Un examen approfondi de la pierre Kujang, incluant une tomodensitométrie (CT scan), a révélé des informations fascinantes sur sa composition. Le scan a mis en évidence des particules métalliques incorporées dans la matrice de la pierre, uniformément réparties, confirmant que cet artefact n'était pas une simple pierre naturelle, mais un outil en géopolymère coulé. Cette découverte suggère que l'objet a été fabriqué artificiellement, utilisant une technologie avancée des matériaux probablement bien au-delà des capacités connues des civilisations anciennes de l'époque.



Une analyse plus approfondie a révélé la présence de fines granules d'argile kaolinite mélangées à des particules de fer. On pense que ces composants confèrent des propriétés magnétiques à l'artefact. La présence de fer dans l'argile kaolinite est particulièrement intéressante, car elle suggère un usage potentiel dans la transduction bioélectrique, possiblement lié aux pratiques de guérison biophotonique des méridiens du qi, que l'on croit avoir été effectuées sur ce site.

De plus, l'artefact contenait également d'importantes quantités de cristaux de quartz et d'autres composés piézoélectriques, ce qui indique qu'il aurait pu fonctionner comme un dispositif de résonance. L'usage exact de cet outil demeure un mystère, mais l'intégration de matériaux piézoélectriques suggère qu'il pourrait avoir été utilisé pour interagir avec l'énergie acoustique ou vibratoire, potentiellement à des fins médicinales ou rituelles.

La théorie selon laquelle le site possédait des propriétés acoustiques est renforcée par la présence de certaines pierres à Gunung Padang, appelées « pierres musicales ». La composition de ces pierres est telle que, lorsqu'on les frappe, elles produisent des sons, suggérant qu'elles ont été placées dans un but acoustique précis.

Cette caractéristique, commune à d'autres sites mégalithiques anciens, soutient l'idée d'une conception intentionnelle. Ce phénomène pourrait indiquer que les salles et chambres souterraines possédaient de fortes propriétés magnétiques, en accord avec des théories suggérant que des technologies anciennes avancées auraient pu être utilisées dans cette région.



Nous savons que le nombre cinq revêt une importance particulière dans certaines cultures et systèmes de croyances indonésiens. Par exemple, dans l'hindouisme balinaise, le chiffre cinq est essentiel car il est lié aux Panca Dewata, qui représentent cinq grandes divinités. Dans l'islam, le nombre cinq possède également une grande importance religieuse, notamment à travers les Cinq Piliers de l'islam, qui constituent le fondement de la foi et des pratiques musulmanes. À Gunung Padang, il semble que le chiffre cinq ait aussi une signification importante. Comme nous l'avons déjà mentionné, Gunung Padang est constitué de cinq terrasses. Mais ce n'est pas tout. Chaque terrasse est reliée par cinq petites marches. De plus, le site de Gunung Padang est bordé par cinq rivières qui coulent de part et d'autre au pied du mont Padang. Il est également entouré de cinq collines, et son orientation est perpendiculaire aux cinq montagnes parallèles qui l'entourent.



Certains chercheurs émettent l'hypothèse que Gunung Padang possédait autrefois un système sophistiqué de gestion de l'eau, intégrant peut-être cinq puits. Cependant, seuls deux puits subsistent aujourd'hui sur le site, le puits supérieur étant désormais asséché. Le puits situé à la base du site, qui contient encore de l'eau courante, est connu sous le nom de puits Cikahuripan. Le nom même de Cikahuripan se traduit par « eau de vie » ou « source de vie » en sundanais, ce qui en fait un lieu sacré pour les habitants locaux.

On croit que ce puits possède des propriétés mystiques, ses eaux étant considérées comme une source d'énergie spirituelle, de purification et de bénédictions. Les habitants locaux ainsi que les visiteurs en quête de bénédictions ou de guidance spirituelle se rendent souvent au puits dans le cadre d'un pèlerinage à Gunung Padang.



Résumons donc toutes les découvertes faites jusqu'à présent. Nous savons que le site présente une construction à plusieurs couches, avec au moins trois phases distinctes, dont certaines pourraient dater de près de 20 000 ans, selon la datation au carbone des matériaux organiques dans les couches les plus profondes.

Nous savons qu'il y a d'immenses murs de soutènement composés de blocs de basalte reliés par une ancienne forme de mortier, créant une structure en forme de pyramide avec un design en terrasses et de massives colonnes de basalte, ce qui suggère des techniques d'ingénierie sophistiquées, y compris une connaissance de la construction résistante aux séismes.

Nous savons que les relevés géophysiques ont révélé des chambres et des cavités cachées sous la surface, parfaitement alignées selon l'axe central du site, ce qui indique la nature délibérée et artificielle de Gunung Padang. Et plusieurs artefacts fabriqués par l'homme ont été trouvés dans les couches profondes du site.

Pourtant, malgré toutes ces découvertes, les historiens et archéologues traditionnels rejettent en grande partie l'idée que Gunung Padang est une mégastructure préhistorique construite par une civilisation avancée.



L'archéologie traditionnelle repose sur l'idée que les civilisations complexes capables de constructions à grande échelle n'ont émergé qu'il y a environ 5 000 ans, avec le développement des villes en Mésopotamie, en Égypte et dans la vallée de l'Indus. L'idée qu'une société avancée, capable de construire quelque chose comme Gunung Padang, ait existé il y a 20 000 ans remet directement en question cette chronologie établie. Accepter une révision aussi radicale impliquerait de réécrire une grande partie de l'histoire humaine, ce que la communauté académique aborde avec une prudente réserve. Mais c'est là que les choses sont devenues très étranges. Au moment même où la renommée de Gunung Padang atteignait un niveau international, presque instantanément, l'establishment archéologique en Indonésie et dans le monde entier s'est rangé dans l'opposition. Par la suite, toute recherche ou fouille à Gunung Padang a été interrompue. Alors que le Dr Natawidjaja commençait à prendre de l'élan dans ses recherches révolutionnaires, son travail a cessé. Des responsables gouvernementaux, sous la pression d'institutions académiques traditionnelles et d'archéologues sceptiques quant à ses découvertes, ont veillé à ce que lui et son équipe quittent le site et n'y reviennent jamais.

Le Dr Natawidjaja espérait étendre les fouilles pour prouver l'existence d'autres chambres, tunnels et couches plus profondes pouvant appuyer davantage ses affirmations sur l'ancienneté du site. Les relevés géologiques plus profonds, qui laissaient entrevoir une structure hautement élaborée sous la surface, n'ont jamais été pleinement réalisés en raison de ces obstacles. Cet arrêt soudain a non seulement frustré l'équipe de recherche, mais a également privé le monde de l'opportunité d'explorer pleinement l'un des sites les plus mystérieux et potentiellement capables de bouleverser notre vision de l'histoire.



Une civilisation ancienne avancée aurait-elle réellement pu exister des milliers d'années avant les anciens Égyptiens ou les Sumériens, voire même avant la dernière ère glaciaire ? Et si c'était le cas, ne trouverions-nous pas davantage de leurs sites mégalithiques ?

Curieusement, non loin de Gunung Padang, se trouve une pyramide à degrés similaire, bien que beaucoup plus petite, connue sous le nom de Lebak Cibedug. Le site de Lebak Cibedug est situé à Banten, dans l'ouest de Java, à environ 40 kilomètres de la ville la plus proche, Rangkasbitung. Nichée dans un environnement isolé et luxuriant, la pyramide a été en grande partie oubliée et reste peu connue, même parmi les Indonésiens.



La pyramide elle-même est dissimulée parmi une végétation dense, accessible uniquement en traversant des collines escarpées et un terrain accidenté, ce qui a rendu difficiles les fouilles archéologiques approfondies.

Redécouvert pour la première fois par des communautés locales, le site est rapidement devenu connu pour ses grandes structures de pierre, ses terrasses et son design en forme de pyramide. Situé dans les contreforts du paysage volcanique de Java, comme de nombreux autres sites mégalithiques indonésiens, il se trouve dans une région riche en histoire ancienne et en mysticisme.

Bien qu'il ait été reconnu comme un site culturel et historique important, une grande partie de Lebak Cibedug reste inconnue ou inexplorée en raison de travaux archéologiques limités et d'un manque d'attention à l'échelle mondiale.

Au cœur du site se trouve une pyramide à degrés qui rappelle d'autres structures pyramidales anciennes à travers le monde, en particulier les ziggourats de Mésopotamie ou les pyramides à degrés de Mésoamérique. Lebak Cibedug se compose d'une série de terrasses en pierre, s'élevant sous une forme pyramidale.

Chaque terrasse est construite à partir de grands blocs de pierre, empilés les uns sur les autres d'une manière qui suggère une connaissance avancée de l'ingénierie et du design architectural. La structure elle-même mesure environ 25 mètres de haut et couvre une zone importante du flanc de colline boisé.



La pyramide est composée d'au moins quatre terrasses visibles, chacune avec des plateformes en pierre. De grandes dalles de pierre forment des marches entre les terrasses, permettant de passer d'un niveau à l'autre.

L'une des plus grandes questions entourant Lebak Cibedug concerne son âge. Comme Gunung Padang, le site fait l'objet de controverses quant à sa véritable ancienneté et à l'identité de ses constructeurs. Les études archéologiques traditionnelles suggèrent que le site remonte à au moins 2 000 ans, ce qui le place dans la période des premiers établissements humains et du développement des cultures mégalithiques en Indonésie.

Cependant, des chercheurs alternatifs soutiennent que le site pourrait être bien plus ancien, remontant possiblement à plusieurs milliers d'années, à une époque où une civilisation préhistorique avancée aurait pu prospérer dans la région. La datation au radiocarbone de matériaux organiques trouvés autour du site a donné des résultats variés, certaines estimations situant la construction de Lebak Cibedug à environ 5 000 ans.

Cela le placerait dans la même période que d'autres structures mégalithiques dans le monde, telles que Stonehenge en Angleterre. Cependant, comme pour de nombreux sites mégalithiques, il est difficile de dater avec précision la construction des structures en pierre, car les pierres elles-mêmes ne peuvent pas être directement datées, et beaucoup dépend du contexte environnant et des artefacts trouvés. Est-il possible que la pyramide de Lebak Cibedug ait été construite par la même civilisation préhistorique inconnue qui a érigé Gunung Padang ?

Un autre site intéressant est la pyramide de Candi Kethek, une structure mégalithique relativement obscure mais fascinante située sur les pentes du mont Lawu, dans le centre de Java. Candi Kethek, tout comme Gunung Padang et Lebak Cibedug, est également située sur un volcan, précisément sur les pentes occidentales du mont Lawu. La pyramide se trouve à une altitude d'environ 1 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, entourée de forêts denses et de terrains montagneux escarpés. Cet emplacement isolé et élevé ajoute au mystère du site et contribue à la difficulté d'accès et d'étude approfondie de la structure.



Le site a été redécouvert relativement récemment par rapport à d'autres monuments anciens de Java, et a depuis attiré l'attention de chercheurs et d'enthousiastes intéressés par le patrimoine mégalithique de l'Indonésie. « Candi Kethek » se traduit approximativement par « Temple du Singe » en javanais, un nom qui fait probablement référence au folklore local ou à des légendes liées au site. Cependant, on sait peu de choses sur sa fonction d'origine ou sur la civilisation qui l'a construit, car les fouilles et recherches officielles restent limitées.

La caractéristique la plus frappante de Candi Kethek est sa structure en forme de pyramide, ce qui est très inhabituel dans l'architecture des temples javanais. La plupart des anciens temples javanais, ou « candi », sont construits dans le style de hautes structures en pierre ornées de sculptures complexes, servant souvent de lieux de culte bouddhistes ou hindous.

Cependant, Candi Kethek diffère de manière significative tant par sa forme que par sa construction, ressemblant davantage à une pyramide à degrés qu'à un temple javanais traditionnel.



Peut-être la plus mystérieuse des pyramides indonésiennes est le Candi Sukuh. La structure principale du Candi Sukuh est située à environ 910 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit 3 000 pieds. Le temple se distingue par ses reliefs explicites liés à la fertilité, ce qui est rare dans l'art des temples javanais. Cette rareté soulève des questions quant à la période de sa construction — a-t-il vraiment été érigé à l'époque théorisée par les archéologues, ou provient-il d'une ère bien plus ancienne, qui reste encore à déchiffrer pleinement ?



Ce qu'il y a de plus étrange dans cette structure pyramidale tronquée, c'est la ressemblance frappante qu'elle présente avec les pyramides à degrés construites par les Mayas. Il suffit de comparer le temple indonésien de Candi Kethek avec le temple de Copán au Honduras, érigé par l'Empire maya. Cette similitude est-elle une simple coïncidence ?



Si l'on compare la structure à la pyramide à base carrée de Chichén Itzá au Mexique, également œuvre des Mayas, on observe une fois de plus une ressemblance remarquable. C'est comme si toutes ces structures avaient été construites par une seule et même culture.



Mais il ne s'agit pas seulement de l'architecture. Regardez cette sculpture en relief sur le temple indonésien de Candi Kethek (à gauche), et comparez-la à cette sculpture en relief de la Porte du Soleil en Bolivie (à droite).



Les similitudes sont encore plus frappantes au temple de Candi Sukuh sur l'image ci-dessous.



Ce motif est en réalité connu sous le nom d'« *Icône du Dieu-Soi* », et étrangement, on le retrouve partout dans le monde, en Europe, en Afrique, en Asie et dans les Amériques.



Image by RichardCassaro.com

L'auteur et chercheur espagnol Richard Cassaro a mis en évidence ce motif, ainsi que de nombreuses autres ressemblances entre des civilisations anciennes qui n'avaient pourtant aucun contact entre elles. Sur son site Web, RichardCassaro.com, il a présenté un article intitulé « Supprimé par les savants : deux cultures anciennes jumelles de part et d'autre du Pacifique ». Dans cet article, Cassaro avance un argument provocateur selon lequel deux civilisations anciennes, les Mayas et les Balinaï, bien que séparées par l'océan Pacifique, partagent des similitudes frappantes en matière d'architecture, d'iconographie et de traits religieux, suggérant une origine commune. Il propose que ces similitudes indiquent que les deux cultures auraient hérité d'un savoir provenant d'une civilisation aujourd'hui disparue de « l'Âge d'or », en théorisant que toutes les cultures anciennes proviendraient d'une seule civilisation antérieure hautement avancée.



Dans l'article, Richard Cassaro présente non pas une ou deux, mais douze similitudes frappantes entre les civilisations anciennes des Mayas et des Balinaïses, suggérant une connexion profonde et mystérieuse entre ces cultures géographiquement éloignées. Il détaille comment les deux ont construit des pyramides à degrés surmontées de temples, mettant en avant des structures comme le temple-mère de Besakih à Bali et le temple du Grand Prêtre chez les Mayas.



Cassaro note que les deux civilisations présentent des balustrades jumelles en forme de serpent ou de dragon descendant des escaliers monumentaux. De plus, chaque culture utilisait l'architecture sacrée en arc en encorbellement, une technique de construction impliquant des pierres superposées qui convergent vers le centre de l'arc. De manière significative, les deux cultures ornaient les entrées de leurs temples avec des statues de divinités redoutables, servant de gardiens, et présentant une ressemblance remarquable. Il observe également que les Mayas et les Balinais plaçaient des visages grotesques ou effrayants au-dessus des portes pour repousser les esprits maléfiques. Chaque civilisation mettait aussi en avant des serpents de pierre sculptés, symboles de fertilité, de renaissance et de connexion spirituelle. Fait remarquable, les deux représentaient des figures effectuant des gestes de la main spécifiques, conçus pour canaliser les énergies spirituelles, témoignant de pratiques spirituelles profondément enracinées. Cassaro souligne aussi la présence de divinités éléphantines jumelles dans l'art et l'architecture des deux cultures, malgré leur séparation géographique par l'océan Pacifique. Un autre élément architectural commun est la conception des entrées de temple en forme de bouches d'êtres monstrueux, symbolisant l'entrée dans un espace sacré.



Grâce à ses recherches révolutionnaires, Cassaro soutient que le récit historique conventionnel, qui considère l'histoire comme une progression linéaire allant des sociétés primitives à notre état technologique moderne, ne parvient pas à reconnaître la possibilité d'une civilisation de « l'Âge d'or » spirituellement avancée, qui aurait pu surpasser la nôtre tant sur le plan culturel que spirituel.

Cassaro souligne que les historiens et archéologues traditionnels ne cherchent pas délibérément à induire le public en erreur, mais qu'ils sont enfermés dans un paradigme académique qui n'admet pas de telles possibilités. Ce paradigme insiste pour interpréter l'histoire à travers une lentille évolutionniste, rejetant toute preuve suggérant que les civilisations anciennes auraient pu être plus avancées qu'on ne le pensait jusque-là.



Selon Cassaro, le système académique renforce cette vision en promouvant les chercheurs qui se conforment aux idées dominantes et en marginalisant ceux qui proposent des théories alternatives, comme l'hyperdiffusionnisme. Si vous souhaitez approfondir le travail de Richard Cassaro, vous pouvez lire ses trois livres : *Written in Stone*, *The Missing Link* et *Mayan Masonry*.

Mais l'Indonésie recèle d'autres merveilles préhistoriques. Par exemple, la vallée de Bada, située dans le parc national de Lore Lindu, au centre de Sulawesi, abrite une mystérieuse collection de centaines de jarres en pierre cylindriques et de nombreuses statues à l'apparence humanoïde dont l'origine et la fonction demeurent inexplicables.



Les mégalithes de la vallée de Bada ont été présentés à la communauté scientifique internationale au début du XXe siècle par le missionnaire et ethnographe Albert C. Kruyt, qui les a documentés. Il a observé que les communautés locales apportaient des offrandes aux statues pour assurer de bonnes récoltes ou invoquer la pluie en période de sécheresse, bien que les habitants eux-mêmes ne connaissent rien des créateurs de ces mégalithes, affirmant qu'ils avaient toujours été là, bien avant l'arrivée de leurs ancêtres dans la région.

Les estimations modernes suggèrent qu'il existe plus de 400 artefacts mégalithiques disséminés dans les vallées de Bada, Besoa et Napu, au centre de Sulawesi, avec environ 400 jarres géantes et seulement une trentaine de statues humanoïdes.

Les jarres, appelées « Kalamba », et les statues, appelées « Arca », se trouvent en groupes ainsi qu'à des emplacements isolés, ce qui indique qu'elles faisaient partie d'une pratique culturelle répandue et organisée. Aucun lien clair ne relie ces mégalithes à une civilisation historique connue dans la région. On ignore leur ancienneté exacte, mais les chercheurs estiment qu'ils ont au moins 5 000 ans.

Les statues sont souvent représentées avec des têtes extraordinairement grandes, des corps droits et sans jambes. Elles présentent des organes génitaux proéminents sculptés, et la position des mains met en valeur cette zone. Certaines statues de la vallée de Bada sont féminines et semblent aussi être représentées comme étant enceintes.

La plus grande statue est connue sous le nom de Palindo, ce qui signifie « L'Amuseur » en indonésien, et mesure plus de 4,5 mètres de haut, soit environ 15 pieds. Son poids exact est inconnu, mais il est probablement d'environ 10 tonnes.



Dans le chapitre consacré à l'île de Pâques, nous avons noté que la même posture des mains peut être observée sur de nombreuses autres statues à travers le monde, toutes présentant la même attitude et le même placement précis des mains, ce qui suggère une sorte de connexion globale entre toutes ces civilisations.

Peut-être encore plus étranges que les statues sont les gigantesques jarres cylindriques de la vallée de Bada. Ces artefacts anciens, découverts dans le parc national de Lore Lindu, une zone protégée de 2 200 kilomètres carrés, continuent de déconcerter à la fois les chercheurs et les habitants. En dépit de leur importance, une grande partie de ce que l'on sait sur ces structures mégalithiques reste inconnue.



L'âge exact des jarres en pierre est incertain, avec des estimations allant de 1 000 à 5 000 ans. Leur nature mystérieuse est renforcée par le fait que les populations locales ne revendiquent aucun lien historique avec elles. Les pierres utilisées pour fabriquer ces jarres ne sont pas originaires de la vallée de Bada, ce qui suggère qu'elles ont été transportées depuis un lieu éloigné, un exploit qui semble peu plausible compte tenu des contraintes logistiques impliquées.

Le terme « kalambas » se traduit par « baignoires pour un roi », ce qui ajoute une dimension intrigante mais déroutante à leur mystère. Il est difficile d'imaginer un roi se baignant dans une cuve située au milieu de nulle part, sans parler du fait qu'il aurait eu besoin de centaines de ces cuves disséminées dans une vallée isolée. De plus, les jarres étaient autrefois recouvertes de lourds couvercles en pierre, ce qui indique qu'elles n'étaient pas destinées à la baignade. Ces couvercles sont si massifs que les déplacer aurait été extrêmement difficile, rendant encore plus improbable l'idée qu'il s'agissait de baignoires.



Les scientifiques, quant à eux, pensent qu'elles étaient utilisées comme tombes. Cependant, cette théorie semble également peu probable, étant donné que certaines jarres, comme celles découvertes à Padang Tempura, ne sont même pas assez profondes pour qu'un corps humain puisse y entrer, ce qui complique encore davantage le mystère. Il existe aussi des jarres dont l'intérieur est séparé en deux par une crête, avec une différence de profondeur ne dépassant pas 5 centimètres.

Quelle était donc la fonction de ces étranges cylindres massifs en pierre, presque solides ? Où, quand et comment ont-ils été extraits ? Comment ont-ils été transportés depuis des carrières inconnues jusqu'aux montagnes et vallées densément boisées du centre de Sulawesi ? Qui a entrepris cette tâche monumentale, et dans quel but ?

Bon nombre des couvercles en pierre présentait des motifs zoomorphes avec des sculptures d'animaux qui, étrangement, ne correspondent à aucune des espèces locales présentes dans les jungles tropicales de Sulawesi. Bien que plus rares, certaines jarres portent des gravures de figures ou de visages humanoïdes. Ce qui était le plus remarquable, ce sont les jarres ornées de lignes horizontales parfaitement droites. Mais quel type de procédé de fabrication pourrait laisser de telles marques ?



Certains pensent que les jarres ont été fabriquées à l'aide d'une technologie de ramollissement de la pierre, permettant à leurs constructeurs de modeler la roche comme de l'argile. Regardez cette vidéo montrant le processus de fabrication de grandes jarres en argile : pour tracer ces lignes, les artisans utilisent une machine qui fait tourner la jarre, puis ils façonnent l'argile encore molle. En observant les lignes horizontales sur les jarres de la vallée de Bada, on dirait exactement que c'est ainsi qu'elles ont été fabriquées.

Mais comment est-ce possible ? Comment ont-ils pu transformer du granite dur en un matériau aussi malléable que de l'argile ? Et surtout, quelle technologie possédaient-ils pour faire tourner ces gigantesques jarres de pierre que des peuples dits primitifs n'auraient même pas pu soulever ?

Certaines théories suggèrent que ces cylindres auraient pu être utilisés dans un processus de séparation de minéraux. Cette hypothèse est appuyée par la forte concentration d'or en grains trouvée dans les zones environnantes. Regardez les traces de brûlure sur cette jarre géante dans l'image ci-dessous.



On dirait qu'un métal fondu, peut-être même de l'or, s'est écoulé de cette jarre. Tout ce que nous avons observé jusqu'à présent serait-il donc l'œuvre d'une civilisation préhistorique avancée, possédant une forme de technologie sophistiquée, des milliers d'années avant ce que la science officielle est prête à reconnaître ?

Mais si cela est vrai, ne devrait-on pas trouver des jarres similaires dans d'autres régions du monde ?

Curieusement, au Laos, à environ 3 000 kilomètres de la vallée de Bada, on trouve des jarres en pierre remarquablement similaires. Si l'on compare les motifs zoomorphes sur les couvercles des jarres indonésiennes avec ceux trouvés au Laos, on peut clairement constater une corrélation. Cela signifie-t-il qu'elles ont été construites par la même civilisation disparue ?



La plaine des Jarres au Laos est l'un des sites archéologiques les plus fascinants d'Asie du Sud-Est, avec environ 3 000 grandes jarres en pierre disséminées dans le paysage. Les jarres varient en taille, certaines atteignant jusqu'à 3 mètres de hauteur, soit 10 pieds, et pesant plusieurs tonnes. Elles sont réparties sur plus de 90 sites différents et sont sculptées dans du grès, du granite et du calcaire.

La plupart des jarres sont cylindriques, avec un fond plat ou légèrement convexe, et possèdent souvent un rebord sur le dessus. Certaines présentent des gravures décoratives, bien que beaucoup soient simples. Des couvercles ont été découverts sur certains sites, ce qui suggère que, tout comme les jarres d'Indonésie, celles du Laos étaient également couvertes à l'origine.



Malheureusement, la plupart des jarres sont brisées, car cette région a été lourdement bombardée par les forces américaines durant un conflit peu connu appelé la Guerre secrète. Pendant la guerre civile laotienne entre 1964 et 1969, la plaine des Jarres a été prise pour cible par l'US Air Force, qui combattait les groupes communistes nord-vietnamiens et laotiens. Ces bombardements intenses ont détruit de nombreuses jarres en pierre dans la région. Plus de 262 millions de bombes à fragmentation y ont été larguées, avec environ 80 millions qui n'ont pas explosé, demeurant disséminées sur le terrain et représentant une menace mortelle pour toute personne s'aventurant hors des sentiers balisés.

Les efforts de déminage sont lents mais se poursuivent. Sept sites de jarres ont été sécurisés jusqu'à présent, mais on estime que moins de 10 % des jarres ont été officiellement étudiées. Malgré les efforts continus pour débarrasser la plaine des Jarres des munitions non explosées, des dizaines de Laotiens meurent tragiquement chaque année à cause de détonations accidentelles.

Les archéologues estimaient initialement que les jarres dataient d'environ 2 000 ans, ce qui en ferait des produits de l'âge du fer. Cependant, une étude récente publiée en 2021 a révélé qu'elles pourraient en réalité être bien plus anciennes, ayant au moins 3 000 ans. On ignore qui a construit ces jarres et à quelle civilisation elles appartiennent. Le peuple laotien possède une ancienne légende transmise de génération en génération. Il croit que le Laos fut autrefois habité par une race de géants dirigée par leur roi, Khun Cheung.

Ces géants auraient mené une guerre longue et acharnée contre un ennemi maléfique, qu'ils finirent par vaincre. Pour célébrer cette victoire, il fallait de grandes quantités de vin de riz, connu sous le nom de Lao Lao. Pour le brasser et le stocker, le roi Khun Cheung ordonna la création d'immenses jarres en pierre. Celles-ci servaient non seulement à entreposer le vin, mais également de gigantesques récipients pour que les géants puissent boire. Les géants fêtèrent leur triomphe durement acquis en buvant dans ces jarres colossales, faisant de la plaine des Jarres un lieu de grande célébration et de victoire. Les jarres auraient été extraites à environ 10 kilomètres de là, soit environ 6,5 miles. On ignore comment une civilisation ancienne et primitive aurait pu transporter ces énormes jarres de pierre à travers une jungle accidentée en montée.



Récemment, il s'est avéré que la plaine des Jarres n'était pas le seul site au Laos à abriter de tels artefacts, car des chercheurs ont découvert 15 sites supplémentaires contenant plus d'une centaine d'énormes jarres en pierre, enfouies au cœur des forêts reculées et montagneuses du pays. Ces lieux sont dangereux, car ils abritent une importante population de tigres, ce qui fait que les humains s'y aventurent rarement.



Les jarres nouvellement découvertes étaient similaires à celles de la plaine des Jarres, mais certaines différaient par le type de pierre utilisé, leurs formes et la manière dont les bords étaient façonnés. Ce qui a surpris les chercheurs, c'est qu'aucun signe de peuplement humain ancien n'a été trouvé à proximité. Cette découverte indique que la civilisation qui a construit ces jarres était répartie sur une zone beaucoup plus vaste qu'on ne le pensait auparavant.

Le mystère s'est approfondi lorsqu'en 2020, une étude menée dans la dense forêt d'Assam, en Inde, par la même équipe ayant effectué les récentes découvertes au Laos, a révélé la présence de plusieurs grandes jarres en pierre similaires à celles d'Indonésie et du Laos.

Ce site se trouve à environ 800 kilomètres de la plaine des Jarres au Laos et à plus de 4 000 kilomètres de la vallée de Bada en Indonésie. Au total, les chercheurs de la région ont découvert environ 800 jarres réparties sur une zone de 300 kilomètres carrés. Elles varient en forme et en taille. Certaines sont hautes et cylindriques, tandis que d'autres sont partiellement ou entièrement enfouies dans le sol.



Pour reprendre les mots de l'archéologue Nicholas Skopal, qui a participé aux recherches :

« Nous ne savons toujours pas qui a fabriqué ces jarres géantes ni où ces gens vivaient. Tout cela reste un mystère. Nous n'avons fait qu'effleurer la surface ici. Il y a énormément de jungle et de forêt, nous n'avons littéralement examiné qu'une toute petite zone. Il doit y en avoir d'autres, car chaque fois que nous nous aventurons plus loin, nous découvrons de nouveaux sites. »

Les jarres semblent avoir été sculptées à partir de blocs de grès, peut-être extraits d'une carrière à Assam ou d'un lit de rivière à proximité. Cette découverte est très récente, et les estimations concernant l'âge des jarres restent incertaines. Néanmoins, les chercheurs reconnaissent le lien entre les jarres mégalithiques d'Indonésie, du Laos et de l'Inde, affirmant qu'il s'agit d'un phénomène archéologique unique suggérant une relation culturelle entre elles.

La majorité des jarres ont été retrouvées en mauvais état, en raison de la croissance de la végétation, d'incendies et de travaux locaux d'aménagement de routes. Les récipients varient en forme, en taille, en décoration et en état de conservation. Alors que certaines jarres sont hautes et cylindriques, d'autres sont partiellement ou totalement enfouies dans le sol. Comme les jarres de pierre au Laos et en Indonésie, les artefacts d'Assam étaient situés le long de collines et de crêtes.

En conclusion, la finalité exacte des nombreuses jarres de pierre à travers l'Asie demeure un mystère. Des recherches sont en cours pour en apprendre davantage sur leurs origines, leur fonction et leurs créateurs. Qu'elles aient appartenu à une civilisation ancienne avancée disparue ou à une culture de l'âge de pierre encore inconnue, elles restent l'un des artefacts les plus mystérieux et fascinants découverts de nos jours.

Mais tout cela pourrait-il être vrai ? Une civilisation ancienne et avancée aurait-elle réellement existé des milliers d'années avant les anciens Égyptiens ou les Sumériens, voire même avant la dernière ère glaciaire ? Et si oui, qui étaient-ils et qu'est-il advenu d'eux ? Cette civilisation préhistorique est-elle le lien entre les Mayas et les anciens Indonésiens ? Et Gunung Padang ainsi que toutes les autres structures mégalithiques en Indonésie ont-elles été construites par ce peuple ?

Zawyet El Aryan

Le plateau de Gizeh est probablement le site ancien le plus connu de la planète. De la Grande Pyramide au Sphinx, en passant par le reste du complexe, la plupart des gens peuvent sans doute le visualiser les yeux fermés. Pourtant, ces monuments ne sont pas seulement parmi les plus célèbres au monde, ils comptent aussi parmi les plus mystérieux. Malgré des siècles d'études approfondies, nous ne savons toujours pas avec certitude qui les a construits, ni pourquoi. À environ huit kilomètres au sud-ouest du plateau de Gizeh, dans l'ancienne nécropole de Zawyet El Aryan, se trouve un site qui pourrait bien constituer la pièce manquante du puzzle — un lieu qui pourrait détenir la clé de la compréhension des plus grands mystères de l'Égypte...



Tout commença en mai 1900, lorsqu'un architecte et égyptologue italien nommé Alessandro Barsanti mena des recherches sur un site connu sous le nom de pyramide à degrés de Zawyet El Aryan. Barsanti avait travaillé pendant des décennies pour le Service des Antiquités de l'Égypte, devenant célèbre pour sa découverte de la tombe d'Akhenaton en 1891. Fort de son immense expérience, il comprit rapidement que la pyramide à degrés ne valait pas vraiment son temps. En 1900, elle n'était guère plus qu'un tas de gravats, et pas particulièrement impressionnant. De plus, ses chambres souterraines étaient inachevées et dépourvues de tout artefact.

Barsanti, comme d'autres avant lui, en vint à croire que le site n'avait jamais réellement été une pyramide achevée, mais plutôt un projet commencé puis abandonné après la mort du roi qui l'avait commandé. Découragé, Barsanti rassembla son équipe, déterminé à retourner à Gizeh et à chercher un nouveau projet à poursuivre. C'est au cours de ce voyage de retour que Barsanti tomba accidentellement sur quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui allait changer sa vie à jamais. Au lieu de prendre la route habituelle longeant le bord du désert pour retourner à Gizeh, Barsanti décida d'emprunter un sentier moins utilisé, longeant un plateau supérieur qui offrait un point de vue saisissant sur le terrain environnant. Alors qu'il observait le paysage depuis ce plateau, il remarqua quelque chose qui attira son attention. À environ deux kilomètres et demi au nord de la pyramide à degrés, le sol semblait jonché de grands fragments de granit, ainsi que de la fine poudre de granit qui reste après le polissage des pierres lors de la construction. Immédiatement, Barsanti comprit la portée de cette découverte. Comme il l'écrivit dans ses notes :

« Je pensai aussitôt qu'ils indiquaient l'emplacement d'un chantier où l'on avait travaillé des blocs et des objets mobiles destinés à quelque grand tombeau, et que ce tombeau devait être caché dans les environs. »

Cela pouvait-il vraiment être possible, se demanda Barsanti ? Des égyptologues avaient mené des études à Zawyet El Aryan depuis les années 1830, et jamais ils n'avaient signalé autre chose que l'insignifiante pyramide à degrés. Il devait en avoir le cœur net.

Selon ses propres mots :

« Je grimpai sur une colline voisine pour avoir une vue d'ensemble du site, et soudain, je reconnus, au sud de la colline, les vestiges d'un immense bâtiment rectangulaire dont les murs affleuraient à peine la surface du sol. De grands blocs de calcaire restaient encore en place, mais la plupart des autres gisaient çà et là, épars parmi des amas de calcaire. Je me mis alors à étudier soigneusement la configuration du terrain, et je perçus bientôt, au centre du plateau, une légère dépression formant un bassin, et une sorte de tranchée courant du nord au sud. Je finis par me convaincre que j'étais en présence d'un monument inconnu, assez vaste pour faire hésiter les excavateurs ordinaires. »

Tellement intrigué par le potentiel de ce monument inconnu, Barsanti se précipita à Gizeh pour rassembler une équipe de cinquante hommes, et retourna dès le lendemain sur le site mystérieux afin de mener une exploration préliminaire. Il ne fallut que deux jours à Barsanti pour se rendre compte que son intuition était juste : il y avait bien une sorte d'« immense bâtiment rectangulaire » enfoui sous terre. En commençant les fouilles, Barsanti et son équipe découvrirent rapidement que le supposé bâtiment rectangulaire était en réalité une énorme fosse construite en calcaire et descendant profondément dans la terre. De plus, ils commencèrent à comprendre que la fosse n'avait pas seulement été recouverte par le sable du désert, la dissimulant aux chercheurs durant les décennies précédant l'arrivée de Barsanti, mais qu'elle avait aussi été intentionnellement remplie d'un « amas enchevêtré » de blocs de calcaire pesant chacun entre trois et quatre tonnes, jetés là de manière désordonnée à un moment donné.



Tellement intrigué par le potentiel de ce monument inconnu, Barsanti se précipita à Gizeh pour rassembler une équipe de cinquante hommes, et retourna dès le lendemain sur le site mystérieux afin de mener une exploration préliminaire. Il ne fallut que deux jours à Barsanti pour se rendre compte que son intuition était correcte : il y avait bel et bien une sorte d'« immense bâtiment rectangulaire » enfoui sous terre.

Alors qu'ils commençaient les fouilles, Barsanti et son équipe découvrirent rapidement que le supposé bâtiment rectangulaire était en réalité une immense fosse construite en calcaire et descendant profondément dans la terre. De plus, ils commencèrent à réaliser que la fosse n'avait pas seulement été recouverte par le sable du désert, la dissimulant aux chercheurs durant les décennies précédant l'arrivée de Barsanti, mais qu'elle avait aussi été intentionnellement remplie d'un « amas enchevêtré » de blocs de calcaire pesant chacun entre trois et quatre tonnes, jetés là de manière désordonnée à un moment donné.



Peu à peu, Barsanti et son équipe entreprirent le processus de retrait de ces blocs, creusant de plus en plus profondément dans la fosse. Le travail était lent et pénible, jusqu'au 8 décembre, où ils mirent au jour quelque chose qui allait non seulement raviver leur motivation, mais aussi transformer instantanément leur perception entière du site.

À une profondeur de 21 mètres, ils découvrirent un grand bloc de granite rose faisant partie d'un mur. Ce bloc différait des blocs de calcaire découverts jusqu'alors — le granite rose est beaucoup plus précieux et bien plus difficile à travailler ; il n'était pas utilisé par les anciens Égyptiens pour n'importe quelle construction, ce qui fit penser à Barsanti que le site devait être quelque chose de spécial.

En continuant les fouilles, l'équipe trouva d'autres blocs de granite rose reliés au premier, jusqu'à ce qu'en février 1905, ils mettent au jour un énorme bloc de granite rose de 30 tonnes semblant marquer le fond de la fosse, formant la fondation d'une sorte de dallage.



Impression by Keith Hamilton

Les décennies d'expérience de Barsanti lui soufflèrent que ce bloc était la découverte qu'il attendait, un indice, croyait-il, de l'entrée d'un monde souterrain, certainement rempli de tombes et de trésors innombrables.

Ce qui rendait cette possibilité particulièrement excitante pour Barsanti, c'était que, jusqu'à présent, il n'avait pas réussi à déterminer qui avait construit cette fosse mystérieuse. Lors des fouilles, lui et son équipe avaient découvert de nombreuses inscriptions gravées sur les pierres du site. Étrangement, Barsanti et d'autres égyptologues à Gizeh et au Caire, à qui il avait envoyé des croquis, n'avaient pas réussi à déchiffrer la signification de ces inscriptions, les spécialistes étant en désaccord sur leur interprétation et leur attribution possible. À chaque nouvelle inscription mise au jour, la controverse grandissait. Si, comme le croyait Barsanti, il existait des chambres souterraines sous le granite rose, révéleraient-elles les créateurs de ces inscriptions ? Et quels autres secrets pourraient-elles renfermer ?



Barsanti voulait le découvrir. Il commença donc à tenter de creuser sous le sol de la fosse, utilisant des crics et d'autres machines pour déplacer le bloc de granite de 30 tonnes et regarder en dessous. Mais ce qu'il trouva fut un autre énorme bloc de granite, puis un autre encore, empilés les uns sur les autres, chaque bloc s'emboîtant par une rainure avec celui situé au-dessus.

Mais pourquoi, se demanda Barsanti ? Pourquoi prendre la peine d'empiler ainsi ce précieux granite rose sous terre ?

Avant qu'il ne puisse répondre à cette question, Barsanti et son équipe firent une autre découverte, qui allait s'avérer la plus remarquable et énigmatique de tout le site.

Comme l'écrivit Barsanti :

« Pendant que cette recherche se poursuivait du côté nord, presque au centre du côté ouest, le 12 mars, je découvris un objet d'une forme entièrement nouvelle. Il s'agit d'une grande cuve ovale, taillée dans du granite rose, polie comme un miroir, d'une profondeur de 1 mètre 5 centimètres. Elle est creusée dans l'un des blocs du dallage qui occupe le fond de la fosse. »



Cette cuve était non seulement remarquable en elle-même, avec ses parois polies comme un miroir et sa forme ovale étrange, mais, comme le remarqua Barsanti, il semblait que quelqu'un dans le passé avait fait de grands efforts pour la protéger.

Selon ses propres mots :

« Ils avaient étendu sur le couvercle une couche de chaux, puis sur la chaux un épais lit d'argile bien étalée, ce qui empêchait tout contact avec les blocs de calcaire empilés par-dessus. Ceux-ci avaient, de plus, été placés régulièrement côte à côte sur l'argile, de façon à enfermer la précieuse cuve dans une sorte de protection isolante. »

Pourquoi cela avait-il été fait, se demanda Barsanti ? Quelle importance pouvait bien avoir cette cuve pour nécessiter une telle protection ? Il croyait que la réponse devait se trouver à l'intérieur de la cuve. Non seulement l'ensemble avait été soigneusement protégé, mais il était également fermé par un couvercle parfaitement ajusté, fait de granite poli semblable, et scellé à la cuve avec du plâtre.



Peu à peu, Barsanti et son équipe retirèrent le couvercle, mais lorsqu'ils le levèrent, ils furent déçus — la cuve était vide ; elle ne contenait aucun artefact, aucun grand trésor soigneusement protégé.

En réalité, elle n'était pas complètement vide. Comme l'a noté Barsanti :

« Je remarquai seulement que les parois latérales étaient bordées d'une bande noire d'environ 10 centimètres de hauteur. C'est probablement le très léger dépôt d'un liquide enfermé dans la cuve en guise d'offrande ou de libation, et qui se serait évaporé au fil des années. »

Pour Barsanti, ce dépôt noir étrange révélait la nature particulière de cette cuve.

« Il a été supposé que ce réservoir était un sarcophage inutilisé, mais je ne le crois pas. Le soin avec lequel il a été protégé prouve qu'il contenait quelque chose, et le dépôt noirâtre indique la nature de ce contenu. On n'aurait pas pris la précaution de le dissimuler sous une masse énorme de blocs s'il avait été vide à ce moment-là. »



Il était clair que le mystère de la fosse de Zawyet El Aryan s'épaississait, et Barsanti croyait devoir le résoudre. Les fouilles continuèrent jusqu'à ce que Barsanti et son équipe découvrent un énorme bloc de granite rose s'étendant d'un mur à l'autre, en plein centre de la fosse, qui, selon lui, avait été « placé là comme une sorte de bouchon » dans le sol. Ce que cela signifiait, Barsanti en était certain. Selon ses propres mots, ce bloc énorme, semblable à un bouchon, « marquait sûrement l'entrée des appartements intérieurs » cachés sous terre.

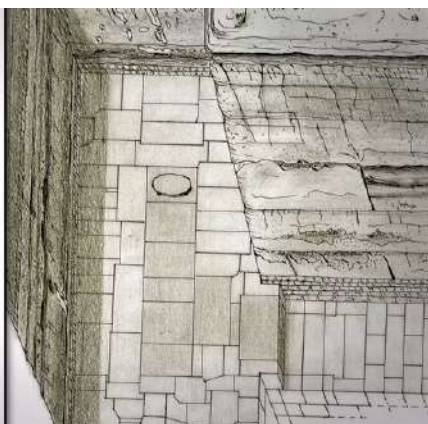
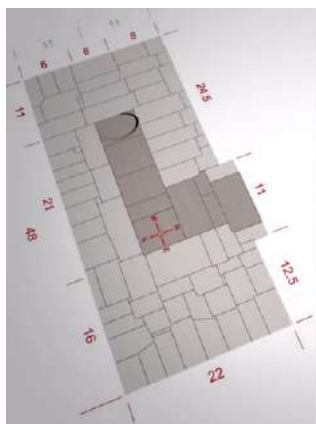


Alors que Barsanti poursuivait ses travaux et sa quête des « appartements intérieurs », la nouvelle de ses exploits se répandit à travers l'Égypte et le monde de l'égyptologie. Beaucoup étaient sceptiques quant à sa capacité à trouver ce qu'il cherchait, préférant croire que Barsanti se trompait, qu'il perdait son talent, et qu'en réalité, la fosse de Zawyet El Aryan n'était guère plus que les fondations d'une pyramide jamais construite.

Mais soudain, sans avertissement, deux événements vinrent appuyer la conviction de Barsanti. Tout d'abord, à l'extrémité nord de la fosse, Barsanti et son équipe commencèrent à découvrir un escalier soigneusement fini, montant abruptement hors de la fosse. Ce n'étaient pas des marches destinées aux ouvriers ; elles étaient trop raides et trop bien travaillées, semblant presque cérémonielles, du type d'escaliers pouvant mener aux appartements ou chambres intérieurs.

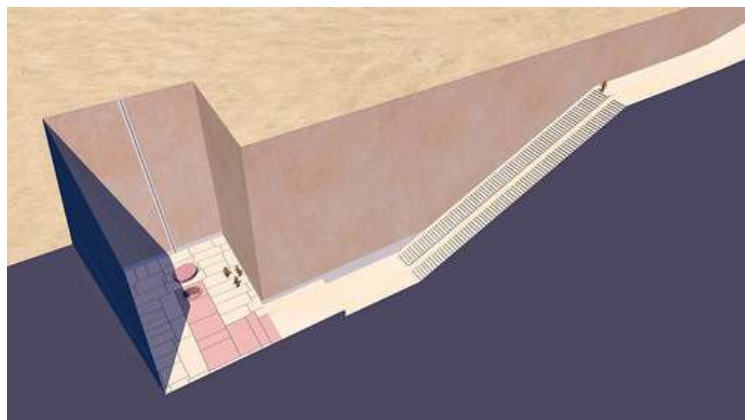


Ensuite, quelque chose d'encore plus incroyable se produisit. Le 31 mars 1905, une terrible tempête s'abattit sur le désert avec des pluies torrentielles, remplissant la fosse de plus de 3 mètres d'eau. Incroyablement, quelques heures après la tempête, le niveau de l'eau dans la fosse chuta brusquement d'un mètre.



Sans aucun doute, affirma Barsanti, cela devait être dû au fait que l'eau s'infiltrait dans une sorte de chambre souterraine, dans les appartements cachés qu'il croyait prêts à être découverts sous la fosse. C'était pour lui la preuve qu'il attendait pour valider sa conviction, et il jura de redoubler d'efforts, se poussant jusqu'à la folie par le désir de découvrir ce qui se cachait dessous.

Immédiatement, lui et son équipe commencèrent à déchirer le sol de granite rose de la fosse, tentant de creuser grossièrement à travers la pierre pour atteindre le sol en dessous. Mais cela s'avéra extrêmement difficile. Les blocs étaient énormes et lourds, et pire encore, scellés ensemble par un mortier solide. De plus, ils étaient emboîtés comme un puzzle, et déplacer un bloc signifiait perturber l'ensemble.

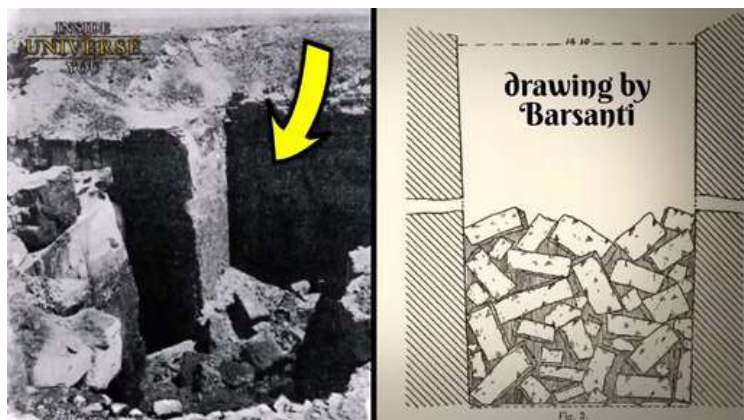


3D Reconstruction by Dennis Holloway, Architect

À la fin de l'année 1906, toujours sans avoir découvert ce qui se trouvait sous la fosse de Zawyet El Aryan, Barsanti manqua d'argent, ce qui l'obligea à interrompre les travaux et à renvoyer son équipe chez elle. Mais il ne voulait pas abandonner. Pendant des années, il chercha des financements supplémentaires, affirmant à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il était au bord d'une découverte incroyable.

Enfin, en 1911, il obtint les fonds nécessaires et, presque cinq ans jour pour jour après son départ, il retourna sur le site pour reprendre les fouilles. Cette fois, Barsanti ne fit pas dans la demi-mesure, ordonnant à son équipe d'enlever brutalement les blocs de calcaire qui formaient l'extrémité est de la fosse, creusant un tunnel pour faciliter le retrait du sol en granite rose.

Entre le poids des blocs, le mortier semblable à du ciment et le système d'emboîtement, le travail fut le plus difficile jamais entrepris par son équipe. Mais pour Barsanti, cela ne faisait que renforcer son hypothèse. Certainement, celui qui avait construit le site avait pris tant de précautions pour rendre les blocs du sol immobiles parce qu'ils devaient dissimuler une cachette ; sûrement, les bâtisseurs avaient pris un soin extrême pour protéger quelque chose.



Malheureusement, le travail était si difficile que Barsanti manqua à nouveau d'argent avant de pouvoir résoudre le mystère. Pour la seconde fois, il dut parcourir le monde à la recherche d'un nouveau mécène. Mais avant qu'il n'en trouve un, la Première Guerre mondiale éclata, arrêtant toute exploration supplémentaire des sites égyptiens. Puis, en 1917, Barsanti mourut de manière inattendue à l'âge de 59 ans.

Plutôt que de poursuivre les travaux de Barsanti, les égyptologues oublièrent simplement le site, laissant le mystère de ce qui se trouvait en dessous non résolu. Au fil des décennies, la fosse se remplit lentement de sable, négligée, jusqu'aux années 1950, lorsque le site fut choisi comme décor pour le film de 1954 *Le Pays des pharaons*. Pour le préparer au tournage, le sable fut dégagé de la fosse, qui fut restaurée pour ressembler à ce qu'elle aurait été lors de sa construction. Cela permit de réaliser pour la première fois de magnifiques photographies et vidéos du site.



Intrigués par les prises de vue étonnantes présentées dans le film, deux chercheurs italiens, Vito Maragioglio et Celeste Rinaldi, décidèrent de se rendre sur le site pour mener une enquête plus approfondie. Munis des notes originales de Barsanti, ils avaient pour objectif de poursuivre enfin ses travaux. Pourtant, lorsqu'ils arrivèrent au début des années 1960, ils constatèrent que la fosse avait de nouveau commencé à se remplir de sable, qu'il fallait retirer avant toute étude sérieuse. Par conséquent, ce qu'ils purent accomplir lors de leur bref passage sur le site resta limité. Comme ils l'écrivirent dans un rapport sur leur travail :

« Notre propre relevé et les sondages effectués ne purent être que superficiels et ne nous permirent de déterminer que quelques détails de la superstructure rudimentaire. »

La raison pour laquelle ils ne purent aller plus loin fut qu'en 1964, l'accès au site fut soudainement restreint par le gouvernement égyptien, qui choisit de manière inattendue Zawyet El Aryan comme emplacement pour une nouvelle base militaire.

Maragioglio et Rinaldi furent rapidement expulsés, et jamais plus des chercheurs ne purent observer la mystérieuse fosse, ses secrets perdus sous des bungalows militaires. La question est : pourquoi l'armée égyptienne aurait-elle choisi Zawyet El Aryan pour une base, et restreint l'accès à un site si mystérieux, précisément au moment où l'intérêt pour son mystère renaissait ?

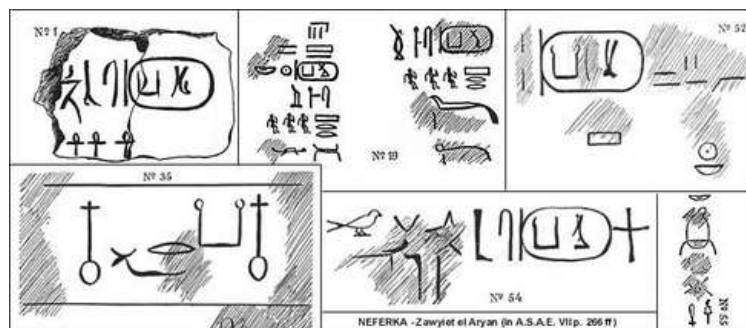
Aujourd'hui, bien sûr, de nombreux égyptologues officiels affirment qu'il n'y a aucun mystère à résoudre, que le site de Zawyet El Aryan n'est rien d'autre qu'une pyramide inachevée, et que sa fosse immense n'est que le vestige d'une fondation entamée pour cette pyramide. Ils ne se préoccupent pas du fait que l'accès soit restreint, car ils estiment qu'il n'y a plus rien à étudier.



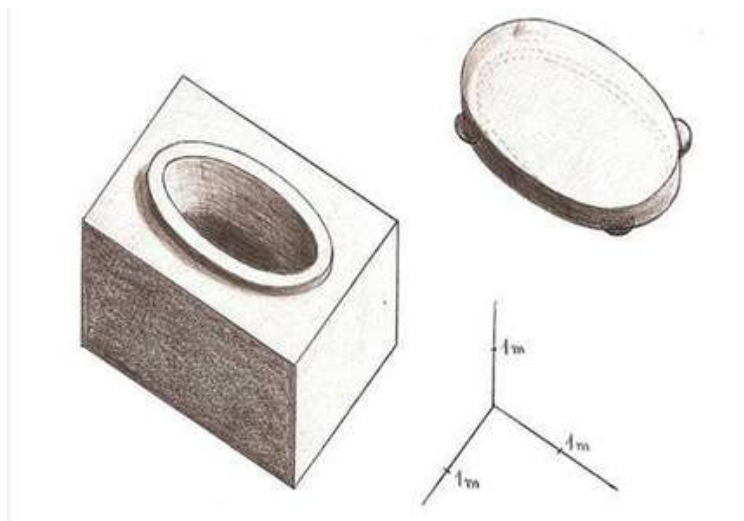
Pourtant, comme beaucoup d'affirmations des égyptologues officiels, l'idée que le site de Zawyet El Aryan n'est qu'une pyramide inachevée repose sur peu de preuves et présente de nombreuses lacunes évidentes.

Pour commencer, la seule personne à avoir officiellement examiné le site en personne — Alessandro Barsanti, qui, rappelons-le, était un égyptologue respecté avec des décennies d'expérience — a explicitement déclaré qu'il ne croyait pas qu'il s'agissait d'une pyramide inachevée. On peut donc se demander d'où vient cette idée si ce n'est pas de la personne qui a réellement examiné le site.

Mais il y a plus que cela. Si la fosse n'était que la fondation d'une pyramide, pourquoi son sol est-il constitué d'énormes blocs de granite imbriqués les uns dans les autres, maintenus par un mortier solide, comme un puzzle conçu pour empêcher leur déplacement ? Pourquoi s'embêter à construire un plancher aussi étonnant et complexe si la fosse devait simplement être remplie de calcaire dans le cadre de la fondation d'une pyramide ? De plus, pourquoi utiliser du granite rose en premier lieu ? Comme déjà mentionné, le granite rose était à la fois extrêmement précieux et notoirement difficile à travailler. Par ailleurs, pour atteindre Zawyet El Aryan, le granite rose aurait dû être amené d'une carrière à Assouan, à environ 930 kilomètres de là, transporté sur le Nil sur d'énormes barges, puis traîné sur plusieurs kilomètres à travers le sable jusqu'au site. Cela semble être un gaspillage incroyable de temps, d'efforts et d'argent pour quelque chose qui allait être enterré. Si la fosse était une fondation de pyramide, pourquoi ne pas simplement utiliser du calcaire ? Il y a aussi la question des inscriptions trouvées sur le site. S'il n'y avait vraiment rien d'autre à étudier, pourquoi les égyptologues sont-ils encore incapables à ce jour de s'entendre sur la signification et l'origine de ces inscriptions ?



Et qu'en est-il de la cuve ovale, la chose la plus mystérieuse que Barsanti ait découverte lors de ses travaux sur le site ? Si la fosse était une fondation de pyramide, à quoi pouvait bien servir cette cuve finement façonnée ? Pourquoi était-elle si délicatement sculptée en forme ovale — beaucoup plus difficile à construire qu'un rectangle — polie comme un miroir, avec un couvercle parfaitement ajusté, si elle était destinée à être recouverte ? Et pourquoi prendre autant de soin pour la protéger avec de la chaux et de l'argile, et l'incorporer dans des blocs imbriqués du sol afin d'empêcher son retrait ?



De plus, quel était ce résidu noir que Barsanti avait découvert à l'intérieur ? Que contenait autrefois cette mystérieuse cuve ? Pris dans leur ensemble, il est clair que l'affirmation selon laquelle la fosse de Zawyet El Aryan n'est qu'une pyramide inachevée est, au mieux, douteuse, et, au pire, totalement erronée. Dans tous les cas, ce qui est évident, c'est qu'un grand mystère demeure. Alors, qu'était donc cette fosse de Zawyet El Aryan ?

À l'époque moderne, certains ont commencé à avancer une réponse, qui commence à cinq kilomètres de là, sur le plateau de Gizeh...

La Grande Pyramide de Gizeh demeure à ce jour l'un des plus grands mystères de la Terre. Malgré des siècles de recherches, les scientifiques ne savent toujours pas exactement comment elle a été construite ni quel était son véritable but. La sagesse conventionnelle affirme qu'elle a été érigée comme tombeau pour le pharaon Khéops de la IV^e dynastie, mais nombreux sont ceux qui ont souligné qu'elle ne possède pas les caractéristiques définissant les autres tombeaux en Égypte — aucun reste humain n'y a jamais été trouvé, ni aucun artefact, bijou, œuvre d'art, ou objet domestique que le pharaon enterré aurait dû avoir pour son usage dans l'au-delà.



Parce que ces failles existent dans l'idée que la Grande Pyramide était un tombeau, de nombreuses autres théories ont émergé au fil des années pour expliquer sa fonction, allant d'un temple astrologique à un lieu de stockage de grain, et bien plus encore.

L'une des théories les plus étonnantes est apparue dans les années 1960 grâce à un homme nommé Edward Kunkel. En 1962, Kunkel publia un livre intitulé *Pharaoh's Pump*, qui bouleversa le monde de l'égyptologie.

Dans cet ouvrage, il avançait que les passages et chambres situés dans et sous la Grande Pyramide servaient de conduits et de réservoirs pour une gigantesque pompe à eau destinée à envoyer de l'eau dans le désert afin d'irriguer les terres.

Selon Kunkel, la pyramide contenait en réalité deux pompes — une souterraine, représentée par la mystérieuse chambre souterraine de la pyramide, et l'autre en surface, dans les chambres centrales et supérieures. Ensemble, elles créeraient deux flux d'eau sortant de la pyramide par des conduits situés sur les côtés nord et sud.

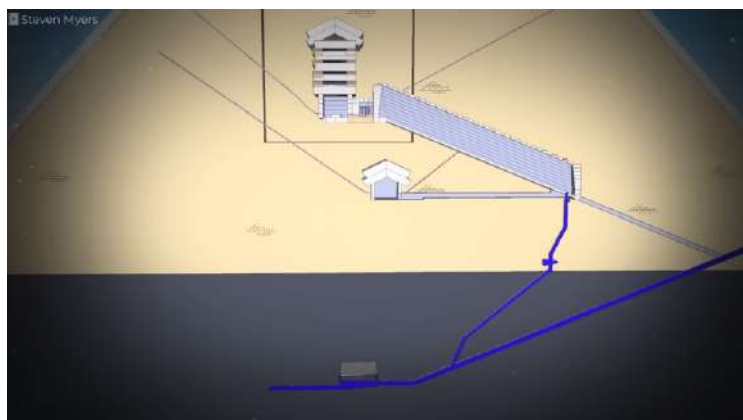


Illustration by Steven Myers

Sans surprise, les travaux de Kunkel suscitérent un grand scepticisme, non seulement de la part des égyptologues, qui rejetèrent la théorie en bloc, mais aussi des ingénieurs, qui soulignèrent que le dispositif de Kunkel aurait nécessité « *la création d'un vide, plusieurs valves, ainsi qu'un type de combustible et une chambre de combustion pour actionner la pompe* ».

Pourtant, libérés des mêmes contraintes que l'égyptologie traditionnelle, de nombreux ingénieurs commencèrent à examiner de plus près le travail de Kunkel, réalisant qu'il n'était pas dépourvu de tout mérite. Bien que le système à deux pompes de Kunkel n'ait probablement pas été réalisable, certains ingénieurs notèrent qu'une pompe à bélier hydraulique pourrait en réalité avoir du sens.

Une pompe à béliet est un dispositif simple utilisé depuis des siècles pour déplacer de l'eau d'un réservoir vers un autre endroit, grâce à deux pièces mobiles et à la force de la gravité. Les bâtisseurs de la Grande Pyramide auraient-ils vraiment pu créer une pompe à béliet à une telle échelle ?

Avec cette possibilité envisagée, d'autres chercheurs et spécialistes ont repris l'idée, élaborant une configuration théorique selon laquelle la Grande Pyramide aurait été alimentée en eau par le Nil occidental et le lac Moéris tout proche, tous deux situés à une altitude plus élevée, faisant d'eux, selon les chercheurs, des sources idéales pour un système d'irrigation gravitationnel sur le plateau de Gizeh. Certains croyaient même que le mur de soutènement, connu pour avoir autrefois entouré le complexe pyramidal, aurait pu servir de digue pour un réservoir sur place. À mesure que de plus en plus de personnes se convainquaient que la Grande Pyramide pouvait effectivement avoir été une immense pompe à eau ancienne, elles s'appuyaient sur un argument simple et fondamental — l'économie. Réfléchissez-y. La Grande Pyramide est constituée de 2,3 millions de blocs, chacun pesant entre 25 et 80 tonnes. Cela signifie que si les ouvriers déplaçaient et plaçaient 12 blocs par heure, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, la construction aurait duré 20 ans. Mieux encore, il a été estimé qu'en dollars modernes, la pyramide aurait coûté plus de 5 milliards de dollars à construire.

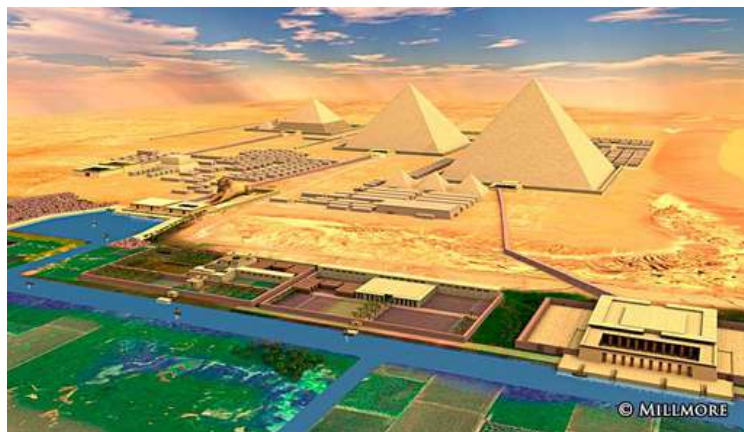
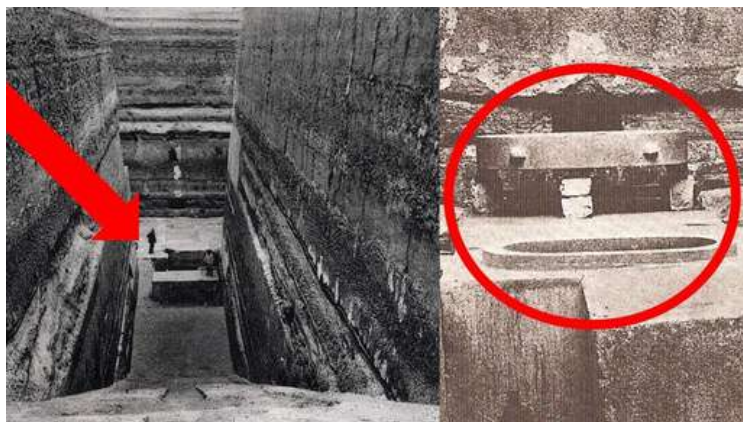


Illustration by Millmore

Simplement, pourquoi dépenser autant d'efforts et d'argent pour une tombe ?

Évidemment, les pharaons égyptiens bénéficiaient de plus de latitude que les dirigeants démocratiquement élus d'aujourd'hui, mais ils n'étaient pas totalement détachés des réalités financières et économiques. Ne serait-il pas plus logique d'investir autant d'efforts dans quelque chose qui offrirait un meilleur retour sur investissement, comme, par exemple, une pompe à eau permettant d'irriguer la civilisation et de nourrir le peuple ?

Ici, il faut prendre du recul pour aller au cœur du sujet. Si la Grande Pyramide était vraiment une énorme pompe à eau, alors elle devait bien diriger cette eau quelque part. C'est là que certains ont fait le lien et sont retournés à la mystérieuse fosse de Zawyet El Aryan.



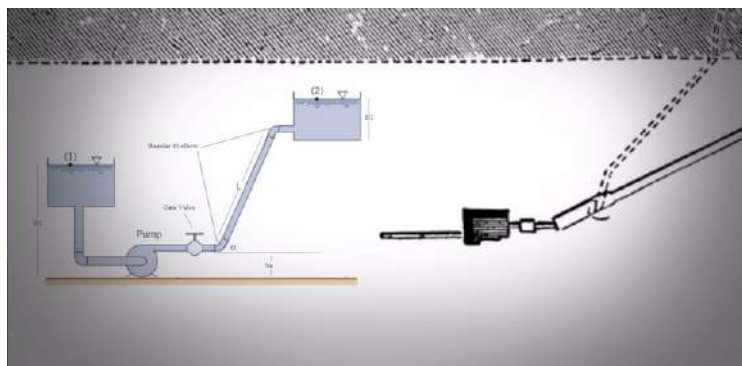
Ils pensent que le site n'était pas une pyramide inachevée, mais un lieu d'écoulement pour l'eau pompée par la Grande Pyramide — une immense fosse conçue comme un réservoir pour l'eau remontant d'en-dessous. Ils se penchent sur la cuve ovale et sur la manière dont elle était hermétiquement scellée avec de l'argile et de la chaux, et émettent l'hypothèse que c'est peut-être là que l'eau remontait. Peut-être avait-elle été scellée à une époque où la pompe n'était plus utilisée afin d'éviter les fuites, la fosse ayant finalement été remplie d'un « amas enchevêtré » de blocs de calcaire à une date ultérieure, comme pour enterrer une source.

Rappelez-vous, lorsque Barsanti avait dégagé ces blocs, l'eau d'une pluie torrentielle s'était infiltrée dans le sol. Barsanti pensait que cela était dû à la présence d'appartements cachés, mais il se pourrait en réalité que ce soit à cause de l'eau s'infiltrant dans un système d'irrigation souterrain inutilisé.

Les anciens auraient-ils vraiment pu construire un système d'irrigation souterrain alimenté par une puissante pompe s'étendant jusqu'à Zawyet El Aryan et à travers toute l'Égypte ? De nos jours, les recherches sur ce sujet se poursuivent, et la science commence même à révéler que ce système pourrait avoir une fonction bien plus vaste que celle de simplement pomper de l'eau pour l'irrigation.

Au début de 1999, un ingénieur maritime nommé John Cadman parcourait les rayons d'une librairie d'occasion lorsqu'il tomba sur un vieux livre poussiéreux et très particulier, écrit par un certain Edward Kunkel et intitulé Pharaoh's Pump. En tant qu'expert en hydraulique, ce livre intriguait Cadman, qui l'acheta et l'emmena chez lui.

En le lisant plus attentivement, il réalisa rapidement que l'idée de Kunkel n'était pas aussi ridicule qu'il l'avait d'abord cru. Désireux d'en savoir plus, Cadman commença à apprendre tout ce qu'il pouvait sur la Grande Pyramide. Presque immédiatement, ce qu'il découvrit le fascina — la chambre souterraine de la Grande Pyramide, se rendit-il compte, ressemblait étrangement à la configuration d'une pompe à bétier.



Il poursuivit ses recherches et remarqua, à partir de photographies, que la chambre souterraine présentait des signes évidents de dégâts causés par l'eau, notamment au plafond, où l'on pouvait observer des traces de cavitation, provoquée par des bulles de gaz dans l'eau dues à des remous violents, ainsi que des dommages clairs résultant de l'impact d'ondes de compression.



En d'autres termes, il ne s'agissait pas seulement de savoir si la chambre souterraine pouvait fonctionner comme une pompe à eau, mais, selon l'œil averti de Cadman, il semblait qu'elle avait effectivement fonctionné en tant que telle. À ce stade, Cadman savait ce qu'il devait faire — il devait mettre à profit ses années d'expérience en hydraulique pour créer sa propre maquette à l'échelle de la pyramide et de sa chambre souterraine afin de vérifier si elle fonctionnerait réellement comme une pompe à eau.

En juillet 1999, il construisit son premier modèle, utilisant une rivière voisine comme réservoir. Malheureusement, le modèle ne fonctionna pas — il fuyait d'abord, puis se fissurait, et ne pompait pas l'eau comme il l'espérait. Mais Cadman ne se découragea pas si facilement. Il construisit un autre modèle, puis un autre — qui subirent tous deux le même sort que le premier.

Mais à sa quatrième tentative, tout fonctionna parfaitement, et, à la grande joie de Cadman, sa pompe marcha !

Cela prouva à Cadman sans l'ombre d'un doute que la Grande Pyramide pouvait fonctionner comme une gigantesque pompe à eau, et que cela n'était sûrement pas un hasard. Il affirmait clairement que les créateurs de la chambre souterraine de la Grande Pyramide savaient exactement ce qu'ils faisaient. Ce fut la percée que les disciples des travaux originaux d'Edward Kunkel dans les années 1960 attendaient — la preuve tangible qu'une pompe à eau dans la Grande Pyramide n'était pas qu'une simple spéculation. Et pourtant, au fur et à mesure que Cadman poursuivait ses recherches, les résultats devinrent encore plus stupéfiants, allant bien au-delà du simple pompage de l'eau.

Après avoir prouvé que la chambre souterraine de la Grande Pyramide pouvait fonctionner comme une pompe à eau, Cadman construisit un nouveau modèle plus grand et l'enferma dans du béton afin de simuler les effets de la pompe en fonctionnement sous terre. Il déplaça ce modèle, qui pesait plus de 225 kilogrammes, vers un ruisseau saisonnier avec un étang servant de réservoir. Dès que ce modèle commença à fonctionner, Cadman remarqua immédiatement quelque chose qui le stupéfia. Enfermé dans le béton, la pompe créait une onde de compression verticale, un battement récurrent semblable à un pouls, perceptible dans le sol à six mètres de distance et audible à plus de trente mètres.

Cadman réalisa que ce qu'il avait construit dépassait largement le simple cadre d'une pompe à eau. En raison des puissantes ondes générées, il renomma l'appareil « générateur d'impulsions ». Cela changeait véritablement tout. Si la chambre souterraine de la Grande Pyramide produisait des ondes d'impulsion, celles-ci auraient traversé les chambres et passages supérieurs en granite de la pyramide et, grâce aux propriétés réfléchissantes du granite, créé une ionisation dans l'atmosphère, produisant ainsi un champ électrique.

Pour le dire plus simplement, les impulsions créées par la pompe souterraine auraient interagi avec le granite de la pyramide pour produire de l'électricité.



Il semble que Cadman ait non seulement démontré que la Grande Pyramide pouvait fonctionner comme une pompe à eau pour déplacer l'eau à travers l'Égypte afin d'irriguer les terres, mais aussi qu'elle pouvait en réalité produire de l'électricité à l'époque antique. Cela pourrait-il vraiment être possible ?

Bien sûr, ceux qui ont déjà suivi cette chaîne savent que l'idée de la Grande Pyramide en tant que générateur électrique ne commence pas avec John Cadman. En fait, dès le tournant du XXe siècle, elle apparaît déjà de manière marquante dans les travaux du célèbre inventeur Nikola Tesla.

Mais si beaucoup d'entre vous connaissent déjà le travail de Tesla, vous ignorez peut-être son « obsession » pour l'Égypte ancienne, et plus particulièrement pour les pyramides, qu'il étudia en détail, sur lesquelles il écrivit, et qu'il intégra à ses propres recherches.

À titre d'exemple — en 1905, Tesla déposa un brevet intitulé « *Art de transmettre l'énergie électrique à travers un milieu naturel* », qui contenait le design de ce qu'il appelait la « *pyramide électromagnétique de Tesla* ». Complétant son génie par ce qu'il avait appris de l'Égypte ancienne, son idée était d'utiliser une immense structure pyramidale pour projeter l'énergie vers le ciel, où elle pourrait ensuite être captée par des récepteurs individuels répartis autour du monde.

Fait intéressant, Tesla construisit en réalité un modèle de sa pyramide électromagnétique connue sous le nom de tour Wardenclyffe — une structure de 57 mètres de haut surmontée d'un dôme de métal conducteur pesant 55 tonnes.

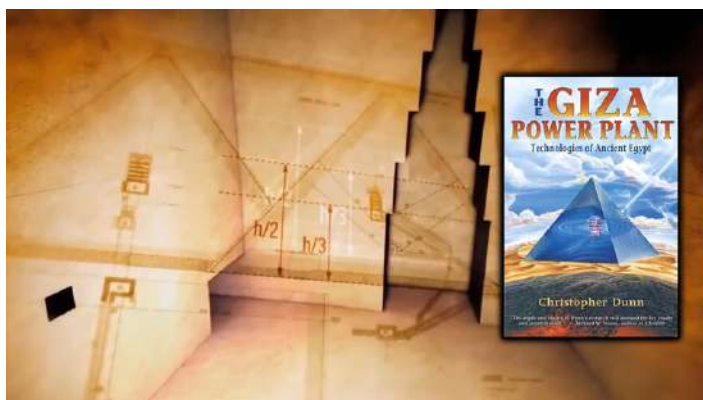


Malheureusement, avant qu'il ne puisse prouver de manière concluante que son modèle pouvait générer de l'énergie, Tesla perdit ses financements et le projet fut abandonné. Pourtant, même si les travaux de Tesla sur les pyramides électromagnétiques disparurent, l'idée ne mourut pas. Grâce à Tesla, beaucoup commencèrent à regarder la Grande Pyramide avec un regard neuf, et plus particulièrement sa composition originelle : recouverte de blocs de tuf calcaire blanc, connus pour leurs propriétés isolantes inégalées, avec des tunnels et chambres souterraines bordés de granite, un conducteur électrique bien connu.

Simplement, cela aurait été la configuration parfaite si l'intention avait été de créer et d'utiliser de l'électricité — de petits canaux de granite conducteur électrique entourés d'isolant, un peu comme des fils de cuivre enveloppés de caoutchouc dans les appareils électroniques modernes. De plus, on sait que la Grande Pyramide était à l'origine coiffée d'un pyramidion en or, l'un des matériaux les plus conducteurs d'électricité sur Terre, semblable à la façon dont la tour Wardenclyffe de Tesla était surmontée d'une boule métallique de 55 tonnes. En d'autres termes, si la Grande Pyramide avait été conçue pour l'électricité, ses bâtisseurs n'auraient pas pu faire mieux — et si ce n'était pas le cas, eh bien, par une coïncidence historique, ils étaient tombés sur la conception parfaite.

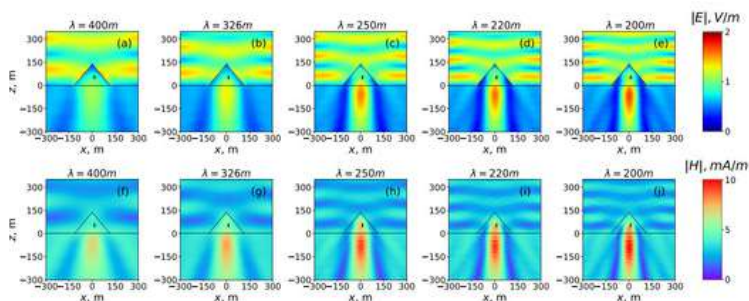
En effet, les preuves étaient si suggestives que l'idée continua de se développer jusqu'à nos jours. Christopher Dunn est un ingénieur mécanique qui a travaillé pendant plus d'un demi-siècle aux plus hauts niveaux de la fabrication aéronautique. Dans les années 1970, Dunn commença à s'intéresser aux mystères de la Grande Pyramide de Gizeh. Parallèlement à son travail dans l'industrie aéronautique, il consacra son temps libre à étudier la Grande Pyramide sous un angle d'ingénierie mécanique. Lentement mais sûrement, il en vint à croire que la pyramide recelait bien plus qu'il n'y paraissait. Selon ses propres mots : « *J'en suis venu à la conclusion qu'avec un tel investissement de ressources et l'extrême précision qui a été intégrée à la construction, il s'agissait d'un bâtiment fonctionnant comme une machine, et que cette machine servait à exploiter l'énergie de la Terre. J'ai été inspiré pour rechercher et découvrir comment cette machine fonctionnait.* »

Pendant plus de vingt ans, il mena ces recherches, devenant un expert reconnu sur le sujet, publiant des dizaines d'articles et apparaissant comme une voix fiable dans les médias grand public. En 1998, un an avant les expériences légendaires de John Cadman, qui démontrèrent la capacité électrique de la Grande Pyramide, Dunn publia enfin son œuvre majeure. Intitulé *The Giza Power Plant*, le livre décrit minutieusement un système dans lequel la Grande Pyramide capte l'énergie sismique de la Terre, produisant de l'électricité dans la chambre du roi grâce à l'hydrogène créé par une réaction chimique dans la chambre de la reine.



Les travaux de Dunn furent si révolutionnaires qu'ils inspirèrent des chercheurs du monde entier à suivre sa voie. Pendant plus de deux décennies, les recherches se poursuivirent et s'amplifièrent, devenant chaque année plus étonnantes. En fait, plus que jamais, la science — et en particulier la science officielle — prend au sérieux l'idée de la Grande Pyramide en tant que générateur électrique.

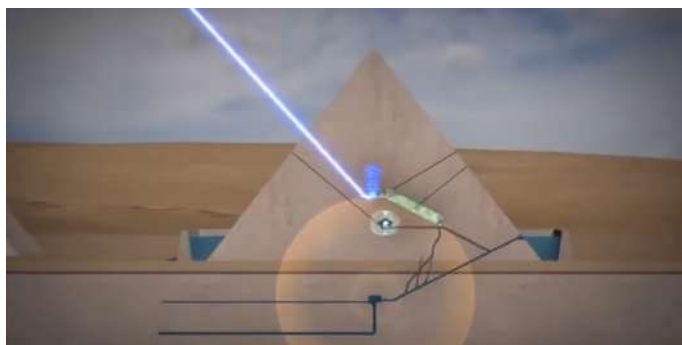
En effet, en 2018, une étude publiée dans la prestigieuse revue *Journal of Applied Physics* examina la réponse de la Grande Pyramide aux ondes radio et conclut que la pyramide pouvait en fait « concentrer l'énergie électromagnétique dans ses chambres internes ainsi qu'en dessous de sa base », semblant confirmer les recherches de Cadman et les idées de Tesla.



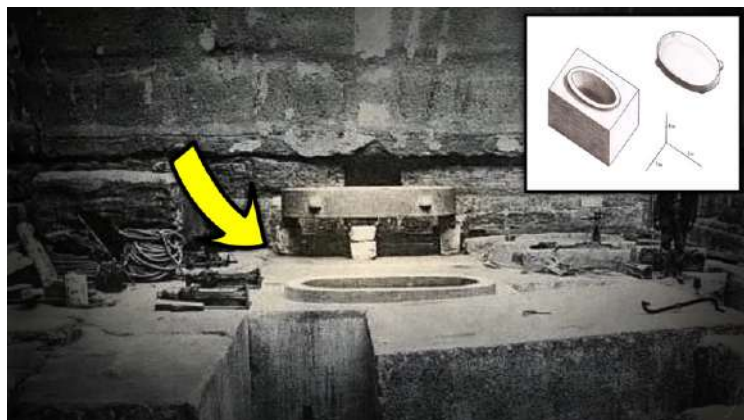
Puis, en 2019, un nouveau livre fut publié par les égyptologues James Brown, J.J. et Desiree Hurtak, intitulé *Giza's Industrial Complex*, qui s'appuyait sur les travaux de Dunn pour suggérer que l'ensemble du plateau de Gizeh fonctionnait comme un système de production d'énergie.

Selon les auteurs, les structures autour et sous le plateau étaient conçues pour activer un processus sophistiqué de « séparation de l'eau », permettant d'utiliser l'hydrogène comme source de carburant. Comme ils l'expriment dans le livre : « *Il existe de bonnes preuves que la Grande Pyramide était une gigantesque usine de traitement de l'eau pour créer de l'eau électriée.* »

Cela témoigne de l'avancée considérable de l'idée de la Grande Pyramide en tant que générateur électrique que ce livre et cette théorie n'aient pas été immédiatement rejetés comme ridicules. En fait, au lieu d'être tourné en dérision, le livre a remporté des récompenses, dont le prestigieux New York City Big Book Award.



Aujourd'hui plus que jamais, la science officielle considère la possibilité que la Grande Pyramide ait pu fonctionner comme un générateur électrique comme tout à fait plausible. Dans cette optique, revenons à notre point de départ — Zawyet El Aryan. La fosse de Zawyet El Aryan aurait-elle pu être reliée à la Grande Pyramide par des passages souterrains utilisés pour transporter de l'eau, comme beaucoup l'ont suggéré, mais non pas dans un but d'irrigation, plutôt pour déplacer de « l'eau électriifiée » servant à alimenter une civilisation ancienne, comme le proposent Brown et les Hurtak ?



Peut-être que cela a un lien avec le résidu noir trouvé dans la cuve ovale de la fosse par Barsanti. Pourrait-il s'agir d'une preuve d'une sorte de brûlure électrique ou d'un processus chimique, la cuve polie comme un miroir, l'endroit où l'électricité était produite ? Peut-être est-ce la raison pour laquelle les recherches sur le site furent brusquement interrompues en 1964, et pourquoi il est désormais enfermé dans une zone militaire fortement gardée.



Peut-être que sous la fosse de Zawyet El Aryan, cachée dans une zone qu'Alessandro Barsanti s'est tant efforcé d'atteindre, se trouve la preuve d'une Égypte ancienne électrique, un type de secret qui changerait complètement notre compréhension de l'histoire humaine et des capacités des civilisations préhistoriques absentes de nos archives.

Rama Setu

Au large de la côte sud-est de l'Inde, un banc de sable de 30 miles de long s'étend juste sous l'océan, formant un pont de sable et de débris qui relie la côte nord-ouest du Sri Lanka. Il sépare le golfe de Mannar d'un côté du détroit de Palk de l'autre. Situé à moins de 1,20 mètre sous l'eau dans la plupart des endroits, ce banc de sable entrave depuis des siècles le commerce régional, ne permettant la navigation qu'aux petits bateaux et annexes, tandis que les grands navires océaniques doivent contourner tout le Sri Lanka, ajoutant environ 400 kilomètres à leur trajet.



En 2005, le gouvernement indien annonça l'approbation du monumental projet du canal de Sethusamudram, qui prévoyait de draguer le fond de l'océan afin de créer un passage navigable pour les grands navires, améliorant ainsi considérablement l'efficacité du commerce régional.

Il n'y avait qu'un seul problème. Les débris sous l'eau n'étaient pas un simple banc de sable, mais un lieu d'importance spirituelle majeure pour des millions, voire des milliards de personnes.

Pour les hindous, il s'agit d'un ancien pont construit par la figure légendaire Rama pour permettre à son armée de traverser de l'Inde au Sri Lanka afin de sauver sa femme kidnappée, Sita, des griffes du roi maléfique Ravana. Les hindous ne le considèrent pas comme une formation naturelle, mais comme un pont ancien fait par l'homme, connu sous le nom de Rama Setu, c'est-à-dire le Pont de Rama. Fait intéressant, les archives historiques montrent que ce qui est aujourd'hui un banc de sable était en réalité au-dessus de l'eau, un pont praticable à pied jusqu'en 1480, date à laquelle il fut brisé par une tempête puis lentement submergé.

De plus, la tradition islamique raconte qu'Adam, le premier homme, était aussi un géant de 30 mètres de haut, qui tomba sur Terre au Sri Lanka après son expulsion du paradis. Pour fuir l'île et retrouver Ève, il construisit un immense pont pour traverser jusqu'au continent asiatique. Comme les hindous, les musulmans croient aussi que ce n'est pas une simple formation océanique, mais une structure ancienne qu'ils appellent le Pont d'Adam.



En fait, l'un des plus hauts sommets du Sri Lanka porte également le nom d'Adam, le pic d'Adam, qui, selon la légende, serait l'endroit où Adam aurait posé le pied pour la première fois sur Terre. Sur un autel au sommet du pic, on peut voir une empreinte géante, que l'on croit être celle d'Adam, attirant des pèlerins du monde entier venus visiter ce lieu sacré.

En raison de cette profonde importance religieuse, le projet de canal de Sethusamudram devint immédiatement l'objet d'une grande controverse lors de son annonce, provoquant un tollé parmi de nombreux politiciens, groupes religieux et citoyens ordinaires. Pourtant, si l'on examine de plus près le pont et sa mystérieuse création, il devient clair que la controverse dépasse la simple question religieuse, et pourrait en fait remettre en cause l'histoire établie de l'humanité, tout en commençant à révéler des secrets mythiques longtemps perdus.

Le Ramayana est l'un des deux épopées les plus importantes, avec le Mahabharata, dans tout l'hindouisme. Composé sur près d'un millénaire, il comprend environ 24 000 versets, ce qui en fait l'une des plus grandes épopées anciennes de la littérature mondiale. Parmi ces versets se trouve le récit de la vie de Rama, le prince légendaire de l'ancien royaume de Kosala, qui, selon la tradition, aurait existé il y a des millions d'années, durant le Treta Yuga — une période mythologique commencée il y a 2 165 000 ans.

La partie de cette histoire la plus importante ici commence lorsque Rama entre en exil dans la forêt avec sa femme Sita. Pendant cette période, Sita est enlevée par Ravana, un roi démoniaque de Lanka, un royaume rival. Cherchant à récupérer sa femme, Rama rassemble une puissante armée de créatures appelées Vanara, des singes humanoïdes vivant dans la forêt, et se lance à leur poursuite. Après un certain temps, Rama et son armée atteignent la côte de l'Inde, d'où ils peuvent voir de l'autre côté de l'océan les rivages lointains du Sri Lanka, où Sita a été emmenée.

Cependant, avec l'océan turbulent bloquant le chemin de l'armée de Rama et aucun moyen de traverser, il semble que leur poursuite va échouer. Mais Rama commence alors la construction d'un pont massif avec l'aide de son armée de singes et d'un architecte Vanara nommé Nala. Grâce à l'ingéniosité de Nala, le pont est construit entre l'Inde et le Sri Lanka en seulement cinq jours, permettant à la puissante armée de Rama de traverser l'océan.

Comme le décrit le Ramayana,

« Ce pont colossal, large, bien construit, glorieux, bien aligné et solidement assemblé, semblait beau comme une ligne droite séparant l'océan. Le bruit terrible de l'océan était couvert par les grands cris des singes terrifiants qui traversaient la mer. »

Une fois au Sri Lanka, Rama vainc Ravana au combat, le tue et sauve sa femme, avant de rentrer chez lui, concluant cette incroyable histoire. Ce qui est le plus important dans ce récit, c'est que pour de nombreux hindous, ce n'est pas un simple mythe, mais un témoignage historique, pas une allégorie ou un enseignement religieux, mais un fait.

C'est au cœur du débat autour du Rama Setu — s'agit-il d'une construction érigée par les patriarches de l'hindouisme, il y a des millions d'années, et consignée dans le Ramayana, ou est-ce simplement une formation naturelle expliquée par ceux qui l'ignoraient, devenue un mythe pris pour vérité ?



Lorsque le gouvernement indien commença à mettre en place ce qui allait devenir le projet de canal de Sethusamudram au début des années 2000, il savait que cela serait controversé. Pour cette raison, un an avant l'annonce du projet, il fit appel au Dr Badrinarayanan, directeur de l'Organisation géologique de l'Inde, afin de mener une étude sur le Rama Setu, vraisemblablement dans le but de recueillir des preuves que le banc de sable était une formation naturelle pouvant ensuite être utilisées contre les opposants et les critiques.

Cependant, lorsque Badrinarayanan et son équipe commencèrent à forer des puits le long du pont, ce qu'ils découvrirent les choqua. À six mètres sous la surface sablonneuse du pont, ils trouvèrent une couche de corail et de rochers reposant sur une autre couche de sable située environ 4 à 5 mètres plus bas, elle-même posée sur des formations rocheuses dures. La raison pour laquelle cela fut si surprenant fut expliquée par Badrinarayanan :

« Les coraux ne se trouvent que sur des rochers et des surfaces dures. Ici, sous les coraux et les rochers, nous trouvons du sable meuble, ce qui signifie que ce n'est pas naturel. »

En d'autres termes, les coraux ne pouvaient pas avoir poussé là d'eux-mêmes ; ils devaient avoir été déposés là par quelqu'un. Avec cette découverte, Badrinarayanan sut qu'il devait explorer davantage le pont, alors il envoya des plongeurs examiner les rochers, qui étaient mélangés aux coraux sous la surface. Lorsqu'il le fit, les choses devinrent encore plus étonnantes.



Selon les mots de Badrinarayanan :

« Au-dessus du sable meuble, formé lorsque le niveau de la mer était bas, nos plongeurs ont trouvé des rochers. Les rochers se trouvent normalement sur terre, et ils sont typiques des formations fluviales. Ce ne sont pas des formations marines locales. Nous pensons que quelqu'un a déversé ces rochers pour en faire un passage. Les rochers au-dessus du sable meuble ont été transportés à cet endroit. Puisqu'ils se trouvent au-dessus du sable meuble, il est évident qu'ils ont été amenés et déposés là par quelqu'un. Tout cela nous porte à croire qu'environ 2 à 2,5 mètres de décombres compactés ou de matériaux constituent un passage moderne. Sur 30 km, personne ne déverse ainsi des matériaux. Il est évident qu'ils ont été déposés pour permettre la traversée de la mer. »

Loin de prouver que le Rama Setu est une formation naturelle, Badrinarayanan en est en réalité arrivé à la conclusion opposée. Selon ses propres mots, les preuves *« établissent clairement que Rama Setu est bel et bien d'origine humaine »*.

Un autre fait intéressant à mentionner est que, selon la légende, le pont a été construit avec des pierres qui ne coulent pas dans l'eau grâce aux bénédictions du dieu Varuna et au nom du dieu Rama gravé dessus. Curieusement, chaque année, les habitants de la région découvrent constamment des pierres qui, comme dans la légende, ne coulent pas. De nombreuses vidéos YouTube montrent ces découvertes, et lorsque ces pierres sont placées dans l'eau, elles semblent toujours flotter au lieu de couler.



Bien que prouver que le Rama Setu est d'origine humaine ne signifie pas qu'il ait été construit par Rama, comme le décrit le Ramayana, cela soulève néanmoins des questions intéressantes. S'il était effectivement fait par l'homme, comme l'affirmait Badrinarayanan, qui aurait donc pu bâtir une structure aussi incroyable, un pont traversant l'océan, il y a si longtemps ? Pour commencer à répondre à cette question, on peut revenir au Ramayana, qui contient en fait une description détaillée de la construction du Rama Setu.

« Alors, envoyés par Rama, des centaines et des milliers de héros singes sautèrent de joie de tous côtés vers la grande forêt. Ces chefs d'armée de singes, qui ressemblaient à des montagnes, brisèrent les rochers et les arbres et les traînèrent vers la mer. Les singes au corps immense et à la force puissante arrachèrent des rochers et des montagnes de la taille d'éléphants et les transportèrent à l'aide de machines. D'autres tendirent des cordes d'une centaine de Yojanas de long afin de maintenir les rochers en ligne droite. Certains singes tenaient des perches pour mesurer le pont, et d'autres rassemblaient les matériaux. Des roseaux et des troncs ressemblant à des nuages et des montagnes, apportés par des centaines de singes sous le commandement de Rama, fixèrent certaines parties du pont. Ce fut Nala, le fils fort et illustre de Vishwakarma, et un excellent singe, qui construisit le pont à travers la mer aussi sûrement que son père l'aurait fait. Ce beau et charmant pont construit par Nala à travers l'océan, demeure des alligators, brillait intensément comme une voie lactée d'étoiles dans le ciel. »

C'est une description étonnante d'un projet incroyable. Mais dans cette description, une phrase en particulier se démarque — où les singes « *arrachèrent des rochers et des montagnes de la taille d'éléphants et les transportèrent à l'aide de machines.* » Quel type de « *machines* » aurait permis aux bâtisseurs du Rama Setu de déplacer et de poser des « *rochers et des montagnes de la taille d'éléphants* » sur plusieurs kilomètres à travers l'océan ? Quelle technologie possédaient-ils qui leur permit d'achever la construction d'un pont, ce qui serait encore aujourd'hui extrêmement difficile ?

Une chose est certaine. Quelle que soit la nature des « machines » utilisées pour déplacer et empiler ces énormes rochers, ce n'est pas la seule fois où une technologie avancée apparemment impossible apparaît dans le Ramayana. Lorsque, dans le Ramayana, le roi démon Ravana enlève Sita, l'épouse de Rama, il ne se contente pas de l'arracher et de s'en aller. Il la kidnappe à l'aide d'un engin volant qu'il a volé aux dieux, appelé le « *Pushpaka Vimana* ». Lorsque Rama finit par vaincre Ravana, c'est à bord de ce même engin volant qu'il rentre chez lui avec son épouse.

Mais qu'est-ce que ce Pushpaka Vimana ? Dans le texte, il est décrit comme un « char ressemblant à un nuage lumineux dans le ciel » qui « s'élevait dans la haute atmosphère ». S'ils ont pu construire un pont à travers l'océan, est-il possible que les habitants de l'époque de Rama aient également eu accès à des engins volants capables d'atteindre la « haute atmosphère » ?



Ceux qui connaissent les textes hindous savent que le Ramayana n'est pas le seul ouvrage où apparaissent ces engins volants. Ils sont généralement appelés Vimana, ce qui signifie « mesurer » ou « traverser », et ils apparaissent à de nombreuses reprises dans les épopées hindoues.

Peut-être que la description la plus célèbre se trouve dans le Samarangana Sutradhara, où il est écrit :

« Le corps du Vimana doit être solide et durable, comme un grand oiseau volant fait de matériaux légers. À l'intérieur doit être placé un moteur au mercure avec son dispositif de chauffage en fer en dessous. Grâce à la puissance latente du mercure, qui met en mouvement le tourbillon moteur, un homme assis à l'intérieur peut parcourir de grandes distances dans le ciel. Les mouvements du Vimana lui permettent de monter verticalement, de descendre verticalement, et de se déplacer en biais vers l'avant et l'arrière. Avec l'aide de ces machines, les êtres humains peuvent voler dans les airs, et les êtres célestes peuvent descendre sur la Terre. »

Rappelons encore que beaucoup d'hindous considèrent les informations contenues dans ces épopées comme des faits historiques. Les Vimanas, ces étonnants engins volants, ont-ils réellement existé ? Et si oui, comment les anciens ont-ils pu les construire ? Quelle technologie pouvaient-ils posséder que nous n'avons apparemment pas aujourd'hui ?

À l'époque moderne, un début de réponse a commencé à émerger... En 2003, un spécialiste du sanskrit chinois nommé Ye Shaoyong fouillait dans d'anciens manuscrits oubliés dans un monastère tibétain lorsqu'il fit une découverte stupéfiante. Là, au milieu de montagnes de vieux documents, il trouva une pile de feuilles de palmier jaunies couvertes d'une écriture sanskrite ancienne, plus vieille que tout ce qu'il avait jamais vu. Reconnaisant immédiatement l'importance de sa découverte, Ye retira les manuscrits et commença à travailler avec une équipe à leur traduction. Pendant plus d'une décennie, les mots contenus dans ces manuscrits furent lentement révélés.

Étonnamment, non seulement ils divulguèrent de nouvelles connaissances sur la philosophie et l'histoire de l'Inde, mais, selon l'un des traducteurs, ils donnèrent même des instructions pour construire un Vimana opérationnel.

Dans les anciens textes hindous, de nombreux récits évoquent des super-armes magiques utilisées avec des effets terrifiants. Peut-être que la description la plus célèbre d'une telle arme provient du Mahabharata.

« Gurkha, volant dans son Vimana rapide et puissant, lança contre les trois villes des Vrishnis et des Andhakas un unique projectile chargé de toute la puissance de l'univers. Une colonne incandescente de fumée et de feu, aussi brillante que dix mille soleils, s'éleva dans toute sa splendeur. C'était une arme inconnue, le tonnerre de fer, un gigantesque messenger de la mort qui réduisit en cendres toute la race des Vrishnis et des Andhakas. Il n'y eut ni contre-attaque ni défense capable de l'arrêter. C'était comme si les éléments avaient été déchaînés. Le soleil tourna sur lui-même. Brûlé par la chaleur incandescente de l'arme, le monde chancela de fièvre. Les éléphants furent enflammés par la chaleur et coururent dans tous les sens, en frénésie, cherchant à se protéger de la terrible violence. L'eau bouillit, les animaux moururent, l'ennemi fut fauché, et le rugissement des flammes fit tomber les arbres en rangées comme dans un incendie de forêt. Les éléphants poussèrent des trompettes terrifiantes et s'effondrèrent morts sur une vaste zone. Les chevaux et les chars de guerre furent consumés, et la scène ressemblait aux suites d'un incendie. Des milliers de chars furent détruits, puis un profond silence descendit sur la mer. Les vents commencèrent à souffler, et la terre s'éclaircit. Ce fut un spectacle terrible à voir. Les cadavres des morts furent mutilés par la chaleur infernale au point qu'ils ne ressemblaient plus à des êtres humains. »

Rappelez-vous, de nombreux hindous croient que ces histoires représentent des faits historiques. Si les anciens avaient pu posséder les secrets de l'anti-gravité, qui leur permettaient de créer des engins volants, auraient-ils aussi pu posséder des super-armes « chargées de toute la puissance de l'univers » ?

Fait intéressant, des preuves soutenant cette possibilité ont émergé à l'époque moderne. En fait, nous avons une vidéo complète sur notre chaîne YouTube, dans laquelle nous présentons tous les indices suggérant que des armes nucléaires anciennes, les soi-disant armes des dieux, ont été utilisées en certains lieux sur notre planète. Mais si une civilisation ancienne possédait ce type de technologie, la question devient : qui était cette civilisation avancée ancienne, et où est-elle passée ?

À la fin du XIXe siècle, un géologue anglais nommé Philip Sclater publia un article qui bouleversa le monde scientifique. Intitulé Les Mammifères de Madagascar, il apportait une réponse à une question qui avait longtemps intrigué les scientifiques : pourquoi des os de lémuriens étaient-ils abondants à la fois en Inde et à Madagascar, mais absents au Moyen-Orient et en Afrique, territoires qu'ils auraient supposément dû traverser pour passer de l'un à l'autre ?

La raison, proposa Sclater, était qu'à une époque passée, l'Inde et Madagascar faisaient toutes deux partie d'un vaste supercontinent avant que celui-ci ne sombre sous l'océan, lorsque le niveau des mers monta à la fin de la dernière période glaciaire. Sclater nomma ce continent perdu « Lemuria », d'après les lémuriens qui avaient motivé ses recherches.



Fait intéressant, les textes hindous, y compris le Ramayana, évoquent un continent ancien submergé dans l'océan Indien appelé Kumari Kandam, le foyer d'une civilisation ancienne avancée engloutie par la mer il y a plusieurs milliers d'années. Lorsque Sclater parla d'un continent perdu nommé Lemuria, beaucoup crurent qu'il faisait en réalité référence à Kumari Kandam.

Si un tel continent a existé dans un passé lointain, aurait-il pu être le berceau de la civilisation décrite dans le Ramayana et d'autres épopées hindoues ? Rama et Ravana auraient-ils pu être les souverains de civilisations avancées qui ont sombré sous la mer ? Regardez la carte proposée de Lemuria. Le Rama Setu n'était-il pas seulement un pont entre l'Inde et le Sri Lanka, mais un pont entre des continents ?



Dans cette logique, nous pouvons porter notre attention sur un autre personnage du Ramayana, non pas Rama, mais son armée, qui construisit le Rama Setu — les Vanara. Aujourd'hui, le mot Vanara est simplement traduit par « *singe* », mais certains chercheurs affirment que pour en comprendre la véritable signification, il faut le décomposer : « *vana* », qui signifie « *forêt* », et « *nara* », qui signifie « *homme* ». Autrement dit, ce n'est pas « *singe* », mais « *homme de la forêt* ».

Peut-être que les Vanara n'étaient pas en réalité de mythiques créatures singes, mais une forme primitive d'humains. À la même époque où l'idée du continent perdu de Lemuria gagnait en popularité, un scientifique allemand nommé Ernst Haeckel proposa la théorie selon laquelle les premiers humains pourraient descendre de primates asiatiques, désignant même Lemuria comme le lieu d'origine possible de ces primates.

Serait-il possible que les Vanara décrits dans le Ramayana ne soient pas des singes, mais un ancêtre lointain des êtres humains, vivant aux côtés des races avancées de Rama et Ravana, avant de se répandre à travers le monde après la submersion de Lemuria et de devenir l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui ?



Ce serait une toute autre histoire d'origine pour les êtres humains que celle présentée dans nos manuels d'histoire actuels. Si le Rama Setu a vraiment été construit il y a 1,7 million d'années, alors c'est à cette époque que l'*Homo erectus* parcourait la Terre.

L'Homo erectus fut la première espèce à former des groupes, à utiliser des outils, et même à porter des vêtements, principalement des peaux d'animaux. L'armée de singes de Rama pourrait-elle en réalité être l'espèce Homo erectus ? De plus, si ce n'étaient pas des humains, alors à quelle race d'êtres Rama et Ravana appartenaient-ils ? Qui étaient ces figures, plus avancées que les humains aux premiers stades de leur développement ? Et s'ils possédaient des engins volants et des super-armes, que savaient-ils d'autre, et auraient-ils vraiment pu simplement sombrer dans l'océan, perdus à jamais ?

Si l'on prend du recul, on peut établir que c'est pour cela que le Rama Setu est devenu un sujet si controversé à l'époque moderne. Le mystère de sa création n'est pas qu'une question religieuse, mais soulève des interrogations sur toute l'histoire de l'humanité, sur les civilisations anciennes avancées, sur l'origine des êtres humains, et sur la nature linéaire ou cyclique de l'histoire. La vérité, c'est que d'autres réponses pourraient bientôt émerger...



Lorsque le gouvernement indien annonça les plans de dragage du Rama Setu, il savait que cela susciterait la controverse. Mais il ne mesurait peut-être pas à quel point ce projet deviendrait controversé. Immédiatement après son annonce, des politiciens et des groupes religieux organisèrent des manifestations contre le projet, lançant dans le même temps une campagne internationale appelée « Sauvez Rama Setu ».

En 2007, la Cour suprême de l'Inde émit une ordonnance suspendant temporairement le projet et exhortant le gouvernement à examiner des alternatives. Peu après, le gouvernement déposa une déclaration sous serment auprès de la cour affirmant qu'il n'existait aucune preuve que le Rama Setu avait été construit par des êtres humains, malgré le fait que leur propre scientifique, le Dr Badrinarayanan, avait trouvé des preuves suggérant le contraire seulement quelques années plus tôt, tout en concédant qu'ils suivraient les directives de la cour pour suspendre temporairement le projet pendant qu'une solution serait recherchée.



Cette suspension temporaire s'est transformée en une lutte de plus d'une décennie pour l'avenir du Rama Setu, certains insistant pour qu'il soit déclaré monument national et bénéficie d'un statut juridique protégé, tandis que d'autres soutiennent qu'il s'agit d'une formation purement naturelle et que la Cour suprême n'a pas le pouvoir d'empêcher le projet.

En 2017, le combat monta d'un cran lorsque la chaîne américaine Science Channel diffusa un documentaire intitulé Ancient Land Bridge consacré au Rama Setu.

Le documentaire présentait une étude menée par des scientifiques de quatre grandes universités américaines, qui utilisèrent des images satellites pour examiner le site, en complément d'échantillons géologiques préalablement recueillis. Les résultats de cette étude furent clairs. Comme l'a déclaré un scientifique impliqué dans le projet :

« Le banc de sable peut être naturel, mais ce qui repose dessus ne l'est pas. Les rochers au-dessus du sable sont en réalité plus anciens que le sable lui-même, donc il y a plus dans cette histoire. Ces résultats suggèrent que la structure visible sur l'image satellite n'est pas naturelle, mais construite par des humains. »



À la sortie du documentaire, beaucoup affirmèrent que le débat était tranché — le Rama Setu était d'origine humaine et devait être déclaré monument national protégé. Cependant, d'autres se demandèrent pourquoi l'Inde laissait des Américains parler de leur propre pays, accusant les scientifiques de l'étude de faire preuve d'un dramatique typiquement occidental. Ce fut la goutte d'eau pour le gouvernement indien. Il savait que ce débat ne pouvait plus durer, et qu'il devait, d'une manière ou d'une autre, résoudre ce mystère une bonne fois pour toutes. Ainsi, au début de 2021, le gouvernement annonça qu'il lancerait la toute première exploration et étude officielle du Rama Setu en mars de cette année-là. Le projet durerait au moins trois ans, débutant par une enquête géologique et un examen de la structure sous-marine, avant de passer à une analyse plus complète en laboratoire des échantillons géologiques prélevés profondément sous l'eau et dans la terre.

Comme le rapporta The New York Times, l'objectif serait de « déterminer une fois pour toutes si les formations clairement visibles sur le fond océanique sont des bancs de sable naturels ou des structures fabriquées par l'homme. » Ce projet est en cours, et beaucoup attendent avec impatience de découvrir quelles conclusions seront tirées. Le Rama Setu est-il fait par l'homme ? Plus important encore, si c'est le cas, que pourraient encore découvrir les scientifiques ? Quels autres secrets pourraient être révélés ? Fait curieux, l'un des objectifs déclarés de l'étude n'est pas seulement de déterminer si le Rama Setu est une structure artificielle, mais aussi de rechercher des « habitations submergées » autour de celui-ci. En fait, un scientifique participant à l'étude a déjà affirmé être « 100 % certain que nous trouverons des vestiges archéologiques. » Que voulait-il dire par là ? Les scientifiques s'attendent-ils à découvrir les restes d'une civilisation ancienne perdue sous les flots ? Et ces vestiges pourraient-ils appartenir au continent perdu de Kumari Kandam ? La vérité, c'est que le mystère du Rama Setu ne fait que commencer. Qui sait quels secrets seront révélés prochainement, et comment ils influenceront notre compréhension de l'histoire humaine et de l'histoire de la Terre ?

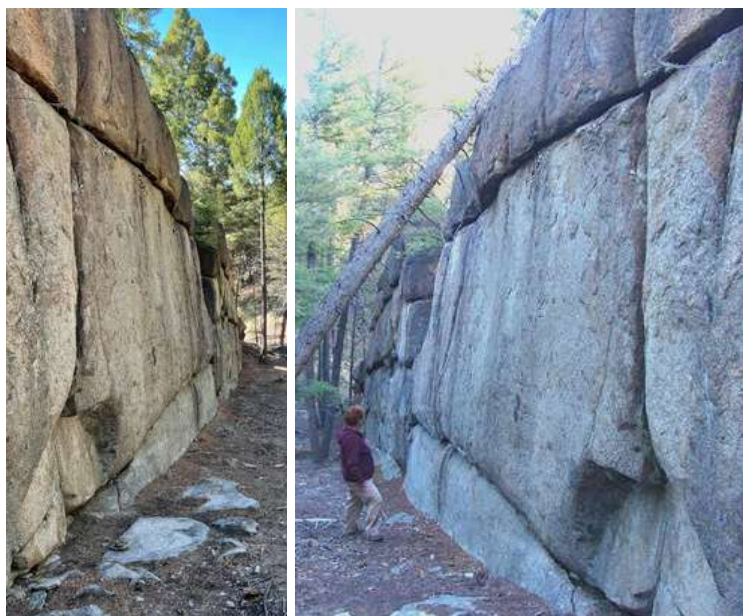
Mur du Sage

Au cœur de la nature sauvage et montagneuse reculée du Montana, aux États-Unis, se trouve cette remarquable structure connue sous le nom de Mur de Sage. Cette imposante merveille mégalithique est composée d'énormes blocs de granit polygonaux, soigneusement empilés et alignés en une ligne parfaitement droite qui s'étend sur environ 84 mètres, bien que l'on pense qu'elle se prolonge sous terre. Sa hauteur atteint jusqu'à 8 mètres, le plus grand des blocs pesant 91 tonnes. En fait, on estime que la structure s'enfonce d'environ 4,5 mètres supplémentaires sous le sol, ce qui porterait sa hauteur totale à environ 12 mètres si elle était entièrement dégagée.



Les caractéristiques uniques du mur, telles que ses lignes droites et ses formations angulaires, le distinguent nettement des formations géologiques naturelles que l'on trouve habituellement dans la région. Les blocs de granit semblent avoir été taillés, empilés et assemblés comme un puzzle, chaque bloc s'emboîtant parfaitement avec le suivant. On sait que le granit ne se fracture pas naturellement en angles droits réguliers à 90 degrés, ce qui a amené de nombreux chercheurs à croire qu'il pourrait s'agir d'une structure mégalithique préhistorique.

La raison pour laquelle vous n'avez probablement jamais entendu parler du Mur de Sage tient à son emplacement sur un terrain privé, le rendant pratiquement inconnu de la communauté scientifique. Les propriétaires eux-mêmes, Christopher Borton et Linda Welsh, ignoraient la présence du mur pendant de nombreuses années. Niché sur le flanc d'une montagne, le mur était dissimulé sous un épais couvert d'arbres tombés et d'une végétation dense qui l'avaient recouvert pendant des siècles, voire des millénaires. Ce camouflage naturel rendait le mur presque impossible à détecter, d'autant plus que très peu de personnes avaient jamais foulé cette zone. Le site du Mur de Sage fut découvert relativement récemment. Il fut mis au jour lorsque les propriétaires décidèrent de défricher une partie de leur propriété, lourdement boisée et envahie par une végétation dense depuis des siècles. En commençant à dégager les arbres tombés et le sous-bois épais sur le versant de la montagne, ils tombèrent sur cette structure semblable à un mur. Cette découverte accidentelle révéla le Mur de Sage, jusque-là caché et quasiment inconnu, suscitant un intérêt accru tant chez les propriétaires que dans la communauté scientifique.



Les pierres précises et imbriquées du mur ressemblent étonnamment aux maçonneries polygonales anciennes que l'on trouve dans d'autres régions du monde, telles que les murs mégalithiques du Pérou, de l'Égypte, de la Turquie, de la Grèce, de l'Île de Pâques, du Japon, et bien d'autres endroits à travers la planète. Cela signifie-t-il que le Mur de Sage du Montana est l'un des nombreux sites mégalithiques préhistoriques détruits il y a des milliers d'années par un cataclysme ancien ? Bien sûr, la plupart des gens ont rejeté ce site comme une formation naturelle. Mais comment cela pourrait-il être une simple formation naturelle alors qu'il est clairement visible que le mur forme une ligne parfaitement droite ?



Nous savons qu'une caractéristique commune des murs mégalithiques à travers le monde est la présence mystérieuse de boutons ou bosses à la surface des pierres. Tous les sites mégalithiques anciens, qu'ils soient au Pérou, en Égypte, en Inde, en Chine ou ailleurs, présentent ces boutons dont personne ne connaît vraiment la fonction. Si le Mur de Sage du Montana était effectivement une création humaine, ne devrions-nous pas observer les mêmes bosses sur ses blocs de pierre ? Fait intéressant, Michael Collins, animateur de la remarquable chaîne YouTube Wandering Wolf, qui documente de nombreux sites anciens à travers le monde, visita le Mur de Sage et fut surpris de découvrir que, tout comme dans ces autres sites mégalithiques mondiaux, le Mur de Sage possédait également de nombreux boutons de tailles variées sur différentes parties du mur.



OLLANTAYTOMBO, PERU

CUSCO, PERU

MENKAURE PYRAMID,
EGYPT

Comment ces boutons pourraient-ils être une formation naturelle ?
Et quelles sont les chances que le même type de boutons se retrouve sur des blocs de granit assemblés de la même manière que dans les autres murs mégalithiques anciens à travers le monde ?



Sage Wall knobs

Mais les boutons n'étaient pas la seule chose étrange remarquée par Michael.

Il découvrit que partout dans la région, il existait de larges canaux et d'autres murs, tous composés de blocs de pierre parfaitement taillés et ajustés, et tous alignés en lignes parfaitement droites. C'était comme si l'ensemble du site formait un complexe préhistorique avec différentes structures aujourd'hui effondrées et érodées.



Il a également présenté des pierres qui semblaient avoir été modifiées artificiellement, comme celle-ci par exemple, qui ressemble à un bloc de granit de Karnak, en Égypte, avec une découpe carrée, un canal et un cercle. Bien que la pierre du Mur de Sage soit très érodée et à peine visible, il est clairement évident que ces découpes et rainures ont été faites de manière artificielle.



Il a découvert que, dans toute la région, il y avait de larges canaux et d'autres murs, tous composés de blocs de pierre parfaitement taillés et ajustés, alignés en lignes droites exactes. C'était comme si l'ensemble du site formait un complexe préhistorique composé de diverses structures aujourd'hui effondrées et érodées.



Il a également présenté des pierres qui semblaient avoir été modifiées artificiellement, comme celle-ci par exemple, qui ressemble à un bloc de granit de Karnak, en Égypte, avec une découpe carrée, un canal et un cercle. Bien que la pierre du Mur de Sage soit très érodée et à peine visible, il est clairement évident que ces découpes et rainures ont été réalisées de manière artificielle.



Au-dessus du Mur de Sage, nous pouvons voir ces conduits lisses et droits qui descendent le flanc de la montagne. Ils ressemblent à du béton poli et auraient pu servir de canaux pour l'eau.



Il y avait également de nombreuses pierres présentant une variété de cavités rondes à leur surface, appelées cupules. Les cupules anciennes, aussi connues sous le nom de cupules, sont parmi les formes d'art rupestre les plus anciennes, datant de la préhistoire, et se retrouvent dans divers endroits à travers le monde. Leur but exact est inconnu, bien que l'hypothèse dominante soit qu'elles avaient des usages pratiques, tels que le broyage ou le traitement des aliments et des matériaux.



Et si vous comparez les cupules trouvées dans le Montana avec les marques présentes sur ce grand bloc de pierre de 125 tonnes de Sacsayhuamán, au Pérou, on peut constater une autre similitude entre ces sites anciens.



De plus, il existe des zones comme celle-ci qui semblent avoir été sculptées dans la roche. Cela ressemble-t-il à une formation naturelle ?



Alors que la popularité et le mystère du site devenaient viraux, en partie grâce à Michael, les propriétaires du terrain, Christopher Borton et Linda Welsh, ont constitué une équipe de scientifiques, géologues et archéologues pour étudier le site à l'aide de radar pénétrant le sol, de tests de susceptibilité magnétique, d'analyses d'échantillons de sol, et avec des projets futurs d'utilisation du Lidar.

Bien que les études soient encore en cours, les premières découvertes sont fascinantes. Tout d'abord, ils ont remarqué que les blocs de granit présentent un niveau remarquable de magnétisme, ce qui est extrêmement rare pour du granit. Ils ont montré que les aimants adhèrent efficacement aux murs verticaux, démontrant ainsi la forte attraction magnétique du site. De plus, les premiers résultats du radar pénétrant le sol ont révélé une autre anomalie étrange. Il semble que le mur se prolonge à 4,5 mètres sous la surface, et là, juste devant le mur, se trouve une fondation parfaitement plane, ce qui est très peu probable qu'il s'agisse d'une formation naturelle.



Le site attira également l'attention du Dr Semir Osmanagić, scientifique bosno-américain connu pour sa découverte de la pyramide de Bosnie, que beaucoup considèrent comme la plus grande et la plus ancienne pyramide du monde. Le Dr Osmanagić se rendit jusqu'au Montana pour mener des recherches sur le Mur de Sage et conclut que le site est très probablement d'origine humaine.

De plus, il remarqua que le mur mégalithique est parfaitement orienté vers le solstice d'hiver. Cette découverte est très intéressante, car nous savons que de nombreux sites mégalithiques anciens sont effectivement orientés vers les solstices, équinoxes et autres événements astronomiques significatifs.

Le Dr Semir Osmanagić déclara également que le mur avait probablement été construit avant la fin de la dernière période glaciaire, il y a environ 11 700 ans. Après avoir déterminé que le poids de la pierre la plus lourde sur le site était de 91 tonnes, il conclut que celui ou ceux qui ont construit cette structure devaient posséder une technologie avancée aujourd'hui perdue dans le temps.

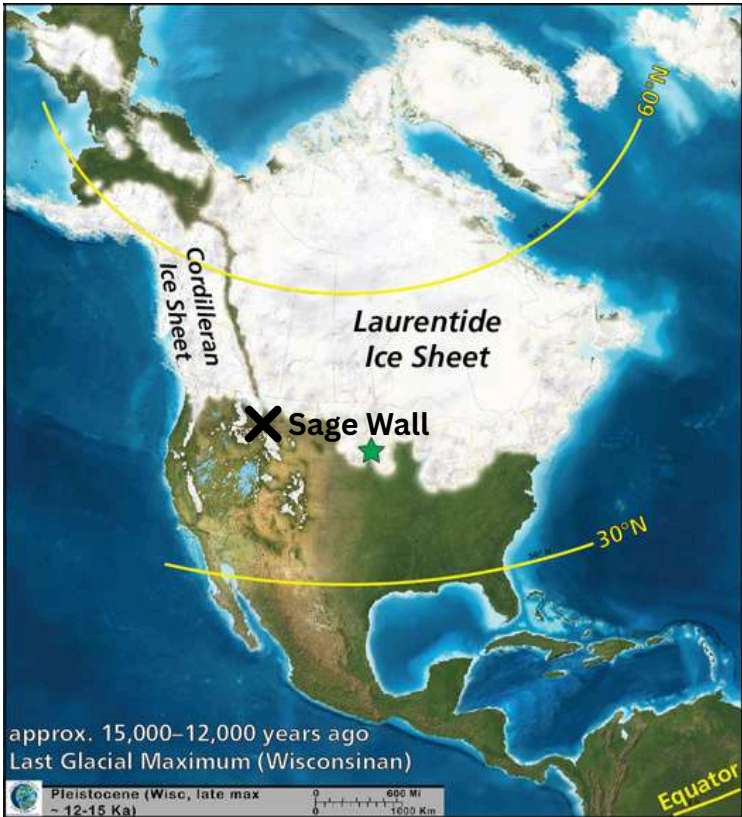


Si l'on examine une carte glaciaire de l'Amérique du Nord datant d'avant le Dryas récent, la signification stratégique du Mur de Sage devient évidente. Il est situé exactement sur la route migratoire entre l'Asie et l'Amérique du Nord, où, pendant l'ère glaciaire, le niveau de la mer était si bas qu'il reliait les continents par un pont terrestre. Les scientifiques ont longtemps émis l'hypothèse que les ancêtres des Amérindiens actuels ont atteint l'Amérique du Nord en traversant ce pont terrestre à pied, puis ont progressé vers le sud en suivant des passages dans la glace.



Et si l'on regarde cette carte (page suivante) montrant la calotte glaciaire cordillérane et la calotte laurentienne qui couvraient l'Amérique du Nord il y a environ 11 000 ans, on voit que le Mur de Sage se situe précisément entre les deux.

Cette position cruciale est bordée par trois grands fleuves menant à trois océans différents, en faisant un centre de passage et de ressources sans égal.



On sait aujourd’hui que la région autour du Mur de Sage est très riche en divers gisements minéraux. En fait, le plus grand cristal de quartz du Montana y a également été découvert et se trouve actuellement au Musée des Minéraux du Bureau des Mines et de la Géologie du Montana, à Butte.

L’emplacement stratégique vital du Mur de Sage est-il simplement une coïncidence ? Ou s’agissait-il d’un site préhistorique essentiel pour l’occupation et l’activité des premiers humains ?

Même si l'on soutenait que les Murs de Sage se sont formés naturellement par activité volcanique, il est indéniable que leur emplacement est exceptionnellement stratégique. Si le mur est aussi ancien, cela signifie qu'il a résisté aux événements cataclysmiques provoqués par l'impact du Dryas récent, notamment les dévastatrices inondations de Missoula, une série de crues glaciaires violentes qui ont traversé le paysage à des vitesses allant jusqu'à 130 km/h.

Les estimations indiquent que les eaux de ces inondations ont atteint des hauteurs pouvant aller jusqu'à 120 mètres (400 pieds) en certains endroits. C'est un véritable miracle que le Mur de Sage ait même survécu à cet impact.

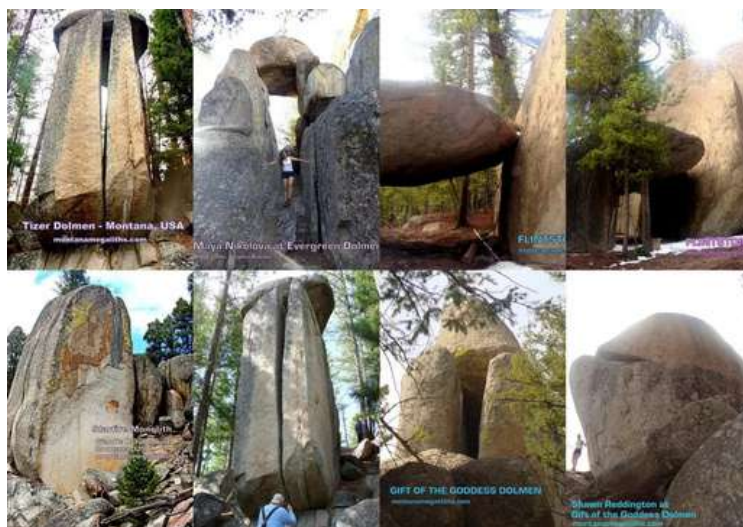
Une théorie suggère que l'accumulation de terre et de sédiments le long de l'arrière du mur a été causée par la terre charriée par ces inondations.



Mais si le Mur de Sage fait vraiment partie d'une gigantesque mégastructure préhistorique ayant joué un rôle vital avant la fin de la dernière période glaciaire, ne devrions-nous pas trouver d'autres sites mégalithiques dans la région ? Eh bien, regardez cette carte, qui montre la répartition de nombreux sites étranges et d'artefacts hors de leur contexte près du Mur de Sage.



L'un des sites les plus intéressants à proximité est le dolmen de Tizer. Ce dolmen supposé se trouve dans une zone très reculée et inaccessible, où il n'y a même pas de couverture téléphonique. Le site a également été largement documenté par Michael Collins de Wandering Wolf, ainsi que par le Dr Semir Osmanagić.



Un dolmen est un type de tombe mégalithique à chambre unique, généralement constitué de deux pierres verticales ou plus appelées orthostates, soutenant une grande dalle horizontale plate ou « table ». Ces structures sont préhistoriques et se retrouvent dans de nombreuses régions du monde, avec une forte concentration en Europe, en Asie et en Afrique. Parmi les exemples notables figurent le dolmen de Poulnabrone en Irlande et le dolmen de Menga en Espagne. Le dolmen de Tizer se compose de grandes pierres plates disposées en formation semblable à une table, similaire à d'autres dolmens trouvés autour du globe. La structure présente une massive dalle horizontale reposant sur deux pierres verticales ou plus, créant une petite chambre en dessous. Le design du dolmen de Tizer ressemble étroitement à celui d'autres dolmens anciens. Le Dr Osmanagić a noté que lorsque le granit se fracture naturellement, il se casse généralement horizontalement en raison des processus de sédimentation. Cependant, au dolmen de Tizer, les pierres se cassent verticalement, ce qui ne se produit pas naturellement. Cette différence suggère que les pierres faisaient à l'origine partie de couches horizontales de sédimentation. Il pense qu'en observant les petites cassures sur les pierres, on peut déterminer que les blocs de granit gris provenaient initialement d'un processus de sédimentation horizontale avant d'être déplacés et réorientés de 90 degrés pour former cette structure verticale. De plus, une énorme dalle de couverture a été placée avec précision au sommet de ces pierres verticales. Il est très improbable que des forces naturelles aient roulé ce bloc massif depuis une altitude plus élevée et l'aient positionné avec une telle exactitude au-dessus des pierres verticales. Le placement et l'orientation précis de ces pierres impliquent l'intervention de mains intelligentes, plutôt que des événements naturels aléatoires. Michael Collins, quant à lui, a noté que, tout comme pour le Mur de Sage, il a trouvé autour du site de nombreux trous, d'étranges marques linéaires sur les pierres, ainsi qu'une large empreinte en forme de cuvette. Il a aussi observé une variété de boutons sur les pierres, ce qui indique un design humain. En fait, il semblait que l'ensemble de la structure était équilibré en position verticale grâce à un bouton à sa base. Sans ce bouton, la structure s'effondrerait probablement.

Si vous visitez montanamegaliths.com, créé par la chercheuse Julie Ryder, vous y trouverez une vaste collection de photographies de sites mégalithiques étranges que beaucoup considèrent comme non naturels. Nous avons trouvé de nombreuses images de différents dolmens, ainsi que cette photo montrant une large empreinte en forme de cuvette sur du granit.



Il y avait également de nombreuses photos d'autres murs supposés mégalithiques, comme les murs dits de Pipestone. Bien que tous ces sites paraissent très symétriques, il s'agit très probablement de formations naturelles dues à l'érosion. Néanmoins, ils restent tous très fascinants à observer.



Mais la véritable question est la suivante : le Mur de Sage du Montana est-il une formation naturelle ou une mégastructure préhistorique construite il y a des milliers d'années ?

Avec tout ce que nous avons partagé jusqu'à présent en faveur de la théorie selon laquelle la structure est effectivement d'origine humaine, nous ne serions pas objectifs si nous ne vous présentions pas aussi les arguments de la théorie opposée — que le site n'est qu'une formation naturelle.



L'auteur, explorateur et réalisateur Timothy Alberino a mené une analyse de terrain approfondie du Mur de Sage et a présenté des arguments convaincants expliquant pourquoi la structure ne serait pas d'origine humaine, mais plutôt une formation géologique. Il a affirmé que les fissures visibles sur le mur sont naturelles, car elles partent de la base et remontent jusqu'au sommet du mur en suivant un trajet naturel. Son argument rejette la théorie humaine, car si le mur avait été construit par l'homme, ses créateurs n'auraient pas aligné les blocs selon une trajectoire parfaitement droite. Au contraire, ils auraient décalé et décalé les blocs pour les imbriquer, ce qui confère au mur son intégrité structurelle. Bien sûr, il existe la possibilité que ces fissures soient apparues après la mise en place des blocs, ce qui signifie que le mur aurait pu être à l'origine constitué de blocs plus grands et intacts, et que ces fissures se seraient développées plus tard à mesure que le mur s'érodait.

De plus, contrairement à d'autres sites mégalithiques dans le monde, on note une absence notable d'artefacts culturels, tels que des outils, de la poterie ou d'autres signes d'activité humaine, aux alentours du Mur de Sage. Ce manque de preuves d'intervention humaine soutient l'argument selon lequel le mur est une formation naturelle plutôt qu'une structure ancienne construite par l'homme. Les géologues étudiant le Mur de Sage proposent qu'il se soit formé par des activités volcaniques et tectoniques naturelles. Les forces géologiques intenses dans la région auraient pu provoquer des fissures et des cassures dans la roche, créant l'apparence d'un mur construit. Au fil du temps, ces processus naturels auraient continué à façonner et définir la structure actuelle du mur. La théorie des origines naturelles a été renforcée par une analyse approfondie du site menée par le géologue Dr Stuart Parker, présenté dans une vidéo de la chaîne Incredible History. Là, le Dr Parker expliquait que les boutons visibles sur la roche se forment également naturellement. Ce phénomène se produit lorsque les parties plus tendres de la roche s'érodent plus rapidement que les sections plus dures, laissant le matériau plus résistant émerger sous forme de bosses saillantes.



En conclusion, nous ne pouvons pas confirmer que le Mur de Sage dans le Montana soit une construction humaine. Mais en même temps, nous ne pouvons pas non plus l'exclure avec une certitude absolue. Quoi qu'il en soit, ce qui est indéniable, c'est que ce site gigantesque perdu au milieu de nulle part est un lieu remarquable à visiter. Et si vous souhaitez le découvrir par vous-même, vous pouvez contacter sagemountain.org et réserver votre visite du site.

Pyramides de Chine

L'un des plus grands mystères historiques et archéologiques concerne les nombreuses pyramides que l'on trouve à travers la Chine. Les pyramides chinoises, dissimulées pendant des siècles, restent relativement méconnues à l'échelle mondiale, y compris en Chine même. Ces structures anciennes parsèment les plaines centrales et les déserts de la Chine, principalement dans la province du Shaanxi. Pourtant, le gouvernement communiste chinois a imposé des interdictions strictes sur les fouilles et même la visite de ces édifices anciens. Les agriculteurs locaux vivant près des pyramides sont encouragés à planter des arbres dessus pour les dissimuler. Avec plus de 200 pyramides découvertes, leur véritable origine et leur but restent un mystère complet, obscurcis non seulement par des barrières physiques, mais aussi par des restrictions gouvernementales.



La première mention enregistrée de ces pyramides en Occident remonte à 1912, lorsque l'agent de voyage Fred Meyer Schroder rapporta leur existence, notant la présence de pyramides massives. Cependant, ce n'est qu'au milieu du XXe siècle que ces structures attirèrent une attention significative. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le pilote américain James Gaussman survola la région et prit des photographies de ces constructions. Mais ce n'est qu'avec l'avènement des images satellitaires que l'on put comprendre l'ampleur réelle et le nombre de ces pyramides chinoises.



Comme les pyramides situées ailleurs dans le monde, les pyramides chinoises sont précisément orientées, leurs angles parfaitement alignés sur les directions cardinales de la Terre. Du point de vue astronomique, elles présentent un léger décalage par rapport à la constellation des Gémeaux, s'alignant presque exactement lors de l'équinoxe de printemps il y a plusieurs millénaires. Cette légère déviation de 14 degrés peut s'expliquer par la précession axiale de la Terre, un phénomène où l'axe de la planète oscille lentement, complétant un cycle complet environ tous les 25 700 ans. Cela signifie que ces pyramides pourraient avoir des dizaines de milliers d'années.

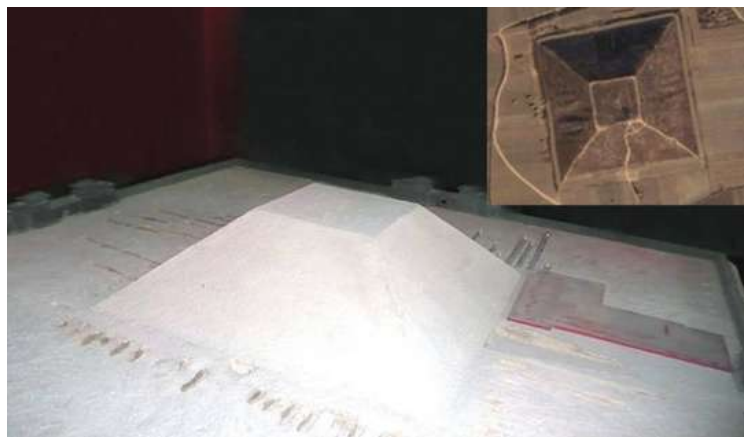
Une autre similitude incroyable et un alignement cosmique se révèlent lorsque l'on compare la disposition du complexe pyramidal de Teotihuacan au Mexique avec celui de Gizeh en Égypte, ainsi qu'avec le complexe pyramidal de Xi'an en Chine. Les trois sites sont organisés de manière presque identique et reflètent la constellation d'Orion. Comment cela est-il possible, alors que ces trois complexes se trouvent sur des continents différents, séparés par des milliers de kilomètres ?



De plus, les trois complexes pyramidaux sont alignés presque sur une ligne droite, partageant la même orientation. Était-ce simplement une coïncidence ? Ou y a-t-il une histoire plus profonde derrière cela ?



La remarquable présence des pyramides chinoises, en particulier la colossale Grande Pyramide Blanche située dans la vallée de la province du Shaanxi, est considérée par beaucoup comme la plus grande pyramide du monde. Elle est deux fois plus grande que la Grande Pyramide de Gizeh, avec une hauteur d'environ 300 mètres. Cela signifie que la construction de cette gigantesque pyramide aurait nécessité pas moins de 50 millions de tonnes de pierre.



Certains ont établi un lien entre la carrière de Yangshuang, que nous avons évoquée dans un chapitre précédent, et les pyramides massives de la région. Les énormes blocs de pierre extraits de la carrière de Yangshuang n'ont jamais été retrouvés nulle part dans les environs. Cette situation alimente la spéculation selon laquelle la grande quantité de pierre extraite aurait pu être utilisée pour construire les nombreuses pyramides à travers la Chine, en particulier la Grande Pyramide Blanche.

Le site le plus célèbre de Chine, l'armée de terre cuite, est également construit à la lisière d'une immense pyramide qui n'a pas encore été fouillée.

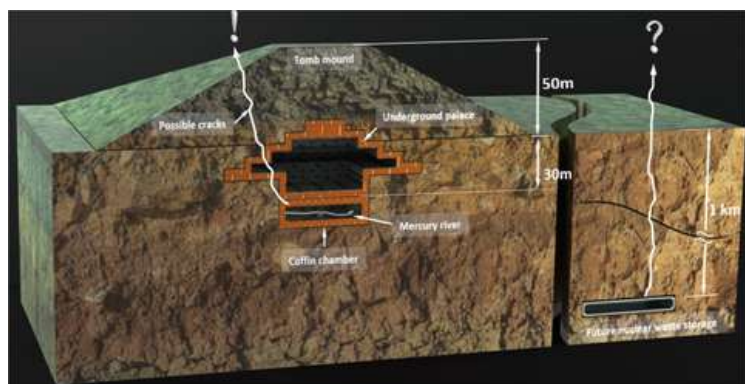
Découverte en 1974 par des paysans locaux creusant un puits, l'armée de terre cuite comprend plus de 8 000 soldats, ainsi que des chars, des chevaux, des fonctionnaires, des acrobates, des strongmen et des musiciens, chacun avec des traits et expressions faciaux uniques, suggérant qu'ils ont été modelés d'après de vraies personnes. Les figures sont grandeur nature et étaient à l'origine peintes, bien qu'une grande partie de la peinture se soit écaillée au fil des siècles. L'armée de terre cuite faisait partie d'une nécropole plus vaste conçue pour refléter le plan urbain de la capitale et servait à protéger l'empereur Qin Shi Huang dans l'au-delà.



Qin Shi Huang est le premier empereur de Chine, fondateur de la dynastie Qin. Il est une figure monumentale de l'histoire chinoise, connu pour sa conquête qui unifia la Chine, la construction de la Grande Muraille et la standardisation des systèmes monétaire et juridique. Enterrée depuis plus de 2 000 ans, l'armée de terre cuite forme un immense mausolée souterrain, dont la construction a mobilisé 700 000 ouvriers et artisans sur plusieurs décennies.

Le site est une ville souterraine à quatre niveaux, au centre de laquelle se trouve l'un des plus grands mystères de Chine : le tumulus funéraire de l'empereur, qui n'a pas encore été fouillé en raison de niveaux élevés de mercure.

Les archéologues pensent qu'au-dessous de ce tumulus se trouve une chambre contenant les restes de Qin Shi Huang, entourée d'un modèle cosmique miniature. Le tombeau serait une réplique de l'univers, avec le plafond représentant le ciel nocturne orné de perles symbolisant les étoiles, et le sol imitant le paysage de la Chine, où du mercure coulant symboliserait les rivières. Au vu de l'extraordinaire intérêt de ce site, on peut imaginer les secrets que pourrait receler la pyramide adjacente, probablement vieille de plusieurs milliers d'années de plus que l'armée de terre cuite elle-même.



Le mystère entourant les pyramides chinoises remonte à loin dans l'histoire, avec des références documentées à ces structures dès le début du XVIIe siècle. Notamment, un jésuite romain, dont les observations ont été conservées dans divers récits historiques, a rédigé certaines des premières descriptions occidentales de ces constructions remarquables.

Cependant, c'est Joseph de Guignes, célèbre orientaliste et sinologue français du XVIIIe siècle, qui a apporté une contribution majeure au débat avec sa théorie provocante. Dans sa publication de 1785 intitulée « Essai dans lequel nous prouvons que les Chinois sont une colonie égyptienne », de Guignes avançait une connexion directe entre les Chinois et les anciens Égyptiens, basée en grande partie sur la présence de structures pyramidales en Chine, ainsi que sur certaines similitudes culturelles et linguistiques, suggérant un lien historique possible entre les deux civilisations.

Mais les caractéristiques architecturales de ces structures ne ressemblent pas seulement aux pyramides d'Égypte, mais aussi à celles d'Amérique du Sud. Le Tombeau du Général, situé à Ji'an dans la province du Jilin en Chine, fait partie du complexe funéraire de Goguryeo. Cette pyramide est très probablement bien plus ancienne que le royaume de Goguryeo, qui l'a utilisée comme tombeau, bien qu'il ne l'ait pas construite. La forme pyramidale du Tombeau du Général représente un style architectural unique en Asie de l'Est, distinct des tumulus funéraires plus arrondis que l'on trouve couramment dans d'autres régions de Chine et de Corée. Curieusement, cette pyramide possède une base large qui rétrécit vers le sommet, très similaire aux pyramides mésoaméricaines construites par des civilisations comme les Aztèques et les Mayas.



Les similitudes sont fascinantes d'un point de vue comparatif, car leurs constructeurs étaient censés s'être développés indépendamment aux antipodes du monde. Ces ressemblances ne sont pas seulement superficielles ; elles s'étendent aux techniques d'ingénierie, à l'orientation et à l'alignement avec des événements astronomiques, ainsi qu'à la conception à plusieurs niveaux, caractéristique de nombreuses structures pyramidales à travers le monde. L'idée que de tels concepts architecturaux et techniques puissent traverser continents et cultures suggère un échange possible de connaissances ou une lignée architecturale commune qui reste encore à comprendre pleinement.

Curieusement, partout dans le monde, il existe des récits anciens évoquant des figures mythiques qui auraient rendu visite à nos ancêtres pour leur transmettre des connaissances et des technologies avancées, lançant ainsi le développement de leurs civilisations.

Dans la mythologie mésopotamienne, les Apkallu étaient sept sages envoyés par le dieu Enki pour enseigner à l'humanité divers arts de la civilisation, notamment l'écriture, la loi, la construction de temples et l'agriculture.

Dans les cultures mésoaméricaines, particulièrement chez les Aztèques et les Toltèques, il y avait Quetzalcoatl, un pourvoyeur de savoir agricole qui enseigna aux anciens peuples le travail des métaux, le calendrier et la culture du maïs.

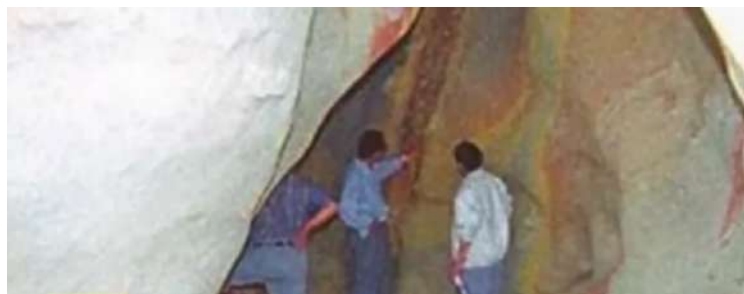
Dans la mythologie égyptienne, il y avait Thot, une divinité qui offrit aux Égyptiens l'écriture sous forme de hiéroglyphes, ainsi que divers autres savoirs avancés, stimulant considérablement leur civilisation. De nombreux chercheurs, comme Graham Hancock, pensent que ces êtres étaient les survivants d'un cataclysme ancien qui aurait détruit la civilisation avancée ayant construit tous ces monuments mégalithiques gigantesques à travers le monde.



Ces survivants se sont ensuite dispersés à travers le monde, transmettant leur savoir aux sociétés primitives de chasseurs-cueilleurs. Il est intéressant de noter que dans la mythologie chinoise, on trouve une figure similaire. L'Empereur Jaune, Wang Di, est une figure mythique de l'histoire chinoise, souvent considéré comme le fondateur de la civilisation chinoise. Ses contributions à la culture chinoise sont immenses, allant de la création de la médecine traditionnelle chinoise, y compris l'acupuncture, à l'introduction des maisons en bois, de l'arc et des flèches, des pièces en bronze, et d'un langage écrit. Les connaissances et technologies qu'il a transmises aux anciens peuples furent si vastes qu'il est devenu connu comme le fondateur de la civilisation chinoise. En comparant l'Empereur Jaune avec d'autres apporteurs de civilisation à travers le monde, on peut discerner un schéma où ces figures sont souvent créditées d'avoir introduit des avancées cruciales à la société. Tout cela suggérerait essentiellement que les mégastructures avancées trouvées à travers la Chine seraient l'œuvre d'une civilisation beaucoup plus ancienne, une civilisation perdue dans le temps et absente de nos livres d'histoire. Une des découvertes les plus controversées en Chine concerne les soi-disant tuyaux de Baigong. L'énigme des mystérieux tuyaux du mont Baigong reste l'un des mystères non résolus de la dernière décennie.

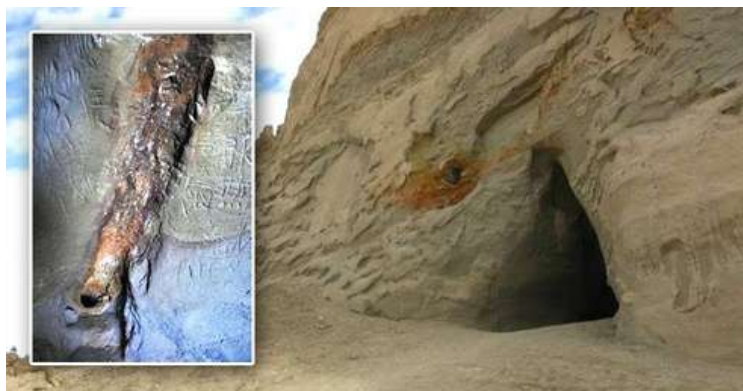


En 1996, une expédition de recherche a découvert environ une vingtaine de tuyaux dont les diamètres varient de 2 à 40 centimètres, enchâssés dans des formations rocheuses, suggérant une structure complexe d'origine humaine. Ces objets déroutants ont suscité une grande attention médiatique, mais n'ont pas encore fait l'objet d'études scientifiques rigoureuses. Les théories sur leur origine sont nombreuses et diverses, allant d'un ancien système d'eau à un mécanisme avancé de drainage lacustre.



L'analyse chimique des tuyaux a révélé une forte teneur en oxyde de fer, ainsi que des quantités importantes de dioxyde de silicium et d'oxyde de calcium. Fait remarquable, ces artefacts ont été estimés à plus de 5 000 ans, antérieurs à la connaissance connue de la fonte du fer en Chine. L'information publique sur les tuyaux de Baigong est apparue en juin 2002 lorsqu'un journal chinois a publié un article affirmant que cette découverte pourrait remettre en question tout le récit de l'histoire humaine. Par la suite, d'autres publications ont sensationnalisé ces tuyaux comme des vestiges de structures technologiquement avancées, captivant ainsi l'intérêt du public. Lors d'une recherche de fossiles de dinosaures près du mont Baigong, un groupe de scientifiques américains a découvert plusieurs grottes contenant des objets encore plus étranges. Parmi eux se trouvaient deux tuyaux en fer rouillés, chacun d'environ 40 centimètres de diamètre. L'un des tuyaux semblait s'étendre du sommet de la montagne jusqu'à l'intérieur d'une grotte, tandis que l'autre descendait du sol de la grotte, suggérant qu'ils faisaient partie d'un système ou mécanisme ancien.

Parmi les trois grottes identifiées, deux se sont effondrées, rendant leur contenu inaccessible. Des investigations ultérieures dans la région ont révélé la présence d'autres tuyaux, environ une douzaine, avec des diamètres allant de 2 à 5 centimètres, suggérant un réseau complexe et étendu.



Les observateurs ont noté que les tuyaux sont complexément interconnectés, ce qui suggère que leurs créateurs possédaient une technologie très avancée. Ces tuyaux ont été découverts près du lac Toson, à environ 80 mètres du mont Baigong, avec des tailles allant de quelques centimètres à aussi fins que quelques millimètres, semblables à un cure-dent. Certains de ces tuyaux étaient enfouis au fond du lac ou dépassaient de sa surface. Malgré leur découverte, ils n'ont pas encore suscité un examen scientifique approfondi et sont rarement mentionnés dans les cercles académiques.

Parmi les conjectures figure l'idée que ces tuyaux faisaient partie d'un ancien système de gestion de l'eau, possiblement lié à une structure pyramidale, supposée mesurer entre 50 et 60 mètres de hauteur sur la montagne, avec des conduits triangulaires et des puits descendant sur ses flancs. Cette pyramide hypothétique aurait canalisé l'eau du lac Toson à travers le réseau complexe de tuyaux. Une discussion sérieuse sur les origines des tuyaux de Baigong nécessite un examen chimique détaillé. L'un des rares à avoir réalisé une telle analyse est le scientifique chinois Liu Shaolin, qui a découvert que les tuyaux sont principalement composés d'oxydes de fer, de calcium et de silicium, avec environ huit pour cent de matériaux non identifiés.



Les recherches de Liu suggèrent que ces tuyaux pourraient être des formations de calcite ou des pseudomorphoses, où des minéraux remplacent, au fil du temps, des matières organiques telles que des racines d'arbres, un processus semblable à la fossilisation. Cette théorie est étayée par des études de spectroscopie atomique réalisées en 2003, qui ont détecté des composés organiques et des cernes de croissance, indiquant que ces tuyaux sont des formations naturelles, et non des artefacts d'une technologie avancée. Malgré ces découvertes, le mystère s'est approfondi lorsque, en 2007, le Bureau sismologique chinois a signalé une radioactivité significative dans certains tuyaux, ajoutant une couche supplémentaire d'intrigue. Si ces tuyaux sont vraiment des formations naturelles, pourquoi présenteraient-ils des propriétés radioactives ? L'histoire complète des tuyaux de Baigong reste partiellement élucidée, leur nature précise et leur origine attendant encore des explorations et des enquêtes scientifiques approfondies. Bien qu'il soit très probable que ces soi-disant tuyaux soient en réalité de simples formations naturelles, créées par d'anciens arbres tombés puis calcifiés et fossilisés, nous savons avec certitude que la carrière de Yangshan avec ses blocs de pierre gigantesques, les réseaux de grottes taillés avec une technologie avancée, ainsi que les centaines de pyramides dispersées à travers la Chine, sont toutes des constructions humaines. Toutes ces mégastructures seules suffisent à conclure qu'il y a bel et bien eu une civilisation ancienne avancée qui a résidé là où se trouve aujourd'hui la Chine. Qui était cette civilisation demeure encore un mystère.

Nan Madol

Au milieu de l'immense étendue de l'océan Pacifique, en Micronésie, se trouve un site mégalithique aussi inexplicable que mystérieux, un lieu qui a nourri légendes et secrets pendant des siècles. Et pourtant, malgré son statut de l'un des sites anciens les plus énigmatiques et uniques au monde, la plupart des gens n'ont probablement jamais entendu parler de Nan Madol. Il y a sans doute une bonne raison à cela.

L'île micronésienne de Pohnpei est véritablement perdue au milieu de nulle part. À l'est de ses côtes s'étendent plus de 8 000 kilomètres d'océan ouvert, jusqu'à la Californie, tandis qu'à l'ouest, environ 4 000 kilomètres séparent l'île de Manille aux Philippines. L'île elle-même est petite et relativement insignifiante, ne mesurant que 21 kilomètres d'un bout à l'autre, couverte de jungles denses et de marécages de mangroves, avec une montagne escarpée qui s'élève en son centre. Pourtant, malgré son emplacement isolé et son terrain hostile, Pohnpei abrite les vestiges d'une architecture mégalithique d'une ampleur sans pareil en Micronésie. Dans les eaux peu profondes au large de sa côte est se dresse un complexe de pierre insondable, composé de 92 îlots artificiels construits sur un récif corallien sur une longueur d'environ 1,6 kilomètre, tous reliés par un réseau complexe de canaux bordés de pierres. Ces canaux de pierre donnent son nom au site, Nan Madol, qui signifie « entre les intervalles ».



À l'époque moderne, Nan Madol s'est vu attribuer un autre nom : la Venise du Pacifique. Il est facile de comprendre pourquoi. Dans tout le complexe s'élevaient une série de structures incroyables, construites avec d'énormes blocs de basalte, des murs atteignant jusqu'à 18 mètres de hauteur et mesurant jusqu'à 5 mètres d'épaisseur, des colonnes et des bâtiments entièrement réalisés avec des pierres pesant entre 5 et 50 tonnes, empilées comme on construirait une cabane en rondins.

De manière stupéfiante, on estime que plus de 750 000 tonnes de pierre ont été utilisées pour la construction du site. Comme le dit David Childress, qui a mené plusieurs investigations à Nan Madol dans les années 1980 et 1990 :

« L'ensemble du projet est d'une ampleur si gigantesque qu'il se compare aisément à la construction de la Grande Muraille de Chine et de la Grande Pyramide d'Égypte en termes de quantité de pierre et de travail utilisés, ainsi que par l'ampleur colossale du site. »

En résumé, Nan Madol est sans aucun doute l'un des sites mégalithiques les plus impressionnants de la planète, et en fait, le seul jamais construit sur un récif corallien.



3D Reconstruction of Nan Madol

Mais qui a bien pu construire une telle œuvre ? De nos jours, la datation au carbone des mégalithes de pierre sur le site suggère que la construction de Nan Madol a commencé vers l'an 1180, ce qui conduit à la conclusion que Nan Madol a été bâti par la dynastie Saudeleur, qui régnait alors sur l'île de Pohnpei. Selon cette théorie, lorsque les Saudeleurs furent renversés à la fin des années 1600, le site fut abandonné, laissant les mystérieuses ruines qui subsistent aujourd'hui. Pourtant, des études supplémentaires menées sur le site indiquent que les premiers établissements remontent bien au-delà de 1180, jusqu'au IIe siècle avant J.-C., voire plus loin. Peut-être que le mystère de Nan Madol dépasse largement la dynastie Saudeleur.

Si Nan Madol a été construit il y a 1000 ans par la dynastie Saudeleur, une question simple se pose : comment ont-ils fait ? Premièrement, aucune carrière de pierre ne se trouve à proximité immédiate du site, ce qui signifie que les énormes blocs de basalte qui composent Nan Madol ont dû être transportés d'ailleurs. Mais comment ? L'île de Pohnpei est trop accidentée pour acheminer des pierres à travers elle, ce qui implique que, que les bâtisseurs de Nan Madol aient obtenu les pierres sur l'île même ou sur une autre petite île alentour, ils ont dû les faire flotter sur l'océan jusqu'au site.

Au départ, certains ont proposé qu'ils aient pu le faire à l'aide de radeaux en bambou, théorie rapidement invalidée une fois pris en compte le poids colossal des pierres utilisées à Nan Madol. En fait, en 1995, un documentaire de la Discovery Channel sur Nan Madol a essayé d'utiliser des radeaux en bambou pour transporter des pierres pesant entre une et deux tonnes, une fraction de la taille des pierres utilisées pour la construction du site, et a constaté que ces radeaux coulaient rapidement.

Mais admettons, pour argumenter, que les bâtisseurs de Nan Madol aient réussi à acheminer ces énormes blocs de basalte jusqu'au site, que ce soit avec des radeaux ou par une méthode inconnue. Cela n'explique toujours pas comment ils ont pu soulever et empiler ces pierres pour construire bâtiments, murs et canaux, alors même qu'ils ne disposaient ni de poulies, ni de leviers, ni d'autres avancées technologiques modernes.

Même aujourd'hui, soulever une pierre de 50 tonnes est une tâche immense, nécessitant une grue puissante et une équipe expérimentée. Alors, comment une population il y a des centaines d'années, sans grue ni même les outils de levier les plus élémentaires, a-t-elle pu accomplir cela ?



Mais encore une fois, même si les Saudeleurs ont réussi à transporter ces énormes pierres jusqu'à Nan Madol, puis à les soulever et les placer sans poulies ni leviers, cela laisse encore une lacune dans l'explication. À l'époque de la dynastie Saudeleur, la population totale de l'île de Pohnpei était estimée entre 20 000 et 30 000 personnes, enfants et personnes âgées compris. Cette population est tout simplement insuffisante pour fournir la main-d'œuvre nécessaire à la réalisation d'un projet comme Nan Madol.

L'île désolée pouvait à peine subvenir aux besoins quotidiens de ses habitants, sans parler d'un chantier aussi colossal que celui de Nan Madol. Certains ont estimé que, compte tenu de la population de Pohnpei et du nombre de personnes en âge de travailler, la construction de Nan Madol aurait pris plus de trois siècles. Tout cela signifie une chose simple : bien que les scientifiques croient que Nan Madol a été construit par la dynastie Saudeleur il y a environ 800 ans, ils n'ont en réalité aucune idée de comment cela a été possible.

Pour répondre à cette question, il faut peut-être chercher ailleurs. Selon l'histoire orale du peuple de Pohnpei, Nan Madol a une origine très spécifique. Elle commence par l'histoire d'un groupe de sept hommes et neuf femmes qui, venant d'au-delà de l'océan, cherchaient un nouveau foyer, il y a fort longtemps. Lors de leur voyage, ils rencontrèrent un esprit pieuvre qui les guida vers une île inconnue dans l'océan Pacifique. Mais ce fut un piège, et à leur arrivée, l'île n'était pas plus grande qu'un canoë, bien trop petite pour y vivre. Heureusement, les voyageurs possédaient des pouvoirs magiques qui leur permirent de faire émerger le reste de l'île hors de l'eau. Là, ils s'installèrent, construisant un autel de pierre en son centre, et nommèrent l'île Pohnpei, ce qui signifie « sur un autel de pierre ». Au fil des siècles, cinq autres groupes de colons arrivèrent sur l'île, chacun apportant un savoir magique secret pour déplacer les montagnes, élever les récifs et façonner l'île, bâtissant ainsi une civilisation florissante au fil du temps.

Finalement, un septième groupe arriva, apportant avec lui les plus puissants sorciers. Les frères Olisihpa et Olosohpa. Ce furent eux qui construisirent Nan Madol en utilisant leurs pouvoirs magiques pour faire voler d'énormes blocs de basalte dans les airs comme s'ils étaient légers, et les empiler en îlots, canaux, murs et bâtiments. Leur magie était si puissante que les frères conquièrent Pohnpei, fondant ce qui devint la dynastie Saudeleur. D'une certaine manière, cette histoire orale comble les lacunes de l'histoire de l'île de Pohnpei, remontant à une époque avant l'écriture, un récit de conquête, de construction de civilisation et de règne dynastique, raconté à travers un mythe dramatique.

Mais si l'on regarde de plus près cette histoire, et plus précisément la capacité des frères Olisihpa et Olosohpa à léviter d'énormes pierres pesant jusqu'à 50 tonnes dans les airs grâce à une sorte de magie, certains ont suggéré qu'il ne s'agissait pas de magie, et que cette histoire n'était pas un mythe, mais plutôt la mémoire populaire d'une technologie perdue. Mais quel genre de technologie perdue aurait pu permettre à un peuple ancien de faire léviter des pierres aussi lourdes dans les airs ?

Considérez les anciens sites mégalithiques du monde entier, construits avec d'énormes pierres que les anciens auraient apparemment été incapables de déplacer, sans parler de les utiliser pour la construction, de Stonehenge à la Grande Pyramide de Gizeh, et bien d'autres encore. Selon certains, l'existence de ces sites mégalithiques suggère que les anciens auraient maîtrisé l'art de la lévitation par des moyens sonores ou d'autres méthodes obscures leur permettant de défier la gravité et de manipuler aisément des objets massifs. Ce qui ajoute à l'intrigue, c'est que dans presque toutes les cultures où existent des structures mégalithiques, il y a une sorte de légende affirmant que les énormes pierres ont été déplacées par des moyens acoustiques, que ce soit par les sorts chantés de magiciens, par des chants secrets, ou par des gongs, trompettes, lyres ou cymbales gigantesques. Cela pourrait-il être le secret derrière un peuple ancien déplaçant et empilant des pierres de plusieurs tonnes, raconté dans l'histoire locale comme deux frères aux pouvoirs magiques ? Peut-être existe-t-il une autre explication à Nan Madol, encore plus incroyable. Pendant des siècles, la tradition pohnpéenne a mis en garde contre les terribles pouvoirs associés à Nan Madol. Les habitants croient que le site est protégé par des esprits placés là par les anciens pour le préserver des étrangers, et que quiconque dérange le site sera maudit. Peut-être s'agit-il simplement d'un mythe créé par les locaux pour dissuader les puissances coloniales d'endommager leur histoire. Mais que se passerait-il si ce n'était pas le cas ? Les étrangers venus d'Europe ont atteint l'île de Pohnpei au début des années 1800, et ils remarquèrent immédiatement les ruines de Nan Madol. L'un des premiers à le faire fut le chirurgien d'un navire marchand nommé le Dr Campbell, qui décrivit éloquentement le site dans un article de 1836 intitulé « Île de l'Ascension ». Selon ses mots, Nan Madol était « *l'œuvre d'une race d'hommes surpassant de loin la génération présente, dont la mémoire a traversé de nombreux âges, et dont l'histoire a été à jamais voilée par l'oubli, dont la grandeur et la puissance ne peuvent maintenant être retracées qu'à partir des restes dispersés des structures qu'ils ont élevées, qui maintenant ondulent sous les arbres verts sur les cendres de leur gloire disparue, laissant à la postérité le plaisir de la spéculation et de la conjecture.* »

Pendant des décennies, c'est tout ce que la connaissance européenne de Nan Madol représentait — spéculation et conjecture. Jusqu'aux années 1870, lorsque un anthropologue polonais nommé John Kubary arriva à Pohnpei au cours d'un voyage historique. Kubary avait accepté un emploi dans une société de commerce en 1869 qui l'envoya à travers le monde vers les îles du Pacifique. Là, il visita les îles Samoa, Palau, Ebon, Jaluit, et d'autres, recueillant des échantillons jamais vus auparavant et se forgeant une réputation comme l'un des plus grands collectionneurs de la Terre.



En 1873, il arriva sur l'île de Pohnpei, où il entreprit la première exploration systématique et description des ruines de Nan Madol, ne se contentant plus d'observer de loin comme les Européens avant lui, mais s'immergeant dans le site en tant qu'anthropologue dans une tentative de découvrir les secrets du lieu. Malgré les vigoureuses mises en garde des locaux concernant la malédiction de Nan Madol, Kubary recueillit de nombreux ornements et outils sur le site et découvrit même des cryptes inexplorées, qu'il nomma les Tombeaux Royaux. Comme il le rapporte dans son ouvrage, « *Tous les tombeaux que nous avons explorés étaient remplis de corail. Partout, nous avons trouvé des restes d'ossements humains et des ornements très primitifs (bracelets et colliers), des outils (haches en pierre), et ainsi de suite. Les coquilles d'une espèce de Spondylus, percées à la charnière et utilisées comme ornements de poitrine, étaient fortement représentées. Elles étaient déposées en grand nombre avec les morts dans la tombe, et semblent avoir été un témoignage particulier de la piété des natifs.*

Nous avons également trouvé des disques ronds dans les tombeaux, percés en leur centre, aujourd'hui très prisés, servant de monnaie et pour orner la ceinture et le bandeau de tête. La présence, dans la même voûte, de nombreuses mâchoires inférieures et d'os frontaux indique des sépultures familiales, et le nombre limité à 13 de leurs tombeaux particulièrement remarquables contenant des os nous permet de conclure qu'il s'agissait exclusivement de tombes de rois ou de chefs. »



En 1874, Kubary était prêt à retourner en Europe avec son incroyable collection d'artefacts récupérés sur le site. Mais en chemin, un désastre survint. Selon les paroles d'un commerçant qui accompagna Kubary lors de son retour en Europe, alors que leur navire tentait de manœuvrer dans le passage océanique étroit de Jaluit, près des îles Marshall,

« Au lieu de diriger le navire vers le bras sud du passage menant à l'ancre, Becker [le capitaine] fit échouer la poupe sur un point de récif qui divise le passage principal en bras nord et sud. Il attribua cela à une mauvaise direction du navire, mais d'autres le mirent sur le compte de sa stupidité. »

Le navire fut totalement abandonné ce soir-là, et son équipage prit ses quartiers à ou près de la station de Capelle. Le lendemain, la mer monta et déferla sur le navire, qui gisait avec son pont tourné vers la mer. Les panneaux de cales furent emportés, la cargaison lavée à la mer, puis les ponts éclatèrent. À 15h30, le mât principal tomba. Le lendemain matin, le brick était complètement détruit, et il ne restait rien d'autre qu'un tas confus de fer brisé et tordu, de gréement en fil de fer et de quelques vergues cabossées. »

Ainsi, le navire fut perdu, et des centaines de caisses de Kubary contenant une grande partie de l'histoire de Nan Madol coulèrent au fond de l'océan, perdues à jamais. Pour Kubary, ce naufrage fut dévastateur, mais malheureusement, les choses allaient empirer. En 1879, la société commerciale pour laquelle il travaillait fit faillite, le laissant sans emploi. Il décida de rester dans une plantation qu'il avait achetée à Pohnpei, où il épousa une femme locale et eut deux enfants. Tragiquement, les deux enfants moururent en bas âge. Puis, en 1882, la plantation de Kubary fut détruite par un ouragan qui traversa la région. Les quelques cocotiers restants furent rapidement anéantis par une invasion de coléoptères qui suivit l'ouragan.

N'ayant nulle part où aller, Kubary se remit lentement à reconstruire sa plantation, prenant occasionnellement des emplois pour des compagnies commerciales ou des musées qui l'envoyaient parcourir les îles du Pacifique quand il le pouvait. Jusqu'en 1895, quand les habitants locaux de Pohnpei se révoltèrent contre la domination espagnole sur leur île et détruisirent définitivement la plantation de Kubary. Sans espoir et sans un sou, Kubary se suicida en 1896. Était-ce la malédiction de Nan Madol qui agissait ? Kubary avait-il attiré cette terrible série de malheurs sur lui-même en retirant des artefacts et des os du site en 1873 et 1874 ?

Au début du XXe siècle, Pohnpei était passé sous domination allemande, et le poste de gouverneur avait été confié à un homme nommé Victor Berg, un individu cruel et malveillant qui avait passé une grande partie de sa vie adulte dans les îles du Pacifique.

Malgré les nombreux avertissements des habitants locaux, Berg commença à explorer Nan Madol en 1907. Au cœur du complexe, il découvrit une tombe scellée qui, selon la légende, renfermait les restes des anciens souverains de Pohnpei. De manière choquante, à l'intérieur de cette tombe, Berg trouva des restes squelettiques d'une taille extraordinaire, semblant appartenir à une race de géants mesurant environ 3 mètres. Cela pouvait-il être vrai ? s'interrogea Berg. Et si oui, qui étaient ces anciens souverains géants ?

La nuit de sa découverte, alors que Berg tentait de dormir, une violente tempête s'abattit sur l'île, frappant le paysage de ses éclairs et de ses pluies torrentielles. Au loin, Berg et d'autres jurèrent avoir entendu le son de conques résonner sur les montagnes de Pohnpei tandis que, de façon encore plus étrange, d'étranges orbes lumineuses auraient illuminé le ciel au cours de la tempête.

Le lendemain, la tempête semblant s'être calmée, Berg était déterminé à poursuivre ses travaux à Nan Madol. Mais alors qu'il se dirigeait vers le site, il s'arrêta soudainement net et, sans aucun avertissement, tomba mort là où il se trouvait. Immédiatement, les locaux affirmèrent que le sort de Berg avait été scellé au moment où il avait perturbé Nan Madol. Sa mort, ainsi que la tempête qui l'avait précédée, constituaient, selon eux, la preuve des pouvoirs surnaturels protégeant ce lieu sacré.



Un médecin allemand stationné sur l'île proposa une autre explication, avançant que la cause de la mort de Berg serait un coup de chaleur et un épuisement dû à la chaleur — un diagnostic curieux pour un homme par ailleurs en bonne santé, habitué au climat tropical après plusieurs années passées dans les îles du Pacifique. Pourtant, la manière dont il est mort n'est peut-être pas la question la plus importante qui émerge de l'histoire de Victor Berg. Que sa mort soit due à un coup de chaleur ou à une malédiction, le mystère demeure autour de ce que Berg a découvert avant de mourir — des restes squelettiques qui sembleraient appartenir à des géants. La tradition orale raconte que les frères qui construisirent Nan Madol étaient des sorciers. Pourraient-ils avoir été aussi des géants ? Cela pourrait-il expliquer comment ils ont pu déplacer des pierres aussi lourdes ?

Une chose est sûre — ce ne serait pas la dernière fois que des géants seraient associés à Nan Madol. Après la Première Guerre mondiale, le contrôle de l'île de Pohnpei passa aux mains du Japon. Comme leurs prédécesseurs, les Japonais enquêtèrent également sur Nan Madol. Toutefois, ce qu'ils auraient découvert dépasse largement tout ce qui avait été révélé auparavant.

Aujourd'hui, les archives concernant la domination japonaise sur Pohnpei sont fragmentées et en grande partie perdues, car beaucoup de documents japonais furent détruits au début de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, quelques sources restantes indiquent qu'avant la guerre, des scientifiques japonais découvrirent que les ruines visibles de Nan Madol, construites sur un récif corallien, ne représentaient qu'une partie de l'ensemble. En réalité, Nan Madol s'étendrait bien plus loin dans l'océan et sous les vagues, constituant une véritable cité engloutie. C'est là que les Japonais auraient trouvé d'énormes cercueils en platine reposant sur le fond océanique. Incroyablement, en brisant ces cercueils pour les remonter à la surface, ils auraient découvert à l'intérieur des restes squelettiques d'humains géants, mesurant environ 3 mètres de haut. Cela pourrait-il être vrai ?

Ce qui est particulièrement intéressant à propos de ces découvertes, tout comme celles de Berg avant elles, c'est que l'idée qu'une race de géants ait existé dans un passé lointain ne se limite pas à Nan Madol. En fait, elle apparaît dans de nombreuses traditions humaines. Dans le Livre de la Genèse, par exemple, il est fait mention d'une race de géants du passé appelée les Nephilim. Même à l'époque moderne, d'énormes squelettes apparemment appartenant à des géants ont été découverts partout dans le monde, notamment aux États-Unis, en Afrique, dans la forêt amazonienne, en Asie et ailleurs. Est-il possible que l'existence de ces géants dans un passé lointain puisse expliquer Nan Madol ? Mais peut-être que, pour trouver une réponse au mystère de Nan Madol, il faut dépasser la question des ossements géants prétendument découverts et se concentrer sur les cercueils en platine dans lesquels ils auraient été trouvés. En réalité, les cercueils en platine ne sont pas les seuls objets découverts au large de Nan Madol. En 1939, un explorateur et écrivain allemand nommé Herbert Rittlinger, qui avait visité Nan Madol durant la période où elle était sous contrôle japonais, a relaté ce qui avait été trouvé là-bas dans son livre *The Measureless Ocean*. Selon Rittlinger, les découvertes au large de Nan Madol allaient en fait bien au-delà des cercueils en platine. Comme il l'écrit :

« Sous l'océan se trouvait un centre brillant et splendide d'un royaume célèbre qui avait existé là il y a des millénaires innombrables. Les récits de richesses fabuleuses avaient attiré des plongeurs perliers et des marchands chinois qui enquêtaient secrètement sur le fond marin, et ces plongeurs remontaient tous avec des récits incroyables. Ils avaient pu marcher sur le fond de rues bien conservées recouvertes de moules et de corail. 'Là-dessous,' il y avait d'innombrables voûtes en pierre, des piliers et des monolithes. Des tablettes en pierre gravées pendaient aux vestiges de maisons clairement reconnaissables. Ce que les plongeurs perliers ne découvrirent pas fut trouvé par des plongeurs japonais équipés de matériel moderne. Ils confirmèrent par leurs trouvailles ce que rapportaient les légendes traditionnelles de Pohnpei : une immense richesse en métaux précieux, en perles, et en lingots d'argent. »

En d'autres termes, Nan Madol n'était qu'une partie d'une cité ancienne stupéfiante, depuis longtemps engloutie sous les vagues de l'océan. Fait intéressant, cela concorde avec la légende pohnpéienne, qui parle d'un autre royaume sous l'océan, au large des côtes de Nan Madol.

À l'époque plus récente, de nouvelles preuves sont apparues, venant étayer cette théorie. Dans les années 1970 et 1980, des archéologues ont observé un vaste réseau de tunnels et de cavernes sous Nan Madol, menant jusqu'à l'océan. Une équipe a exploré ce réseau jusqu'à un ensemble de piliers et de structures en pierre situés à environ 30 mètres sous l'eau, supposant qu'il ne s'agissait que du début d'un vaste réseau de ruines sous-marines.

Mais depuis, aucune investigation à grande échelle n'a été menée pour déterminer ce qui pourrait se cacher sous l'océan. Y aurait-il vraiment un autre royaume sous la mer ? Et si oui, qui l'a construit, et d'où vient-il ? Certains pensent déjà connaître la réponse.



Sur notre chaîne YouTube, nous avons couvert en détail le légendaire continent perdu de Mu. Pour ceux qui ne le connaissent pas, cette idée a été introduite à la fin des années 1800 par un archéologue nommé Augustus Le Plongeon, qui affirmait qu'en travaillant dans la péninsule du Yucatan, il était tombé sur une série de transcriptions mayas anciennes racontant l'existence d'un continent perdu nommé Mu, submergé sous l'océan il y a très longtemps.

Cette idée fut reprise dans les années 1920 et 1930 par un certain James Churchward, qui affirmait que durant son service militaire en Inde britannique, il avait eu accès à des tablettes d'argile anciennes évoquant un continent perdu dans l'océan Pacifique appelé Mu. Selon Churchward, ce continent, qui s'étendait sur 3 000 miles du nord au sud et 5 000 miles d'est en ouest, abritait une civilisation ancienne avancée datant d'il y a 50 000 ans, avant de sombrer soudainement au fond de l'océan, disparaissant à jamais.

Compte tenu de la position de Pohnpei dans l'océan Pacifique, certains pensent que Nan Madol représente les confins de ce légendaire continent perdu. En fait, c'est Churchward lui-même qui avait proposé cette hypothèse dès 1926, bien avant la découverte des cercueils en platine ou des tunnels souterrains.

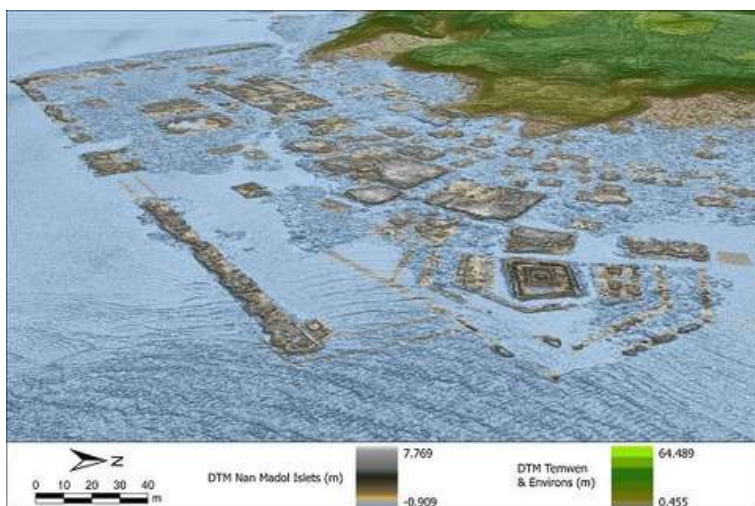


L'île de Pohnpei, bien que paraissant perdue au milieu de nulle part, est en réalité située à un endroit remarquable sur la planète, précisément au centre d'une zone longue de 3000 miles où naissent les typhons, et où se développent les premières phases de leur puissance et de leur intensité.

Aujourd'hui, nous savons que les typhons ne se forment pas uniquement à cause de la collision entre des courants d'air froid et les eaux chaudes de l'océan, comme on le pensait depuis longtemps, mais aussi parce qu'ils possèdent une composante électromagnétique.

Compte tenu de sa situation, certains considèrent que les énormes pierres basaltiques de Nan Madol, qui présentent de fortes propriétés électromagnétiques, ont été placées là dans le but de perturber les qualités électromagnétiques des typhons lors de leur formation, les forçant ainsi à libérer leur énergie sous forme de fortes pluies, et protégeant ainsi la région.

Autrement dit, Nan Madol ne serait pas une ancienne cité, mais un projet intentionnel de modification météorologique.



Déjà, cette capacité technologique supposée dépasse ce qui est réalisable à notre époque, mais certains vont encore plus loin en explorant les propriétés électromagnétiques de Nan Madol. Il faut considérer que l'île de Pohnpei produit une activité sismique subtile et constante, générant de la piézoélectricité. Certains pensent que lorsque cette piézoélectricité entre en contact avec les immenses blocs basaltiques magnétisés, disposés en canaux, murs et tours à Nan Madol, le site devient une source d'énergie.

Comme l'a décrit l'auteur Frank Joseph dans un livre consacré au sujet :

« Transformer le champ magnétique vertical naturel du basalte en une spirale amplifierait la puissance de toute décharge piézoélectrique en la faisant tourner dans un circuit resserré et concentré, puis en focalisant le faisceau de sa décharge corona concentrée vers le ciel. Plus simplement, Nan Madol n'a jamais été une ville, du moins pas dans le sens ordinaire du terme, mais une centrale électrique sans aucun doute construite par les ancêtres des Pohnpeiens. »

Incroyablement, cela rappelle les travaux pionniers de Nikola Tesla, qui avait proposé une idée similaire pour sa légendaire tour Wardenclyffe au tournant du XXe siècle. Les habitants de Pohnpei auraient-ils pu travailler avec un type de source d'énergie comparable à celle envisagée par Tesla il y a des milliers, voire des dizaines de milliers d'années ? Nan Madol aurait-il réellement été une centrale énergétique antique alimentant une civilisation ancienne avancée ?

Une chose est au moins certaine — même si Nan Madol n'est qu'un mégalithe vieux de 8000 ans, construit par la dynastie Saudaleur, il reste l'une des structures les plus étonnantes de la Terre. Mais il pourrait être bien plus que cela — la clé des secrets du passé de l'humanité, du continent mythique de Mu, et d'une civilisation ancienne avancée.

Pyramide Bosnienne

Il arrive, une fois toutes les lunes bleues, qu'une découverte bouleverse complètement le monde de l'archéologie et nous invite à revoir notre compréhension de l'histoire. Une telle découverte eut lieu en 2005. L'archéologue Semir Osmanagić visitait un musée à Visoko, en Bosnie-Herzégovine, lorsqu'il s'aperçut, stupéfait, qu'une colline très imposante dans la vallée possédait quatre faces clairement triangulaires, des pentes parfaitement régulières, des angles nets et même un apex — la géométrie exacte d'une pyramide. Fort de ses recherches sur d'autres pyramides, Semir vérifia d'autres critères et découvrit qu'elle était également alignée selon les points cardinaux : nord, sud, est et ouest, une autre caractéristique fondamentale des pyramides antiques.



À chaque étape, la précision géométrique et les preuves structurelles issues de ses recherches démontraient que cette soi-disant « colline », ainsi que cinq autres sites dans la vallée, étaient des structures créées et conçues par des civilisations anciennes, dissimulées sous la végétation depuis des milliers d'années. Cette découverte fut tout simplement épique.

Non seulement il s'agissait des premières pyramides découvertes en Europe, mais deux d'entre elles — la Pyramide de la Lune et la Pyramide du Soleil — sont toutes deux plus grandes que la Grande Pyramide de Gizeh. Selon ces archéologues, la Pyramide du Soleil serait désormais la plus grande pyramide au monde. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que des fossiles prélevés sur la structure ont révélé que la Pyramide du Soleil bosniaque daterait de 35 000 ans, bien avant notre compréhension actuelle de l'émergence des civilisations.



Les révélations n'ont pas été bien reçues par les universitaires établis. Quelques heures seulement après l'annonce internationale de cette découverte extraordinaire, l'affaire a soudainement disparu. Entre-temps, des géologues et archéologues de nombreux pays ont adressé une pétition au gouvernement bosniaque pour demander l'arrêt des fouilles de Semir, affirmant que ses découvertes n'étaient que des formations naturelles. Néanmoins, 55 archéologues sceptiques mais curieux l'ont rejoint pour en savoir plus, concluant finalement que cela semblait être vrai... La nature n'a pas pu former ces montagnes. Ce sont des structures artificielles. Mais d'autres spécialistes du domaine, sans même avoir visité le site, ont exercé une résistance incroyable à ses efforts d'excavation. Ces « experts » archéologiques dits « dignes de confiance » ont supposé et conclu que Semir devait être un fraudeur et ont qualifié sa découverte de canular.

Plutôt que de se laisser décourager, cette résistance a confirmé à Semir qu'il était sur la piste de quelque chose de majeur. Pendant plusieurs années, il a mené une bataille juridique pour garantir son droit à fouiller, allant même jusqu'à poursuivre le gouvernement pour avoir tenté de bloquer son étude scientifique. Finalement, il a réussi et a même obtenu l'approbation officielle du gouvernement pour ses recherches.

Habituellement, l'archéologie est une science très conservatrice, réservant les fouilles aux universitaires accrédités qui gardent toutes les découvertes secrètes jusqu'au moment opportun. Bien que Semir soit impuissant face à la diffamation publique des institutions académiques établies, il a trouvé la stratégie parfaite pour protéger ses recherches : il a décidé que ce projet appartiendrait au peuple, en impliquant tous ceux qui souhaitent contribuer et apprendre, en veillant à ce que toutes les découvertes soient totalement transparentes.

Son organisation à but non lucratif, la « *Fondation de la Pyramide du Soleil de Bosnie* », a accueilli des milliers de volontaires internationaux enthousiastes dans les fouilles et les découvertes de ce qui semble être la plus ancienne pyramide du monde.



Vous pensez probablement qu'il est bien plus plausible que les quatre côtés de cette montagne ne soient qu'une coïncidence... Après tout, les seules pyramides anciennes dont on entend parler se trouvent en Égypte et au Mexique. Pourtant, un nombre croissant d'archéologues qui étudient les soi-disant « tumulus » à travers le monde pensent autrement. Des recherches scientifiques de pointe montrent que des structures pyramidales rondes et multi-facettes, faites d'adobe, de calcaire et de granite, sont bien plus répandues qu'on ne le croyait, et qu'elles existent en réalité sur tous les continents, souvent ignorées ou prises pour des montagnes, des collines, des tombes vides, voire des « tas de pierres », parce qu'elles sont bien plus anciennes que ce que nous avons réalisé.

Et aussi, bien sûr, parce que nous ne comprenons toujours pas pourquoi une civilisation se serait donné tant de mal pour construire ces immenses structures d'un poids inimaginable, sans raison pratique apparente. À moins que la raison soit encore à découvrir. En d'autres termes, nous ne savons pas ce que nous ne savons pas. Alors, avant de vous présenter les faits sur la pyramide bosniaque, considérez ceci : si nous savions que les pyramides avaient une fonction pratique, et si nous étions ouverts à la possibilité que l'histoire des civilisations sur Terre remonte bien plus loin que ce que nous avons admis, verrions-nous les similitudes de ces structures pyramidales sur chaque continent ?

Comme les centaines de pyramides en Chine âgées de plus de 12 000 ans ? Les 224 au Soudan ? Les 43 en Sicile ? Les 3 à Palencia, en Espagne, où l'on trouve des images d'êtres reptiliens et où l'une d'elles a été tragiquement détruite récemment ? Verrions-nous les 104 des îles Canaries ? Ou celles de l'Afrique de l'Est ? Ou encore celles du Salvador et du Honduras ? Verrions-nous celles du Cambodge ? Remarquerions-nous les pyramides de 100 mètres de haut en Indonésie ? Et constaterions-nous que, aux États-Unis d'Amérique, les 200 tumulus du sud de l'Illinois remplissent tous les critères des pyramides anciennes ?

Comme vous pouvez le voir, chaque continent possède des preuves de ces structures, et pourtant, nous continuons à nous dire que ce sont des peuples primitifs qui les ont construites pour leurs morts, de façons que nous ne parvenons pas à comprendre. Se pourrait-il qu'il y ait plus dans cette histoire que ce récit accepté des civilisations primitives ?

Selon Semir Osmanagić et d'autres archéologues, ces hypothèses ne reflètent pas la véritable fonction de ces structures à travers le monde. Les nouvelles révélations archéologiques, en particulier les recherches menées sur la Pyramide du Soleil bosniaque, suggèrent que les pyramides n'étaient pas de simples tumulus, ni des tombes destinées aux pharaons ou à d'autres dirigeants, mais qu'elles furent construites il y a des dizaines de milliers d'années dans un tout autre but : celui de machines complexes à énergie.

Plus précisément, ces machines énergétiques remplissaient quatre fonctions majeures. Elles créaient des champs énergétiques favorisant la guérison. Elles amélioraient la structure moléculaire de l'eau et de la nourriture. Elles développaient les capacités spirituelles et mentales. Et, fait le plus surprenant, elles permettaient de transmettre et de recevoir des communications interstellaires via leur sommet, grâce à une technologie d'ondes scalaires.

Cela représente beaucoup d'informations à assimiler. Alors, en gardant à l'esprit l'existence de pyramides dans le monde entier, penchons-nous maintenant sur la Bosnie pour déterminer si la pyramide bosniaque répond aux critères d'une structure artificiellement conçue, ou si ce n'est qu'une immense colline, fruit d'une cruelle supercherie.

Tout monument ancien qui ne se trouve pas dans le désert peut être difficile à distinguer s'il est recouvert de feuillage et de terre au fil des millénaires. Si l'on regarde la Pyramide du Soleil bosniaque depuis la terre, il est facile de comprendre pourquoi cette structure ressemble à une colline. Cependant, vue depuis un drone ou un avion, la clarté de sa forme devient beaucoup plus évidente.



Alors, qu'est-ce qui distingue exactement une pyramide d'une colline ou d'une montagne ? Il existe 10 critères scientifiques que possèdent les pyramides. Nous allons les énumérer un par un et comparer la pyramide bosniaque à ces exigences.

Tout d'abord, la qualité la plus évidente d'une pyramide est sa forme et sa géométrie. Pour la plupart des structures, cela signifie des triangles équilatéraux à quatre côtés, mais les pyramides peuvent aussi avoir d'autres formes : trois, cinq, six côtés, voire même circulaires. Comme mentionné, la Pyramide du Soleil bosniaque a quatre faces, avec des angles de 60 degrés, et le côté sud possède une chaussée, ce qui perturbe la perfection de ces angles.

En 2006, Samir a dégagé le feuillage au coin nord-est pour trouver exactement ce à quoi il s'attendait — deux côtés se rejoignant en un angle. La nature pourrait-elle faire ça ?



La deuxième chose est l'orientation des côtés par rapport aux points cardinaux et l'alignement avec le vrai nord. Alors que la pyramide de Gizeh présente une erreur d'orientation de 0° et 2 minutes par rapport au vrai nord, la pyramide bosniaque du Soleil affiche une erreur de 0° , 0 minute et 12 secondes, ce qui la rend encore plus précisément alignée avec le vrai nord que la Grande Pyramide d'Égypte. Pourtant, on nous demande de croire que ce n'est qu'une simple coïncidence.



Le troisième critère concerne les matériaux de construction artificiels. Comme mentionné, les structures anciennes deviennent indiscernables sous la végétation qui recouvre les matériaux de construction. Prenons par exemple les deux pyramides bien connues du Yucatan mexicain — à Coba et Calakmul — qui ressemblent à des collines au milieu de la jungle... sauf que les côtés excavés révèlent du granite et du grès. Lors des fouilles de la pyramide bosniaque, à environ un mètre de profondeur, de grands blocs rectangulaires ont été découverts, chacun pesant 7 tonnes et possédant six faces plates. Ces blocs étaient empilés soigneusement, liés par de l'argile, et montraient des preuves d'une formation et d'un placement parfaitement symétriques. Ils présentaient même des motifs inhabituels et uniques. De plus, ils contiennent du quartz, un puissant conducteur d'énergie que nous utilisons aujourd'hui dans presque tout.



Samples of the material binding these enormous stones were sent to 7 separate international laboratories for examination, and each one determined separately from the others that rock, sand, water, and clay in the binding is a synthetic concrete called polymer concrete.

Ce matériau est si solide et durable qu'en comparaison avec le béton actuel, ce polymère ancien est bien supérieur en résistance à ce que nous utilisons aujourd'hui. Il présente également un taux d'absorption d'eau étonnamment bas de 1 %, contre 3 % pour notre béton moderne, ce qui contribue évidemment à sa résistance face aux intempéries au fil du temps.



Les sceptiques affirment que les blocs constitutifs de la structure ne sont que des formations naturelles fortuites. Certains sont même allés jusqu'à accuser Samir d'avoir façonné les collines, plaçant des pierres de manière à faire croire qu'elles avaient été conçues par l'homme. Alors, regardez ces terrasses. Vous semblent-elles une formation naturelle ? Ou quelque chose que l'on pourrait simplement assembler au hasard ?

Le quatrième élément concerne les artefacts. Des fouilles dans la zone ou à proximité ont révélé des objets inhabituels, comme cette énorme pierre ronde (page suivante). On ne sait pas comment ni quand elle a été sculptée, mais les visiteurs qui passent du temps près d'elle rapportent que leurs maux et douleurs s'atténuent et qu'ils ressentent une profonde relaxation.



Cette pierre ci-dessous, trouvée sur la Pyramide du Dragon, semble être une carte des trois pyramides principales.



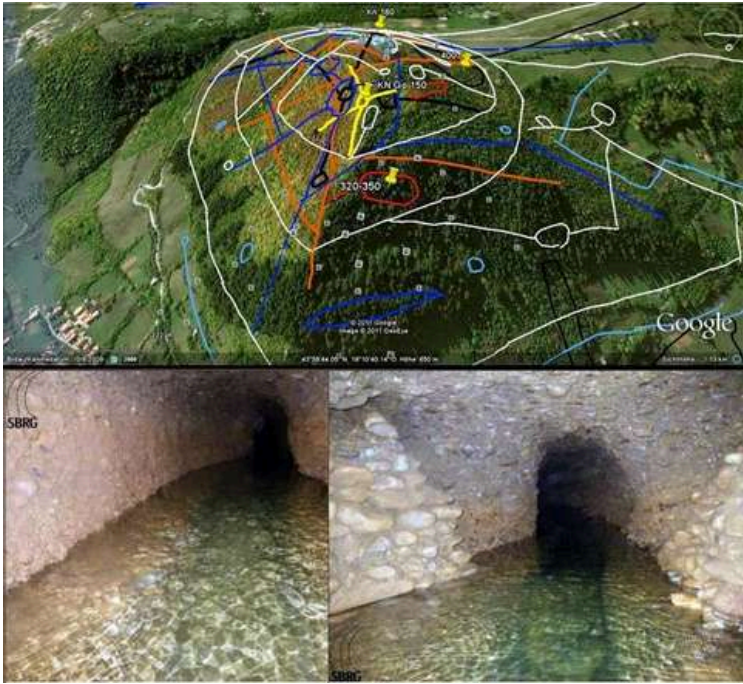
Cette petite pyramide en céramique ci-dessous a été, ironiquement, trouvée près des structures d'un site supervisé par une archéologue qui avait demandé l'arrêt des recherches de Semir. Elle a affirmé que cette découverte n'était pas liée à la structure proche, et elle n'a donc jamais été signalée au musée local de Visoko. Elle aurait été envoyée en Allemagne pour des recherches, mais il semble qu'elle n'ait plus été vue depuis.



Visoko: An Astronomical Map of More than 100,000 Years

Cette pierre sur l'image de droite, provenant de la vallée, semble également représenter une carte astronomique, mais il a été révélé qu'elle représente en réalité une carte non pas des étoiles, mais des structures elles-mêmes selon leur disposition dans la vallée. Beaucoup des roches trouvées portent d'étranges gravures inconnues.

Un autre critère important est la présence de chambres intérieures. Tout le monde sait que Gizeh possède des chambres mystérieuses à des angles inhabituels à l'intérieur de la structure. Il n'y a pas longtemps, à Chichén Itzá, un tunnel d'accès ancien a été découvert, connu uniquement des tribus locales, et qui était scellé depuis des centaines d'années. Fidèle à cette tendance, l'analyse géothermique de la Pyramide du Soleil bosnienne révèle pas moins de sept couches de passages à l'intérieur, qui semblent s'enrouler en spirale à travers la structure. Ces passages, une fois mesurés, s'étendraient sur des kilomètres et des kilomètres — et à mesure que les fouilles avanceront, ils seront certainement révélés.



Une caractéristique moins connue des pyramides est la présence de tunnels environnants. Souvent, ces réseaux de tunnels restent inconnus ou ne sont pas rendus publics par les autorités. D'autres pyramides, en Égypte et en Chine, sont connues pour en posséder, mais les tunnels découverts et fouillés près de la pyramide bosnienne ont déjà dépassé en longueur ceux de toutes les autres pyramides, faisant de ce site le réseau souterrain le plus vaste autour d'une pyramide connu de l'humanité.

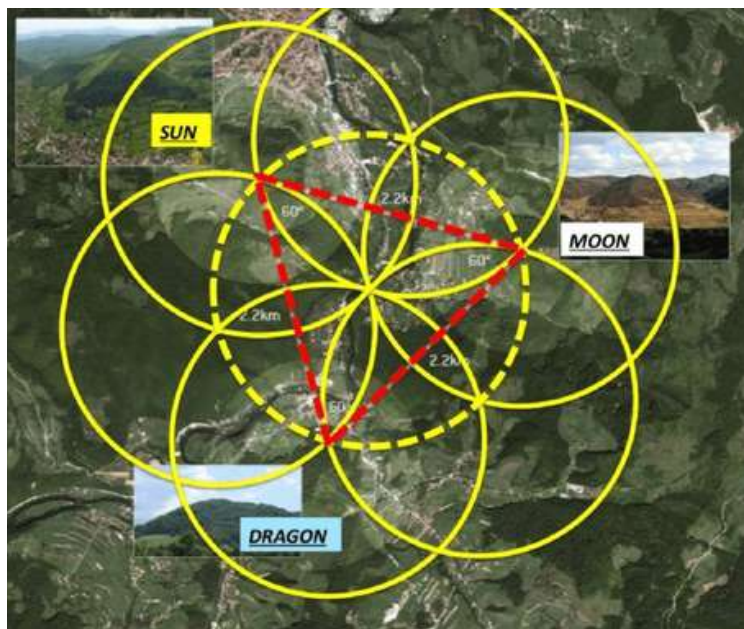
Les murs mêmes des tunnels sont constitués de conglomérat — une combinaison naturelle de sable, roches et galets, compactés étroitement sur des milliers d'années par des sources d'eau. Mais l'équipe de Samir a découvert que beaucoup de ces tunnels avaient clairement été scellés, soit pour garder leur existence secrète, soit pour bloquer le flux d'énergie créé par l'eau, les tunnels, et la pyramide elle-même.

Lorsque des matériaux organiques issus de ces débris ont été datés au carbone 14, il a été révélé que ces tunnels avaient été scellés il y a seulement 5 000 ans. On a également découvert que les blocs de pierre utilisés pour construire la pyramide étaient faits de la même substance que le matériau extrait des tunnels, ce qui indique que les créateurs des tunnels étaient aussi les bâtisseurs de la pyramide — et que cela remonte à bien avant la limite des 5 000 ans. Une enquête plus approfondie dans les tunnels a mis au jour de grands blocs placés à des distances précises de 3 mètres les uns des autres. Le plus grand pesait 18 000 livres, soit environ 8 tonnes. L'un des éléments les plus fascinants trouvés dans ces tunnels scellés est un énorme bloc de pierre lisse de 8 tonnes, apparemment positionné de manière stratégique au-dessus d'un cours d'eau. Ce rocher portait des symboles gravés.



Plusieurs analyses réalisées par l'Institut de Physique Atomique ont révélé que ce grand bloc est un matériau artificiel — encore une fois, une céramique synthétique fabriquée il y a plus de 35 000 ans. Les investigations ont montré qu'il était composé de deux pièces : un couvercle scellé sur une base de soutien. Une analyse par géo-radar a révélé que le centre était creusé et contenait une sorte de minéral différent de la céramique, probablement un cristal de quartz, compte tenu de la puissante conductivité électromagnétique de cet objet. Des mesures précises du champ électromagnétique prises près de cet objet révèlent de manière constante une fréquence de 7,83 Hz.

Le sixième critère est la présence d'eau courante. Toutes les pyramides du monde ont été construites à proximité de rivières et de cours d'eau. Tout comme la pyramide de Gizeh, qui se trouve près du Nil et possède des sources d'eau souterraines, la pyramide bosniaque est située à proximité d'une rivière et possède plusieurs couches de ruisseaux souterrains à différentes profondeurs. Mais l'une des caractéristiques les plus extraordinaires du site réside peut-être dans les relations mathématiques entre les structures et la géométrie sacrée qui en découle. La géométrie sacrée désigne les motifs géométriques et les lois mathématiques présentes dans la nature, des particules les plus infimes jusqu'au cosmos tout entier, sur lesquels toute la création est fondée, faisant ainsi des mathématiques et de la géométrie un langage universel.



Ces principes transmettent l'interconnexion de toute la nature, nous rappelant que nous entretenons une relation avec l'ensemble de la création. Ces motifs incluent π (Pi) et le Nombre d'Or, et sont souvent mystérieusement intégrés dans les œuvres des grands artistes et ingénieurs structurels. Ils représentent en réalité une expression élevée de la sagesse.

Lorsque l'on relie le sommet de la Pyramide du Soleil bosniaque à celui de la Pyramide de la Lune bosniaque et à la Pyramide du Dragon, cela forme un triangle équilatéral. Ensuite, en reliant deux autres structures avec l'entrée du tunnel, un second triangle se dessine à l'intérieur du premier. Les triangles équilatéraux et les triangles emboîtés sont des figures de la géométrie sacrée.



Lorsque vous considérez les points des repères naturels environnants, les entrées des tunnels et les confluences des rivières, vous obtenez un troisième triangle — le plus grand. Gardez les mêmes points médians pour les trois triangles, et vous obtenez la base de la Fleur de Vie, telle qu'on la verrait d'en haut. Traditionnellement, les études ésotériques révèlent que le tore dans la Fleur de Vie implique la dimensionnalité.

Comme en Égypte, la longueur de la base divisée par la hauteur donne π (Pi) — des nombres irrationnels. Selon Semir, ces principes mathématiques ont été soigneusement conçus et sont des forces puissantes contribuant au mouvement de l'énergie, ce qu'il explique comme étant « le véritable message de la pyramide », à savoir que la Pyramide du Soleil, de la Lune, du Dragon et de l'Amour en Bosnie sont traversées par de l'énergie, comme si elles étaient vivantes.




Comme peu d'entre nous aujourd'hui reçoivent un enseignement sur les profondes implications de cette sagesse extraordinaire qu'est la géométrie sacrée, il est facile de passer à côté de l'importance de ces motifs exprimés dans l'ingénierie structurelle ancienne. Il est également intéressant de noter que Pi n'a été officiellement découvert qu'il y a quelques centaines d'années. Alors, nos ancêtres primitifs l'ont-ils découvert par eux-mêmes ? Ou bien s'agissait-il encore d'une simple coïncidence ? Le huitième critère concerne les caractéristiques astronomiques. Il existe des caractéristiques astronomiques cohérentes présentes parmi toutes les pyramides anciennes sur Terre, et l'un des moments les plus extraordinaires en Bosnie se produit le 22 juin — le solstice d'été — juste avant le coucher du soleil. C'est à ce moment-là que l'ombre de la Pyramide bosniaque du Soleil éclipse parfaitement la Pyramide bosniaque de la Lune. Semir a partagé que, parmi toutes les pyramides qu'il a étudiées, cette relation claire et évidente entre les deux est de loin la plus rare et la plus unique. Bien sûr, les experts affirment à nouveau qu'il ne s'agit que d'une pure coïncidence.

Le neuvième critère concerne l'emplacement avec un potentiel énergétique, à savoir — les lignes volcaniques. Semir a découvert que si l'on trace des lignes invisibles reliant tous les volcans du monde, les monuments anciens sont construits sur ces lignes invisibles, en particulier là où elles se croisent avec d'autres. Par exemple, l'île de Pâques se situe à l'intersection de plus de 10 lignes, Machu Picchu à 16, mais la Pyramide bosniaque du Soleil, égalée seulement par Chichen Itza, se trouve à l'intersection de 26 lignes — plus que tout autre monument.

10. Volcanic lines

Straight Volcanic lines, connecting two or more volcanos, line ending at the pyramid, temple or megalithic site

Angkor Wat (Cambodia) – 15 volcanic lines	
Chitzen Itza (Mexico) – 26 volcanic lines	
Cholula (Mexico) – 18 volcanic lines	
Gunung Padang (Indonesia) – 17 volcanic lines	
Machu Pichu (Peru) – 16 volcanic lines	
Nazca plateau (Peru) – 7 volcanic lines	
Olympia (Greece) – 21 volcanic lines	
Easter Island (Chile) – 10 volcanic lines	
Puma Punku (Peru) – 26 volcanic lines	
Great Zimbabwe – 8 volcanic lines	
Mt. Zion Jerusalem – 18 volcanic lines	
Bosnian Pyramids – 26 volcanic lines (15 lines has three or more volcanos on the line)	

Research by: Mr.Sc. Mika Virpiranta, Finland

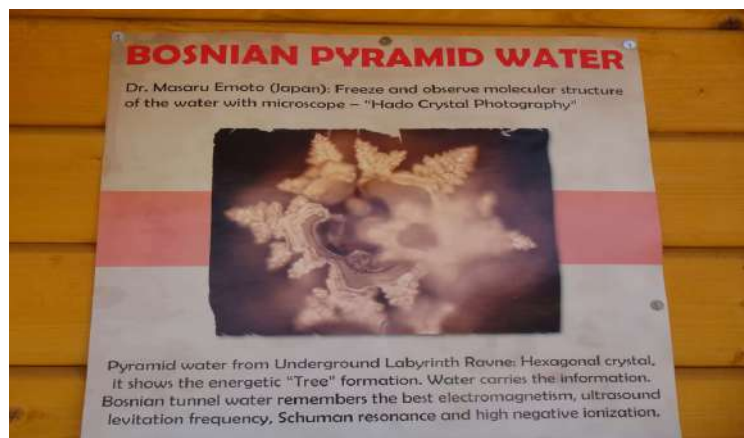
Nikola Tesla savait que si l'on pouvait amplifier l'électricité avec le temps, on pourrait améliorer radicalement l'état de notre planète sans la nuire comme le fait la technologie actuelle. Ainsi, la combinaison de ces lignes, des tunnels, de l'eau courante et d'une plaque de fer profondément enfouie dans la terre contribue toutes à amplifier l'énergie de la structure, et le résultat : vous obtenez un puissant conducteur d'énergie électromagnétique, ce qui mène au dernier et plus excitant critère d'une pyramide, en particulier celle de Bosnie, à savoir le flux d'énergie mesurable.

Depuis des millénaires, la Terre possède une fréquence naturelle, une sorte de pulsation, de 7,83 Hz, connue sous le nom de résonance de Schumann. Elle est vitale pour notre bien-être émotionnel et physique, mais elle a augmenté rapidement au cours des dernières décennies en raison directe de la technologie. Les radiations EMF des téléphones portables, du Wi-Fi, des téléviseurs, de l'électricité, des explosions atomiques, de l'énergie micro-ondes, et bien plus encore — ces bombardements ont fait grimper la fréquence de la Terre jusqu'à 16 Hertz, ce qui ralentit notre traitement mental, nuit à nos cellules et affecte négativement de nombreux aspects. Si la Pyramide bosniaque du Soleil n'était qu'une colline, les fréquences énergétiques y seraient les mêmes que partout ailleurs sur le globe. Mais, avec chaque lecture EMF, sonore et ultrasonique, les fréquences mesurées à la Pyramide bosniaque montrent systématiquement la fréquence de Schumann — 7,83 Hz — surtout dans les tunnels, et le résultat est tout simplement miraculeux.



L'eau et la nourriture provenant de sous et autour de la structure possèdent une structure moléculaire supérieure. Et les volontaires impliqués dans les fouilles ont connu des guérisons spectaculaires et inexplicables, allant de maladies respiratoires à des blessures à la colonne vertébrale. Elles disparaissent tout simplement. Pourquoi ? Nous savons que les ions chargés provenant de l'eau en mouvement soutiennent la santé et éliminent les microbes dans le corps. Le fer sous la terre augmente le flux électromagnétique, le quartz aide à conduire l'énergie, et la résonance de Schumann favorise la sérénité et la santé.

Alors, est-il étonnant que des personnes rapportent des états émotionnels et physiologiques élevés près des pyramides ? Cela ne se produit pas n'importe où, et surtout pas sur n'importe quelle colline. La Pyramide bosniaque du Soleil pourrait-elle être la machine énergétique qu'hypothétise Semir ?



C'est au sommet de la pyramide, cependant, que se produit quelque chose de vraiment spectaculaire avec le flux d'énergie. Les champs électromagnétiques y sont amplifiés 60 fois plus que partout ailleurs sur la planète, mesurant de manière constante à 28 kilohertz sur un rayon de 4 mètres au tout sommet de la structure. Cette fréquence, d'ailleurs, a été associée à la lévitation dans des expériences menées avec des balles de ping-pong par l'Américain Ralph Ring.

Existe-t-il une relation entre la fréquence de lévitation et celle émise par le sommet de cette pyramide ? Inutile de dire que les monticules et collines naturelles ne créent pas de poussées d'énergie 60 fois supérieures à celles de la Terre. Même d'autres pyramides ne présentent pas ce type de mesure.

Cette énergie pourrait-elle indiquer un but plus grand que servaient les pyramides ?

Encore plus de preuves de l'énergie de la pyramide ont été capturées par une caméra — une caméra spécialement conçue pour capter les champs de bioénergie. Ces images montrent les lignes d'énergie horizontales, qui recouvrent toutes les terres et toutes les autres collines, mais lorsqu'on atteint la Pyramide du Soleil et la Pyramide de la Lune, ces lignes deviennent soudainement verticales.



Si les pyramides bosniaques ne sont que des collines mal interprétées, alors la nature est certainement capable de créer des illusions étonnantes, incluant des terrasses en blocs parfaits, une perfection géométrique, de la géométrie sacrée et de puissantes décharges électromagnétiques dans et autour de ces soi-disant collines. Mais si ce sont bien les structures conçues qu'elles semblent être — alors il est temps de réécrire nos livres d'histoire. Après tout, notre histoire part du principe que la race humaine est aujourd'hui plus sage et plus avancée que jamais, mais la Pyramide bosniaque — la plus ancienne, la plus grande et la plus énigmatique pyramide du monde — semble indiquer que des cultures hautement intelligentes ont peut-être existé dans un passé très lointain et qu'elles ont conçu ces pyramides d'une manière que les humains primitifs n'auraient jamais pu réaliser, d'une manière que nous essayons encore de comprendre aujourd'hui. Bien sûr, il est plus facile de nier ces faits que d'admettre une découverte historique aussi importante — que la plus grande et la plus ancienne structure ancienne du monde soit restée pratiquement inaperçue en pleine vue pendant des siècles. Sans parler d'admettre que nous savons encore très peu de choses sur ses véritables bienfaits et sa fonction.

Alors que Semir a été constamment attaqué par des personnes issues de grandes institutions, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi autant d'efforts sont déployés pour le contrôler et l'arrêter, puisqu'une vaste supercherie finirait tout simplement par se révéler d'elle-même — surtout si on la compare aux directeurs et archéologues égyptiens qui ne peuvent pas divulguer leurs révélations. Et toutes les recherches de Semir sont transparentes et rendues publiques.

En fait, lorsqu'il a été accusé d'utiliser cette découverte à des fins politiques, il a déclaré ceci :

« Ce projet devrait unir les gens, pas les diviser. Ainsi, les pyramides n'appartiennent à aucune nation particulière. Elles ne sont pas bosniaques, ni musulmanes, ni serbes, ni croates, car elles ont été construites à une époque où ces nations et religions n'existaient même pas. Bien que des dizaines de milliers de pyramides aient été découvertes sur toute la planète, aucune n'a la qualité de construction ni ne remonte aussi loin que celles de Bosnie. La Bosnie est la pyramide d'origine, la plus ancienne et la plus grande jamais construite. Elle est orientée exactement à 0° nord et constitue potentiellement la clé pour libérer des informations sur une technologie ancienne qui pourrait affranchir le monde de sa dépendance aux combustibles fossiles, tout en offrant la possibilité de découvertes médicales extraordinaires pour la communauté scientifique. Elles sont là depuis des dizaines de milliers d'années et resteront encore pour des milliers d'années à venir. Pourquoi ne pas profiter de ce court laps de temps pour découvrir, apprendre, grandir et comprendre ce qu'elles ont à nous offrir ? »

Göbekli Tepe

En 1963, une vaste étude a été menée dans la région sud-est de la Turquie, incluant un site connu sous le nom de Göbekli Tepe, ou « la colline du ventre ». Au sommet de cette colline, les chercheurs ont trouvé des dalles de calcaire brisées éparpillées dans toutes les directions. Aussi curieux que cela fût, les chercheurs pensaient que le site n'était guère plus qu'un cimetière médiéval, alors ils se contentèrent de le noter avant de passer à autre chose. Ce n'est qu'en 1994 que le site fut revisité par un archéologue allemand nommé Klaus Schmidt, lors de sa propre exploration des sites de la région. Contrairement à ses prédécesseurs, il ne se contenta pas de noter Göbekli Tepe pour l'oublier ensuite. Au contraire, il crut immédiatement que le site avait quelque chose de particulier, loin d'un simple cimetière médiéval. Selon Schmidt, il était évident dès le départ qu'il s'agissait d'un gigantesque site datant de l'âge de pierre.



À mesure que les recherches commencèrent, Schmidt se révéla avoir raison — et en réalité, cela allait bien au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer. Enfouis sous la surface de la colline se trouvaient une série de mégalithes mesurant jusqu'à 5,5 mètres de haut et pesant jusqu'à 50 tonnes, disposés en motifs circulaires et recouverts de sculptures détaillées représentant des figures humanoïdes, des animaux et des symboles abstraits.

Encore plus important et stupéfiant, le site a été daté au carbone entre 9600 et 8200 avant notre ère, ce qui le rend au moins 5 000 ans plus ancien que Stonehenge. En résumé, Göbekli Tepe abrite les plus anciens mégalithes connus au monde. Mais qui existait à une époque aussi reculée pour créer quelque chose d'aussi incroyable ? Qui avait déplacé les blocs de 50 tonnes de Göbekli Tepe et les avait gravés avec des motifs aussi détaillés ? Comme l'a dit Schmidt : « *Nous sommes ici 6 000 ans avant l'invention de l'écriture.* »



Le mystère ne fit que s'épaissir à mesure que l'étude du site se poursuivait. En 2014, des chercheurs creusant plus profondément mirent au jour des preuves d'un établissement permanent. Cela impliquait que les bâtisseurs de Göbekli Tepe n'étaient pas simplement des chasseurs-cueilleurs nomades ayant érigé un monument au milieu de nulle part, comme on l'avait supposé, mais une civilisation établie, plus ancienne que toute autre connue à ce jour. Qui était cette civilisation, se demandèrent les scientifiques, et pourquoi n'était-elle jamais apparue dans nos livres d'histoire auparavant ?

À ce jour, les recherches se poursuivent. Le site est si délicat que à peine cinq pour cent a été excavé jusqu'à présent. À mesure que de nouvelles découvertes seront faites dans les années à venir, quelles révélations émergeront concernant le site et la mystérieuse civilisation qui l'a construit ? De plus, certains se demandent pourquoi ils l'auraient érigé, et pourquoi un tel effort aurait été consacré à un projet de construction aussi massif, et ce, à une époque aussi lointaine.



LiDAR scan revealing the unexcavated sections

Pour beaucoup, répondre au « *pourquoi* » aurait des implications profondes sur notre compréhension du développement humain. Certains pensent que Göbekli Tepe s'avérera être un site religieux appartenant à l'une des premières religions du monde.

Schmidt lui-même l'a qualifié de « *premier lieu sacré construit par l'homme* » et de « *cathédrale sur une colline* ». D'autres encore spéculent qu'il pourrait s'agir du premier observatoire astronomique du monde, aligné avec l'étoile Sirius. Dans tous les cas, les implications seraient considérables.

Mais en réalité, en 2017, deux scientifiques ont proposé une réponse différente — et encore plus significative. Cette année-là, les ingénieurs chimistes Martin Sweatman et Demetrios Tsikritsis ont commencé à examiner la célèbre Pierre du Vautour de Göbekli Tepe, un pilier finement sculpté représentant divers animaux, figures et motifs qui avaient longtemps intrigué les scientifiques.

Les deux hommes pensaient que la Pierre du Vautour, selon les mots de Sweatman, « encode une forme d'information » — et après un examen plus approfondi, ils croyaient savoir de quoi il s'agissait. Ils ont proposé que les animaux représentés sur le pilier soient en réalité des symboles zodiacaux représentant d'anciennes constellations : un scorpion pour le Scorpion, une figure ressemblant à un canard pour la Balance, un loup pour le Loup, et ainsi de suite — chacun disposé autour d'une forme circulaire au centre, représentant le soleil.

De cette manière, Sweatman et Tsikritsis pensaient que la Pierre du Vautour fournissait un repère temporel pour un événement de l'histoire humaine — les gravures enregistrant un moment dans le passé où les constellations étaient disposées comme elles le sont sur la pierre.



Mais quel pouvait être cet événement ? Sweatman et Tsikritsis pensaient que la Pierre du Vautour apportait également une réponse à cette question. Ils ont affirmé que la série de symboles carrés près du sommet du pilier, accompagnés de lignes étranges descendant vers le bas, représentait les fragments d'une comète tombant sur la Terre, tandis que l'homme sans tête dans le coin inférieur droit symbolisait la catastrophe et les pertes humaines que ces fragments avaient provoquées sur Terre.



Comme ils l'ont proposé dans leur article fondateur publié dans la revue *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, la Pierre du Vautour serait un mémorial de cet événement dévastateur, probablement le pire jour de l'histoire depuis la fin de l'Âge de glace.

Leur preuve la plus intéressante et la plus importante que cela était vrai ne résidait pas simplement dans leur interprétation des gravures anciennes, mais dans ce qui se produisit lorsqu'ils tentèrent de déterminer à quel moment cet événement cométaire aurait eu lieu. Si les gravures enregistraient une date précise selon l'alignement des constellations, alors quelle était cette date ?

À l'aide d'un logiciel informatique, Sweatman et Tsikritsis ont identifié trois moments dans le passé où les constellations étaient alignées comme sur la Pierre du Vautour : 4350 av. J.-C., 10 950 av. J.-C. et 18 000 av. J.-C. Pourquoi cela était-il si important ? Parce que l'année 10 950 av. J.-C. correspondait parfaitement à un événement connu sous le nom d'événement du Dryas récent (Younger Dryas).



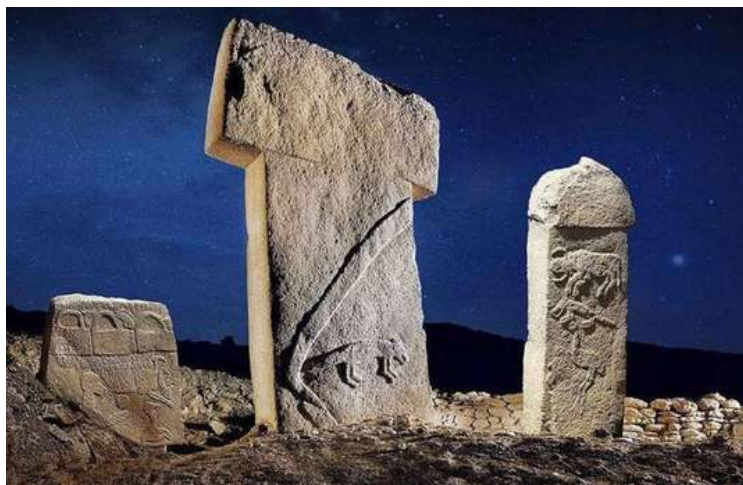
Le Dryas récent fut un événement s'étalant sur 1300 ans — environ de 12 900 à 11 600 ans avant notre ère — durant lequel la Terre connut une période de refroidissement global, plongeant de nombreuses régions du globe dans des conditions proches de l'Âge de glace.

Les archives géologiques et archéologiques montrent que cette période fut marquée par une destruction terrifiante à l'échelle mondiale — une époque de super tsunamis et d'inondations massives, d'incendies gigantesques qui remplirent l'atmosphère de cendres en quantité suffisante pour obscurcir le soleil. Une période d'extinctions animales à l'échelle planétaire.

Bien que l'existence de l'événement du Dryas récent soit bien documentée, les scientifiques n'ont jamais été certains de ce qui l'avait réellement provoqué. L'une des principales hypothèses, qui existe depuis longtemps, est que le Dryas récent aurait été causé par une comète explosant dans l'atmosphère terrestre — projetant des fragments sur toute la planète, dont les plus gros se seraient écrasés sur les calottes glaciaires recouvrant alors l'Amérique du Nord, les vaporisant instantanément et bouleversant l'ensemble de l'écosystème terrestre.

Selon Sweatman et Tsikritsis, la Pierre du Vautour de Göbekli Tepe, montrant les constellations exactement telles qu'elles étaient alignées au moment de l'événement du Dryas récent, constituait en fait un enregistrement de cet événement, et plus encore, une preuve que celui-ci avait été causé spécifiquement par une comète. Comme l'a déclaré Sweatman dans une interview :

« Je pense que cette recherche, combinée à la découverte récente d'une anomalie généralisée en platine sur le continent nord-américain, scelle pratiquement le dossier en faveur d'un impact cométaire à l'origine du Dryas récent. »



Cela pourrait-il être vrai ? Le Dryas récent aurait-il réellement été causé par une comète ? Et la Pierre du Vautour à Göbekli Tepe serait-elle un témoignage de cette catastrophe, laissé par une civilisation ancienne absente de nos livres d'histoire ?

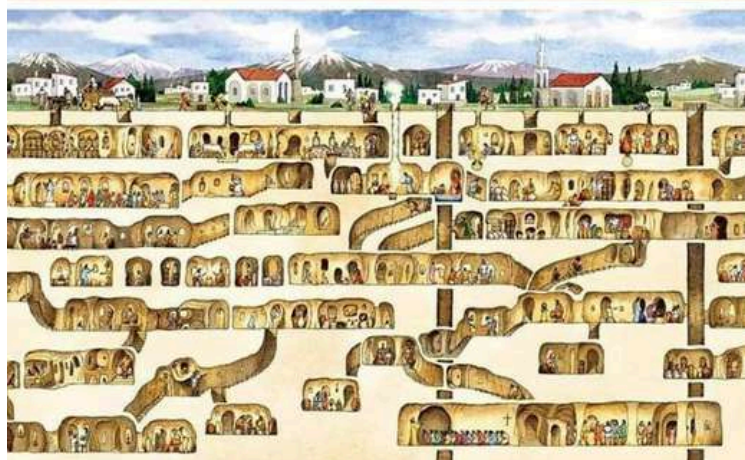
Si tel est le cas, les nombreuses villes souterraines découvertes près de Göbekli Tepe et à travers toute la Turquie pourraient-elles être liées à cela ? Auraient-elles servi de refuge à la civilisation préhistorique qui a construit Göbekli Tepe ?

En 1963, dans le district de Derinkuyu en Cappadoce, Turquie, un habitant effectuant des travaux de rénovation chez lui remarqua un phénomène des plus curieux. Les poules qu'il élevait sur sa propriété commençaient à disparaître inexplicablement, semblant se volatiliser dans les airs. Il pensa que les animaux devaient réussir à se faufiler par une fissure apparue dans l'un de ses murs pendant les travaux. Mais alors, pourquoi ne les entendait-il pas derrière le mur, se demanda-t-il, et pourquoi ne réapparaissaient-elles pas lorsqu'elles avaient faim ?

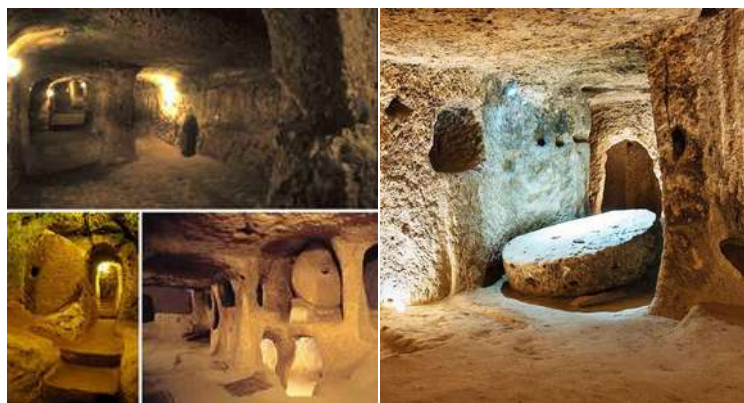
Cherchant une réponse, il prit une masse et brisa le mur. Derrière celui-ci, l'homme découvrit avec stupeur une pièce dissimulée dont il ignorait totalement l'existence. Plus inquiétant encore, au fond de cette pièce se trouvait un passage sombre qui semblait s'enfoncer profondément sous terre. Suivant prudemment ce couloir, il découvrit rapidement qu'il menait à un étrange labyrinthe souterrain de galeries et de cavernes. Craignant de s'égarer dans ce dédale, il remonta à la surface et contacta aussitôt les autorités locales, qui dépêchèrent une équipe de scientifiques pour enquêter officiellement sur cette découverte insolite.

Ce qu'ils mirent au jour stupéfia même les plus chevronnés d'entre eux. Le labyrinthe n'était en réalité que le début d'un immense complexe souterrain, s'enfonçant à plus de 85 mètres dans la terre, réparti sur 18 niveaux distincts de tunnels.

Incroyablement, il semblait que le complexe faisait partie d'une civilisation entière disparue, cachée en toute sécurité sous terre, et que chacun de ses 18 niveaux avait été soigneusement conçu pour des usages spécifiques. Il y avait des habitations, des lieux de réunion et des écoles, même un temple ; il y avait des étables pour le bétail et des caves pour la fabrication et le stockage du vin ; un puits s'enfonçait à plus de 55 mètres dans la terre pour approvisionner le complexe en eau, et des milliers de petits conduits d'aération assuraient une circulation naturelle de l'air jusqu'au dernier niveau.



De plus, le complexe semblait doté d'un système de défense élaboré, comprenant des couloirs volontairement courts et étroits qui forçaient les intrus à se pencher et à marcher en file indienne, ainsi que d'énormes blocs circulaires pesant une demi-tonne entre chaque niveau, qui ne pouvaient être déplacés que de l'intérieur et permettaient d'isoler chaque niveau des autres. Il s'avéra que l'homme avait accidentellement découvert ce qui allait devenir connu sous le nom de la cité souterraine de Derinkuyu, que les scientifiques estimèrent avoir pu abriter jusqu'à 20 000 personnes à une époque, avec leur bétail et leurs réserves alimentaires.



Il était clair pour les chercheurs que la région de la Cappadoce était particulièrement bien adaptée à la construction d'une telle cité, grâce à sa roche volcanique distinctive et facile à creuser, ce qui signifiait que ceux qui avaient construit Derinkuyu auraient pu le faire avec peu de choses : simplement des pelles et des pioches. Mais c'était justement là le problème. Si les chercheurs savaient comment Derinkuyu avait été construit, ils n'avaient en réalité aucune idée de qui l'avait construit. La région de la Cappadoce est située à un point de jonction entre les continents, une sorte de pont entre l'Europe, le Moyen-Orient et l'Asie. En tant que telle, la région a vu se succéder de nombreux empires au fil de son histoire. Des Assyriens et des Perses, aux Grecs et aux Romains, jusqu'à l'Empire ottoman. C'est une région marquée par des conflits constants, passant d'un grand pouvoir à un autre au fil des siècles.

Pour cette raison, les scientifiques pensaient que Derinkuyu avait été créée comme une sorte d'abri temporaire contre les envahisseurs étrangers, une cachette pour les populations conquises et les groupes persécutés pendant les périodes de conflit. À l'intérieur de la cité, les chercheurs ont trouvé des preuves archéologiques montrant qu'elle avait été utilisée par les premiers chrétiens fuyant les persécutions romaines, ainsi que par les habitants locaux cherchant à échapper aux guerres arabo-byzantines entre 780 et 1180 apr. J.-C. ; elle servit aussi de refuge contre les hordes mongoles au XIV^e siècle, ainsi que pour les groupes ethniques persécutés à l'époque de l'Empire ottoman. Et pourtant, bien que cela ait pu expliquer par qui Derinkuyu avait été utilisée, cela ne révélait en rien qui l'avait construite. Certains scientifiques ont proposé qu'elle ait pu être bâtie dès 1200 av. J.-C. par les Hittites, qui régnaient alors sur la majeure partie de la région, une théorie apparue après la découverte d'artefacts hittites à l'intérieur du complexe. D'autres ont affirmé que, bien que les Hittites aient peut-être créé un ou deux niveaux du complexe, la majeure partie des travaux avait presque certainement été réalisée par les Phrygiens entre le VIII^e et le VII^e siècle av. J.-C. Cette hypothèse s'appuyait sur le fait que les Phrygiens, l'un des premiers grands empires de la région, étaient des bâtisseurs et architectes accomplis, reconnus pour la monumentalisation des formations rocheuses et la création de remarquables façades taillées dans la pierre. Pourtant, chacune de ces théories restait ce qu'elle était — des théories, des spéculations sans preuve concluante dans un sens ou dans l'autre. Cela mena beaucoup à croire qu'à l'instar des peuples plus récents, les Hittites et les Phrygiens n'étaient peut-être eux aussi que des utilisateurs du site. Ils n'étaient pas les bâtisseurs originels, ce qui signifierait que la cité était bien, bien plus ancienne que ce que l'on avait imaginé. Le véritable problème qui empêchait les scientifiques de donner une réponse définitive sur qui avait construit Derinkuyu résidait dans le fait que la roche volcanique dans laquelle elle était creusée ne pouvait pas être datée au carbone, puisqu'il s'agissait de pierre et non de matière organique. Cela laissait donc la question sans réponse, les théories sans preuve et les hypothèses sans confirmation.

La seule chose que les scientifiques savaient avec certitude, c'est que Derinkuyu avait été utilisée pendant des milliers d'années par ceux qui cherchaient à se cacher, changeant de mains et étant occupée par différents groupes, chacun ajoutant probablement à l'œuvre de son prédécesseur, jusqu'aux années 1920, lorsque le site fut officiellement abandonné après la déportation des populations grecques ethniques à la suite de la guerre gréco-turque. Il semblait que le mystère de qui avait construit Derinkuyu resterait à jamais sans réponse ; le site n'était qu'une autre merveille inexplicable du monde ancien. Et peut-être que l'histoire se serait arrêtée là, si ce n'est que, dans les années qui suivirent, le mystère s'approfondit encore, devenant plus déconcertant...

À peine un an après la découverte de Derinkuyu, des ouvriers du village de Kaymaklı, situé à seulement quelques kilomètres de là, mirent au jour un autre étrange labyrinthe de tunnels souterrains en creusant dans une colline connue sous le nom de Citadelle de Kaymaklı. Lors des fouilles, leurs soupçons furent confirmés — il s'agissait d'un autre complexe de ville souterraine, très similaire à celui de Derinkuyu. Il y avait des habitations et des salles de stockage, des caves à vin et des étables, et même une chambre funéraire, le tout relié par plus de cent tunnels creusés dans le sol, qui pouvaient être fermés par d'énormes blocs de pierre déplacés depuis l'intérieur.



Bien que la ville souterraine de Kaymakli ne fût pas aussi grande que celle de Derinkuyu, elle présentait une disposition tentaculaire qui la rendait en réalité plus étendue en largeur. Quoi qu'il en soit, c'était une autre construction monumentale dissimulée sous terre. À mesure que l'exploration progressait, une découverte encore plus remarquable fut faite. Au cœur du complexe de Kaymakli se trouvait une série de tunnels s'étendant jusqu'à Derinkuyu, à environ 8 kilomètres de là. Il ne s'agissait donc pas seulement de deux villes souterraines en Cappadoce, mais de véritables cités sœurs, physiquement connectées et peut-être construites par les mêmes anciens bâtisseurs inconnus. À elle seule, cette découverte soulevait une multitude de questions, mais ce ne fut pas la dernière... En 1972, à environ 55 kilomètres au nord de Derinkuyu, dans le village d'Özkonak, un agriculteur local s'inquiéta en constatant que l'eau qu'il donnait à ses cultures semblait disparaître dans le sol. En inspectant ses champs pour en trouver la cause, il découvrit une chambre souterraine dissimulée sous la terre. Les découvertes de Derinkuyu et Kaymakli étant encore récentes dans les esprits, l'agriculteur contacta aussitôt les autorités locales pour examiner la chambre plus en détail. Ce qu'ils découvrirent une fois sur place fut encore une fois stupéfiant : la chambre s'ouvrait sur un vaste complexe de ville souterraine, s'enfonçant à environ 40 mètres de profondeur à travers dix niveaux soigneusement aménagés. Comme à Derinkuyu et Kaymakli, la ville souterraine d'Özkonak comportait des habitations et des zones de stockage, des écuries et des caves à vin, un puits et un système de ventilation, ainsi que des portes roulantes en pierre. Fait intéressant, elle possédait également un système rudimentaire de communication permettant à chaque niveau de parler à celui au-dessus ou en dessous, ainsi que des trous percés dans la pierre au-dessus des entrées de chaque niveau, permettant de verser de l'huile bouillante sur les intrus. Bien qu'Özkonak fût légèrement plus petite que les autres villes souterraines découvertes jusqu'alors, sa mise au jour souleva de nouvelles questions fascinantes. Située à 55 kilomètres de distance, aurait-elle été construite par les mêmes bâtisseurs ? Si oui, pourquoi comportait-elle des éléments supplémentaires ? Et surtout, pouvait-elle être connectée aux deux autres cités par un réseau de tunnels souterrains ?

Quelles que soient les réponses, ce qui était clair, c'est que le mystère dépassait largement la petite zone autour de Derinkuyu. En réalité, au fil des années et des recherches, les scientifiques commencèrent à comprendre qu'il existait tout un monde souterrain sous la Cappadoce. Dans presque chaque village de la région, on trouvait au moins une structure creusée dans la roche sous la terre, la plupart étant de petite taille, ne comportant qu'une ou deux pièces, mais indiquant une propension généralisée à la construction souterraine. Il apparaissait alors aux yeux des chercheurs qu'une véritable civilisation souterraine avait existé autrefois dans la région de la Cappadoce, s'articulant autour de centres urbains comme Kaymakli et Özkonak, avec pour capitale de facto la cité de Derinkuyu.



En 2012, l'Administration du développement du logement de Turquie lança un projet de transformation urbaine dans la ville cappadocienne de Nevşehir, visant à démolir les anciens bâtiments délabrés situés près de la forteresse byzantine de Nevşehir pour les remplacer par des constructions modernes. Dès le début du projet, les ouvriers commencèrent à découvrir une série de tunnels souterrains s'étendant sous la forteresse.

Quarante années s'étaient écoulées depuis la dernière découverte d'une ville souterraine en Cappadoce, si bien que les ouvriers pensaient qu'il était peu probable qu'ils soient en train de découvrir quelque chose de similaire. Et pourtant, c'était bien le cas.

Après un examen plus approfondi, il apparut qu'une fois de plus, un immense complexe de ville souterraine avait été découvert. Comme les cités de Derinkuyu, Kaymakli et Özkonak, cette nouvelle ville présentait de nombreuses caractéristiques similaires — des pièces, des écuries, des caves, des systèmes d'eau et de ventilation, ainsi que d'énormes portes de pierre.

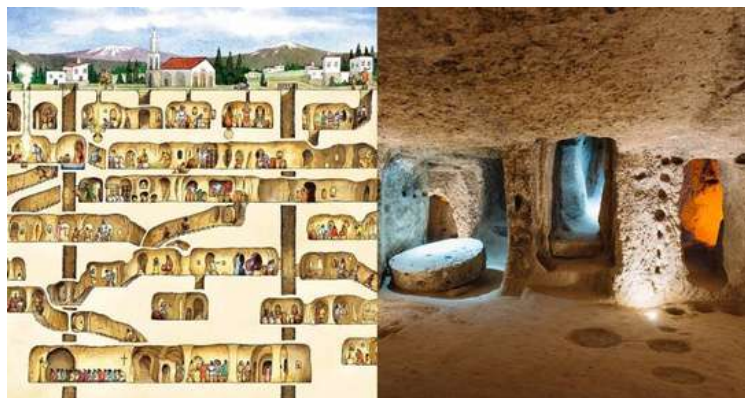


Sauf que, lorsque des géophysiciens de l'université de Nevşehir utilisèrent la tomographie sismique et la technologie de résistivité géophysique pour cartographier le labyrinthe souterrain, ils furent stupéfaits. Il s'avéra que cette nouvelle ville s'étendait sur une superficie inimaginable de 460 000 mètres carrés, descendant à plus de 110 mètres sous terre. Cela signifiait que la ville souterraine de Nevşehir semblait en réalité plus grande que celle de Derinkuyu — en fait, jusqu'à 30 % plus grande, selon les estimations des scientifiques.

Autrement dit, ceux qui avaient construit les villes souterraines de la Cappadoce l'avaient fait de manière bien plus vaste qu'on ne l'avait initialement compris, et Derinkuyu n'était pas leur création la plus impressionnante. Et pourtant, avant même que la cité de Nevşehir ne puisse être entièrement fouillée et explorée, un événement encore plus extraordinaire se produisit, changeant une fois de plus toute la perception que l'on avait des villes souterraines de la Cappadoce.

À plus de 800 kilomètres de Derinkuyu, bien loin de la région de la Cappadoce, se trouve la ville historique de Midyat, dans le sud-est de la Turquie. En 2020, des ouvriers effectuant des travaux de restauration de routine visant à préserver les rues et les maisons historiques de la vieille ville découvrirent une entrée dissimulée menant à une grotte, dans l'une des maisons sur lesquelles ils travaillaient. En descendant dans la grotte, les ouvriers trouvèrent un passage menant à un immense complexe souterrain. Se demandaient-ils, cela pouvait-il être un autre Derinkuyu ? Un autre Nevşehir ? Ils se trouvaient à des centaines de kilomètres de la région de la Cappadoce — à des centaines de kilomètres de tous les autres projets de construction souterraine découverts jusqu'alors. La réponse était à la fois oui et non.

Il y avait bien une immense ville souterraine sous Midyat, qui fut baptisée Matiate, ou « la cité des grottes ». Pourtant, dès le début des fouilles, les chercheurs comprirent rapidement que cette ville souterraine ne se contenterait pas de rivaliser avec Derinkuyu en taille — elle allait probablement la surpasser de très loin, tout comme la ville découverte à Nevşehir. En effet, alors que Nevşehir était estimée être jusqu'à 30 % plus grande que Derinkuyu, les chercheurs pensaient que Matiate pourrait être plus de 300 % plus vaste.



Cela força les chercheurs à repenser entièrement leur conception des villes souterraines de Turquie. S'il existait jadis une civilisation souterraine, alors elle ne se limitait pas à la Cappadoce, mais s'étendait en réalité jusqu'à Matiate, ce qui suggérait l'existence d'un vaste réseau souterrain couvrant tout le pays — et peut-être au-delà. Qui aurait pu créer un réseau aussi inimaginable, et dans quel but ?

Le zoroastrisme est l'une des plus anciennes religions organisées connues au monde — une religion iranienne fondée sur les enseignements du prophète Zoroastre. Le zoroastrisme est si ancien qu'on ne sait même pas exactement à quelle époque il remonte. Il est apparu pour la première fois dans l'histoire écrite au VI^e siècle av. J.-C., mais il est largement admis que ses racines remontent au moins au deuxième millénaire av. J.-C., et s'appuyaient presque certainement sur des traditions orales bien plus anciennes encore. Quelle que soit son ancienneté, on sait que le zoroastrisme fut la première religion à introduire et codifier des concepts tels que le paradis et l'enfer, le jugement après la mort, le messianisme, les anges et les démons, ainsi que la cosmologie dualiste du Bien et du Mal. En fait, il est bien établi que le zoroastrisme a influencé les religions abrahamiques, mais aussi le bouddhisme, l'hindouisme et même la philosophie grecque. De nombreuses histoires fondatrices de ces traditions ne sont, en réalité, que des réinterprétations d'anciens récits zoroastriens. Il suffit de considérer l'histoire biblique de l'Arche de Noé, qui est en grande partie une reprise du récit zoroastrien de Yima dans le Vendidad, un texte fondamental du zoroastrisme. Un homme nommé Yima reçoit un avertissement d'une catastrophe imminente qui anéantira les populations humaines et animales de la Terre. Mais au lieu d'un déluge, comme dans l'histoire de Noé, la catastrophe annoncée à Yima est une glaciation. Comme le texte le dit :

« Ô Yima, vers la terre sacrée se précipitera le mal, sous la forme d'un hiver fatal sévère. Le mal se précipitera comme des flocons de neige épais, tombant avec une profondeur accrue... »

Au lieu d'une arche, Yima reçoit l'instruction de construire un refuge souterrain à plusieurs niveaux — une cité autonome avec de l'eau et des plantes — et d'y rassembler deux mille couples humains ainsi que chaque espèce animale. Là, Yima doit demeurer, tout comme Noé dans son arche, en attendant la fin de la glaciation qui détruira le reste de la Terre. L'histoire se termine lorsque le peuple de Yima réémerge de cette cité souterraine après plusieurs générations, ayant survécu à l'hiver fatal et prêt à repeupler le monde.

Ici, une question toute simple peut être posée : cela ne ressemble-t-il pas à un groupe humain ayant survécu aux 13000 années de glaciation du Dryas récent ? Prenons du recul et commençons à assembler les pièces du puzzle. Le zoroastrisme est une religion iranienne. L'Iran, bien sûr, partage une frontière avec la Turquie. Étant donné que les textes les plus anciens du zoroastrisme proviennent très probablement de traditions orales bien plus anciennes, il est tout à fait possible qu'ils contiennent aussi des récits et des mémoires originaires de la région de l'actuelle Turquie.

Est-il alors possible que les villes souterraines découvertes à travers la Turquie aient été construites comme abris pour survivre aux événements climatiques extrêmes du Dryas récent, tels qu'ils sont décrits dans le texte ancien du Vendidad zoroastrien ? Et si c'est le cas, alors il est peut-être également possible qu'après avoir survécu à cette glaciation, les humains soient revenus à la surface et aient commémoré leur survie à travers le monument de Göbekli Tepe, y laissant même un enregistrement précis de la date de l'événement grâce à un alignement astronomique gravé sur la Pierre du Vautour.

Réfléchissez à ce que cela signifierait. Une preuve de l'existence d'une civilisation ancienne avancée antérieure à l'événement du Dryas récent, il y a plus de douze mille ans, bien avant toute civilisation connue figurant dans nos livres d'histoire actuels. Ce ne serait pas une exagération de dire qu'une telle révélation bouleverserait le monde scientifique et changerait radicalement notre compréhension de la civilisation humaine, de nos origines et de notre évolution.



Peut-être que les secrets de cette histoire cachée restent enfouis sous terre, quelque part en Turquie, attendant d'être découverts par un fermier ou un chantier de rénovation au hasard, prêts à bouleverser l'histoire telle que nous la connaissons. Mais peu importe ce que l'avenir révélera, le constat déjà établi est clair :

Tout simplement, la civilisation humaine remonte bien au-delà de la date longtemps proclamée comme point de départ par la science dominante. Lorsqu'on affirme que des sites comme Gunung Padang ne peuvent pas être la preuve d'une civilisation perdue, simplement parce qu'on « sait » que la civilisation humaine n'existait pas à cette époque, Göbekli Tepe prouve que, en réalité, nous n'avons aucune idée de jusqu'où remonte la véritable histoire humaine.

En prenant conscience de cela, la question n'est plus tant de savoir si une civilisation ancienne a pu exister dans un passé lointain, mais plutôt : si elle a existé... qui étaient-ils, et où sont-ils passés ?

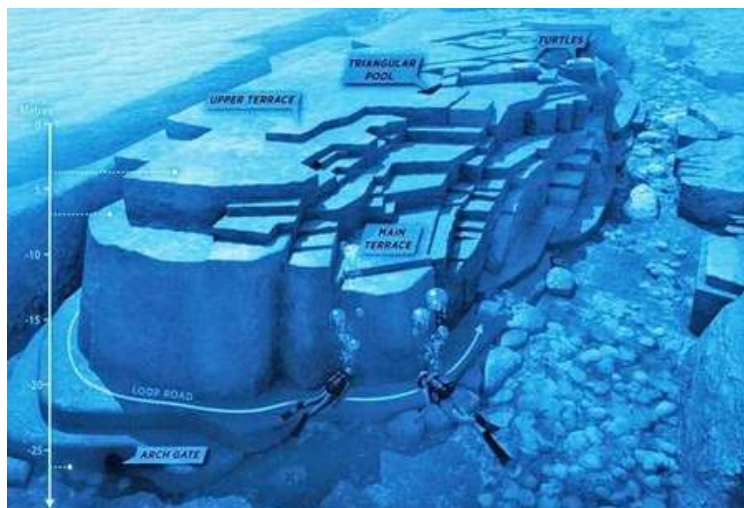
Monument de Yonaguni

En 1986, un plongeur local nommé Kihachiro Aratake cherchait un bon endroit pour observer des requins-marteaux. En explorant les eaux, Aratake tomba sur d'immenses formations rocheuses sous-marines présentant des angles nets, précis et des arêtes fines qui lui semblèrent trop inhabituelles pour être d'origine naturelle. Intrigué par la nature géométrique des roches, il remarqua qu'elles ressemblaient à des structures architecturales, avec des terrasses, des marches et des surfaces planes imitant l'apparence de pyramides à degrés et d'autres constructions anciennes fabriquées par l'homme.



Le site fut baptisé Monument de Yonaguni, du nom de l'île la plus méridionale des îles Ryukyu au Japon, où il fut découvert. La plus grande et célèbre structure du site, ressemblant à une pyramide à degrés, s'étend sur environ 90 mètres à sa base et s'élève à une hauteur d'environ 25 mètres. Conscient de l'importance potentielle de sa découverte, Aratake alerta des scientifiques marins, dont le professeur Masaaki Kimura de l'Université des Ryukyu. Kimura, accompagné d'autres chercheurs, entreprit une étude approfondie du site, qui mena à la découverte d'autres éléments du monument, tels que des colonnes, des routes et ce qui semblait être des formations en croix, suggérant toutes la possibilité d'un ancien site submergé d'origine humaine.

Le Dr Kimura soutient que le monument pourrait être les vestiges d'une cité vieille de 10 000 ans, submergée à la fin de la dernière période glaciaire en raison de la montée du niveau de la mer. Selon ses recherches, les formations de Yonaguni présentent des signes de modification humaine, tels que des sculptures délibérées dans la roche, un espacement et des dimensions cohérents des éléments structurels, ainsi que la présence de ce qu'il interprète comme des routes, des centres cérémoniels et peut-être même des systèmes de gestion de l'eau à grande échelle.



L'hypothèse du Dr Kimura est soutenue par des comparaisons avec des constructions antiques connues, en particulier celles impliquant de grands blocs de pierre ou une architecture mégalithique, comme celles que l'on trouve en Mésopotamie ancienne, en Égypte ou en Amérique centrale. Ces comparaisons servent à argumenter que les compétences et technologies nécessaires pour créer un site comme Yonaguni auraient pu exister chez une civilisation préhistorique possédant des connaissances avancées en ingénierie. Néanmoins, les institutions archéologiques établies ont déclaré que le site était une formation naturelle, entièrement façonnée par la nature. Mais comment cela est-il possible, étant donné la présence de lignes droites, de marches et d'arêtes vives, toutes avec des angles droits parfaits à 90 degrés ?

La région autour de Yonaguni possède une histoire et une mythologie riches, comprenant des légendes de continents disparus et de grands déluges, similaires aux mythes du déluge présents dans de nombreuses cultures à travers le monde. Ces récits, transmis de génération en génération, évoquent parfois des cités et des civilisations antiques englouties par la mer, conférant ainsi une aura mythique à l'idée que Yonaguni pourrait être le vestige d'un tel monde perdu.



L'un de ces récits est celui de l'ancien royaume perdu de Yamatai. On pense qu'il s'agissait d'une nation vaste et puissante, disparue de l'histoire lorsque la montée du niveau des mers submergea ses villes sous l'océan. Yamatai aurait été gouverné par une mystérieuse sorcière nommée Himiko. Son emplacement exact n'a jamais été identifié, pas plus que les causes de sa disparition. Fait intéressant, l'existence de Yamatai est confirmée par des documents historiques datant de l'an 300 apr. J.-C. Des archives mentionnent même que leur reine, Himiko, aurait envoyé un émissaire à l'empereur de Chine. Certains théorisent que des mouvements tectoniques dans la région auraient conduit à l'engloutissement de Yamatai par la mer.

Malgré les théories fascinantes sur une origine artificielle, le Monument de Yonaguni reste l'objet d'un débat continu parmi les scientifiques. Certains géologues et archéologues soutiennent que les caractéristiques du monument peuvent s'expliquer par des processus géologiques naturels, tels que l'activité tectonique, courante dans cette région sismiquement active. Ils soulignent que le grès, qui compose le monument, est sujet à des fractures et à une érosion pouvant produire des motifs semblables à des structures fabriquées par l'homme.

Cependant, la théorie selon laquelle le Monument de Yonaguni pourrait être d'origine humaine n'est pas sans fondement et continue de faire l'objet de recherches et d'explorations intensives. Les angles précis et l'agencement apparent des structures suggèrent qu'une enquête plus approfondie est nécessaire pour comprendre pleinement les origines et la nature de cette énigme sous-marine.



Underwater architecture (a) Details of the Pyramid (b) Steps (c) pathways at the Yonaguni Monument

Fort de Maliabad

Le fort de Maliabad est situé dans la région du Karnataka, au centre de l'Inde, une région riche en histoire et parsemée de nombreux sites historiques. Daté officiellement du XIII^e siècle, ce fort est un vaste complexe mégalithique qui captive l'imagination non seulement par son ampleur, mais aussi par ses techniques de construction. La structure est célèbre pour ses murs imposants qui s'étendent sur 5 kilomètres, soit environ trois miles et demi, et s'élèvent à près de 10 mètres de hauteur, dominant le paysage avec une présence majestueuse. Ce site n'est pas seulement un fort ; c'est une démonstration d'un artisanat d'exception, avec notamment des éléphants en pierre de taille réelle sculptés dans du granit blanc, ainsi qu'un important temple dédié à Shiva, comprenant une statue de taureau et un lingam en granit noir.



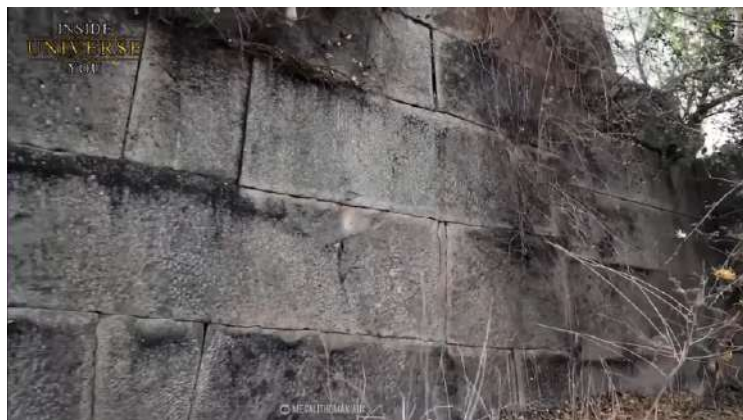
Cependant, quelque chose d'indéniablement étrange et fascinant entoure le fort de Maliabad, dépassant les limites de la compréhension historique conventionnelle. Certaines caractéristiques distinctives de sa construction suggèrent qu'il pourrait appartenir à une époque bien plus ancienne, peut-être antérieure aux civilisations connues. Cette théorie s'appuie sur plusieurs éléments architecturaux intrigants observés sur le site.

L'un des aspects les plus frappants du fort de Maliabad est la construction polygonale de ses murs. Ces murs, composés de blocs cyclopéens semblables à ceux que l'on trouve dans des structures antiques du Pérou, comme à Sacsayhuamán, révèlent un niveau de sophistication dans la taille de la pierre souvent attribué à des civilisations anciennes avancées. L'ajustement précis de ces immenses blocs de pierre, sans aucun liant ou mortier, témoigne non seulement d'une maîtrise exceptionnelle de la taille de pierre, mais aussi d'une connaissance avancée de l'ingénierie et de la géométrie. Les blocs polygonaux présentent des pierres soigneusement taillées pour s'emboîter si parfaitement que pas même une lame d'herbe ne pourrait s'insérer entre elles. Cette méthode, connue sous le nom de maçonnerie cyclopéenne, utilise d'énormes blocs de granit, chacun de forme irrégulière, mais pourtant sculpté avec une précision telle qu'il s'imbrique parfaitement dans les blocs voisins. Il suffit d'observer la manière remarquable dont ces blocs s'emboîtent : on dirait littéralement des pièces d'un puzzle imbriqué.



L'utilisation massive du granit dans la construction des murs représente un exploit exceptionnel. Le granit, connu pour sa dureté et sa durabilité, est l'un des matériaux les plus résistants utilisés en architecture, ce qui rend les réalisations structurelles du fort d'autant plus remarquables. Les plus grands blocs atteignent jusqu'à 6 mètres de long, soit environ 20 pieds, et sont assemblés en seulement cinq couches de pierre.

Les blocs de granit utilisés dans la construction des murs du fort sont taillés avec une telle précision que leurs surfaces lisses ne présentent aucune prise, rendant toute tentative d'escalade pratiquement impossible. L'ajustement parfait des arêtes de ces blocs massifs demeure un mystère pour les observateurs modernes.



Derrière cette couche visible de granit parfaitement aligné se trouve une autre couche de pierre, suivie d'un remplissage de gravats compactés. Ce type de conception révèle une compréhension avancée des principes de construction, mettant l'accent à la fois sur la durabilité et la stabilité. L'utilisation d'un noyau de gravats pris en sandwich entre des couches de granit taillé avec précision contribue probablement à la capacité du fort à résister aux activités sismiques, ce qui suggère que ces murs ont été érigés non seulement pour assurer une défense immédiate, mais aussi pour garantir une résilience à long terme. La solidité durable des murs, capables de résister aux séismes pendant des millénaires, soulève des questions fascinantes quant à l'âge réel du fort. En l'absence de documents historiques définitifs permettant de dater précisément sa construction, l'âge du fort de Maliabad demeure entouré de mystère. La sophistication architecturale évidente dans ses murs laisse penser qu'ils pourraient être bien plus anciens que ce que les récits traditionnels rapportent, peut-être antérieurs à la période médiévale à laquelle les historiens conventionnels l'attribuent.

Cette structure mégalithique, et possiblement préhistorique, reste relativement méconnue, même des habitants vivant à proximité. La seule raison pour laquelle nous en avons eu connaissance, c'est grâce à la chaîne YouTube Megalithomania, animée par Hugh Newman. C'est l'année dernière que Hugh Newman visita le site, parcourant tout le chemin jusqu'en Inde, et publia un documentaire remarquable explorant chaque aspect du fort. L'une des découvertes notables faites par Hugh fut que, tout comme sur d'autres murs mégalithiques préhistoriques à travers le monde, ceux du fort de Maliabad présentent également ces étranges protubérances — des « boutons » de pierre visibles à la surface des blocs — similaires à ceux qu'on retrouve sur les murs colossaux du Pérou, d'Égypte, de Chine et de nombreux autres endroits. Ces similitudes à travers les continents laissent entrevoir la possibilité d'un monde préhistorique interconnecté, voire l'existence d'une civilisation mondiale avancée ayant bâti ces structures partout où elle allait.



Il est particulièrement intéressant d'observer qu'autour des murs mégalithiques se trouvent de vastes portions de ruines éparpillées et de structures détruites. Cela pousse à s'interroger sur l'âge réel du site et sur le type de cataclysme qui aurait pu détruire et disperser ces murs massifs et solides.

Mais les gigantesques murs mégalithiques du fort de Maliabad ne sont pas la seule caractéristique impressionnante de ce site ancien. Hugh Newman fut tout aussi captivé par le remarquable travail de la pierre à l'intérieur du temple de Shiva voisin. Le temple, abritant le taureau sacré (Nandi) et le splendide Shiva Lingam, présente deux artefacts d'une précision extrême, méticuleusement façonnés dans du granit noir poli — un matériau réputé pour sa dureté et sa résistance exceptionnelles. La capacité à polir le granit noir jusqu'à obtenir une finition miroir, et à le décorer avec des détails aussi complexes, témoigne d'une maîtrise technologique avancée de la part des bâtisseurs du temple.



La théorie de Hugh Newman est que ces artefacts ont survécu pendant des milliers d'années, malgré l'état délabré du temple lui-même. La raison de cette conviction réside dans le fait que, à l'intérieur et autour du temple, on trouve de nombreux vestiges de blocs de pierre préhistoriques présentant des marques d'outils d'une précision étonnante — des découpes si nettes qu'elles défient toute narration historique conventionnelle.

Les anciens blocs de pierre ne présentaient pas seulement ces remarquables traces de machines et découpes précises, mais ils étaient également parfaitement polis. Les détails finement sculptés et les formes symétriques des pierres témoignaient d'une compréhension sophistiquée de l'art de la taille, remettant en question l'idée selon laquelle de telles structures auraient pu être réalisées uniquement à l'aide de méthodes rudimentaires et d'outils primitifs.



En tenant compte de tout ce que nous avons évoqué jusqu'à présent, la question se pose naturellement : si ce mur mégalithique préhistorique, manifestement construit à l'aide d'une technologie avancée, est toujours debout aujourd'hui, pourquoi ce site remarquable n'est-il pas considéré comme une preuve définitive de l'existence d'une civilisation préhistorique sophistiquée aujourd'hui disparue ? Le fait est que l'ensemble du site est officiellement daté du XIII^e siècle, en raison de son utilisation documentée durant cette période. Pourtant, beaucoup estiment que, faute d'une datation rigoureuse, certaines parties du site — en particulier les murs mégalithiques polygonaux — pourraient être bien, bien plus anciennes, possiblement préhistoriques.

Cette hypothèse est motivée par la précision et la sophistication de la maçonnerie en pierre, qui suggèrent des capacités dépassant largement celles documentées pour la région durant les périodes historiques plus récentes. L'argument en faveur d'une origine bien plus ancienne repose sur les techniques avancées utilisées pour façonner et assembler les énormes blocs de granit.



De plus, l'ampleur de la construction — avec des murs s'étendant sur plusieurs kilomètres et bâtis avec une telle exactitude — pourrait indiquer la présence d'une société hautement organisée et technologiquement avancée, bien avant toute trace écrite dans la région. Par ailleurs, le XIII^e siècle fut une époque marquée par d'importants conflits et des processus de consolidation dans de nombreuses régions du monde, y compris autour de Maliabad. Il était courant à cette époque de construire ou d'agrandir des forts en s'appuyant sur des structures déjà existantes, ce qui pourrait expliquer pourquoi des murs et des fondations plus anciens auraient été intégrés dans des constructions plus récentes.

Cette superposition de phases historiques rend difficile l'affirmation catégorique que l'ensemble de la structure date du XIII^e siècle, en l'absence de preuves archéologiques plus concrètes, comme la datation au carbone ou d'autres formes d'analyse des matériaux permettant de dater directement les premières phases de construction des murs eux-mêmes.

Le fort de Maliabad fut utilisé sous le vaste régime du sultanat de Delhi, qui domina une grande partie du sous-continent indien du XIIIe au XVIe siècle. Bien que les murs massifs du fort puissent effectivement être antérieurs au sultanat, de nombreuses preuves suggèrent une utilisation significative, voire des améliorations, pendant leur règne. La fonction principale du fort de Maliabad sous le sultanat de Delhi était militaire. Stratégiquement positionné, il servait probablement de poste avancé vital à la périphérie des territoires du sultanat, surveillant et sécurisant les frontières contre les invasions, en particulier celles des Mongols, qui représentaient une menace constante à cette époque. Les imposants murs du fort, dont certains pourraient avoir été érigés ou reconstruits par le sultanat, étaient essentiels à la défense, offrant une barrière solide contre les assaillants.



Bien que les murs d'origine du fort puissent être beaucoup plus anciens, le sultanat a peut-être entrepris d'importants travaux de reconstruction pour réparer, renforcer et éventuellement agrandir les structures existantes afin de répondre aux besoins militaires de l'époque. Au-delà de ses fonctions militaires, le fort de Maliabad a probablement aussi servi de centre administratif. Étant donné que le sultanat de Delhi était réputé pour son approche structurée de la gouvernance, le fort aurait pu abriter des bureaux pour les administrateurs locaux chargés de la gestion des registres fonciers, de la collecte des impôts et de l'application de la loi.

Cette double fonction aurait fait du fort un centre névralgique d'activités, centralisant le pouvoir et diffusant les politiques du sultanat dans toute la région. De plus, étant donné sa position stratégique, le fort aurait également pu jouer un rôle dans le commerce. Situé le long de routes commerciales potentiellement lucratives, il aurait pu servir de point de contrôle pour les marchandises entrant et sortant des territoires du sultanat, percevant des droits et des taxes, contribuant ainsi au trésor de l'État. La présence de marchés à l'intérieur ou à proximité immédiate du fort n'aurait rien d'étonnant : les marchands et les caravanes pouvaient s'y reposer, se réapprovisionner et commercer sous la protection des murs fortifiés.



Sur le plan culturel, le sultanat de Delhi a profondément marqué les régions qu'il contrôlait, introduisant l'art, l'architecture, la langue et les coutumes persanes. À l'intérieur même du fort de Maliabad, le sultanat aurait pu construire des mosquées et des madrasas, favorisant l'éducation islamique et les pratiques religieuses. Toutefois, la présence du temple de Shiva au sein du fort suggère également un certain degré de tolérance religieuse et l'intégration des pratiques hindoues locales dans le cadre majoritairement islamique du sultanat.

En conclusion, le caractère remarquable du fort de Maliabad, associé à l'ingénierie sophistiquée manifeste dans sa construction, soulève des questions fascinantes sur ses origines, qui pourraient remonter jusqu'à une époque préhistorique. L'intégration parfaite des blocs de pierre massifs, les surfaces polies et les alignements architecturaux précis observés au fort de Maliabad sont caractéristiques d'une civilisation hautement avancée, potentiellement antérieure aux récits historiques connus dans la région.

Bien que l'utilisation du fort durant le règne du sultanat de Delhi au XIII^e siècle soit bien documentée, les indices architecturaux et archéologiques suggèrent une fondation bien plus ancienne. Les structures actuelles, possiblement édifiées sur des constructions plus anciennes ou intégrant celles-ci, pourraient en réalité appartenir à une époque révolue, antérieure aux récits conventionnels de l'histoire. Une exploration archéologique approfondie, appuyée par des techniques de datation avancées, pourrait révéler davantage sur l'âge réel du fort de Maliabad.

S'il était avéré qu'il est préhistorique, le fort pourrait profondément transformer notre compréhension de l'histoire ancienne de la région et des capacités technologiques de ses peuples ancestraux. Il établirait le fort non seulement comme une forteresse militaire médiévale, mais aussi comme un maillon archéologique essentiel reliant à une civilisation avancée disparue, dont l'ingéniosité et la sophistication culturelle ont défié le temps, encapsulées dans l'héritage durable de son architecture monumentale.

Dolmens du Caucase

Sur la côte de la mer Noire, dans la région de Krasnodar Kraï en Russie, se trouve un remarquable monument préhistorique dont la construction demeure inexpliquée à ce jour. Ce monument est connu sous le nom de dolmen de Volkonsky. Les dolmens sont des structures mégalithiques anciennes, généralement composées de grandes dalles de pierre, et leur fonction fait encore l'objet de débats. Cependant, le dolmen de Volkonsky se distingue des dolmens typiques que l'on trouve ailleurs dans le monde. Contrairement à la majorité des dolmens, construits à partir de plusieurs pierres, le dolmen de Volkonsky a été taillé dans un seul bloc rocheux géant. Cette méthode de construction révèle une maîtrise remarquable et une grande précision, suggérant que les bâtisseurs possédaient des techniques de taille de pierre avancées pour leur époque, voire l'utilisation d'un certain type de machinerie.



À l'entrée du dolmen, on peut observer des surfaces remarquablement lisses et des lignes droites formant une découpe rectangulaire. Obtenir une telle précision avec des outils primitifs serait presque impossible. La paroi est parfaitement polie.



Sur le site russe dopotopa.com, nous avons trouvé un article sur le dolmen de Volkonsky, qui comprend des photos en gros plan révélant la présence de petites inclusions de fer oxydé sur la paroi frontale du dolmen.

En y regardant de plus près, on remarque un motif intéressant à la surface. L'origine de ces intrusions reste encore inconnue.



On estime généralement que le dolmen de Volkonsky remonte au moins au début de l'âge du bronze, entre 3000 et 2000 av. J.-C. Cependant, les techniques de construction remarquables et la précision qu'il présente ont conduit certains à spéculer qu'il pourrait être bien plus ancien que ce qui est actuellement admis. Compte tenu du caractère avancé du dolmen, cela soulève des questions fascinantes : qui aurait pu construire une telle structure ? Quelle civilisation avancée possédait les connaissances et les outils nécessaires pour sculpter un immense bloc rocheux avec une telle précision ? Comment une telle exactitude aurait-elle pu être atteinte avec de simples outils de l'âge du bronze ?

Le trou d'entrée du dolmen est parfaitement circulaire, ce qui est difficile à obtenir sans un équipement de forage avancé. En entrant dans le dolmen, on découvre une grande chambre intérieure conçue de manière parfaitement symétrique, avec des murs lisses et une forme uniforme. La hauteur sous plafond de la chambre intérieure est d'environ 1,5 mètre, soit environ 60 pouces. Cette hauteur permet un intérieur relativement spacieux, compte tenu de la taille globale et des contraintes de construction du dolmen. La précision avec laquelle cette hauteur est maintenue dans toute la chambre illustre encore davantage les techniques avancées utilisées par les bâtisseurs.

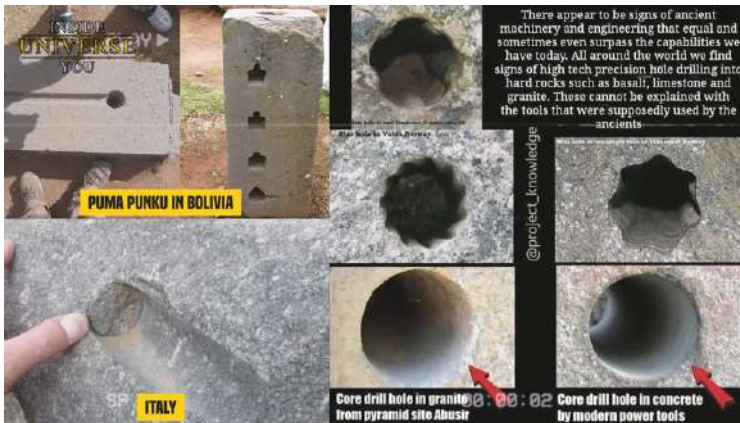


Les parois de la chambre sont uniformément lisses et présentent des propriétés acoustiques : elles captent et amplifient les vibrations sonores. Le poids exact du dolmen de Volkonsky est difficile à déterminer sans mesures précises, mais on estime qu'il pèse environ 40 tonnes. Ce fait renforce le mystère : comment les anciens bâtisseurs ont-ils pu tailler, transporter et positionner un bloc aussi colossal avec une telle précision ?

Les choses deviennent encore plus mystérieuses lorsque l'on examine les marques de forage autour du dolmen. De nombreux blocs de pierre inachevés se trouvent à proximité, couverts de trous de forage tubulaires. Si vous avez déjà regardé nos documentaires, ces trous de forage vous sembleront familiers. En effet, des trous similaires apparaissent partout dans le monde.



En Égypte, notamment autour du plateau de Gizeh, on trouve de nombreux exemples de trous de forage précis dans la pierre, y compris dans le granit — l'un des matériaux les plus durs au monde. Les mêmes types de trous peuvent être observés à travers les Amériques, dans les structures mégalithiques du Pérou, comme à l'intérieur du temple de Qorikancha. On les retrouve également à Puma Punku en Bolivie, et même dans les mégalithes européens, notamment en Italie. Tous ces trous, tout comme ceux observés près du dolmen de Volkonsky, présentent un haut degré de précision et d'uniformité.



Ces similitudes soulèvent des questions : et si toutes ces structures mégalithiques antiques avaient été construites par les mêmes bâtisseurs — des bâtisseurs appartenant à une civilisation aujourd'hui perdue et inconnue, mais qui possédait une technologie et une machinerie avancées ?

Mais ce n'est pas tout. Près du dolmen de Volkonsky, on trouve un ancien canal d'eau manifestement d'origine humaine. L'eau provient d'une source souterraine inconnue et contient du sulfure d'hydrogène, un composé qui laisse présager l'existence de processus géologiques et chimiques se déroulant en profondeur sous la surface.

Historiquement, les eaux riches en sulfure d'hydrogène ont été recherchées pour leurs vertus thérapeutiques supposées. Présentes dans de nombreuses stations thermales naturelles, ces eaux sont réputées offrir des bienfaits pour la santé. Cela pourrait suggérer que la région entourant le dolmen de Volkonsky était autrefois considérée comme un lieu de guérison et de régénération par les peuples anciens. Pourtant, la véritable fonction du dolmen pourrait être bien plus complexe. Les scientifiques conventionnels affirment que tous les dolmens du monde ne sont que de simples tombes, bien que peu de preuves concrètes viennent appuyer cette théorie. D'autres hypothèses existent cependant. Une étude, menée par des chercheurs de la Super Brain Research Group Organization en Italie, a révélé des données étonnantes montrant que les dolmens du monde entier présentent des propriétés remarquables. Le dolmen étudié dans cette publication a démontré qu'il générait d'importantes vibrations souterraines dans une plage de fréquence allant de 7 à 12 Hz, avec une moyenne de 8 Hz. Ces sons à basse fréquence, inaudibles pour l'oreille humaine, peuvent synchroniser les ondes cérébrales dans un état de relaxation, induisant potentiellement des états modifiés de conscience.



Les grandes pierres du dolmen agissent comme des transducteurs, transmettant efficacement de puissantes vibrations infrasoniques du sol vers l'air situé au-dessus et au-dessous de la dalle supérieure. Cette capacité est similaire à celle observée sur d'autres sites antiques, ce qui suggère une sélection délibérée de ces emplacements pour leurs propriétés vibratoires naturelles. Des vibrations infrasoniques similaires ont été observées sur d'autres sites anciens, comme le dolmen du Parque Megalítico dos Coureleiros au Portugal, qui fonctionne lui aussi comme un transducteur de vibrations souterraines. Cela renforce l'idée que les anciens bâtisseurs connaissaient et utilisaient ces phénomènes naturels. Encore plus remarquable, il a été révélé que les vibrations résonnantes émanant des dolmens génèrent une activité électrique, détectée à l'aide d'un appareil EEG (électroencéphalogramme). De plus, la radioactivité due au gaz radon, provenant des profondeurs souterraines, est plus élevée à l'intérieur du dolmen qu'à l'extérieur, bien qu'elle reste en dessous des seuils dangereux. Sur cette image, on peut voir la radioactivité mesurée en plein air à gauche, et celle mesurée à l'intérieur du dolmen au Portugal — trois fois plus élevée. Et les dolmens se retrouvent aux quatre coins du monde, chacun avec ses propres caractéristiques uniques et ses mystères à élucider.



L'Europe abrite certains des dolmens les plus célèbres au monde, notamment en France, en Espagne et au Royaume-Uni. En France, les pierres de Carnac et les nombreux sites de dolmens en Bretagne illustrent l'ampleur et la diversité impressionnantes de ces structures. Des dolmens sont également présents dans les régions reculées de Scandinavie, en particulier au Danemark et en Suède. On en trouve partout en Irlande, célèbre pour ses nombreux dolmens, souvent appelés « tombes à portique ». Le dolmen de Poulnabrone, dans le comté de Clare, est l'un des exemples les plus emblématiques, avec sa massive dalle de couverture et son cadre spectaculaire sur le calcaire karstique du Burren. Les dolmens irlandais sont empreints de mythes et de légendes, ce qui renforce leur attrait et leur importance historique.

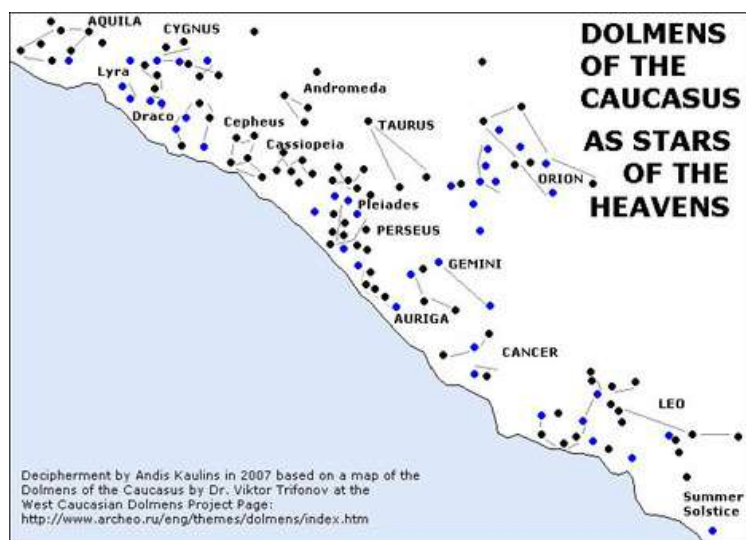
En Asie, les dolmens sont nombreux dans des pays comme la Corée du Sud et l'Inde. La péninsule coréenne, notamment dans les régions de Gyeongju et de Jeollanam-do, abrite des milliers de dolmens datant du premier millénaire av. J.-C. En Inde, les dolmens se trouvent principalement dans les États du sud comme le Kerala et le Karnataka, où ils sont généralement associés à d'anciennes pratiques funéraires. En Afrique du Nord, en particulier au Maroc et en Algérie, les dolmens font également partie d'un riche paysage archéologique. Le Moyen-Orient, avec sa longue histoire de civilisations anciennes, possède lui aussi de nombreux dolmens. En Jordanie, par exemple, des dolmens sont disséminés à travers la campagne, souvent situés dans des zones reculées et accidentées. Bien qu'ils soient plus rares, on trouve également des dolmens en Amérique du Nord. Ceux du nord-est des États-Unis, par exemple, sont souvent plus petits et plus simples dans leur conception, mais ils présentent néanmoins un grand intérêt archéologique. Ces structures enrichissent le récit global de la construction mégalithique et des connexions culturelles entre les peuples anciens. Même dans des régions comme les îles du Pacifique, les dolmens s'inscrivent dans la tradition plus large de l'architecture mégalithique. Bien que moins documentées, ces structures soulignent l'ingéniosité et l'adaptabilité des bâtisseurs anciens à travers des environnements extrêmement variés.

Mais revenons à la région du Caucase en Russie et dans ses pays voisins. Ce qui pourrait vous surprendre, c'est que le dolmen de Volkonsky que nous avons évoqué n'est qu'un parmi des milliers de dolmens disséminés dans les régions les plus inaccessibles du Caucase. Bien que généralement méconnus dans le reste du monde, ces mégalithes égalent les grands mégalithes d'Europe et d'Asie en termes d'âge et de qualité architecturale. Certains pensent que ces dolmens figurent parmi les plus anciens du monde, datant d'il y a 10 000 à 25 000 ans, tandis que des archéologues plus conservateurs les datent plutôt entre 4 000 et 6 000 ans.

Ils sont situés dans les contreforts le long de la côte de la mer Noire, à des altitudes d'environ 250 à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit environ 800 à 1 300 pieds. Voici une carte montrant l'emplacement de certains dolmens présents dans la région. Comme vous pouvez le constater, cette zone représente la plus grande concentration de dolmens en Europe. Environ 3 000 de ces structures mégalithiques sont connues dans le Caucase du Nord-Ouest, avec de nouvelles découvertes faites régulièrement, bien que beaucoup soient aussi progressivement détruites. On estime qu'à l'origine, il y avait environ 10 000 dolmens dans la région du Caucase.



En 2007, le déchiffrement réalisé par Andis Kaulins, basé sur la carte des dolmens du Caucase, a montré comment ces dolmens sont alignés avec les constellations et le solstice d'été. Durant l'équinoxe de printemps au lever du soleil, le soleil illuminait la façade des dolmens à travers le corridor formé par la porte en pierre. Tout cela n'est pas surprenant, sachant que toutes les anciennes structures mégalithiques à travers le monde sont, d'une manière ou d'une autre, liées aux mouvements des étoiles.



En fait, dans la chambre intérieure d'un dolmen enseveli découvert dans le Caucase, un mystérieux artefact a été retrouvé. Il s'agissait d'un ancien disque en pierre (page suivante), dont les gravures à sa surface sont aujourd'hui à peine visibles. Les gravures sur le disque ressemblaient à des symboles astraux. On y distinguait un croissant de lune, des étoiles et le soleil. L'autre face du disque était encore plus difficile à déchiffrer, mais ce qui était clairement visible, c'étaient de nombreuses encoches espacées à intervalles réguliers le long du périmètre du disque. L'Institut d'Histoire de la Culture Matérielle de Russie a conclu que, considérant qu'une face du disque présente des symboles astraux et que l'autre face comporte des lignes de mesure, cet artefact était très probablement un instrument préhistorique destiné à des observations astronomiques.

Cela bouleverserait complètement tout ce que nous pensons savoir sur les civilisations anciennes de cette région, indiquant qu'elles étaient bien plus sophistiquées qu'on ne l'imaginait auparavant.



Mais cela pourrait-il signifier que les dolmens eux-mêmes comportaient un savoir avancé gravé sur leurs surfaces ? Curieusement, il existe de nombreuses gravures aux significations inconnues, comprenant des représentations de portails, quatre hémisphères convexes, des zigzags verticaux et horizontaux, et bien d'autres encore. Les toits présentent parfois des motifs composés de creux disposés séquentiellement en forme de croix et de cercles, ainsi que d'autres configurations. La signification de ces dessins reste inexpliquée par les archéologues, bien que beaucoup supposent qu'ils illustrent des connaissances avancées en architecture, mathématiques, biologie, astronomie et physique.



Dans un remarquable ouvrage rédigé par les historiens-archéologues Dmitry Dmitriev et Stanislava Fialkovskaya, intitulé *Le Secret des dolmens du Caucase*, nous avons trouvé des informations incroyables. Ils y présentent l'image d'un artefact découvert dans un dolmen appelé le Dolmen de la Lune. Il s'agissait d'une dalle d'autel triangulaire endommagée, qui comportait de grands cercles avec des cercles plus petits à l'intérieur, représentant peut-être le moment de la fécondation de l'ovule. Le cycle commence dès le premier jour des menstruations. Un cercle situé dans le coin inférieur gauche possède une ligne diagonale pointant vers la cinquième encoche, indiquant cinq jours de menstruation. Suit ensuite une période non fertile, illustrée par deux cercles munis de marqueurs orientés vers la gauche.



Un cercle situé au milieu de l'échelle pointe vers la 12ème encoche, indiquant le début de la période fertile, qui se termine à la 18ème encoche, comme le montre un cercle dans le coin inférieur droit. Un grand cercle dans le coin supérieur, contenant deux cercles plus petits à l'intérieur, représente le développement de jumeaux identiques. Cette dalle servait à la fois de calendrier et d'outil pédagogique pour comprendre la conception.

Un calendrier similaire relatif à la conception est gravé sur la paroi arrière nord-est de la chambre du Dolmen de la Lune, ressemblant à un dessin technique. Les joints verticaux des blocs de la chambre servent de repères : le premier repère, situé au cinquième creux, indique la fin des menstruations. Le deuxième repère, aux creux 10 et 11, marque la fin de la période non fertile. La période fertile va du 11ème au 19ème jour, avec un troisième repère au 14ème creux. Au-dessus de ce creux, des séries harmoniques représentent le pic énergétique lié à l'ovulation chez la femme. Le calendrier de conception du Dolmen de la Lune est entouré de deux autres calendriers sur les parois nord-ouest et sud-est.



Le calendrier de la paroi sud-est, qui prolonge celui de la conception, comporte des creux plus grands et des lignes verticales brisées au-dessus des derniers creux, indiquant l'énergie vitale pénétrant le nouveau-né lors de la naissance. Ce qui est surprenant, c'est que les pics harmoniques coïncident parfaitement avec le dessin réalisé par les bâtisseurs du dolmen ainsi qu'avec le graphique moderne. Cela signifie que, il y a des milliers d'années, les personnes qui ont construit ces structures possédaient les mêmes connaissances sur ces sujets que celles dont nous disposons aujourd'hui.

Actuellement, de nombreux dolmens sont fortement détériorés et risquent de disparaître, faute de protection contre le vandalisme et la négligence ; qui sait donc quels autres secrets pourraient être décodés à travers leur conception ?



Chaque dolmen présente un portail central, certains étant construits à partir de plusieurs pierres et d'autres taillés dans une seule pierre. Bien que les ouvertures circulaires soient les plus courantes, il existe également des ouvertures carrées.

Des bouchons en pierre, souvent retrouvés avec ces structures, servaient à obstruer les ouvertures et ont parfois une forme phallique. À noter que l'entrée d'un dolmen du Caucase se trouve toujours du côté sud.



Il est intéressant de noter qu'il existe certains dolmens qui imitent un bouchon en pierre, comme celui présenté dans l'image ci-dessous, par exemple. Il s'agit d'un faux bouchon sculpté directement dans la roche de façon parfaitement ovale et en trois dimensions. On ignore comment une telle perfection et un tel polissage ont pu être réalisés à l'aide d'outils primitifs.



Si vous regardez cette image ci-dessous, vous pouvez voir de nombreux dolmens de la région du Caucase, certains avec leurs bouchons, d'autres dont les bouchons manquent et qui présentent seulement un trou, et d'autres encore avec un faux bouchon sculpté dans la roche. Les détails et les gravures sur les blocs de pierre sont remarquables.



Il existe une vieille légende intéressante sur la construction des dolmens dans la région du Caucase. Selon cette histoire, il y a des milliers d'années, des géants anciens aussi grands que des arbres chassaient et pêchaient pour se nourrir. Ces géants, bien que redoutables, manquaient d'intelligence et furent trompés pour servir une race de nains. Les nains persuadèrent les géants de leur construire de nombreuses maisons confortables et douillettes dans les montagnes. Ces maisons n'avaient qu'un seul trou rond, juste assez grand pour que les nains puissent y ramper, empêchant ainsi les géants d'y entrer. De nombreuses années ont passé depuis, et tant les géants que les nains ont disparu de la terre. Pourtant, les maisons de pierre, construites par les géants sous la direction des nains, subsistent encore aujourd'hui, servant de mystérieux témoignage de cette ancienne légende.

Cette vieille histoire sur les géants du Caucase est assez différente de la plupart des mythes et légendes anciennes concernant les géants, car elle décrit également ces géants comme doux et bienveillants. Que cette légende soit vraie ou non, nous ne pouvons pas le savoir. Mais ce qui est intéressant, c'est que bien que la science ne puisse pas confirmer l'existence de géants préhistoriques dans ces régions, elle a confirmé l'existence d'une civilisation préhistorique perdue. Il existe ce que l'on appelle l'hypothèse du déluge de la mer Noire, qui postule que la mer Noire était autrefois un petit lac d'eau douce abritant de nombreuses cités anciennes, jusqu'à ce qu'il y a des milliers d'années, un événement catastrophique de crue transforme ce modeste lac en la vaste mer Noire que nous connaissons aujourd'hui.



La mer Noire est une grande mer intérieure située entre l'Europe du Sud-Est et l'Asie de l'Ouest. Elle est reliée à la mer Méditerranée par le détroit du Bosphore, la mer de Marmara et les Dardanelles. Les géologues estiment que pendant la dernière période glaciaire, il y a environ 20 000 ans, le niveau des mers était beaucoup plus bas en raison des vastes quantités d'eau emprisonnées dans les calottes glaciaires. Par conséquent, la mer Noire était isolée des océans du monde et existait comme un lac d'eau douce plus petit. L'hypothèse du déluge de la mer Noire a été proposée de manière marquante par les géologues William Ryan et Walter Pitman à la fin des années 1990. Selon leur théorie, il y a environ 7 600 ans, à mesure que les glaciers fondaient et que le niveau des mers montait, la mer Méditerranée a franchi le détroit du Bosphore. Cet événement a entraîné un afflux immense et rapide d'eau salée dans le lac d'eau douce, élevant son niveau de plusieurs centaines de pieds et augmentant considérablement sa surface. Cette hypothèse est étayée par des preuves géologiques, notamment des anciennes lignes côtières et des sédiments qui suggèrent une montée rapide et importante du niveau de l'eau. De plus, des explorations sous-marines ont mis au jour des établissements et des artefacts submergés, indiquant que la zone était autrefois habitée par des civilisations mystérieuses dont nous ignorons tout.



L'une des preuves les plus convaincantes en faveur de l'existence d'une civilisation ancienne est le site immergé découvert au large des côtes de la Bulgarie. Ce site, datant d'environ 5 000 avant notre ère, comprend les vestiges de maisons, de foyers et de poteries, témoignant d'une communauté bien développée qui a été subitement submergée. Cette découverte a prouvé que des populations anciennes vivaient ici au moins 1 000 ans plus tôt que ce que la science officielle pensait, à une époque où le niveau de l'eau était inférieur de 5 mètres, soit 16 pieds et demi, à celui d'aujourd'hui.

Cet événement catastrophique d'inondation a également été lié aux nombreux mythes du déluge présents dans diverses cultures. Par exemple, l'histoire de l'Arche de Noé dans la tradition judéo-chrétienne et l'Épopée de Gilgamesh dans la mythologie mésopotamienne décrivent tous deux un grand déluge qui anéantit des civilisations. Certains chercheurs suggèrent que ces mythes pourraient être des mémoires culturelles du déluge de la mer Noire, transmises de génération en génération.

Si l'hypothèse du déluge de la mer Noire est correcte, elle modifiera profondément notre compréhension du passé préhistorique de la région et des premières civilisations humaines qui l'ont habitée. Cette inondation a déplacé d'importantes populations, provoquant des migrations et contribuant peut-être à la diffusion des pratiques agricoles et des innovations technologiques à travers l'Europe et l'Asie. De plus, cette hypothèse remet en question la vision traditionnelle selon laquelle les civilisations humaines significatives sont nées uniquement au Proche-Orient et en Mésopotamie. En réalité, cela signifierait que ces civilisations sont les héritières et les descendantes de cette civilisation préhistorique perdue qui s'est développée indépendamment autour de la mer Noire, prospérant dans un environnement fertile et riche en ressources jusqu'à leur disparition soudaine due au déluge. Pourrait-il être que tous ces dolmens sophistiqués et imposants disséminés sur les rives de la mer soient les vestiges de cette civilisation perdue ?

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont construit ces structures remarquables, au nombre de milliers, étaient assurément bien plus sophistiqués que les chasseurs-cueilleurs primitifs décrits dans nos manuels d'histoire.

Ces constructions mégalithiques témoignent d'une société possédant des compétences avancées en ingénierie, une organisation sociale élaborée, ainsi qu'une connaissance approfondie de l'astronomie, de la biologie, des mathématiques et de la géométrie. Cela implique l'existence d'une division du travail, avec des rôles spécifiques dédiés à la construction, à la planification et à la gestion des ressources. Une telle complexité sociale est la marque distinctive des civilisations avancées et remet en question l'idée selon laquelle un développement social et technologique sophistiqué n'aurait émergé que dans les berceaux de civilisation traditionnellement reconnus.

L'exploration et la recherche continues révéleront sans aucun doute davantage sur cette période fascinante et formatrice, offrant des perspectives plus profondes sur notre passé collectif et l'héritage durable de ceux qui nous ont précédés.

Temple de la Vallée de Khafré

Le Temple de la Vallée de Khafré, composante intégrale du complexe pyramidal de Gizeh en Égypte, est une merveille d'ingénierie et d'architecture antiques. Ce temple est l'une des structures anciennes les mieux conservées d'Égypte, ayant été presque intact pendant des milliers d'années, en grande partie grâce à son enfouissement sous le sable jusqu'au XIXe siècle. Sa construction révèle un niveau de sophistication et de précision que beaucoup estiment n'avoir pu être atteint qu'avec l'utilisation de technologies avancées.



Construit avec d'énormes blocs de calcaire et de granit rouge, dont certains pèsent plus de 150 tonnes, le temple témoigne d'un niveau de sophistication technique totalement hors du commun. Ces pierres supermassives sont une marque de la grandeur du temple, soulevant des questions quant aux méthodes utilisées pour leur transport et leur assemblage.

La technique de construction du Temple de la Vallée, qui consiste à ajuster avec précision des pierres massives sans utiliser de mortier, est impressionnante.



Les murs du temple sont assemblés avec une telle précision qu'ils ressemblent à un puzzle tridimensionnel complexe. La manipulation de ces pierres, avec leurs surfaces exposées variées, leurs coins et leurs angles, révèle un niveau de compétence et une maîtrise de la taille de la pierre qui frisent l'extraordinaire.

De plus, les incroyables pierres « courbées » à l'intérieur constituent une énigme fascinante, soulevant des questions quant à l'usage de technologies avancées dans l'Antiquité.



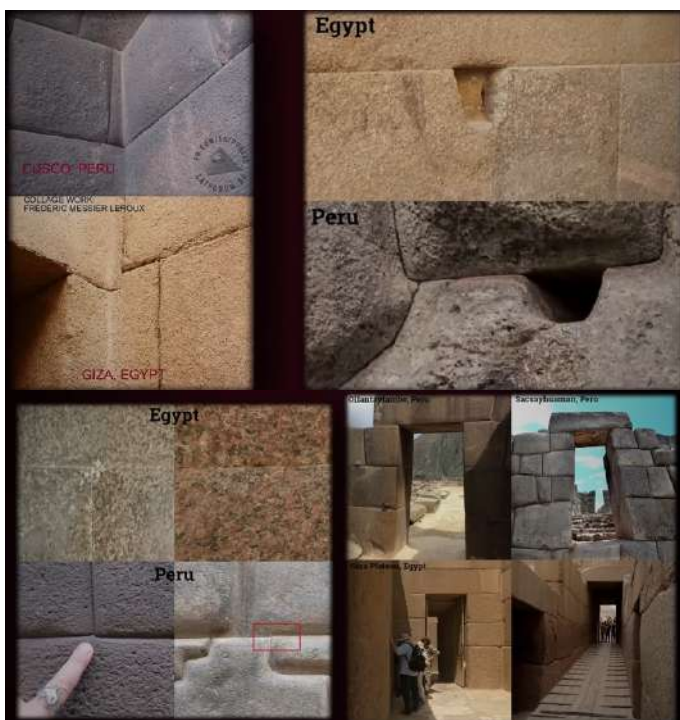
Ces pierres, parfaitement intégrées à la structure, semblent avoir été habilement façonnées ou courbées, défiant ainsi la compréhension conventionnelle de la taille de pierre ancienne.

Cette prouesse remarquable nous pousse à nous interroger : comment les bâtisseurs antiques ont-ils pu manipuler des pierres aussi massives avec une telle précision ? Aurait-il existé des technologies avancées ou des méthodes perdues qui leur ont permis de façonner ces pierres de manière presque impossible avec les outils connus de l'époque ?

L'un des aspects les plus intrigants du Temple de la Vallée est un grand bloc de granite noir sur le mur interne est, qui diffère du reste du mur en granite rose. Son emplacement et sa fonction restent un mystère, certains spéculant qu'il pourrait marquer l'entrée d'un passage souterrain.



Malgré la croyance répandue selon laquelle le temple servait au processus de momification et à la purification du pharaon Khafré avant son enterrement, il manque des preuves concrètes pour étayer cette affirmation. Certains chercheurs, en examinant le style de taille des pierres, suggèrent que le temple pourrait être bien plus ancien que ce que l'histoire dynastique indique. Le temple est dépourvu de peintures et d'inscriptions, une caractéristique qu'il partage avec les pyramides. Ce qui a choqué beaucoup, c'est la ressemblance du Temple de la Vallée avec des structures situées dans des contrées lointaines, comme le Pérou. La similitude des éléments de design entre le temple et des sites tels qu'Ollantaytambo ou le temple de Coricancha au Pérou est frappante, ce qui a conduit à des spéculations sur l'interconnexion de ces civilisations anciennes. Cette ressemblance a alimenté les débats sur la possibilité d'un plan commun ou d'un savoir partagé entre ces cultures éloignées, une hypothèse qui demeure un mystère fascinant.



Des recherches menées par des figures telles que John Anthony West, Robert Schoch et Andrew Collins suggèrent que le Temple de la Vallée, ainsi que le Temple du Sphinx, figurent parmi les structures les plus anciennes du plateau de Gizeh, datant possiblement de plus de 10 000 ans.



Ishi no Hōden

Si nous visitons la ville de Takasago dans la préfecture de Hyogo, au Japon, nous pouvons découvrir l'un des blocs de pierre mégalithiques les plus incroyables au monde. Il s'agit de l'Ishi no Hōden, également connu sous le nom de pierre flottante.



Cette création étrange et inhabituelle a été taillée dans un bloc de pierre unique en tuf. Le tuf est un type de roche formée à partir de cendres volcaniques expulsées lors d'éruptions volcaniques explosives.

Ce mégalithe gigantesque pèse environ 500 tonnes, mesure environ 5 mètres de haut et 5 mètres de profondeur (soit environ 15 pieds). Cela rend cette pierre plus grande que n'importe quelle pierre utilisée dans la construction de la Grande Pyramide de Gizeh, dont la plus lourde pesait 80 tonnes. À ce jour, les origines et les fonctions de cette relique ancienne restent un mystère complet, car elle ne porte aucune inscription ni marque. Les estimations situent sa construction à la période préhistorique Jomon, qui s'étend d'environ 14 000 à 300 avant notre ère.

Un sanctuaire shintoïste a ensuite été construit autour de la pierre par les Japonais, et le mégalithe est devenu traditionnellement connu sous le nom de « pierre flottante » en raison de son emplacement unique. Le design de cette pierre est très inhabituel ; elle ressemble à une pièce d'une immense machine, presque comme un cube avec une extrémité effilée sur un côté.



La pierre est taillée avec une précision remarquable, présentant des angles nets et des surfaces lisses qui témoignent des techniques avancées de travail de la pierre de ses bâtisseurs. Elle est façonnée en deux parallélépipèdes rectangles plats, orientés verticalement. Un côté comporte une protrusion qui ressemble au sommet d'une pyramide.



Mais comment une société préhistorique de chasseurs-cueilleurs aurait-elle pu sculpter, extraire et transporter un bloc de pierre de 500 tonnes ? Les origines et les méthodes utilisées pour créer une pièce aussi remarquable d'art en pierre demeurent un mystère.

L'eau coule en continu sous la pierre, provenant de la terre. Le lien entre ce mégalithe extraordinaire et les eaux souterraines conduit certains à théoriser que le site pourrait être une sorte de générateur d'énergie interagissant avec l'eau située en dessous. Les habitants locaux associent également le monolithe à la guérison de maladies et de maux.

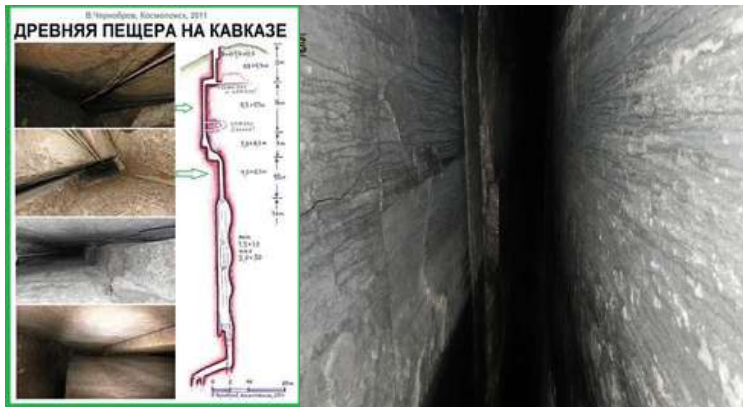


Dans de nombreuses cultures, y compris la culture japonaise, l'eau est souvent considérée comme un élément purificateur et est fréquemment associée au renouveau spirituel et à la vie. La présence d'une eau courante sous l'Ishi no Hōden peut contribuer à sa sacralité et au respect dont il fait l'objet.

Il est possible que les premiers installateurs de la pierre aient choisi son emplacement précisément en raison de cette source naturelle, voyant dans ce jaillissement un symbole de vie éternelle ou une connexion directe avec le monde spirituel. Mais il existe aussi la possibilité que le flux constant d'eau qui émerge du sol ne soit pas un phénomène naturel, mais plutôt une sorte de système hydrologique avancé.

Puits de Khara-Hora

La région reculée et accidentée du Caucase du Nord, dans la République de Kabardino-Balkarie de la Fédération de Russie, est un lieu de montagnes imposantes et de nature sauvage indomptée. Pourtant, en 2011, Arthur Zhemukhov, spéléologue russe spécialisé dans l'étude scientifique et l'exploration des grottes, fit une découverte étonnante au sommet de la montagne Khara-Hora, qui allait bouleverser complètement notre compréhension de l'histoire ancienne de l'humanité. Là, il trouva un puits profond, étroit et vertical, semblant être avalé par la Terre elle-même. Ce puits était constitué de dalles de pierre parallèles, d'apparence parfaitement géométrique, comme si elles avaient été fabriquées artificiellement. Zhemukhov et son équipe décidèrent de s'aventurer plus profondément, et ce qu'ils découvrirent à l'intérieur du puits fut tout simplement extraordinaire.



Les parois étaient droites et polies, s'étendant sur 40 mètres, soit environ 130 pieds, en profondeur dans la montagne, avant de s'ouvrir sur une vaste salle souterraine d'une hauteur de 36 mètres, soit environ 118 pieds. Les murs droits de ce puits étaient construits à partir de grands blocs mégalithiques assemblés à angle droit avec des interstices minimes. On y trouvait même de grosses pierres qui ressemblaient à des colonnes.

Dans l'ensemble, les dimensions explorées du puits, depuis la partie supérieure jusqu'à la plateforme inférieure, dépassent 100 mètres, soit environ 350 pieds. Arthur Zhemukhov et son équipe furent complètement stupéfaits. Ils conclurent que quelle que soit la nature de cette structure préhistorique, il s'agissait sans aucun doute d'une construction artificielle d'une ampleur énorme. Ils découvrirent des murs étroits parfaitement droits et polis, s'enfonçant sur 40 mètres à l'intérieur de la montagne.



Arthur Zhemukhov a noté que les murs polis constitués de blocs mégalithiques étaient très similaires à ceux que l'on trouve dans les puits des pyramides égyptiennes, précisément dans la Grande Galerie de la pyramide de Khéops, dont les blocs ont à peu près la même taille. Et, tout comme les structures anciennes avancées d'Égypte, cette galerie antique servait très probablement une fonction technologique avancée et faisait sans doute partie d'une structure plus vaste.



Il a fallu plus d'une heure à l'expédition pour atteindre le fond de la structure, ce qui nécessitait une grande expérience de l'escalade et une excellente endurance. On pense également qu'il existe d'autres chambres et passages beaucoup plus profonds sous terre, qui restent encore inexplorés. En raison de la taille colossale du puits souterrain, seule une petite partie a été explorée. Les grimpeurs ont progressé de 100 mètres supplémentaires, mais se sont heurtés à des passages étroits qu'ils ne pouvaient pas franchir.

L'équipe a conclu que cette structure, quelle qu'elle soit, était bel et bien d'origine humaine, car il n'existe aucun équivalent dans les autres systèmes de grottes du monde, notamment en ce qui concerne des cavernes aux murs parallèles plats et polis, composés de blocs rectangulaires aux bords droits, avec une sorte de solution visible entre les assemblages parfaits des blocs, et l'absence de fissures obliques caractéristiques du tuf.

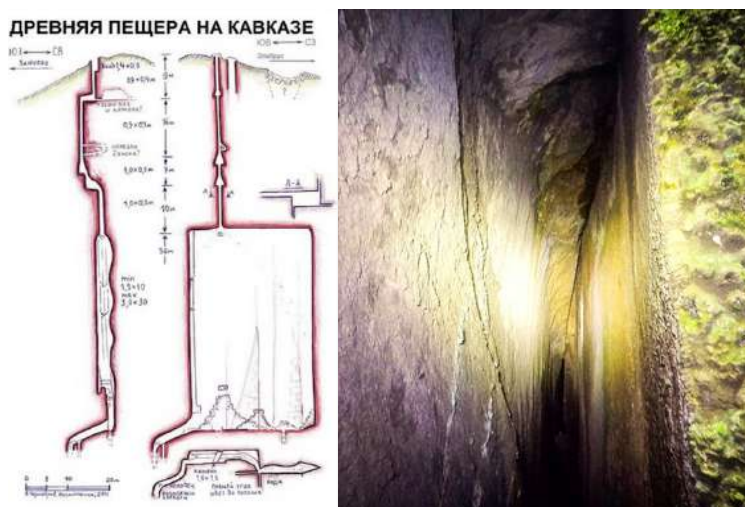
Mais comment est-ce possible ? Comment de gigantesques blocs de pierre parfaitement plats, pesant 200 tonnes, ont-ils pu être assemblés avec une telle précision dans un puits aussi étroit et profond ? Quelle technologie a été utilisée pour la construction du puits de Khara-Hora ?



D'autres expéditions à l'intérieur du puits ont été réalisées par Vadim Chernobrov, responsable de Kosmopoisk, une organisation qui étudie diverses anomalies en Russie.

Vadim et son équipe, accompagnés d'Arthur Zhemukhov, sont descendus dans le puits et ont filmé cette expérience pour un documentaire diffusé à la télévision russe. Chernobrov a même cartographié les parties découvertes du puits, mesurant avec soin les dimensions et l'échelle du site.

Voici une photo de la carte réalisée par Chernobrov. Comme vous pouvez le constater, ce lieu ne ressemble à aucune autre grotte connue dans le monde.



Cela ressemble assurément davantage à une structure artificielle qu'à une grotte naturelle. De plus, qui sait jusqu'où elle s'enfonce réellement et ce que d'autre elle peut bien cacher sous terre ?

Mais si cette construction préhistorique avancée est bien d'origine humaine, quel en était le but ? Plusieurs théories existent. Selon Vadim Chernobrov, il s'agissait d'une structure artificielle qui n'était pas destinée à l'habitation humaine, en raison des passages étroits où même un enfant ne peut se faufiler, ainsi que des nombreux petits orifices où une main humaine peine à passer. Il a noté que chacune de ces mini-cavités s'enfonce profondément, jusqu'à des zones où même la lumière des lampes de poche n'atteint pas le fond. Cela l'a amené à penser que cette structure avait une fonction technologique. Il a également souligné que les cavités mystérieuses à l'intérieur des pyramides égyptiennes, qu'il a visitées à de nombreuses reprises, n'étaient pas destinées non plus à la circulation des personnes et servaient une fonction technologique, tout comme le puits de Khara-Hora. Les puits sophistiqués que l'on trouve en Égypte plongent aussi profondément sous terre, menant souvent à des chambres à usages inconnus. Personne ne sait à quoi elles servaient, mais elles ne semblent clairement pas conçues pour être traversées par des humains, car il n'y a ni échelles, ni escaliers, ni aucun autre moyen pour y pénétrer. Il n'y a pas de traces de brûlure sur les murs dues aux torches, ce qui signifie qu'il n'y avait aucune visibilité à l'intérieur, et il n'existe aucun hiéroglyphe, artefact ou autre indice indiquant une présence humaine ou une fonction culturelle ou religieuse. Il semble que l'objectif de ces systèmes était purement pratique, mais nous en ignorons la nature exacte.



Vadim Chernobrov ne pouvait qu'émettre des hypothèses, suggérant qu'il pourrait s'agir d'une sorte d'usine, d'une partie d'une ancienne usine avancée, ou d'un type de résonateur. Il évoquait également la possibilité d'un dispositif destiné à la recherche sismologique ou même d'un ancien générateur d'énergie. D'autres chercheurs ont proposé des théories différentes, pensant qu'il s'agissait de la partie souterraine d'une pyramide perdue depuis longtemps qui se dressait autrefois à la surface de la montagne, aujourd'hui disparue. Les grimpeurs qui sont entrés ont pensé que l'endroit servait à une sorte de ventilation, puisqu'ils ont remarqué un flux d'air constant circulant et provenant du sous-sol. Malgré toutes ces théories divergentes, tous ceux qui ont pénétré dans la grotte s'accordent à dire que cette structure, quelle qu'elle soit, est assurément d'origine artificielle.

Mais si cette structure faisait réellement partie d'un complexe souterrain avancé construit par une civilisation préhistorique, comment se fait-il que personne n'ait jamais entendu parler d'une telle civilisation dans la région ? En réalité, certaines personnes connaissaient cette structure souterraine bien des décennies avant sa découverte par Arthur Zhemukhov. En fait, ce dernier ne l'a pas découverte par hasard ou accident. Il la cherchait depuis de nombreuses années. Zhemukhov étudiait des documents et des traces laissés par les nazis allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.



Hitler, ainsi que plusieurs autres hauts responsables nazis, était profondément influencé par l'occulte. Ces croyances étaient liées à l'idéologie de la Société Thulé, un groupe ésotérique cherchant à explorer et à raviver les anciennes traditions aryennes. Heinrich Himmler, chef des SS, était particulièrement obsédé par ces idées et fonda l'Ahnenerbe, un institut dédié à la recherche sur le patrimoine ancestral et les pratiques occultes de la race aryenne. L'Ahnenerbe, officiellement nommé « Société de recherche et d'enseignement sur le patrimoine ancestral », mena de nombreuses expéditions à travers le monde, notamment au Tibet, à la recherche d'une cité souterraine mythique appelée Shambhala. Cette quête était motivée par la croyance que Shambhala détenait des pouvoirs mystiques et une technologie ancienne avancée pouvant être exploités pour servir les ambitions nazies. De plus, ils cherchaient à établir des liens avec la race aryenne, espérant ainsi légitimer leurs théories raciales et leur propagande. En 1938-1939, une expédition dirigée par l'officier SS Ernst Schäfer fut envoyée au Tibet sous couvert de recherches scientifiques. Si les objectifs officiels étaient principalement anthropologiques et botaniques, une mission secrète consistait à enquêter sur les mythes de Shambhala et à découvrir tout savoir ou artefact ancien pouvant aider la cause nazie. À l'été 1942, l'armée allemande lança l'opération Edelweiss, une offensive majeure visant à conquérir les régions pétrolifères du Caucase, en particulier les champs pétrolifères de Bakou en Azerbaïdjan. Contrôler ces ressources était crucial pour l'effort de guerre allemand, car le pétrole était essentiel pour alimenter les opérations de la Wehrmacht. Cette offensive faisait partie d'une stratégie plus large visant à priver l'Union soviétique de ses ressources vitales et à établir une tête de pont stratégique dans la région. Au-delà des objectifs militaires immédiats, les nazis nourrissaient des intérêts idéologiques dans le Caucase. Les organisations occultes nazies et les membres de l'Ahnenerbe croyaient que cette région pouvait receler des indices sur les origines de la race aryenne. Ils supposaient que d'anciennes civilisations aryennes avaient prospéré dans le Caucase, laissant derrière elles des traces de leur savoir avancé et de leur culture, notamment d'immenses cités souterraines.

Il semble que les Allemands furent très proches de découvrir le puits souterrain de Khara-Hora, car tout près de l'entrée du puits, au sommet de la montagne, une svastika avait été gravée sur un rocher par les Allemands.



Peut-être que la svastika a été laissée comme signe d'identification par les chercheurs nazis, qui savaient qu'ils étaient très proches de la découverte de la cité souterraine des Aryens. Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'une gravure de svastika beaucoup plus ancienne, sans lien avec les Allemands, a également été trouvée dans la région. Cette svastika aurait-elle été laissée par la civilisation ancienne avancée qui a construit le puits de Khara-Hora ? Les nazis imitaient-ils ces peuples avec leur svastika et leur idéologie ?

C'est ainsi qu'Arthur Zhemukhov a finalement découvert le complexe souterrain, non pas grâce à ses connaissances de spéléologue, mais par ses recherches sur l'occulte et les textes et légendes anciens de la région.

En fait, il apprit que dans le Caucase du Nord, de nombreuses légendes anciennes sur d'immenses cités et grottes souterraines se transmettaient de génération en génération. Arthur Zhemukhov croyait que sa découverte du puits de Khara-Hora n'était que le début et qu'il existait de nombreuses autres structures remarquables, cités souterraines et complexes cachés dans les profondeurs de la montagne.

Étrangement, juste avant de lancer d'autres expéditions à la recherche de ces sites anciens, une tragédie mystérieuse interrompit les recherches. En 2015, Arthur Zhemukhov fut percuté par une voiture, après avoir rapporté des découvertes importantes la veille. Mais ce n'est pas tout. Viktor Chernobrov, fondateur et dirigeant de l'organisation Kosmopoisk, qui accompagnait Zhemukhov lors de sa propre expédition au puits de Khara-Hora, mourut également deux ans plus tard d'un cancer. Trois autres personnes liées à ces recherches sont aussi mortes dans des circonstances mystérieuses. On ne peut dire si toutes ces tragédies sont de simples coïncidences ou quelque chose de bien plus grave. À ce jour, il existe à peine des informations sur le puits de Khara-Hora ou sur d'autres expéditions ou découvertes dans la région du Caucase. La seule chose trouvée sont deux albums datant de 2017 et 2018, réalisés par un homme nommé Alexander Sploshnov, qui s'est aventuré dans la région et a même grimpé à l'intérieur du puits de Khara-Hora. Les photographies qu'il a prises du puits sont remarquables et montrent le puits géométriquement précis, aux murs polis et aux blocs mégalithiques massifs.



Mais ce n'est pas tout ce qui a retenu l'attention de Sploshnov. Il a pris de nombreuses photos d'objets intéressants qu'il a découverts dans la région autour de l'entrée du puits de Khara-Hora. Voici une photo d'une pierre intrigante, qui semble porter des traces d'outils mécaniques.



Sur la photo ci-dessous, Sploshnov a capturé une formation rocheuse presque entièrement enfouie sous la terre et la végétation, mais qui semble pouvoir faire partie d'une structure artificielle depuis longtemps oubliée. La pierre présente des coupes précises et des surfaces planes visiblement modifiées artificiellement.



Et sur cette section de Khara-Hora, on dirait que de gigantesques blocs de pierre sont empilés les uns sur les autres, tandis que tout ce qui se trouve en dessous est enfoui sous terre. Une fois de plus, on peut observer des coupes précises avec des angles droits et des murs plats. Regardez les formes étranges de la pierre encore visibles. Cela ressemble-t-il à une formation naturelle ou à une pierre modifiée artificiellement, faisant partie d'une autre structure mégalithique ?



Il semble que toute la zone de Khara-Hora soit remplie de blocs de pierre qui semblent avoir été taillés avec précision à l'aide d'une sorte de machine et probablement utilisés pour d'importants travaux de construction.

Comparez simplement la surface parfaitement plate et polie du bloc ci-dessous avec la roche érodée naturellement au-dessus.

Cela pourrait-il avoir été une carrière ancienne utilisée par la même civilisation préhistorique qui a construit le puits de Khara-Hora ?



La découverte du puits de Khara-Hora dans le Caucase du Nord par Arthur Zhemukhov en 2011 a soulevé des questions profondes sur l'histoire ancienne de l'humanité et sur les capacités technologiques perdues avec le temps. L'intrigue entourant ce site continue de fasciner ceux qui réfléchissent aux savoirs et compétences des civilisations anciennes. Certains pensent qu'il s'agit de la preuve ultime d'une civilisation préhistorique technologiquement avancée, tandis que d'autres y voient une formation naturelle.

Comme nous l'avons déjà expliqué, de nombreux chercheurs les plus actifs sur ce site sont décédés, et aucune nouvelle à son sujet n'a été entendue ces dernières années. L'origine véritable et la fonction du puits de Khara-Hora restent un mystère. Si un jour il est prouvé qu'il est l'œuvre d'une civilisation ancienne avancée, cette structure deviendrait l'un des plus grands sites mégalithiques de la Terre.



Abu Ghurab

Abu Ghurab est un site souvent négligé dans l'ombre du majestueux plateau de Gizeh et constitue un élément crucial pour étudier les indices laissés par l'utilisation de technologies anciennes avancées. Au cœur de l'attrait de ce site se trouvent des bols minutieusement façonnés, dont les origines et les fonctions suscitent beaucoup de débats et de fascination.



Selon les égyptologues traditionnels, les bassins massifs étaient utilisés pour recueillir le sang des animaux sacrifiés, qui s'écoulait à travers les canaux ronds taillés dans le pavement. Pourtant, il n'existe pas une seule goutte d'ADN ni aucune autre preuve pour étayer cette théorie. De plus, la disposition des trous près du sommet plutôt qu'au fond rend cette hypothèse peu plausible.

Les bols sont taillés dans de gros blocs de travertin, et leur fabrication a manifestement impliqué l'usage de technologies anciennes avancées et d'une forme de mécanisation.

La nature précise de ces trous, à y regarder de plus près, révèle une forme ovale plutôt qu'un cercle parfait, suggérant l'utilisation d'une technique de forage spécialisée inconnue de l'archéologie moderne.



La finition de ces artefacts varie de surfaces exceptionnellement lisses à des arêtes aux angles vifs, offrant un contraste marqué avec les textures plus rugueuses présentes sur d'autres parties des mêmes pièces. Sur certaines zones des surfaces parfaitement lisses, on peut observer des traces supplémentaires d'usage.



Ce qui est encore plus intrigant, c'est la suggestion que la forme de ces bols ressemble à des composants utilisés dans la technologie moderne de lévitation sonore. Un défenseur de cette théorie est le chercheur Alex Putney, qui a exploré en profondeur le potentiel des fréquences de résonance et leur application dans les technologies anciennes.

Selon Putney et d'autres partisans de ce point de vue, les formes particulières et la précision artisanale des bols découverts à Abu Ghurab n'auraient pas été simplement destinées à des usages cérémoniels ou décoratifs. Ils suggèrent plutôt que ces artefacts faisaient partie d'un système complexe conçu pour exploiter l'énergie acoustique.

La théorie repose sur l'idée que ces bols, lorsqu'ils sont frappés ou activés acoustiquement, pourraient générer des fréquences spécifiques favorisant la lévitation d'objets ou influençant la matière d'une manière comprise aujourd'hui uniquement dans le cadre de la physique avancée.



Mais les bols ne sont pas les seuls artefacts hors du commun sur ce site.

Il y a ce fragment massif de colonne en granit qui présente des traces de couleur. Un autre comporte plusieurs trous et découpes. On trouve aussi des pierres étranges qui, lorsqu'on les frappe par le dessus, produisent des tonalités résonnantes. Et bien sûr, il y a de nombreux trous de forage tubulaires. Certains sont d'une précision extrême avec des marques évidentes de rainures. On observe aussi des pierres portant des traces d'une grande scie circulaire. Ce qui est encore plus étrange à cet endroit, c'est la présence de coquillages dans certaines parties, ce qui pousse à se demander quel est réellement l'âge de ce site.



Photos by techzelle.com

Mais les bols ne sont pas les seuls artefacts hors du commun sur le site. On y trouve également une structure massive composée de plusieurs blocs connue sous le nom de Hotep. Selon les géologues, les cinq blocs gigantesques qui composent le Hotep proviendraient probablement d'une carrière située bien au-delà des frontières de l'Égypte, possiblement en Turquie.



Les techniques de construction visibles dans le Hotep renforcent encore son mystère. L'utilisation de forages tubulaires est clairement observable dans la structure, avec des stries et des surcoupe marquant les angles de la pierre.



Certaines parties de la structure sont également parfaitement lisses, manifestement polies grâce à des méthodes avancées. Le bloc de couverture massif au centre présente des traces de scie circulaire, impossibles à réaliser avec des outils primitifs.



L'égyptologie classique identifie cet artefact comme un autel, ce qui correspond à la classification du site en tant que temple solaire plutôt que tombeau. Cependant, certains pensent qu'en dessous du bloc de couverture se trouve un puits qui communique avec un passage souterrain menant à Gizeh.



En fait, depuis le sommet d'Abu Ghurab, on peut apercevoir de loin des formations circulaires sous le sable. Ces dépressions, présentes depuis des siècles, ont conduit de nombreux observateurs à spéculer sur l'existence de structures enfouies importantes à cet endroit.



Au vu de tous les blocs de granit détruits et dispersés ainsi que des structures sur le site, il est évident que cet endroit a été détruit par une force cataclysmique massive qui l'a laissé dans l'état que nous observons aujourd'hui.



On ignore encore quelle était cette force ou quelle était la véritable fonction des structures, mais au vu des pierres finement sculptées, nous pouvons sans aucun doute conclure qu'elles faisaient partie d'un réseau bien plus sophistiqué – un complexe hautement avancé, laissé par une civilisation inconnue.



Sigiriya

Les récits des capacités avancées des divinités hindoues d'autrefois sont présents partout en Inde. Mais juste au sud du sous-continent indien se trouve le magnifique pays insulaire du Sri Lanka. C'est un lieu connu pour ses paysages à couper le souffle, sa culture diverse et ses nombreux sites anciens.

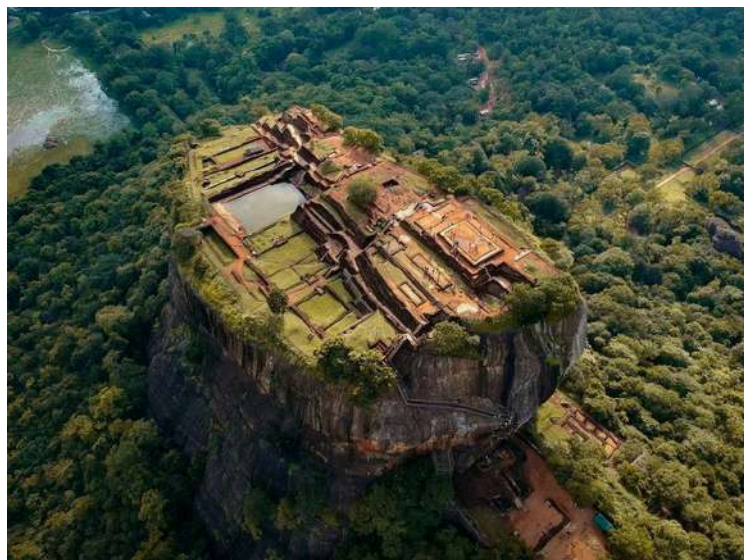
L'un des endroits les plus impressionnants du Sri Lanka est Sigiriya, un site souvent nommé la huitième merveille du monde. Sigiriya abritait également une cité ancienne perchée au sommet d'un rocher monolithique s'élevant à 200 mètres au-dessus de la ville de Dambulla, dans le district de Matale au Sri Lanka. Le site attire chaque jour des milliers de touristes et est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1982. Beaucoup pensent que ce gigantesque rocher monolithique paraît surnaturel en raison de son sommet parfaitement plat, qui semble presque avoir été taillé avec un angle précis.



Selon les archéologues modernes, la première installation au sommet de Sigiriya fut la Forteresse du Lion, construite au Ve siècle après J.-C.

La majeure partie du site, ses palais et son immense réservoir d'eau en granit furent construits sous le règne d'un roi renégat nommé Kashyapa. Cependant, les habitants locaux croient que ce site ancien a été édifié des milliers d'années auparavant par un dieu hindou ancien nommé Ravana, qui faisait partie d'une race d'êtres appelés les Asura. Ces divinités seraient descendues du ciel et auraient régné sur une partie de l'humanité.

Dans un des chapitres précédents, nous avons discuté en détail du magnifique Rama Setu, un ancien pont construit entre l'Inde et le Sri Lanka par le dieu Rama, qui mena une guerre contre Ravana. Nous avons alors présenté de nombreuses preuves soutenant la croyance que le Rama Setu était bien un pont artificiel, construit il y a des milliers d'années par des êtres inconnus. Dans ces épopées hindoues, il est dit que Ravana régna sur le Sri Lanka depuis son palais à Sigiriya. Et que ce palais fut détruit après la guerre contre Rama.



Est-il possible que ce que nous voyons aujourd'hui à Sigiriya soit les vestiges du palais en ruines de Ravana ?

Si les récits concernant le Rama Setu s'avéraient être des comptes rendus historiques réels, serait-il possible que les histoires sur Sigiriya le soient également ? Et Sigiriya aurait-elle pu être utilisée par des civilisations anciennes, voire même par des divinités hindoues, des milliers d'années avant que le roi Kashyapa n'y construise sa forteresse ?

La région entourant Sigiriya montre des signes d'habitation humaine remontant à la période mésolithique, il y a environ 5 000 ans. Il existe également des preuves que les différents abris rocheux et grottes de la zone furent utilisés par des moines bouddhistes dans les derniers siècles avant notre ère. Malgré cela, les archéologues conventionnels veulent nous faire croire que la première utilisation du site date du règne du roi Kashyapa à la fin du Ve siècle. Kashyapa fut roi du Sri Lanka de 473 à 495 après J.-C., et il ne monta sur le trône qu'après avoir organisé l'assassinat de son père puis usurpé le trône à son frère, l'héritier légitime. Craignant pour sa vie, les légendes racontent que le roi Kashyapa s'installa dans la région autour de Sigiriya.

Là, il construisit une forteresse au sommet du rocher mégalithique, croyant qu'elle serait imprenable face à l'armée de son frère. Cependant, l'armée de Kashyapa fut finalement vaincue. Et plutôt que d'être capturé par les envahisseurs, Kashyapa se suicida. Après sa mort, son frère Moggallana céda le site de Sigiriya aux moines bouddhistes, qui y établirent un monastère jusqu'au XIVe siècle. Le site de Sigiriya fut abandonné à un moment donné au XVe siècle et resta inhabité. Les Occidentaux découvrirent le site pour la première fois lorsque Jonathan Forbes, un major de l'armée britannique, le découvrit lors d'une promenade à cheval.

Après la découverte des ruines anciennes à Sigiriya par Forbes, diverses équipes archéologiques occidentales menèrent de petites fouilles dans la région au cours des années suivantes, et furent déconcertées par ce qu'elles trouvèrent. De nombreux signes révélateurs de capacités d'ingénierie avancée étaient présents à Sigiriya.

La cité ancienne possédait l'un des meilleurs exemples conservés de planification urbaine, et la disposition du site révèle des techniques et technologies bien plus avancées que ce que l'on pensait possible à cette époque. L'agencement de la ville présente des aspects à la fois symétriques et asymétriques, que les bâtisseurs ont délibérément mis en œuvre pour s'harmoniser avec l'environnement naturel du site.



Le site comprenait diverses structures dont les archéologues ignoraient la fonction exacte, si bien que l'on pensait généralement qu'il s'agissait de citadelles, palais, maisons et jardins somptueux. Une partie du site ressemble à une pyramide à degrés présentant des caractéristiques similaires à celles que l'on retrouve à travers la Mésoamérique.



Sur le côté ouest de la ville se trouve un autre parc, où l'on découvre d'autres signes d'ingénierie ancienne avancée. Le parc comprend diverses structures de retenue d'eau, incluant un système hydraulique sophistiqué qui alimentait les jardins en eau. Ce design unique était composé de canaux, de lacs, de barrages, et même de pompes à eau, démontrant une planification approfondie lors de la construction de ce site. Certains de ces systèmes hydrauliques fournissent encore de l'eau à la région à ce jour.



Les nombreuses structures situées au sommet du rocher monolithique étaient construites en briques d'argile. Cela intrigue les archéologues qui peinent à expliquer comment les anciens bâtisseurs ont pu transporter environ trois millions de briques jusqu'au sommet du rocher, puisque aucun escalier ne reliait le sol au sommet.

Les escaliers métalliques présents aujourd'hui sur le site ont été construits seulement au siècle dernier afin de permettre aux touristes de visiter les lieux. Sans un escalier adéquat menant au sommet, il semble presque impossible de transporter les briques ou les matériaux nécessaires à leur fabrication à travers la forêt dense et de trouver un chemin jusqu'au sommet du rocher monolithique.



Si les briques peuvent sembler être un élément impressionnant du site, ce qui est encore plus intéressant, ce sont les énormes blocs de marbre blanc (page suivante) qui composent de nombreux chemins et marches des palais de la cité. Le marbre blanc utilisé pour la construction n'est pas originaire de la région, et les archéologues ignorent encore d'où provient ce marbre.

Chacun des blocs de marbre est extrêmement lourd, et il y en a des milliers. Alors, comment ces anciens bâtisseurs ont-ils pu transporter des tonnes de blocs de marbre lourds jusqu'au sommet du rocher monolithique sans aucun escalier ? Cela a conduit beaucoup de personnes à remettre en question la vision archéologique traditionnelle sur la manière dont cette cité ancienne a été construite. Même avec les escaliers métalliques modernes présents sur le site, il peut encore falloir jusqu'à deux heures pour atteindre le sommet ; comment des peuples primitifs ont-ils pu y acheminer des tonnes de matériaux sans aucun chemin clair ?



Plusieurs archéologues ont remarqué d'étranges marques d'outils ressemblant à des canaux étroits tout le long des flancs du rocher. Les archéologues confirment que ces marques ont été gravées dans l'Antiquité, mais il n'existe aucune explication quant à la manière dont elles ont pu être taillées sur les côtés du rocher à des endroits dépourvus de pentes où les humains pourraient se tenir.



On trouve également des trous circulaires profonds forés dans le rocher monolithique près de son sommet. Là encore, les archéologues peinent à expliquer comment ces trous ont pu être percés avec des outils primitifs.



De plus, près des trous forés, on peut trouver ces étranges marques de rainures. Leur utilité, ainsi que leur mode de fabrication, restent un mystère complet. Juste à côté de ces marques, on trouve un autre trou de forage qui s'enfonce profondément dans la roche. Toutes ces marques étranges semblent avoir été réalisées à l'aide d'un type de machines avancées ayant percé, voire même fondu la pierre.



Cependant, la caractéristique la plus impressionnante de l'ensemble du site n'est ni les briques, ni les blocs de marbre, ni même les trous de forage inhabituels. Il s'agit plutôt d'un immense réservoir d'eau en granit situé au centre du site. De loin, ce réservoir semble être construit à partir de blocs de granit. Mais à mesure que l'on s'en approche, on réalise qu'il est en fait taillé dans la roche de granit extrêmement dure.



Ce réservoir immense mesure 27 mètres de long, 21 mètres de large et près de 2 mètres de profondeur. Cela signifie qu'il a fallu retirer à la main plus de 3 500 tonnes de granit pour créer cette structure. Le granit est l'une des pierres les plus dures sur Terre. Ainsi, si les humains de cette époque avaient utilisé des ciseaux et des marteaux primitifs, cela aurait pris des années pour l'extraire. Les ouvriers anciens ont-ils vraiment passé des années à creuser ce réservoir en granit, ou sommes-nous face à la preuve d'une technologie avancée ?

Si vous visitez le site et observez la piscine en granit, vous remarquerez qu'il n'y a aucune trace de coups de ciseau ou de marteau. À la place, vous verrez de longues stries en forme de cuiller (page suivante) qui ressemblent à celles observées sur des sites mégalithiques en Égypte et au Pérou.



Divers chercheurs ont suggéré que les anciens bâtisseurs savaient manipuler la fréquence des roches, les rendant ainsi plus molles et beaucoup plus faciles à transformer et à sculpter. Serait-ce ainsi qu'ils ont extrait autant de granit du sommet de Sigiriya ? Une caractéristique impressionnante de ce réservoir est qu'il ne s'assèche jamais, même durant la saison extrêmement chaude au Sri Lanka. L'eau y reste toujours, ce qui constitue un exploit d'ingénierie, même à nos yeux avec nos technologies modernes.

Le réservoir semble collecter l'eau par percolation, un processus où le liquide passe lentement à travers un filtre. Mais il dispose aussi d'un système de drainage en dessous, qui empêche tout débordement, même pendant la saison des moussons au Sri Lanka. Tous ces prodiges d'ingénierie soulèvent de nombreuses questions sans réponse concernant la construction du site de Sigiriya.



Des diverses marques inhabituelles en forme de cuiller sur le granit à la quantité immense de matériaux nécessaires à la construction des nombreuses structures, tout indique que nous sommes face à un site beaucoup plus ancien, peut-être même utilisé à des époques pré-diluviennes. Sigiriya pourrait-elle être les vestiges d'une civilisation ancienne aujourd'hui disparue, qui aurait péri lors d'un déluge ou d'une catastrophe naturelle ? Ou ce site, perché haut dans le ciel, aurait-il servi de refuge lors du déluge ?

Les habitants locaux de la région environnante croient non seulement cela, mais leurs légendes suggèrent également que ce fut non seulement l'œuvre d'une civilisation avancée, mais d'une civilisation venue du ciel. Comme nous l'avons déjà mentionné, il n'existe aucune trace d'escaliers anciens menant au sommet de la structure. De nombreux chercheurs ont avancé que, faute d'escaliers, les anciens bâtisseurs de ce site pourraient avoir possédé une technologie antigravité et peut-être même des véhicules volants. Cette idée est parallèle à diverses traditions locales de la région. Selon les légendes, la ville de Sigiriya fut créée par un groupe de divinités descendues du ciel. Elles vinrent sur Terre et modelèrent Sigiriya sur la demeure de leur dieu Kuvera, le dieu de la richesse. D'autres légendes locales assurent aux visiteurs que la ville de Sigiriya est le palais de Ravana, un ancien roi-dieu du Sri Lanka. La légende affirme également que l'immense réservoir de granit était la piscine de Ravana et qu'il construisit aussi les parties les plus anciennes du site. Selon des textes anciens recueillis dans les régions du Sri Lanka et de l'Inde, Ravana ne naquit pas en tant qu'être humain normal ; ses ancêtres seraient venus du ciel. On dit que Ravana appartenait à une race appelée les Asura, décrite dans les textes indiens comme de puissants demi-dieux surhumains venus sur Terre il y a des milliers d'années.

Beaucoup croient que ces histoires ne sont pas de simples mythes, mais des récits historiques anciens d'extra-terrestres venus sur Terre. Est-il possible que les Asura soient les bâtisseurs originels de Sigiriya ? Des bâtisseurs ayant utilisé des formes avancées de technologie pour soulever tous les matériaux nécessaires à la construction de la cité ?

Dans la mythologie hindoue, on trouve de nombreuses références aux Vimanas, ces véhicules volants que les dieux utilisaient pour voyager du ciel à la Terre et autour de la planète. L'un des textes les plus sacrés de l'Inde, le Mahabharata, parle de cités aériennes appartenant aux Asuras, la même race de dieux à laquelle appartenait Ravana. Serait-il possible que les Asuras aient utilisé des Vimanas pour aider à la construction de la cité de Sigiriya ?

Certaines sources affirment que les Asuras étaient des êtres hybrides, et Ravana lui-même est parfois décrit comme un dieu reptilien dans la mythologie hindoue. La ville de Sigiriya pourrait détenir certaines réponses aux questions entourant sa véritable identité. En entrant sur le site de Sigiriya, on remarque d'abord deux énormes pieds sculptés situés à la porte d'entrée.



Les habitants locaux appellent ces sculptures les griffes du lion, mais les lions ont quatre grandes griffes et une petite. Les griffes à Sigiriya sont au nombre de trois, ce qui pousse beaucoup de gens à croire qu'elles représentent en réalité une créature reptilienne. La plupart des reptiles anciens possédaient trois grands doigts, et c'est précisément ce que l'on observe à l'entrée de Sigiriya. Certains habitants désignent ces pieds comme ceux de Ravana. Cela signifie-t-il que Ravana était une sorte d'humanoïde reptilien ?

Dans certains textes anciens, il est affirmé que Ravana n'était pas entièrement humain ; seul son père l'était. En revanche, sa mère appartenait à une espèce complètement différente et pourrait avoir été reptilienne. Ainsi, à sa naissance, on disait que Ravana était une espèce hybride. Certains ont même suggéré un lien entre Ravana et les géants Nephilim mentionnés dans les textes anciens chrétiens et hébreux. Ravana possédait plusieurs caractéristiques humaines, mais d'autres étaient bien différentes de celles d'un humain ordinaire. Il est bien connu que Ravana mesurait au moins trois mètres, et parmi ses traits les plus intéressants figuraient sa capacité à changer de forme et à tromper les autres en le faisant. Ce thème est courant chez ceux que l'on considérait comme reptiliens.

Une autre particularité de Ravana était sa faculté de devenir presque invisible en se fondant dans l'environnement. Des indices de l'apparence reptilienne de Ravana se retrouvent dans tous les textes anciens. Un texte, appelé le Ramakien, affirme clairement que Ravana avait une peau verte semblable à celle d'un lézard. Même à l'époque moderne, divers reptiles, dont des serpents, portent le nom du roi reptilien Ravana.

Selon les textes anciens tamouls et cinghalais, les habitants originels du Sri Lanka étaient une race d'êtres appelés les Naga. Naga est le mot moderne pour serpent, mais selon ces textes anciens, Naga désignait ces êtres hybrides reptiliens qui furent finalement contraints de vivre sous terre, et certains pensent qu'ils y vivent encore à ce jour. Plus on étudie les textes anciens, plus les histoires sur le Sri Lanka et Sigiriya deviennent étranges.

Sigiriya suscite de nombreuses questions. A-t-il vraiment été construit par des humains primitifs munis d'outils rudimentaires, ou y a-t-il une autre histoire ? Des êtres humains, sans aucune technologie avancée, auraient-ils pu transporter plus de trois millions de briques et blocs de marbre jusqu'au sommet du rocher, tout en extrayant et en enlevant trois tonnes et demie de granit sans aucun escalier ?

Pensez-vous que les archéologues conventionnels ont eu tort d'attribuer ce site à des bâtisseurs du Ve siècle ? Ne devraient-ils pas plutôt envisager que les véritables habitants originels de ce site étaient des bâtisseurs anciens possédant une forme inconnue de technologie avancée ? Et ce site aurait-il même pu être construit par Ravana ou sa race extraterrestre connue sous le nom des Asura ? Est-il possible que le site de Sigiriya ait été le domicile d'un groupe avancé de dieux reptiliens possédant une technologie bien supérieure à celle de leurs homologues humains ? Et ces Asura seraient-ils descendus du ciel pour se mêler aux humains et changer le cours de notre histoire, comme le racontent tous les textes anciens ?



Au vu de l'ampleur, de la précision et du mystère entourant Sigiriya, il devient de plus en plus difficile de croire qu'il ait été construit uniquement par des bâtisseurs du Ve siècle utilisant des outils primitifs. L'effort immense nécessaire pour transporter des millions de matériaux lourds, façonner du granit massif sans technologie moderne, et ériger une forteresse au sommet d'un rocher isolé suggère que Sigiriya pourrait être l'héritage d'une civilisation préhistorique bien plus ancienne et avancée. Peut-être s'agit-il d'une culture dont les connaissances et les capacités se sont perdues au fil du temps – un chapitre oublié de l'histoire humaine qui remet en question tout ce que nous croyons savoir sur le monde ancien.



Puits d'Osiris

La plupart des gens pensent que le complexe de Gizeh ne contient que les trois grandes pyramides que nous connaissons tous. Cependant, le site est rempli de nombreuses structures plus petites, dont plusieurs petites pyramides qui conservent encore leurs pierres de revêtement d'origine. On trouve également de nombreux puits et tunnels, comme le puits d'Osiris, qui suggèrent l'existence d'un vaste complexe souterrain sous le plateau de Gizeh.



Situé à 35 mètres, soit 115 pieds, sous la surface, le puits d'Osiris mène à ce que l'on appelle la « *Tombe d'Osiris* ». Il comprend un sarcophage en granit au centre d'une chambre, entouré d'un canal artificiel rempli d'eau.

La question qui se pose naturellement est la suivante : comment ont-ils assuré une source d'eau fiable pour remplir ce canal ? Et surtout, comment ont-ils réussi à maintenir l'eau à un niveau précisément contrôlé ? La seule explication plausible à cette prouesse est l'existence d'un système hydrologique souterrain avancé de chambres et tunnels dans les environs, spécifiquement conçu pour capter et diriger l'eau d'une source naturelle vers le puits.

Le substrat rocheux massif de la région exclut la possibilité de fuites aléatoires, renforçant ainsi la théorie selon laquelle l'eau est fournie par un canal dissimulé délibérément construit. Les implications d'un tel canal sont profondes, indiquant un projet d'ingénierie souterraine monumental, sans précédent à son époque.



La véritable fonction de cette structure souterraine demeure un mystère, d'autant plus qu'il n'y a ni échelles ni aucun autre moyen d'y descendre. Alors, comment ont-ils réussi à installer d'énormes sarcophages en granit pesant jusqu'à 40 tonnes chacun à l'intérieur de cette structure ? De plus, le choix d'introduire ces énormes blocs de granit sous terre, plutôt que de les tailler directement dans le substrat rocheux, implique qu'une fonction spécifique était attachée à ces objets ou au matériau dont ils étaient faits.



Il y avait toutefois un sarcophage qui n'était pas en granit. Il était fabriqué en dacite, un matériau qui n'a été utilisé pour aucun autre objet connu dans l'histoire de l'Égypte ancienne. De plus, ce matériau ne se trouve nulle part en Afrique. Cela signifie que celui qui a construit le puits a transporté ce sarcophage massif de 40 tonnes sur de très grandes distances, probablement depuis l'autre côté de la Méditerranée.



Les chambres souterraines du puits d'Osiris présentent des marques d'outils parallèles qui semblent avoir été faites par autre chose que le ciseau, le marteau en pierre ou la pioche traditionnels, car ces derniers laissent des traces caractéristiques différentes.



Les outils modernes de creusement, tels que ceux munis de « dents » régulièrement espacées sur des rouleaux, laissent des impressions parallèles similaires dans la pierre. Une des photos révèle la trace d'un outil avec des « doigts », suggérant que l'instrument de creusement ressemblait davantage à un râteau qu'à un rouleau. Ces marques parallèles d'outils de creusement se retrouvent ailleurs en Égypte et dans le monde.

Dans un coin au fond du puits d'Osiris, se trouve un petit tunnel curieux, inaccessible au public. Situé au-dessus de la ligne d'eau, ce tunnel est grossièrement creusé, humide et se rétrécit progressivement, rendant impossible à quiconque d'atteindre l'autre extrémité. Ce qui se trouve au-delà reste inconnu. Des tessons de poterie et des os découverts au deuxième niveau du puits d'Osiris datent d'environ 500 avant notre ère, soit il y a environ 2 500 ans. Les artefacts retrouvés au niveau le plus bas, rempli d'eau, datent d'environ 1 550 avant notre ère, soit il y a 3 500 ans. Bien que l'âge réel du puits d'Osiris puisse être encore plus ancien, il a au moins 3 500 ans.



Hypothèse du Déplacement des Pôles

Après avoir examiné toutes ces mégastructures préhistoriques présentées dans ce livre, nous pouvons en conclure qu'un cataclysme mondial a mis fin à la civilisation ou aux civilisations responsables de ces constructions. Mais la question demeure : quel fut ce cataclysme, et est-il possible qu'il se reproduise ?

En août 1900, un chasseur nommé Ewene Tarabykin suivait la piste d'un élan à travers les vastes plaines glacées du nord-est de la Sibérie, juste en face du détroit de Béring depuis l'Alaska. Alors qu'il marchait le long des rives de la rivière Beryozovka, il fit une découverte des plus incroyables. Là, sortant de la glace, se trouvait le cadavre d'un énorme mammouth laineux, découvert de façon inattendue après plus de 40 000 ans.

Choqué par sa trouvaille, le simple chasseur s'empressa d'informer les autorités locales. Depuis la Sibérie, il fallut près d'un an pour que le message parvienne à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, à environ 4 800 kilomètres de là, mais dès qu'il arriva, une expédition fut immédiatement dépêchée sur les lieux. Ce que cette expédition y trouva stupéfia tous les participants. Malgré ses dizaines de milliers d'années, le mammouth était étonnamment bien conservé, sa toison châtain encore emmêlée sur le cadavre, comme s'il avait été « *figé dans le temps* ». De plus, sa bouche était remplie de nourriture coupée, mais non mâchée ni avalée, et l'empreinte de ses molaires était visible dans les brins d'herbe, comme un enregistrement ancien.

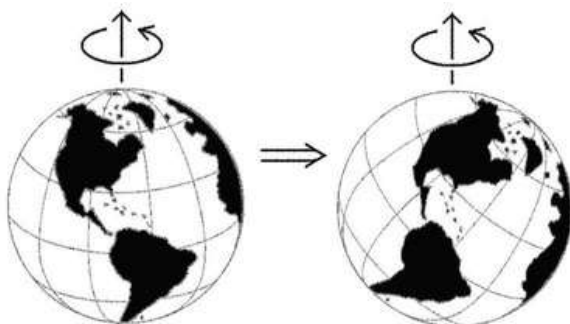
Lorsque les scientifiques commencèrent à examiner le cadavre plus en détail, ils découvrirent quelque chose d'encore plus étonnant. L'estomac de l'animal contenait de la nourriture non digérée, avalée mais sans avoir eu le temps de commencer le processus de digestion. Selon un scientifique, c'était comme si le mammouth avait été « *soudainement submergé par un gel profond rapide et une mort instantanée* ».

Mais il y avait quelque chose d'encore plus étrange : la nourriture elle-même. L'estomac du mammouth contenait plus de 40 espèces différentes de plantes, dont beaucoup n'existaient tout simplement pas en Sibérie, ni à cette époque, ni à aucune autre dans le passé. Il s'agissait de plantes de climat chaud, du type que l'on trouve aujourd'hui au Mexique.

Cette découverte remarquable s'ajoutait à ce que d'autres scientifiques avaient découvert en examinant des mammouths mis au jour des décennies plus tôt. En toute simplicité, le mammouth laineux n'était pas un animal adapté aux climats froids. Il ne possédait pas la fourrure épaisse que l'on trouve chez d'autres animaux arctiques, ni les glandes cutanées qui produisent des huiles protégeant contre le froid. Comme l'indiquait le Smithsonian Institution en 1919 : « *Il semble impossible de trouver le moindre argument en faveur d'une adaptation au froid.* »

Alors pourquoi ces mammouths étaient-ils découverts dans les endroits les plus froids de la Terre ? Certains scientifiques avaient une réponse : le mammouth laineux ne vivait pas dans un climat arctique. Il devait plutôt habiter dans une région chaude, qui serait devenue très froide, et ce, très rapidement. Cela pourrait-il vraiment être possible ? Et si oui, comment ? Pendant une grande partie de sa carrière, Charles Hapgood ne se distinguait pas particulièrement des autres universitaires de son époque. Il obtint une maîtrise à Harvard en 1929, avant de mener une vie tranquille en enseignant l'anthropologie, l'économie et l'histoire des sciences dans plusieurs universités aux États-Unis. Cela dura jusqu'à la fin des années 1940, lorsque Hapgood fit par hasard une découverte qui allait profondément changer sa carrière et sa vie. Tout commença lorsqu'un étudiant de l'un de ses cours posa une question apparemment anodine au sujet du continent perdu de l'Atlantide. Hapgood décida qu'il serait amusant d'explorer cette question avec ses étudiants. Mais lorsqu'ils commencèrent leurs recherches, ils mirent au jour des informations qu'ils n'avaient pas prévues — des preuves géologiques et astronomiques qui, selon Hapgood, semblaient suggérer l'impensable.

Au milieu des années 1950, Hapgood avait rassemblé ces preuves en une théorie spectaculaire — appelée la théorie du déplacement des pôles, ou, de manière plus dramatique, l'hypothèse du basculement cataclysmique des pôles. Selon Hapgood, un déplacement des pôles correspond au moment où la surface entière de la Terre se déplace soudainement comme un seul bloc solide sur les couches de roche liquide qui composent le noyau terrestre. L'analogie la plus fréquemment utilisée aujourd'hui est celle d'une pelure lâche qui glisse autour d'une orange.



Notez qu'il ne s'agit pas de la dérive des continents, un phénomène bien établi où le déplacement des plaques tectoniques modifie la position des masses terrestres. La théorie du déplacement des pôles de Hapgood concerne plutôt les pôles géographiques de la Terre, ces points physiques à la surface terrestre traversés par son axe de rotation. Un déplacement des pôles géographiques signifie un changement de la localisation de ces pôles, et donc de la position physique des lieux sur Terre. Prenez une orange et imaginez qu'elle est un globe ; marquez un point approximatif où vous vivez, puis faites glisser la pelure de l'orange vers un nouvel emplacement. Où vous trouvez-vous maintenant ? Voilà ce qu'est un déplacement des pôles géographiques. Rappelez-vous la découverte des mammouths laineux dans les endroits les plus froids de la Terre, avec des corps inadaptés au climat et des estomacs remplis de plantes de climat chaud. Peut-être vivaient-ils bien plus près de l'équateur avant qu'un déplacement des pôles ne les projette soudainement dans l'Arctique, les congelant si rapidement qu'ils n'avaient même pas eu le temps de finir de mâcher leur nourriture.

Fait intéressant, bien des années avant Hapgood, des scientifiques étudiant les plus anciens restes de mammouths laineux avaient déjà envisagé une hypothèse similaire. À la fin des années 1700, le naturaliste français Georges Cuvier soutenait que la vie « *a souvent été perturbée sur cette Terre par d'horribles événements – des calamités qui, au commencement, ont peut-être déplacé et renversé en profondeur toute la croûte extérieure du globe* ».

En 1847, un intellectuel danois nommé Frederik Klee proposa un « *déplacement périodique de l'axe du globe* » – un déplacement de l'axe de rotation de la Terre, ou déplacement polaire – ce qui signifiait que les animaux de climat chaud découverts dans l'Arctique y avaient vécu alors qu'il n'était nullement proche du pôle Nord.

En 1866, Sir John Evans, président de la Société géologique de Grande-Bretagne, publia un article intitulé « *Sur une cause possible des changements dans la position de l'axe de la croûte terrestre* », cherchant à expliquer, une fois de plus, la présence d'animaux de climat chaud dans l'Arctique par un déplacement polaire.

Pourtant, ces idées ne rencontrèrent guère d'écho et furent peu à peu mises de côté par la science officielle jusqu'aux travaux de Charles Hapgood. En 1958, Hapgood publia *The Earth's Shifting Crust*, exposant sa théorie et ses preuves. Le livre fit grand bruit, certains dans la communauté scientifique qualifiant les théories de Hapgood de pseudoscientifiques au mieux, voire ridicules au pire. Cependant, malgré cette opposition, Hapgood n'était pas seul à défendre ces théories. Lors de la rédaction de son ouvrage, Hapgood collaborait avec nul autre qu'Albert Einstein.

En effet, au moment de la publication, Einstein avait joué un rôle si important dans le processus qu'il rédigea la préface du livre : « *La toute première communication que j'ai reçue de M. Hapgood m'a électrisé* », *écrivit Einstein en 1954, affirmant que la théorie du déplacement des pôles de Hapgood était « d'une grande importance pour tout ce qui concerne l'histoire de la surface terrestre* ».

À d'autres scientifiques, il affirmait : « *Je pense que l'idée de M. Hapgood doit être prise très au sérieux.* »

Peut-être que la preuve la plus convaincante présentée par Hapgood dans *The Earth's Shifting Crust* réside dans ses calculs indiquant que la position du pôle Nord s'est déplacée à trois reprises au cours des 80 000 dernières années :

- Depuis un point dans le Yukon (il y a 75 000 à 80 000 ans)
- Vers un emplacement dans l'océan Atlantique, entre l'Islande et la Norvège (il y a 50 000 à 55 000 ans)
- Vers la baie d'Hudson (il y a 12 000 à 17 000 ans)
- Enfin, vers sa position actuelle

Fait intéressant, en démontrant cela, Hapgood a involontairement fourni une explication à l'un des mystères archéologiques les plus anciens au monde. Nous savons que beaucoup des grands sites antiques à travers le globe sont disposés pour refléter la procession des étoiles au-dessus avec une précision si incroyable que les scientifiques modernes s'interrogent sur la manière dont les civilisations anciennes ont pu réaliser de telles prouesses. Pourtant, malgré cette précision quasi impossible, beaucoup de ces sites sont orientés avec quelques degrés de décalage par rapport au pôle Nord. Comment, demandent les scientifiques, des civilisations anciennes ont-elles pu effectuer des calculs aussi avancés pour agencer ces sites, mais rater la partie la plus simple ? En utilisant les trois déplacements prétendus des pôles de Hapgood, des chercheurs ont découvert quelque chose d'incroyable. Des sites comme Stonehenge et la capitale aztèque de Teotihuacan étaient parfaitement alignés sur le pôle Nord — si le pôle Nord se trouvait à l'emplacement proposé par Hapgood dans la baie d'Hudson. Des sites comme Chichen Itza et les pierres de 400 tonnes de Baalbek au Liban étaient parfaitement alignés sur le pôle Norvège/Islande, soit deux déplacements de pôles plus tôt. De plus, des sites comme la Grande Pyramide de Gizeh, Angkor Wat, l'île de Pâques et Machu Picchu étaient tous situés le long d'une même ligne — une ligne qui aurait été l'équateur trois déplacements de pôles plus tôt. Ces sites anciens auraient-ils pu être construits à une époque où les pôles de la Terre se trouvaient à un autre endroit ?

Considérez que souvent, les ruines que nous connaissons aujourd'hui ont été construites sur des sites encore plus anciens. L'apparente désalignement de ces sites anciens à l'époque moderne prouve-t-il la théorie de Hapgood ? Qu'elle soit prouvée ou non par ces sites, l'idée que les pôles géographiques de la Terre ont changé de place dans le passé ne repose pas sur ces sites anciens pour être démontrée. Cette preuve vient plutôt de la science moderne.

En 2018, une étude publiée dans *Geophysical Research Letters* a utilisé des données géographiques pour montrer que les pôles de la Terre se situaient à un endroit différent entre 48 millions et 12 millions d'années avant notre ère. Pour cela, les chercheurs ont analysé des « *points chauds* » situés au fond des océans, où le magma s'infiltrait à travers la croûte terrestre. À mesure que les plaques tectoniques de la Terre se déplacent au-dessus de ces points chauds, une trace est laissée derrière elles. En examinant cette trace, les chercheurs ont pu déterminer comment les points chauds avaient bougé, et à partir de là, comment les pôles de la Terre s'étaient déplacés dans un passé lointain. Ils ont appelé ce mouvement la « *véritable dérive polaire* », que l'on pourrait simplement nommer un véritable déplacement polaire.

Puis, à la fin de 2021, une autre étude publiée dans *Nature Communications* a conclu que la Terre avait « *chaviré* » dans un passé lointain. En analysant du calcaire d'Italie pour y déceler des « *empreintes* » magnétiques laissées dans la roche, les chercheurs ont déterminé que la Terre s'était inclinée d'environ 12 degrés il y a quelque 84 millions d'années, avant de se redresser et de revenir à sa position initiale des millions d'années plus tard. Comme le précisait un communiqué de presse accompagnant l'étude : « *les scientifiques ont trouvé davantage de preuves que la Terre bascule de temps à autre.* »

Donc, s'il est désormais établi que des déplacements polaires se sont produits dans le passé, la question qui se pose est : comment ? Qu'est-ce qui cause ces basculements périodiques de la Terre ?

Dans *The Earth's Shifting Crust*, Hapgood et Einstein proposèrent une réponse. Ils émirent l'hypothèse que l'accumulation de glace aux pôles de la Terre déstabiliserait la rotation terrestre — trop de glace et la Terre finirait par basculer. Comme l'expliqua Einstein dans la préface du livre :

« Dans une région polaire, il y a une disposition continue de glace, qui n'est pas distribuée de manière symétrique autour du pôle. La rotation de la Terre agit sur ces masses déposées de manière asymétrique et produit un moment centrifuge qui est transmis à la croûte rigide de la Terre. Ce moment centrifuge constamment croissant produit de cette façon entraînera, lorsqu'il atteindra un certain seuil, un déplacement de la croûte terrestre par rapport au reste du corps terrestre, ce qui déplace les régions polaires vers l'équateur. »

Malgré cette spéculation initiale, Einstein et Hapgood doutaient que le poids de la glace accumulée soit suffisant pour provoquer un déplacement de la croûte terrestre. Ils continuèrent à correspondre régulièrement, travaillant sur ce problème jusqu'à la mort d'Einstein. Avant de mourir, les deux hommes parvinrent à une conclusion. Comme l'écrivit Einstein :

« Sans aucun doute, la croûte terrestre est suffisamment solide pour ne pas céder proportionnellement au dépôt de glace. »

Autrement dit, l'accumulation de glace aux pôles serait insuffisante pour provoquer un déplacement des pôles. Les deux hommes en vinrent à croire que ce devaient être une sorte de « *forces causales sous la surface* » de la Terre qui précipitaient le déplacement des pôles — une théorie présentée par Hapgood dans son livre de 1970 *The Path of the Pole*. Hapgood et Einstein ignoraient la nature exacte de ces forces causales.

Ce qui les intriguait, ce n'était pas seulement la question du comment des déplacements polaires, mais aussi la rapidité avec laquelle ils pouvaient se produire.

Tout au long des travaux de Hapgood, il oscillait entre la croyance que les déplacements des pôles se produisaient instantanément et la possibilité qu'ils puissent prendre beaucoup plus de temps, employant d'un côté des expressions telles que « soudaineté étonnante » et « cataclysmes », et de l'autre, « siècles » et « millénaires », souvent sur une même page. À l'époque moderne, les scientifiques ayant démontré que des déplacements polaires se sont produits dans le passé parlent d'un phénomène s'étalant sur des milliers, voire des millions d'années. Pourtant, un déplacement aussi lent n'explique pas les mammouths laineux apparemment congelés sur le champ. Cela pourrait-il en réalité se produire beaucoup plus rapidement ? Immanuel Velikovsky était un psychiatre et psychanalyste né en Russie que le New York Times qualifia, à sa mort en 1979, « d'homme aux talents extraordinaires ». Né en 1895, Velikovsky obtint un diplôme de médecine à l'Université de Moscou en 1921, avant de s'installer en Israël et de contribuer à la fondation de l'Université hébraïque de Jérusalem. En 1940, il émigra aux États-Unis, sa curiosité naturelle le conduisant à une étude intensive de catastrophes apparemment superposées consignées dans des manuscrits anciens et des artefacts du monde entier. En 1950, il publia *Worlds in Collision*, dans lequel il présenta la conclusion spectaculaire de ses recherches. Vers le XVe siècle avant notre ère, Velikovsky écrivit que Vénus serait sortie de Jupiter sous la forme d'une comète. Cette comète passa très près de la Terre, un quasi-accroc qui modifia l'orbite et l'axe de la Terre, provoquant un déplacement instantané des pôles de 10 degrés ou plus. Cinquante-deux ans plus tard, après un tour autour du soleil, la comète repassa près de la Terre, avec des résultats similaires. La comète finit par se stabiliser sur une orbite stable, devenant la planète que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Vénus — mais non sans qu'un quasi-accroc avec Mars ne déplace cette planète de son orbite, amenant Mars à s'approcher de la Terre à la fois au VIIIe et au VIIe siècle avant notre ère. Selon Velikovsky, chacun de ces quasi-accrocs provoqua des catastrophes qui furent consignées dans les mythologies des premières civilisations à travers le monde, comme l'histoire biblique de la séparation de la Mer Rouge. En d'autres termes, les déplacements des pôles se produisent instantanément et avec des conséquences désastreuses.

Lorsque *Worlds in Collision* fut publié, de nombreux membres de la communauté scientifique traitèrent Velikovsky de charlatan. Malgré cela, le livre devint un best-seller du *New York Times*, occupant la première place des ventes pendant 11 semaines consécutives. De plus, au moins un scientifique reconnu s'est montré prêt à s'intéresser aux travaux de Velikovsky — Albert Einstein.

Comme avec Charles Hapgood, Einstein eut de longues discussions avec Velikovsky au sujet de ses théories. Bien qu'Einstein fût sceptique, il ne rejeta pas complètement Velikovsky et soutint même certaines parties de sa théorie. En 1946, soit quatre ans avant la publication officielle du livre, Einstein écrivit :

« Il y a beaucoup d'éléments intéressants dans ce livre, qui prouvent qu'en effet, des catastrophes ont eu lieu et doivent être attribuées à des causes extraterrestres. Cependant, il est évident pour tout physicien sensé que ces catastrophes ne peuvent en aucun cas avoir un lien avec la planète Vénus. »

Comme il le déclara plus succinctement en 1954 : *« Je peux dire en résumé : catastrophes — oui, Vénus — non. »*

Est-il vraiment possible qu'une série de catastrophes bouleversant la Terre soit consignée dans les mythes des anciens à travers le monde ? Et est-il possible que ces catastrophes aient été causées par un déplacement instantané des pôles terrestres ?

Si tel est le cas, alors peut-être que ces déplacements des pôles expliquent la plus mystérieuse des catastrophes anciennes.

Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg est né en 1814 dans une petite ville près de Dunkerque, en France. Jeune homme, il devint un écrivain reconnu dans le milieu littéraire français, mais à l'approche de ses 30 ans, il aspira à autre chose.

Il s'installa à Rome, où il fut ordonné prêtre catholique romain en 1845. De là, il s'envola rapidement à travers l'océan Atlantique pour devenir professeur d'histoire ecclésiastique à Québec, au Canada. Mais très vite, sa soif d'aventure prit le dessus, et il se dirigea vers le sud, au Mexique et en Amérique centrale, en tant que missionnaire. En réalité, le terme « missionnaire » ne rend pas tout à fait justice à son rôle. Au Mexique et en Amérique centrale, de Bourbourg agissait comme archéologue, ethnographe et historien, parcourant largement la région et devenant un spécialiste mondialement reconnu des études mésoaméricaines. Une grande partie de son succès est attribuée à sa supposée capacité « légendaire » à retrouver des manuscrits rares. Cette capacité le mena à la découverte du Codex Chimalpopoca, un document longtemps perdu, que de Bourbourg croyait contenir une histoire incroyable, capable de bouleverser les paradigmes.

Selon de Bourbourg, ce texte ancien décrivait une période de quatre cataclysmes débutant vers 10 500 av. J.-C., chacun provoqué par un déplacement des pôles géographiques de la Terre. Mais il allait plus loin encore. Dans son œuvre majeure de 1872, *Chronologie Historique des Mexicains*, de Bourbourg relatait comment ce texte ancien racontait l'existence d'une civilisation avancée, antérieure à celles d'Europe ou d'Asie, détruite durant cette période de cataclysmes. Ce texte ancien était, selon de Bourbourg, une histoire de la destruction du continent mythique de Mu, aujourd'hui compris comme étant le même que le continent perdu de l'Atlantide.

Ce texte ancien pourrait-il réellement être l'histoire des Atlantes ? S'appuyant sur les travaux de de Bourbourg et ses cataclysmes, Charles Hapgood croyait avoir réussi à assembler les pièces du puzzle. L'Atlantide n'a pas sombré, soutenait-il, mais plutôt, un déplacement rapide des pôles aurait déplacé la civilisation avancée de l'Atlantide de son lieu d'origine vers une région beaucoup plus froide. Les Atlantes auraient alors été comme les mammoths laineux, congelés sur le champ et enfouis sous la glace.

Pour Hapgood, le candidat idéal pour le continent perdu de l'Atlantide était donc évident : l'Antarctique, un continent enseveli sous la glace. Mais Hapgood n'en était pas resté à la simple spéculation. En fait, il disposait d'un des artefacts les plus incroyables de l'histoire mondiale.

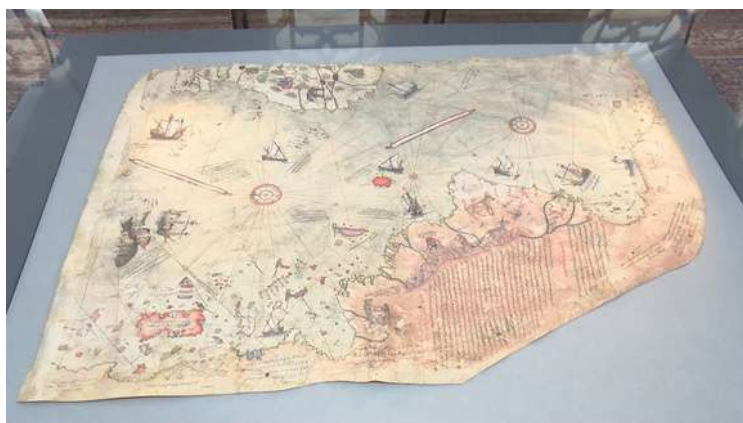
En 1465, Piri Reis naquit dans le port historique de Gallipoli, en Turquie ottomane. Au cours des 90 années suivantes, il devint l'une des figures maritimes les plus influentes de l'histoire humaine. Il commença sa carrière en naviguant aux côtés de son oncle, un pirate notoire devenu plus tard amiral dans la marine ottomane, participant à de nombreuses batailles navales. Après la mort soudaine de son oncle lors d'une tempête en 1511, Piri Reis retourna à Gallipoli et entama ce qui allait devenir véritablement l'œuvre de sa vie : l'étude de la navigation.

En 1521, Reis apporta les dernières touches à *The Book of Navigation*, connu comme « *un des premiers chefs-d'œuvre géographiques* ». Ce livre servit de guide aux capitaines dans les mers Égée et Méditerranée pendant 300 ans. Pourtant, ce ne fut pas la réalisation la plus incroyable de Piri Reis. Non, cela eut lieu des années plus tôt, en 1513, lorsqu'il composa la carte la plus détaillée du monde jamais réalisée à cette époque.

Il la construisit en utilisant vingt cartes et plans différents comme documents sources — huit cartes ptolémaïques de la Grèce du IIe siècle, quatre cartes portugaises, une carte arabe, et même une carte dessinée par Christophe Colomb lui-même lors de son voyage vers le Nouveau Monde seulement vingt ans auparavant. Comme le disait simplement une inscription sur la carte : « *Personne vivant aujourd'hui n'a vu une carte semblable.* »

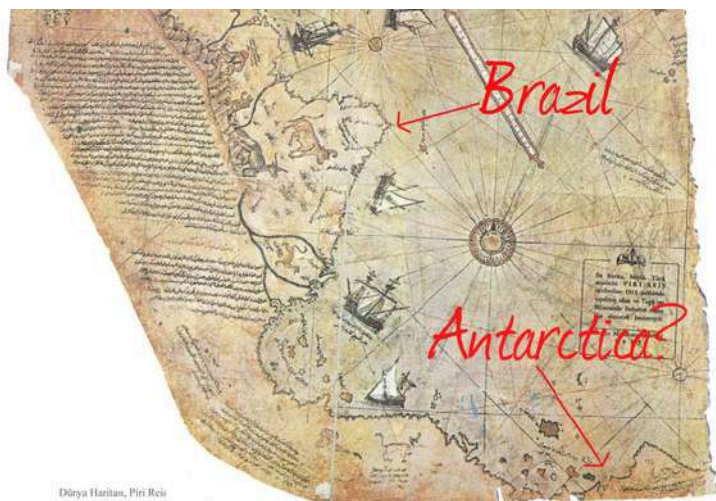
Malgré le fait d'être l'un des documents les plus incroyables jamais produits par l'humanité, la carte de Piri Reis fut finalement perdue dans l'oubli pendant des centaines d'années. Jusqu'en 1929, où elle fut redécouverte presque entièrement par hasard.

Cette année-là, le gouvernement turc chargea le théologien allemand Gustav Deissmann de passer en revue d'anciens documents oubliés accumulant la poussière à la bibliothèque du palais de Topkapı à Istanbul. Lors de ses recherches, Deissmann tomba sur un petit morceau de parchemin en peau de gazelle qui, une fois déroulé, révéla environ un tiers de la carte historique de Piri Reis, montrant avec un souci du détail méticuleux les côtes ouest de l'Afrique et de l'Europe, la côte est du Brésil, ainsi que diverses îles de l'Atlantique. Cette découverte provoqua une « *sensation internationale* », puisque des copies furent immédiatement acquises par des scientifiques, chercheurs et experts navals du monde entier.



Parmi ceux qui obtinrent une copie se trouvait Charles Haggood. En examinant la carte, il commença à remarquer des caractéristiques remarquables, presque incroyables. D'abord, la carte affichait une connaissance extraordinaire de la géographie mondiale, notamment une représentation précise du littoral sud-américain. Comment cela était-il possible ? Christophe Colomb n'avait exploré le Nouveau Monde que quelques années avant la réalisation de cette carte, et encore, il n'était allé que dans les Caraïbes ; il n'avait pas navigué jusqu'en Amérique du Sud. La présence du littoral sud-américain sur la carte de Piri Reis suggérait que Colomb lui-même avait eu accès à d'autres cartes locales qui lui montraient ces territoires.

Encore plus incroyable, la carte montrait le continent de l'Antarctique lorsqu'il était libre de glace. Comment cela était-il possible, sachant que l'Antarctique n'a été officiellement découvert qu'en 1773, soit 260 ans après la création de la carte de Piri Reis ? De plus, la dernière fois que l'Antarctique était libre de glace remonte à plus de 6 000 ans. Cela suggérerait que les cartes sources utilisées par Colomb devaient avoir au moins cet âge.



Avec cela en tête, Charles Hapgood remarqua quelque chose de véritablement stupéfiant. À un examen plus approfondi, il était clair que la carte utilisait une trigonométrie sphérique avancée dans ses mesures, une technique qui n'était pas disponible en Occident avant le XVIIIe siècle. Avant cette époque, il était impossible de déterminer la latitude d'un navire dans l'hémisphère sud, car la seule méthode connue pour le faire reposait sur l'observation de l'étoile polaire, qui n'est pas visible dans l'hémisphère sud.

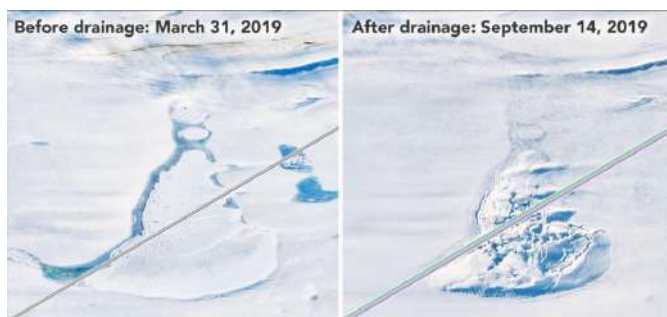
Pourtant, d'une manière ou d'une autre, la carte de Piri Reis comportait des mesures précises de latitude dans l'hémisphère sud. Cela signifiait que, quelle que soit la provenance des cartes locales auxquelles Colomb avait accès, ceux qui les avaient réalisées possédaient une compréhension de la trigonométrie sphérique.

La même année, des images de Google Earth montrèrent ce qui semblait être une pyramide massive émergeant de la toundra antarctique. L'année suivante, des images satellites révélèrent une « *mystérieuse structure en forme de dôme* » composée d'« *ovales concentriques* » s'étendant sur 120 mètres de diamètre. Puis, en 2020, des images Google Earth semblèrent montrer une haute structure « *en forme de disque* » se dressant au sommet de la glace.



Comme l'a dit un scientifique : « Ce sont le genre de choses qui, si vous les voyez n'importe où dans le monde, vous dites immédiatement 'c'est définitivement fait par l'homme.' Nous sommes au cœur de l'Antarctique, alors qu'est-ce que cela fait là ? »

Puis, en 2021, la NASA fit peut-être la découverte la plus étrange de toutes — « *un vaste réseau de voies navigables souterraines cachées sous 2 à 4 kilomètres de glace* », qui semblait être « *connecté à toute la Terre* ». Cela pourrait-il être un système d'eau utilisé par ceux qui ont laissé derrière eux ces structures mystérieuses ? Pourrait-ce être les Atlantes ?



Il y a peut-être une question encore plus urgente à poser ici. Le fait que des déplacements des pôles se soient produits dans le passé est établi, et beaucoup ont compilé des preuves suggérant les effets de ces déplacements — des événements historiques comme la séparation de la Mer Rouge, les mammoths congelés sur le champ, et peut-être même l'anéantissement total d'une civilisation ancienne avancée.

La vraie question est — si ces choses sont déjà arrivées, pourraient-elles se reproduire ?

Le 18 mars 1877, dans la petite ville de Hopkinsville, dans le Kentucky, Edgar Cayce naquit dans une vie simple et pieuse, commune en ce lieu et à cette époque. Mais un jour, à l'âge de 9 ans, Cayce fit une expérience qui allait changer sa vie à jamais. Alors qu'il lisait la Bible à son endroit préféré dans la forêt, il se retrouva soudain face à une femme ailée d'allure angélique et à la voix musicale. « *Tes prières ont été entendues* », lui dit-elle. « *Dis-moi ce que tu désires par-dessus tout, afin que je puisse te l'offrir.* » « *Par-dessus tout, répondit-il, j'aimerais être utile aux autres, et surtout aux enfants quand ils sont malades.* »

Peu de temps après, Cayce jouait dans la cour de l'école lorsqu'il fut frappé dans le dos par une balle, subissant une blessure à la colonne vertébrale qui le laissa en état de choc. Cette nuit-là, alors qu'il dormait et que ses parents veillaient, il se mit soudainement à réciter les ingrédients d'un cataplasme, affirmant que cela le guérirait. Ses parents, n'ayant rien à perdre, préparèrent le remède. Quand Cayce se réveilla, il était miraculeusement guéri — mais il ne se souvenait de rien de ce qu'il avait dit.

Ce fut la première manifestation documentée du talent extraordinaire d'Edgar Cayce — pendant un sommeil quasi hypnotique, il pouvait diagnostiquer et prescrire des traitements pour des maladies avec une précision étonnante. Dès 1910, même The New York Times parlait de lui : « *Un homme illettré devient docteur sous hypnose.* »

Mais il y avait encore plus. Cayce ne pouvait pas seulement diagnostiquer des conditions médicales — il pouvait aussi voir l'avenir. Il devint connu comme « *le Prophète Endormi* ». Au cours de sa carrière de 40 ans, Cayce fit des lectures pour des milliers de personnes, dont Marilyn Monroe, Harry Houdini, Thomas Edison, et même Woodrow Wilson. Ses prédictions étaient souvent d'une précision étonnante :

- Au début de 1929, Cayce avertit d'« une grande perturbation dans les cercles financiers », qui précéda la Grande Dépression.
- En 1935, il prévît une alliance entre l'Allemagne, le Japon et l'Autriche, annonçant la Seconde Guerre mondiale.
- Il annonça les décès de deux présidents américains en fonction — Roosevelt et Kennedy.
- Il parla des manuscrits de la Mer Morte des années avant leur découverte.

Il n'est donc pas étonnant que The Washington Post l'ait appelé « *le médium le plus célèbre du XXe siècle* ». Alors, si Cayce avait raison sur tant de choses, que d'autre a-t-il prédit ?

Dans les années 1930, Cayce commença à faire une série de prédictions qui devinrent simplement connues sous le nom de « *Changements terrestres* ». Ces changements, disait-il, marqueraient le début d'une nouvelle ère — mais pas avant qu'une série d'événements cataclysmiques ne modifie la planète et la vie humaine pour toujours. Au cœur de ces événements, révéla Cayce, se trouverait un déplacement des pôles terrestres — avec des conséquences dévastatrices.

« La Terre se brisera en de nombreux endroits. La première partie verra un changement dans l'aspect physique de la côte ouest de l'Amérique. Des eaux libres apparaîtront dans les parties nord du Groenland. De nouvelles terres apparaîtront près de la mer des Caraïbes, et des terres émergées se manifesteront. L'Amérique du Sud sera secouée du nord au sud, et en Antarctique, près de la Terre de Feu, apparaîtront des terres et un détroit aux eaux tumultueuses.

»

Il avertit également :

« La plus grande partie du Japon devra disparaître dans la mer. La partie nord de l'Europe sera transformée en un clin d'œil. De nouvelles terres apparaîtront au large de la côte est de l'Amérique. Il y aura des bouleversements en Antarctique qui provoqueront l'éruption de volcans dans les régions torrides. »

Cayce fournit même une carte — une vision radicalement modifiée de la géographie terrestre après ces bouleversements. Lors d'une de ses lectures, il déclara que cette période de destruction mondiale commencerait vers l'an 2000 ou 2001, marquant le début d'un « nouveau cycle ». Pourtant, deux décennies plus tard, certains croient que cette prédiction ne s'est pas réalisée...

Ou peut-être que si ? En 2001, les scientifiques commencèrent à remarquer un phénomène bizarre concernant le pôle magnétique de la Terre — il se déplaçait à une vitesse inattendue. Il est important de préciser que le pôle magnétique n'est pas le même que le pôle géographique. Le pôle magnétique est le point vers lequel s'alignent les boussoles — et bien qu'il soit toujours en mouvement, ce qui inquiétait les scientifiques, c'était la rapidité de ce déplacement. En fait, depuis 2001, il s'est accéléré de manière si spectaculaire qu'il a commencé à perturber les systèmes de navigation, poussant la NASA à publier en 2011 un communiqué rassurant le public : les déplacements du pôle magnétique sont fréquents et ont des conséquences minimales. Mais cela datait de 2011. Depuis, de nouvelles données sont apparues — et elles dressent un tableau bien plus alarmant. Nous savons depuis longtemps que la dernière inversion du pôle magnétique a eu lieu il y a environ 41 000 ans, lors d'un événement connu sous le nom d'« événement de Laschamps ». Pendant des décennies, les scientifiques ont cru que ce basculement avait peu ou pas d'impact sur l'environnement terrestre ou ses formes de vie. Tout changea en 2021. Cette année-là, des scientifiques découvrirent un arbre ancien parfaitement conservé en Nouvelle-Zélande, et à l'intérieur de ses cernes, ils trouvèrent un enregistrement exceptionnellement détaillé des conditions environnementales durant l'événement de Laschamps.

À leur grande stupéfaction, les cernes de l'arbre révélèrent qu'au moment où les pôles magnétiques s'inversaient, l'intensité du champ magnétique terrestre chutait drastiquement, presque jusqu'à disparaître complètement. Cela laissait la Terre exposée à des radiations cosmiques et solaires à haute énergie, modifiant radicalement les conditions climatiques, augmentant le rayonnement ultraviolet et déclenchant des extinctions. Certains chercheurs pensent même que cela aurait pu contribuer à l'extinction des Néandertaliens et pousser les premiers humains à se réfugier sous terre ou dans des grottes pour survivre à l'augmentation des radiations.

Comme l'a dit un scientifique :

« Cela aurait été une période terriblement effrayante — presque comme la fin des temps. »

Aujourd'hui, les scientifiques modernes avertissent que nous pourrions être au seuil d'une nouvelle inversion magnétique. Le champ magnétique terrestre s'affaiblit, et le pôle magnétique se déplace plus rapidement que jamais, jusqu'à 400 à 650 kilomètres par décennie. Certains experts affirment désormais que le prochain basculement pourrait être imminent, pouvant survenir de notre vivant. Et si cela arrivait ? Eh bien, pour reprendre les mots d'un chercheur :

« Dites adieu à la vie moderne. »

Cela signifierait l'effondrement des satellites, des systèmes de navigation, des communications, du réseau électrique, et même de l'aviation. Sans notre champ magnétique, la Terre deviendrait vulnérable aux éruptions solaires, aux conditions spatiales et aux radiations cosmiques, provoquant des dommages biologiques et une défaillance technologique massive. Mais il y a une inquiétude plus profonde. Car la raison de tout cela — le déplacement accéléré du pôle magnétique, l'affaiblissement du champ magnétique — pourrait indiquer quelque chose de bien plus dangereux : un mouvement à l'intérieur du noyau en fusion de la Terre.

Ce mouvement à l'intérieur du noyau en fusion de la Terre ne se limite pas à la création du champ magnétique — il pourrait aussi être le déclencheur caché que, depuis longtemps, Einstein et Hapgood ont théorisé comme pouvant provoquer un déplacement géographique des pôles. Rappelez-vous, Hapgood et Einstein ont finalement rejeté l'idée qu'une accumulation de glace aux pôles puisse créer une pression suffisante pour déplacer la croûte terrestre. Ils suspectaient plutôt qu'une force située sous la surface, profondément à l'intérieur de la planète, pourrait pousser la croûte externe comme une pelure lâche autour d'une orange — ce qu'ils appelaient une véritable dérive polaire. Avançons jusqu'à aujourd'hui : les scientifiques confirment désormais que des dynamiques complexes à l'intérieur du noyau externe liquide de la Terre — en particulier liées à une distribution inégale de la chaleur et à des déplacements de masse — affectent effectivement la rotation de la planète. Ces mouvements influencent à la fois le champ magnétique et l'axe de rotation lui-même. Dans son livre de 1994 *World in Peril*, l'auteur Ken White, fils du célèbre explorateur arctique le major Maynard White, décrivait le mécanisme déclencheur probable d'un déplacement catastrophique des pôles. Il affirmait que lorsque le pôle magnétique s'approche du pôle géographique, il pourrait soudainement basculer — sans se stabiliser — et « s'élancer » vers l'équateur comme un poids lancé depuis une toupie en rotation. Ce basculement déstabiliserait alors la croûte, la faisant glisser sur la couche en fusion en dessous, déplaçant violemment les continents, océans et zones climatiques en quelques heures seulement.

White décrivait ce déplacement comme un événement capable de :
« *...provoquer une dévastation mondiale, avec des vents et des eaux se déplaçant à des vitesses supersoniques, détruisant tout sur leur passage.* »

Si cela paraît extrême, souvenez-vous : nous disposons de preuves historiques d'événements de gel soudain — comme les mammoths figés instantanément — et de légendes anciennes venues des cultures du monde entier décrivant des inondations mondiales, des cieux obscurcis, du feu tombant du ciel, et une destruction instantanée.

La possibilité d'une réaction en chaîne — où une inversion du pôle magnétique déstabilise suffisamment l'intérieur de la Terre pour déclencher un déplacement géographique des pôles — n'est plus simplement une spéculation. Certains géophysiciens suggèrent discrètement que nous pourrions être en train d'observer les premiers stades d'un tel processus en ce moment même. Et si c'était vrai, alors les extinctions massives, les inondations, les séismes et les bouleversements géologiques décrits à la fois dans les mythes et les archives fossiles pourraient tous être les échos de ce même cataclysme récurrent — un cycle qui pourrait recommencer. Et si nos ancêtres le savaient ? Et s'ils nous avaient avertis, codant leur savoir dans des structures mégalithiques, des cartes anciennes, des textes mythologiques et des cités souterraines comme celles sous la Cappadoce ? Et si l'Atlantide, telle que décrite par Platon, n'était pas qu'une histoire, mais un avertissement ? Et plus inquiétant encore... Et si cela se produisait de nouveau ? Si un déplacement cataclysmique des pôles — qu'il soit magnétique ou géographique — était imminent, n'y aurait-il pas des signes ? Quelqu'un, quelque part, ne serait-il pas en train de se préparer ? Eh bien, certains croient que oui... ils le font déjà. Au même moment où Charles Hapgood et Immanuel Velikovsky présentaient leurs recherches sur le déplacement de la croûte terrestre et les événements planétaires catastrophiques, la CIA commanda discrètement sa propre étude sur le sujet. Le document résultant, intitulé *The Adam and Eve Story* par Chan Thomas, resta classifié pendant plus de 50 ans. Pourquoi ? La version déclassifiée, publiée en 2013 et disponible sur le site de la CIA, dresse un tableau véritablement apocalyptique de ce qu'un déplacement des pôles impliquerait. Selon Thomas :

« En un quart à une demi-journée, les pôles se déplacent presque jusqu'à l'équateur, et c'est le chaos total. L'atmosphère et les océans ne suivent pas le déplacement de la croûte — ils continuent simplement de tourner d'ouest en est — et à l'équateur, cette vitesse atteint 1 600 kilomètres par heure. Ainsi, alors que la croûte se déplace avec les pôles vers l'équateur, les vents et les océans vont vers l'est, soufflant à des vitesses supersoniques à la surface de la Terre, inondant les continents sous des kilomètres d'eau. »

Cela ressemble au scénario catastrophe d'un film, mais ce qui est le plus troublant n'est pas le contenu lui-même. C'est le fait que la CIA ait classifié ce document. Qu'ont-ils vu dans le travail de Chan Thomas qui justifiait des décennies de secret ? Certains suggèrent que cette classification ne visait pas la pseudoscience ou la spéculation, mais plutôt à contenir la panique pendant que ceux qui en avaient les moyens et les connaissances commençaient à se préparer. Et c'est là que les choses deviennent particulièrement intéressantes... Au cours des deux dernières décennies, certains des individus les plus riches et puissants du monde — notamment Bill Gates, Jeff Bezos, Mark Zuckerberg et Elon Musk — ont discrètement acquis d'immenses terrains agricoles et propriétés enclavées dans des zones stratégiques, loin des côtes, des failles géologiques et des niveaux de la mer en hausse.

Prenons Bill Gates, par exemple. Il est désormais le plus grand propriétaire privé de terres agricoles aux États-Unis, avec des propriétés réparties dans 19 États différents, couvrant plus de 270 000 acres. Beaucoup de ces terrains se situent dans des zones sûres — géologiquement stables, à l'intérieur des terres et en altitude. Pourquoi ?

La même question se pose pour Jeff Bezos, qui construit une horloge monumentale conçue pour durer 10 000 ans, profondément dans une montagne au Texas. Ou Elon Musk, qui a récemment averti que « la civilisation est fragile » et développe activement des plans pour coloniser Mars, invoquant des risques planétaires, y compris des catastrophes naturelles. Même les gouvernements montrent des signes de préparation. Partout dans le monde, des installations souterraines d'élite ont été construites — de Mount Weather en Virginie, à Raven Rock en Pennsylvanie, jusqu'au Seed Vault de Norvège dans le cercle Arctique, souvent décrit comme une arche de Noé moderne pour la vie végétale. Pourquoi maintenant ? À quoi se préparent-ils ? Est-ce pure coïncidence... ou fait-il partie d'un plan discret et coordonné ? Et si les riches et puissants savaient qu'un autre déplacement des pôles — une remise à zéro de la surface de la Terre — n'était pas seulement possible, mais inévitable ?

Et si les civilisations anciennes que nous étudions — l'Atlantide, Mu, les bâtisseurs de Göbekli Tepe, les cités souterraines de Cappadoce, et même les légendes codées dans les traditions zoroastriennes, mésoaméricaines et védiques — n'étaient pas simplement des histoires, mais de véritables avertissements ?

Conclusion

Les nombreuses mégastructures préhistoriques présentées dans ce livre ne représentent qu'une petite fraction des œuvres remarquables découvertes à travers le monde. Ces sites impressionnants — couvrant continents et millénaires — suggèrent l'existence d'une civilisation mondiale désormais perdue, ou de plusieurs civilisations, dotées d'une ingéniosité, d'une sophistication et d'un savoir avancé remarquables. Ils prouvent que le passé de l'humanité est peut-être bien plus complexe et impressionnant que ce que les livres d'histoire traditionnels nous ont enseigné. Alors que l'archéologie conventionnelle place souvent l'histoire humaine dans des chronologies bien catégorisées, ces sites défient de telles classifications simplistes. En considérant la fonction de ces mégastructures préhistoriques, on constate que beaucoup d'entre elles semblent avoir eu plus que de simples fonctions utilitaires. Qu'il s'agisse d'observatoires astronomiques, de centres cérémoniels, de lieux rituels, voire même de dispositifs générateurs d'énergie, ces sites semblent avoir été construits avec une profonde compréhension du monde naturel et des principes cosmiques. Ils n'ont pas été érigés simplement pour répondre à des besoins quotidiens, mais pour s'aligner avec les cieux, coder un savoir sacré, ou exploiter les forces mêmes de la nature. De plus, nombre de ces structures préhistoriques témoignent d'une connaissance complexe de l'acoustique, des champs énergétiques et des fréquences vibratoires. Cependant, malgré l'évidence accablante de leur complexité, de nombreuses questions restent sans réponse. Comment de telles structures gigantesques ont-elles pu être déplacées et assemblées avec la technologie de l'époque ? Quels outils et méthodes ont été utilisés pour façonner ces pierres massives avec une telle précision ? Quel savoir détenaient ces bâtisseurs anciens que nous avons perdu ? Existe-t-il un réseau mondial d'échanges de connaissances, ou ces civilisations étaient-elles isolées, développant des technologies similaires indépendamment ? Ces questions demeurent sans solution, et chaque réponse découverte ne fait que révéler de nouveaux mystères.

Dans certains cas, la datation de ces structures a repoussé la chronologie de la civilisation humaine de plusieurs milliers d'années, obligeant historiens et archéologues à reconsidérer la vision traditionnelle selon laquelle la civilisation humaine aurait commencé à l'âge du bronze ou avec l'essor de la Mésopotamie vers 3000 av. J.-C. Des sites comme Göbekli Tepe, datant d'environ 9600 av. J.-C., suggèrent que des peuples hautement avancés ont pu exister bien avant l'apparition des systèmes d'écriture, des villes et des États organisés. Cela ouvre la possibilité qu'une civilisation complexe et sophistiquée ait précédé toute histoire connue, ne laissant derrière elle que les traces les plus ténues de son existence.

Un autre argument convaincant vient des anomalies présentes dans les mythes et légendes anciens. À travers les cultures, on trouve des récits d'anciens dieux ou de « *races aînées* » qui ont précédé l'humanité telle que nous la connaissons. Ces êtres sont souvent décrits comme possédant des connaissances et des technologies extraordinaires, qu'ils auraient transmises aux humains qui les ont suivis. Les anciens textes sumériens, par exemple, parlent des Anunnaki, des dieux venus des cieux qui partagèrent leur savoir avec les premiers humains. De même, la mythologie hindoue évoque les « *Devas* » et les « *Asuras* », des êtres divins dotés de technologies avancées qui existaient avant l'époque actuelle. Bien que ces récits mythologiques soient souvent considérés comme symboliques, ils pourraient contenir des fragments de vérité historique sur une époque où une civilisation avancée existait, mais fut effacée par un événement cataclysmique ou oubliée avec le temps.

La théorie d'une civilisation préhistorique perdue s'aligne également avec des preuves géologiques et climatiques suggérant que les sociétés humaines anciennes ont pu être frappées par des catastrophes mondiales soudaines. L'une des hypothèses les plus fascinantes est celle d'un déluge mondial massif, que certains scientifiques relient à la fin de la dernière période glaciaire, il y a environ 12 000 ans.

Cet événement cataclysmique aurait pu anéantir non seulement la vie mais aussi des civilisations entières, ne laissant aucun vestige hormis des mythes dispersés et les restes enfouis de cités autrefois grandioses. La montée soudaine du niveau des mers, le début de la période de refroidissement du Dryas récent, et l'extinction de grands animaux comme les mammoths pourraient tous indiquer l'effondrement d'une civilisation prospère et avancée, prise au dépourvu par un changement environnemental aussi dramatique.

Si une telle civilisation a existé, il est concevable qu'elle ait été bien plus avancée que ce que nous imaginons aujourd'hui. Les preuves en sont les exploits technologiques nécessaires à la construction des structures mégalithiques encore debout aujourd'hui, comme la Grande Pyramide de Gizeh, les temples d'Angkor Wat, ou les immenses structures en pierre du Pérou. Ces sites témoignent de découpes précises, d'une planification sophistiquée, et d'une compréhension de l'astronomie et de la géométrie qui suggèrent un haut niveau de connaissances scientifiques et technologiques. Si ces structures ont été bâties par une civilisation préhistorique, cela implique que cette culture perdue avait maîtrisé des technologies que nous ne comprenons pas encore pleinement, ni ne sommes capables de reproduire.

De plus, la possibilité d'une civilisation perdue remet en question notre vision de l'évolution humaine. Si une telle civilisation a existé et a été capable de réalisations monumentales, cela soulève la question de savoir comment l'intelligence et les capacités humaines ont pu évoluer de façons que nous commençons seulement à comprendre. Cela pourrait signifier que le développement de la civilisation humaine n'a pas été un progrès linéaire, mais plutôt une série d'ascensions et de déclin, certaines cultures avancées atteignant de grands sommets avant d'être perdues dans le temps. Bien que de nombreux archéologues conventionnels demeurent sceptiques à l'égard de l'idée d'une civilisation préhistorique, les preuves s'accroissent continuellement.

L'alignement des monuments anciens avec les corps célestes, la présence d'artefacts inexplicables, et la découverte de villes anciennes enfouies sous des couches de terre et de sédiments indiquent tous la possibilité d'un passé oublié. Les progrès technologiques, tels que l'imagerie satellite, le radar à pénétration de sol et d'autres techniques de télédétection, révèlent de nouveaux sites autrefois cachés. Ces découvertes pourraient un jour fournir la preuve définitive qu'une civilisation préhistorique a réellement existé et a été perdue au fil du temps.

Il faut reconnaître que la possibilité d'une civilisation préhistorique perdue dans les méandres du temps reste hautement probable. Au fur et à mesure que les preuves émergent, il devient de plus en plus clair que l'histoire humaine est peut-être bien plus ancienne et complexe que ce que l'on nous a enseigné.

Peut-être, enfouie sous la terre et cachée dans les mythes anciens, se trouve l'histoire d'une civilisation dont le savoir et les accomplissements ont été perdus dans les sables du temps. Reste à voir si les preuves émergeront un jour de manière à prouver définitivement l'existence d'une telle civilisation, mais la quête de ce monde perdu continue d'inspirer à la fois les chercheurs et les rêveurs.

MÉGASTRUCTURES PRÉHISTORIQUES

Les Mégastructures Préhistoriques sont un voyage dans ces époques obscures, une expédition visant à découvrir les vestiges de civilisations qui ont prospéré avant le grand déluge connu de nombreuses cultures. Ce livre est une odyssée vers l'inconnu, une quête pour révéler les époques enfouies sous des couches de terre et de temps.

Notre exploration est animée par une question profonde : quels secrets reposent enfouis dans les profondeurs de la Terre, attendant d'être redécouverts ? En levant le voile de l'histoire, nous rencontrons des structures et des artefacts qui défient toute explication simple. Ces sites anciens, dispersés à travers le globe, remettent en question notre compréhension de l'histoire humaine et nous invitent à envisager des civilisations qui ont pu prospérer dans un monde radicalement différent de celui que nous connaissons.

Ce livre ne se limite pas à une simple compilation de découvertes archéologiques. C'est un récit qui mêle science, mythologie et archéologie. Chaque chapitre explore un site ou une théorie différente. À travers ces investigations, nous sommes confrontés à la possibilité de sociétés avancées dont l'existence et la disparition précèdent l'essor des civilisations anciennes connues.